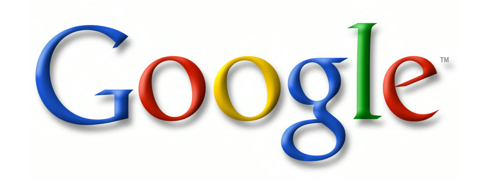
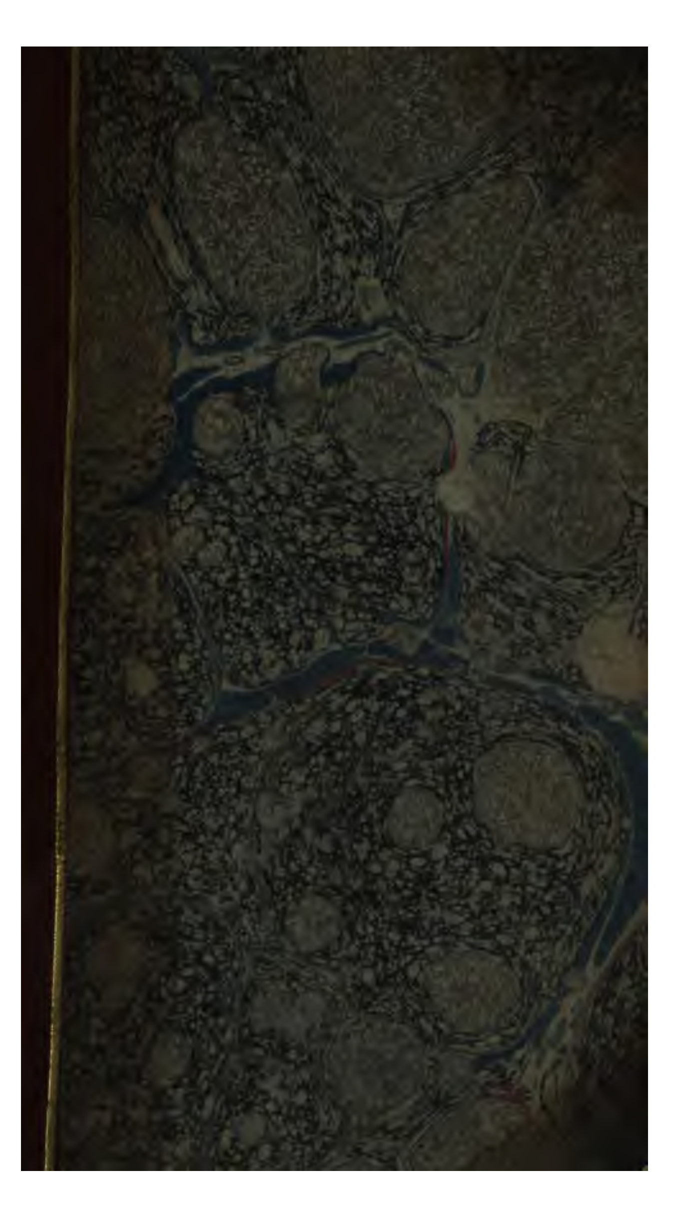






OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME CINQUIEME.

AUX DEUX-PONTS,

Chez SANSON et COMPAGNIE.

---

1 7 9 1.

OLIMPIE,

TRAGEDIE.

Repréſentée pour la première fois
le 17 mars 1764.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

CETTE tragédie parut imprimée en 1763, elle fut jouée à *Ferney*, et sur le théâtre de l'Electeur Palatin. M. *de Voltaire*, alors âgé de soixante-neuf ans, la composa en six jour.

C'est l'ouvrage de six jours, écrivait-il à un philosophe illustre, dont il voulait savoir l'opinion sur cette pièce. *L'Auteur n'aurait pas dû se reposer le septième*, lui répondit son ami' *Aussi s'est-il repenti de son ouvrage*, repliqua M. *de Voltaire*; et quelque temps après il renvoya la pièce avec beaucoup de corrections.

Olimpie a été traduite en italien, et jouée à Venise sur le théâtre de *Sansalvore*, avec un grand succès.

PERSONNAGES.

CASSANDRE, fils d'*Antipatre*, roi de Macédoine.

ANTIGONE, roi d'une partie de l'Afie.

STATIRA, veuve d'*Alexandre.*

OLIMPIE, fille d'*Alexandre* et de *Statira.*

L'HIEROPHANTE ou Grand-Prêtre, qui préfide à la célébration des grands myftères.

SOSTENE, officier de *Caffandre.*

HERMAS, officier d'*Antigone.*

Prêtres.

Initiés.

Prêtreffes.

Soldats.

Peuple.

La fcène eft dans le temple d'Ephèfe, où l'on célèbre les grands myftères. Le théâtre repréfente le temple, le périftile et la place qui conduit au temple.

OLIMPIE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le fond du théâtre repréſente un temple dont les trois portes fermées ſont ornées de larges pilaſtres : les deux ailes forment un vaſte périſtile. SOSTENE *eſt dans le périſtile ; la grande porte s'ouvre ;* CASSANDRE *troublé et agité vient à lui : la grande porte ſe referme.*

CASSANDRE.

Sostene, on va finir ces myſtères terribles.
Caſſandre eſpère enfin des dieux moins inflexibles.
Mes jours ſeront plus purs, et mes ſens moins troublés.
Je reſpire.

SOSTENE.

Seigneur, près d'Ephèſe aſſemblés,
Les guerriers qui ſervaient ſous le roi votre père
Ont fait entre mes mains le ſerment ordinaire :
Déjà la Macédoine a reconnu vos lois.
De ſes deux protecteurs Ephèſe a fait le choix.
Cet honneur, qu'avec vous Antigone partage,
Eſt de vos grands deſtins un auguſte préſage.
Ce règne qui commence à l'ombre des autels
Sera béni des dieux, et chéri des mortels.
Ce nom d'Initié, qu'on révère et qu'on aime,

PERSONNAGES.

CASSANDRE, fils d'*Antipatre*, roi de Macédoine.

ANTIGONE, roi d'une partie de l'Afie.

STATIRA, veuve d'*Alexandre.*

OLIMPIE, fille d'*Alexandre* et de *Statira.*

L'HIEROPHANTE ou Grand-Prêtre, qui préfide à la célébration des grands myftères.

SOSTENE, officier de *Caffandre.*

HERMAS, officier d'*Antigone.*

Prêtres.

Initiés.

Prêtreffes.

Soldats.

Peuple.

La fcène eft dans le temple d'Ephèfe, où l'on célèbre les grands myftères. Le théâtre repréfente le temple, le périftile et la place qui conduit au temple.

OLIMPIE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le fond du théâtre repréſente un temple dont les trois portes fermées ſont ornées de larges pilaſtres: les deux ailes forment un vaſte périſtile. SOSTENE *eſt dans le périſtile; la grande porte s'ouvre;* CASSANDRE *troublé et agité vient à lui: la grande porte ſe referme.*

CASSANDRE.

Sostene, on va finir ces myſtères terribles.
Caſſandre eſpère enfin des dieux moins inflexibles.
Mes jours ſeront plus purs, et mes ſens moins troublés.
Je reſpire.

SOSTENE.

Seigneur, près d'Ephèſe aſſemblés,
Les guerriers qui ſervaient ſous le roi votre père
Ont fait entre mes mains le ſerment ordinaire:
Déjà la Macédoine a reconnu vos lois.
De ſes deux protecteurs Ephèſe a fait le choix.
Cet honneur, qu'avec vous Antigone partage,
Eſt de vos grands deſtins un auguſte préſage.
Ce règne qui commence à l'ombre des autels
Sera béni des dieux, et chéri des mortels.
Ce nom d'Initié, qu'on révère et qu'on aime,

Ajoute un nouveau lustre à la grandeur suprême.
Paraissez.

CASSANDRE.

Je ne puis : tes yeux seront témoins
De mes premiers devoirs et de mes premiers soins
Demeure en ces parvis.... Nos augustes prêtresses
Présentent Olimpie aux autels des déesses.
Elle expie en secret, remise entre leurs bras,
Mes malheureux forfaits qu'elle ne connaît pas.
D'aujourd'hui je commence une nouvelle vie.
Puisses-tu pour jamais, chère et tendre Olimpie,
Ignorer ce grand crime avec peine effacé,
Et quel sang t'a fait naître, et quel sang j'ai versé!

SOSTENE.

Quoi! Seigneur, une enfant vers l'Euphrate enlevée,
Jadis par votre père à servir réservée,
Sur qui vous étendiez tant de soins généreux,
Pourrait jeter Cassandre en ces troubles affreux!

CASSANDRE.

Respecte cette esclave à qui tout doit hommage;
Du sort qui l'avilit je répare l'outrage.
Mon père eut ses raisons pour lui cacher le rang
Que devait lui donner la splendeur de son sang....
Que dis-je? ô souvenir! ô temps! ô jour de crimes!
Il la comptait, Sostène, au nombre des victimes
Qu'il immolait alors à notre sureté....
Nourri dans le carnage et dans la cruauté,
Seul je pris pitié d'elle, et je fléchis mon père:
Seul je sauvai la fille, ayant frappé la mère.
Elle ignora toujours mon crime et ma fureur.
Olimpie! à jamais conserve ton erreur!
Tu chéris dans Cassandre un bienfaiteur, un maître;
Tu me détesteras, si tu peux te connaître.

SOSTENE.

Je ne pénètre point ces étonnans secrets,
Et ne viens vous parler que de vos intérêts.
Seigneur, de tous ces rois que nous voyons prétendre
Avec tant de fureur au trône d'Alexandre,
L'inflexible Antigone est seul votre allié....

CASSANDRE.

J'ai toujours avec lui respecté l'amitié;
Je lui serai fidelle.

SOSTENE.

Il doit aussi vous l'être;
Mais depuis qu'en ces murs nous le voyons paraître,
Il semble qu'en secret un sentiment jaloux
Ait altéré son cœur, et l'éloigne de vous.

CASSANDRE.

(*à part.*)

Et qu'importe Antigone?... O mânes d'Alexandre!
Mânes de Statira! grande ombre! auguste cendre!
Restes d'un demi-dieu, justement courroucés,
Mes remords et mes feux vous vengent-ils assez?
Olimpie! obtenez de leur ombre appaisée
Cette paix à mon cœur si long-temps refusée;
Et que votre vertu, dissipant mon effroi,
Soit ici ma défense, et parle aux dieux pour moi....
Eh quoi! vers ces parvis, à peine ouverts encore,
Antigone s'approche, et devance l'aurore!

SCENE II.

CASSANDRE, SOSTENE, ANTIGONE, HERMAS.

ANTIGONE *à Hermas, au fond du théâtre.*

Ce secret m'importune, il le faut arracher.
Je lirai dans son cœur ce qu'il croit me cacher,
Va, ne t'écarte pas.

CASSANDRE *à Antigone.*

Quand le jour luit à peine,
Quel sujet si pressant près de moi vous amène?

ANTIGONE.

Nos intérêts. Cassandre, après que dans ces lieux
Vos expiations ont satisfait les dieux,
Il est temps de songer à partager la terre.
D'Ephèse en ces grands jours ils écartent la guerre.
Vos mystères secrets, des peuples respectés,
Suspendent la discorde et les calamités;
C'est un temps de repos pour les fureurs des princes:
Mais ce repos est court; et bientôt nos provinces
Retourneront en proie aux flammes, aux combats
Que ces dieux arrêtaient, et qu'ils n'éteignent pas.
Antipatre n'est plus. Vos soins, votre courage
Sans doute achèveront son important ouvrage.
Il n'eût jamais permis que l'ingrat Séleucus,
Le Lagide insolent, le traître Antiochus,
D'Alexandre au tombeau dévorant les conquêtes,
Osassent nous braver, et marcher sur nos têtes.

CASSANDRE.

Plût aux dieux qu'Alexandre à ces ambitieux

Fît du haut de son trône encor baisser les yeux!
Plût aux dieux qu'il vécut!

ANTIGONE.

Je ne puis vous comprendre;
Est-ce au fils d'Antipatre à pleurer Alexandre?
Qui peut vous inspirer un remords si pressant?
De sa mort, après tout, vous êtes innocent.

CASSANDRE.

Ah! j'ai causé sa mort.

ANTIGONE.

Elle était légitime;
Tous les Grecs demandaient cette grande victime;
L'univers était las de son ambition.
Athène, Athène même, envoya le poison,
Perdicas le reçut, on en chargea Cratère;
Il fut mis dans vos mains des mains de votre père,
Sans qu'il vous confiât cet important dessein.
Vous étiez jeune encor; vous serviez au festin,
A ce dernier festin du tyran de l'Asie.

CASSANDRE.

Non, cessez d'excuser ce sacrilége impie.

ANTIGONE.

Ce sacrilége!... Eh quoi! vos esprits abattus
Erigent-ils en dieu l'assassin de Clitus,
Du grand Parménion le bourreau sanguinaire,
Ce superbe insensé qui, flétrissant sa mère,
Au rang du fils des dieux osa bien aspirer,
Et se déshonora pour se faire adorer?
Seul il fut sacrilége. Et lorsqu'à Babylone
Nous avons renversé ses autels et son trône,
Quand la coupe fatale a fini son destin,
On a vengé les dieux, comme le genre humain.

CASSANDRE.

J'avoûrai ses défauts : mais quoi qu'il en puisse être,
Il était un grand homme, et c'était notre maître.

ANTIGONE.

Un grand homme!

CASSANDRE.

Oui sans doute.

ANTIGONE.

Ah! c'est notre valeur,
Notre bras, notre sang qui fonda sa grandeur;
Il ne fut qu'un ingrat.

CASSANDRE.

O mes Dieux tutélaires!
Quels mortels ont été plus ingrats que nos pères?
Tous ont voulu monter à ce superbe rang.
Mais de sa femme enfin pourquoi percer le flanc?
Sa femme!... ses enfans!... Ah! quel jour, Antigone!

ANTIGONE.

Après quinze ans entiers, ce scrupule m'étonne.
Jaloux de ses amis, gendre de Darius,
Il devenait persan, nous étions les vaincus.
Auriez-vous donc voulu que vengeant Alexandre,
La fière Statira dans Babylone en cendre,
Soulevant ses sujets, nous eût immolé tous
Au sang de sa famille, au sang de son époux?
Elle arma tout le peuple: Antipatre avec peine
Echappa dans ce jour aux fureurs de la reine:
Vous sauvâtes un père.

CASSANDRE.

Il est vrai: mais enfin
La femme d'Alexandre a péri par ma main.

ANTIGONE.

C'est le sort des combats. Le succès de nos armes

Ne doit point nous coûter de regrets et de larmes.

CASSANDRE.

J'en versai, je l'avoue, après ce coup affreux;
Et couvert de ce sang auguste et malheureux,
Etonné de moi-même, et confus de la rage
Où mon père emporta mon aveugle courage,
J'en ai long-temps gémi.

ANTIGONE.

Mais quels motifs secrets
Redoublent aujourd'hui de si cuisans regrets?
Dans le cœur d'un ami j'ai quelque droit de lire;
Vous dissimulez trop.

CASSANDRE.

Ami.... que puis-je dire?
Croyez... qu'il est des temps où le cœur combattu
Par un instinct secret revole à la vertu,
Où de nos attentats la mémoire passée
Revient avec horreur effrayer la pensée.

ANTIGONE.

Oubliez, croyez-moi, des meurtres expiés;
Mais que nos intérêts ne soient point oubliés:
Si quelque repentir trouble encor votre vie,
Repentez-vous sur-tout d'abandonner l'Asie
A l'insolente loi du traître Antiochus.
Que mes braves guerriers, et vos Grecs invaincus,
Une seconde fois fassent trembler l'Euphrate.
De tous ces nouveaux rois, dont la grandeur éclate,
Nul n'est digne de l'être, et dans ses premiers ans
N'a servi, comme nous, le vainqueur des Persans.
Tous nos chefs ont péri.

CASSANDRE.

Je le sais, et peut-être
Dieu les immola tous aux mânes de leur maître.

ANTIGONE.

Nous restons, nous vivons, nous devons rétablir
Ces débris tout sanglans qu'il nous faut recueillir.
Alexandre en mourant les laissait au plus digne;
Si j'ose les saisir, son ordre me désigne.
Assurez ma fortune, ainsi que votre sort.
Le plus digne de tous sans doute est le plus fort.
Relevons de nos Grecs la puissance détruite;
Que jamais parmi nous la discorde introduite
Ne nous expose en proie à ces tyrans nouveaux,
Eux qui n'étaient pas nés pour marcher nos égaux.
Me le promettez-vous?

CASSANDRE.

Ami, je vous le jure;
Je suis prêt à venger notre commune injure.
Le sceptre de l'Asie est en d'indignes mains,
Et l'Euphrate, et le Nil ont trop de souverains.
Je combattrai pour moi, pour vous et pour la (

ANTIGONE.

J'en crois votre intérêt, j'en crois votre promesse;
Et sur-tout je me fie à la noble amitié
Dont le nœud respectable avec vous m'a lié.
Mais de cette amitié je vous demande un gage,
Ne me refusez pas.

CASSANDRE.

Ce doute est un outrage.
Ce que vous demandez est-il en mon pouvoir?
C'est un ordre pour moi, vous n'avez qu'à v(

ANTIGONE.

Peut-être vous verrez avec quelque surprise
Le peu qu'à demander l'amitié m'autorise.
Je ne veux qu'une esclave.

CASSANDRE.

Heureux de vous servir,
font tous à vos pieds; c'est à vous de choisir.

ANTIGONE.

ouffrez que je demande une jeune étrangère (*)
u'aux murs de Babylone enleva votre père.
lle est votre partage; accordez-moi ce prix
e tant d'heureux travaux, pour vous-même entrepris
'otre père, dit-on, l'avait persécutée.
'aurai soin qu'en ma cour elle soit respectée.
on nom est... Olimpie.

CASSANDRE.

Olimpie!

ANTIGONE.

Oui, Seigneur.

CASSANDRE *à part.*

e quels traits imprévus il vient percer mon cœur!...
ue je livre Olimpie?

ANTIGONE.

Ecoutez, je me flatte
ue Cassandre envers moi n'a point une ame ingrate
ur les moindres objets un refus peut blesser,
t vous ne voulez pas, sans doute m'offenser?

CASSANDRE.

Non, vous verrez bientôt cette jeune captive,
Vo même jugerez s'il faut qu'elle vous suive,
l peut m'être permis de la mettre en vos mains.
Ce temple est interdit aux profanes humains.
Sous les yeux vigilans des dieux et des déesses,
Olimpie est gardée au milieu des prêtresses.
Les portes s'ouvriront quand il en sera temps.

(*) L'acteur doit ici regarder attentivement *Cassandre.*

Dans ce parvis ouvert au reste des vivans,
Sans vous plaindre de moi, daignez au moins m'attendre.
Des mystères nouveaux pourront vous y surprendre;
Et vous déciderez si la terre a des rois
Qui puissent asservir Olimpie à leurs lois.

(il rentre dans le temple, et Sostène sort.)

SCENE III.

ANTIGONE, HERMAS *dans le péristile.*

HERMAS.

Seigneur, vous m'étonnez: quand l'Asie en alarmes
Voit cent trônes sanglans disputés par les armes,
Quand des vastes Etats d'Alexandre au tombeau
La fortune prépare un partage nouveau,
Lorsque vous prétendez au souverain empire,
Une esclave est l'objet où ce grand cœur aspire!

ANTIGONE.

Tu dois t'en étonner. J'ai des raisons, Hermas,
Que je n'ose encor dire, et qu'on ne connaît pas.
Le sort de cette esclave est important peut-être
A tous les rois d'Asie, à quiconque veut l'être,
A quiconque en son sein porte un assez grand
Pour oser d'Alexandre être le successeur.
Sur le nom de l'esclave, et sur ses aventures,
J'ai formé dès long-temps d'étranges conjectures.
J'ai voulu m'éclaircir: mes yeux dans ces r
Ont quelquefois sur elle arrêté leurs regards.
Ses traits, les lieux, le temps où le ciel la fit
Les respects étonnans que lui prodigue un maître,
Les remords de Cassandre, et ses obscurs discours,
A ces soupçons secrets ont prêté des secours.

Je crois avoir percé ce ténébreux myſtère.

HERMAS.

On dit qu'il la chérit, et qu'il l'élève en père.

ANTIGONE.

Nous verrons.... Mais on ouvre, et ce temple ſacré
Nous découvre un autel de guirlandes paré.
Je vois des deux côtés les prêtreſſes paraître;
Au fond du ſanctuaire eſt aſſis le grand-prêtre;
Olimpie et Caſſandre arrivent à l'autel!

SCENE IV.

Les trois portes du temple ſont ouvertes. On découvre tout l'intérieur. Les prêtres d'un côté, et les prêtreſſes de l'autre, s'avancent lentement. Ils ſont tous vêtus de robes blanches avec des ceintures dont les bouts pendent à terre. CASSANDRE *et* OLIMPIE *mettent la main ſur l'autel.* ANTIGONE *et* HERMAS *reſtent dans le périſtile avec une partie du peuple qui entre par les côtés.*

CASSANDRE.

Dieu des rois et des dieux, Etre unique, éternel;
Dieu qu'on m'a fait connaître en ces fêtes auguſtes
Qui punis les pervers, et qui ſoutiens les juſtes,
Près de qui les remords effacent les forfaits,
Confirmez, Dieu clément, les ſermens que je fais!
Recevez ces ſermens, adorable Olimpie;
Je ſoumets à vos lois et mon trône et ma vie,
Je vous jure un amour auſſi pur, auſſi ſaint,
Que ce feu de Veſta qui n'eſt jamais éteint.
Et v[illegible] filles des cieux, vous, auguſtes prêtreſſes,
r[illegible] l'encens mes vœux et mes promeſſes

Au trône de ces dieux qui daignent m'écouter;
Et détournez les traits que je puis mériter.

OLIMPIE.

Protégez à jamais, ô Dieux en qui j'espère,
Le maître généreux qui m'a servi de père,
Mon amant adoré, mon respectable époux.
Qu'il soit toujours chéri, toujours digne de vous!
Mon cœur vous est connu. Son rang et sa couronne
Sont les moindres des biens que son amour me donne.
Témoins des tendres feux à mon cœur inspirés,
Soyez-en les garans, vous qui les consacrez.
Qu'il m'apprenne à vous plaire, et que votre justice
Me prépare aux enfers un éternel supplice,
Si j'oublie un moment, infidelle à vos lois,
Et l'état où je fus, et ce que je lui dois.

CASSANDRE.

Rentrons au sanctuaire où mon bonheur m'appelle.
Prêtresses, disposez la pompe solennelle,
Par qui mes jours heureux vont commencer leur cours;
Sanctifiez ma vie, et nos chastes amours.
J'ai vu les dieux au temple, et je les vois en elle;
Qu'ils me haïssent tous, si je suis infidelle!...
Antigone, en ces lieux vous m'avez entendu;
Aux vœux que vous formiez ai-je assez répondu?
Vous-même, prononcez si vous deviez prétendre
A voir entre vos mains l'esclave de Cassandre.
Sachez que ma couronne et toute ma grandeur
Sont de faibles présens, indignes de son cœur.
Quelque étroite amitié qui tous deux nous unisse,
Jugez si j'ai dû faire un pareil sacrifice.

(ils rentrent dans le temple, les portes se ferment, peuple sort du parvis.)

SCENE

SCENE V.

ANTIGONE, HERMAS *dans le périſtile.*

ANTIGONE.

Va, je n'en doute plus, et tout m'eſt découvert;
Il m'a voulu braver, mais fois fûr qu'il ſe perd.
Je reconnais en lui la fougueuſe imprudence
Qui tantôt ſert les dieux, et tantôt les offenſe;
Ce caractère ardent qui joint la paſſion
Avec la politique et la religion;
Prompt, facile, ſuperbe, impétueux et tendre,
Prêt à ſe repentir, prêt à tout entreprendre.
Il épouſe une eſclave! Ah! tu peux bien penſer
Que l'amour à ce point ne ſaurait s'abaiſſer.
Cette eſclave eſt d'un ſang que lui-même il reſpecte.
De ſes deſſeins cachés la trame eſt trop ſuſpecte;
Il ſe flatte en ſecret qu'Olimpie a des droits
Qui pourront l'élever au rang de roi des rois.
S'il n'était qu'un amant, il m'eût fait confidence
D'un feu qui l'emportait à tant de violence.
Va, tu verras bientôt ſuccéder ſans pitié
Une haine implacable à la faible amitié.

HERMAS.

A ſon cœur égaré vous imputez peut-être
Des deſſeins plus profonds que l'amour n'en fait naître.
Dans nos grands intérêts, ſouvent nos actions
Sont, vous le ſavez trop, l'effet des paſſions:
On ſe déguiſe en vain leur pouvoir tyrannique;
Le faible quelquefois paſſe pour politique;
Et Caſſandre n'eſt pas le premier ſouverain
Qui chérit une eſclave et lui donna la main.

J'ai vu plus d'un héros fubjugué par fa flamme,
Superbe avec les rois, faible avec une femme.

ANTIGONE.

Tu ne dis que trop vrai; je pèfe tes raifons,
Mais tout ce que j'ai vu confirme mes foupçons.
Te le dirai-je enfin? les charmes d'Olimpie
Peut-être dans mon cœur portent la jaloufie.
Tu n'entrevois que trop mes fentimens fecrets;
L'amour fe joint peut-être à ces grands intérêts:
Plus que je ne penfais leur union me bleffe.
Caffandre eft-il le feul en proie à la faibleffe?

HERMAS.

Mais il comptait fur vous. Les titres les plus faints
Ne pourront-ils jamais unir les fouverains?
L'alliance, les dons, la fraternité d'armes,
Vos périls partagés, vos communes alarmes,
Vos fermens redoublés, tant de foins, tant de vœux,
N'auraient-ils donc fervi qu'au malheur de tous deux?
De la fainte amitié n'eft-il donc plus d'exemples?

ANTIGONE.

L'amitié, je le fais, dans la Grèce a des temples;
L'intérêt n'en a point, mais il eft adoré.
D'ambition fans doute, et d'amour enivré,
Caffandre m'a trompé fur le fort d'Olimpie.
De mes yeux éclairés Caffandre fe défie;
Il n'a que trop raifon. Va, peut-être aujourd'hui,
L'objet de tant de vœux n'eft pas encore à lui.

HERMAS.

Il a reçu fa main.... Cette enceinte facrée
(les initiés, les Prêtres et les Prêtreffes traverfent le fond de la fcène, ayant des palmes ornées de fleurs dans les mains.)

déjà de l'hymen la pompe préparée.
s les initiés, de leurs-prêtres fuivis,
palmes dans les mains inondent ces parvis,
'amour le plus tendre en ordonne la fête.

ANTIGONE.

, te dis-je, on pourra lui ravir fa conquête....
s, je confîrai tout à ton zèle, à ta foi,
ai les lois, les dieux et les peuples pour moi.
ons pour un moment ces pompes qui m'outragent,
ons dans la carrière où mes deffeins m'engagent,
fons, s'il le faut, ces afiles fi faints,
is du fang des taureaux que du fang des humains.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

L'HIEROPHANTE, les PRETRES, les PRETRESSES.

Quoique cette ſcène et beaucoup d'autres ſe paſſent dans l'intérieur du temple, cependant, comme les théâtres ſont rarement conſtruits d'une manière favorable à la voix, les acteurs ſont obligés d'avancer dans le périſtile; mais les trois portes du temple, ouvertes, déſignent qu'on eſt dans le temple.

L'HIEROPHANTE.

Quoi! dans ces jours ſacrés! quoi! dans ce temple auguſte,
Où Dieu pardonne au crime, et conſole le juſte,
Une ſeule prêtreſſe oſerait nous priver
Des expiations qu'elle doit achever!
Quoi! d'un ſi ſaint devoir Arzane ſe diſpenſe!

UNE PRETRESSE (*)

Arzane en ſa retraite, obſtinée au ſilence,
Arroſant de ſes pleurs les images des dieux,
Seigneur, vous le ſavez, ſe cache à tous les yeux;
En proie à ſes chagrins, de langueurs affaiblie,
Elle implore la fin d'une mourante vie.

L'HIEROPHANTE.

Nous plaignons ſon état, mais il faut obéir;

(*) Ce rôle doit être joué par la prêtreſſe inférieure qui eſt attachée à *Statira*.

Un moment aux autels elle pourra ſervir.
Depuis que dans ce temple elle s'eſt enfermée,
Ce jour eſt le ſeul où le ſort l'a nommée :
Qu'on la faſſe venir. (*) La volonté du ciel
Demande ſa préſence, et l'appelle à l'autel.
De guirlandes de fleurs par elle couronnée,
Olimpie en triomphe aux dieux ſera menée.
Caſſandre, initié dans nos ſecrets divins,
Sera purifié par ſes auguſtes mains.
Tout doit être accompli. Nos rites, nos myſtères,
Ces ordres que les dieux ont donnés à nos pères,
Ne peuvent point changer, ne ſont point incertains,
Comme ces faibles lois qu'inventent les humains.

SCENE II.

L'HIEROPHANTE, PRETRES, PRETRESSES, STATIRA.

L'HIEROPHANTE *à Statira.*

Venez : vous ne pouvez, à vous-même contraire,
Refuſer de remplir votre ſaint miniſtère.
Depuis l'inſtant ſacré qu'en cet aſile heureux
Vous avez prononcé d'irrévocables vœux,
Ce grand jour eſt le ſeul où Dieu vous a choiſie
Pour annoncer ſes lois aux vainqueurs de l'Aſie.
Soyez digne du dieu que vous repréſentez.

STATIRA *couverte d'un voile qui accompagne ſon viſage ſans le cacher, et vêtue comme les autres prêtreſſes.*

O Ciel ! après quinze ans qu'en ces murs écartés,

(*) La prêtreſſe inférieure va chercher *Arzane.*

Dans l'ombre du ſilence au monde inacceſſible,
J'avais enſeveli ma deſtinée horrible,
Pourquoi me tires-tu de mon obſcurité?
Tu veux me rendre au jour, à la calamité....

(à l'Hiérophante.)

Ah! Seigneur, en ces lieux lorſque je ſuis venue,
C'était pour y pleurer, pour mourir inconnue,
Vous le ſavez.

L'HIEROPHANTE.

Le ciel vous preſcrit d'autres lois;
Et quand vous préſidez pour la première fois
Aux pompes de l'hymen, à notre grand myſtère,
Votre nom, votre rang ne peuvent plus ſe taire;
Il faut parler.

STATIRA.

Seigneur, qu'importe qui je ſois?
Le ſang le plus abject, le ſang des plus grands rois,
Ne ſont-ils pas égaux devant l'Etre ſuprême?
On eſt connu de lui bien plus que de ſoi-même.
De grands noms autrefois avaient pu me flatter,
Dans la nuit de la tombe il les faut emporter.
Laiſſez-moi pour jamais en perdre la mémoire.

L'HIEROPHANTE.

Nous renonçons ſans doute à l'orgueil, à la gloire,
Nous penſons comme vous; mais la Divinité
Exige un aveu ſimple, et veut la vérité.
Parlez... Vous frémiſſez!

STATIRA.

Vous frémirez vous-même...

(aux prêtres et aux prêtreſſes.)

Vous qui ſervez d'un dieu la majeſté ſuprême,
Qui partagez mon ſort, à ſon culte attachés,
Qu'entre vous et ce dieu mes ſecrets ſoient cachés.

L'HIEROPHANTE.

Nous vous le jurons tous.

STATIRA.

Avant que de m'entendre,
Dites-moi s'il eſt vrai que le cruel Caſſandre
Soit ici dans le rang de nos initiés ?

L'HIEROPHANTE.

Oui, Madame.

STATIRA.

Il a vu ſes forfaits expiés !...

L'HIEROPHANTE.

Hélas ! tous les humains ont beſoin de clémence.
Si Dieu n'ouvrait ſes bras qu'à la ſeule innocence ;
Qui viendrait dans ce temple encenſer les autels ?
Dieu fit du repentir la vertu des mortels.
Ce juge paternel voit du haut de ſon trône
La terre trop coupable, et ſa bonté pardonne.

STATIRA.

Eh bien, ſi vous ſavez pour quel excès d'horreur,
Il demande ſa grâce et craint un dieu vengeur,
Si vous êtes inſtruit qu'il fit périr ſon maître,
(Et quel maître, grands Dieux!) ſi vous pouvez connaître
Quel ſang il répandit dans nos murs enflammés,
Quand aux yeux d'Alexandre à peine encor fermés,
Ayant oſé percer ſa veuve gémiſſante,
Sur le corps d'un époux il la jeta mourante ;
Vous ſerez plus ſurpris, lorſque vous apprendrez
Des ſecrets juſqu'ici de la terre ignorés.
Cette femme élevée au comble de la gloire,
Dont la Perſe ſanglante honore la mémoire,
Veuve d'un demi-dieu, fille de Darius....
Elle vous parle ici, ne l'interrogez plus.
(*les prêtres et les prêtreſſes élèvent les mains, et s'inclinent.*)

L'HIEROPHANTE.

O Dieu! qu'ai-je entendu? dieux que le crime outrage,
De quels coups vous frappez ceux qui sont votre image!
Statira dans ce temple! Ah! souffrez qu'à genoux
Dans mes profonds respects....

STATIRA.

Grand-prêtre, levez-vous.
Je ne suis plus pour vous la maîtresse du monde;
Ne respectez ici que ma douleur profonde.
Des grandeurs d'ici-bas voyez quel est le sort.
Ce qu'éprouva mon père au moment de sa mort,
Dans Babylone en sang je l'éprouvai de même.
Darius roi des rois, privé du diadème,
Fuyant dans des déserts, errant, abandonné,
Par ses propres amis se vit assassiné;
Un étranger, un pauvre, un rebut de la terre,
De ses derniers momens soulagea la misère.

(*montrant la prêtresse inférieure.*)

Voyez-vous cette femme, étrangère en ma cour?
Sa main, sa seule main m'a conservé le jour;
Seule elle me tira de la foule sanglante
Où mes lâches amis me laissaient expirante.
Elle est Ephésienne, elle guida mes pas
Dans cet auguste asile, au bout de mes Etats.
Je vis par mille mains ma dépouille arrachée,
De mourans et de morts la campagne jonchée,
Les soldats d'Alexandre érigés tous en rois,
Et les larcins publics appelés grands exploits.
J'eus en horreur le monde, et les maux qu'il enfante;
Loin de lui pour jamais je m'enterrai vivante.
Je pleure, je l'avoue, une fille, une enfant
Arrachée à mes bras sur mon corps tout sanglant.
Cette étrangère ici me tient lieu de famille.

J'ai

perdu Darius, Alexandre et ma fille ;
n seul me reste.

L'HIEROPHANTE.

Hélas! qu'il soit donc votre appui!
trône où vous étiez vous montez jusqu'à lui ;
temple est votre cour : soyez-y plus heureuse
dans cette grandeur auguste et dangereuse,
ce trône terrible, et par vous oublié,
venu pour la terre un objet de pitié.

STATIRA.

temple quelquefois, Seigneur, m'a consolée ;
is vous devez sentir l'horreur qui m'a troublée,
voyant que Cassandre y parle aux mêmes dieux,
ıtre sa tête impie implorés par mes vœux.

L'HIEROPHANTE.

sacrifice est grand, je sens trop ce qu'il coûte ;
is notre loi vous parle, et votre cœur l'écoute :
ıs l'avez embrassée.

STATIRA.

Aurais-je pu prévoir
'elle dût m'imposer cet horrible devoir ?
sens que de mes jours, usés dans l'amertume,
flambeau pâlissant s'éteint et se consume ;
ces derniers momens que Dieu veut me donner,
quoi vont-ils servir ?

L'HIEROPHANTE.

Peut-être à pardonner.
ıs-même vous avez tracé votre carrière,
rchez-y sans jamais regarder en arrière.
mânes affranchis d'un corps vil et mortel
ıtent sans passions un repos éternel ;
nouveau jour leur luit, ce jour est sans nuage ;
vivent pour les dieux, tel est notre partage.

Une retraite heureuse amène au fond des cœurs
L'oubli des ennemis, et l'oubli des malheurs.

STATIRA.

Il est vrai, je fus reine, et ne suis que prêtresse;
Dans mon devoir affreux soutenez ma faiblesse.
Que faut-il que je fasse ?

L'HIEROPHANTE.

Olimpie à genoux
Doit d'abord en ces lieux se jeter devant vous;
C'est à vous de bénir cet illustre hyménée.

STATIRA.

Je vais la préparer à vivre infortunée:
C'est le sort des humains.

L'HIEROPHANTE.

Le feu sacré, l'encens,
L'eau lustrale, les dons offerts aux dieux puissans,
Tout sera présenté par vos mains respectables.

STATIRA.

Et pour qui, malheureuse ! Ah! mes jours déplorables
Jusqu'au dernier moment sont-ils chargés d'horreur !
J'ai cru dans la retraite éviter mon malheur;
Le malheur est par-tout, je m'étais abusée:
Allons, suivons la loi par moi-même imposée.

L'HIEROPHANTE.

Adieu, je vous admire autant que je vous plains.
Elle vient près de vous.

(il sort.)

SCENE III.

ATIRA, OLIMPIE, (*le théâtre tremble.*)

STATIRA.

Lieux funèbres et faints,
; frémiffez!... J'entends un horrible murmure,
emple eft ébranlé!... Quoi! toute la nature
ent à fon afpect! Et mes fens éperdus
dans le même trouble et reftent confondus?

OLIMPIE *effrayée.*

Madame!...

STATIRA.

Approchez, jeune et tendre victime,
augure effrayant femble annoncer le crime.
attraits femblent nés pour la feule vertu.

OLIMPIE.

x juftes! foutenez mon courage abattu!
ous, de leurs décrets augufte confidente,
nez conduire ici ma jeuneffe innocente;
ıis entre vos mains, diffipez mon effroi.

STATIRA.

j'en ai plus que vous.... Ma fille, embraffez-moi...
fort de votre époux êtes-vous informée?
eft votre pays? quel fang vous a formée?

OLIMPIE.

dans mon état, je n'ai point attendu
où l'on m'élève, et qui ne m'eft pas dû.
ndre eft roi, Madame, il daigna dans la Gréce,
cour de fon père élever ma jeuneffe.
ıis que je tombai dans fes auguftes mains,
vu toujours en lui le plus grand des humains.

Je chéris un époux, et je révère un maître;
Voilà mes ſentimens, et voilà tout mon être.

STATIRA.

Qu'aiſément, juſte Ciel, on trompe un jeune cœur!
De l'innocence en vous que j'aime la candeur!
Caſſandre a donc pris ſoin de votre deſtinée?
Quoi! d'un prince ou d'un roi vous ne ſeriez pas née!

OLIMPIE.

Pour aimer la vertu, pour en ſuivre les lois,
Faut-il donc être né dans la pourpre des rois?

STATIRA.

Non, je ne vois que trop le crime ſur le trône.

OLIMPIE.

Je n'étais qu'une eſclave.

STATIRA.

Un tel deſtin m'étonne.
Les dieux ſur votre front, dans vos yeux, dans vos traits,
Ont placé la nobleſſe ainſi que les attraits.
Vous eſclave!

OLIMPIE.

Antipatre, en ma première enfance,
Par le ſort des combats me tint ſous ſa puiſſance:
Je dois tout à ſon fils.

STATIRA.

Ainſi vos premiers jours
Ont ſenti l'infortune, et vu finir ſon cours!
Et la mienne a duré tout le temps de ma vie....
En quel temps, en quels lieux fûtes-vous pourſuivie
Par cet affreux deſtin qui vous mit dans les fers?

OLIMPIE.

On dit que d'un grand roi, maître de l'univers,
On termina la vie, on diſputa le trône,
On déchira l'empire; et que dans Babylone

Caſſandre conſerva mes jours infortunés,
Dans l'horreur du carnage au glaive abandonnés.

STATIRA.

Quoi! dans ces temps marqués par la mort d'Alexandre,
Captive d'Antipatre, et ſoumiſe à Caſſandre!

OLIMPIE.

C'eſt tout ce que j'ai ſu. Tant de malheurs paſſés
Par mon bonheur nouveau doivent être effacés.

STATIRA.

Captive à Babylone!.... O Puiſſance éternelle!
Vous faites-vous un jeu des pleurs d'une mortelle?
Le lieu, le temps, ſon âge ont excité dans moi
La joie et les douleurs, la tendreſſe et l'effroi.
Ne me trompé-je point? Le ciel ſur ſon viſage
Du héros mon époux ſemble imprimer l'image....

OLIMPIE.

Que dites-vous?

STATIRA.

Hélas! tels étaient ſes regards,
Quand moins fier et plus doux, loin des ſanglans haſards,
Relevant ma famille au glaive dérobée,
Il la remit au rang dont elle était tombée,
Quand ſa main ſe joignit à ma tremblante main.
Illuſion trop chère, eſpoir flatteur et vain!
Serait-il bien poſſible!.... Ecoutez-moi, Princeſſe,
Ayez quelque pitié du trouble qui me preſſe.
N'avez-vous d'une mère aucun reſſouvenir?

OLIMPIE.

Ceux qui de mon enfance ont pu m'entretenir
M'ont tous dit qu'en ce temps de trouble et de carnage,
Au ſortir du berceau, je fus en eſclavage.
D'une mère jamais je n'ai connu l'amour;
J'ignore qui je ſuis, et qui m'a miſe au jour....

Hélas ! vous soupirez, vous pleurez, et mes larmes
Se mêlent à vos pleurs, et j'y trouve des charmes....
Eh quoi ! vous me serrez dans vos bras languissans !
Vous faites pour parler des efforts impuissans !
Parlez-moi.

STATIRA.

Je ne puis.... Je succombe.... Olimpie !
Le trouble que je sens me va coûter la vie.

SCENE IV.

STATIRA, OLIMPIE, L'HIEROPHANTE.

L'HIEROPHANTE.

O Prêtresse des dieux ! ô Reine des humains !
Quel changement nouveau dans vos tristes destins !
Que nous faudra-t-il faire, et qu'allez-vous attendre !

STATIRA.

Des malheurs ; je suis prête, et je dois tout entendre.

L'HIEROPHANTE.

C'est le plus grand des biens, d'amertume mêlé ;
Mais il n'en est point d'autre. Antigone troublé,
Antigone, les siens, le peuple, les armées,
Toutes les voix enfin, par le zèle animées,
Tout dit que cet objet à vos yeux présenté,
Qui long-temps comme vous fut dans l'obscurité,
Que vos royales mains vont unir à Cassandre,
Qu'Olimpie....

STATIRA.

Achevez.

L'HIEROPHANTE.

Est fille d'Alexandre.

Vers les parvis facrés vole et fe précipite ;
Ephèfe eft divifée entre deux factions.
Nous reffemblons bientôt aux autres nations.
La fainteté, la paix, les mœurs vont difparaître ;
Les rois l'emporteront, et nous aurons un maître.

L'HIÉROPHANTE.

Ah! qu'au moins loin de nous ils portent leurs forfaits!
Qu'ils laiffent fur la terre un afile de paix!
Leur intérêt l'exige.... O mère augufte et tendre,
Et vous.... dirai-je, hélas! l'époufe de Caffandre?
Aux pieds de ces autels vous pouvez vous jeter.
Aux rois audacieux je vais me préfenter,
Je connais le refpect qu'on doit à leur couronne ;
Mais ils en doivent plus à ce dieu qui la donne.
S'ils prétendent régner, qu'ils ne l'irritent pas.
Nous fommes, je le fais, fans armes, fans foldats,
Nous n'avons que nos lois, voilà notre puiffance.
Dieu feul eft mon appui, fon temple eft ma défenfe ;
Et fi la tyrannie ofait en approcher,
C'eft fur mon corps fanglant qu'il lui faudra marcher.

(*L'Hiérophante fort avec le prêtre inférieur.*)

SCENE VI.

STATIRA, OLIMPIE.

STATIRA.

O deftinée! ô Dieu des autels et du trône!
Contre Caffandre au moins favorife Antigone.
Il me faut donc, ma fille, au déclin de mes jours,
De nos feuls ennemis attendre des fecours,

Rechercher un vengeur, au sein de ma misère,
Chez les usurpateurs du trône de ton père!
Chez nos propres sujets, dont les efforts jaloux
Disputent cent Etats, que j'ai possédés tous!
Ils rampaient à mes pieds, ils sont ici mes maîtres.
O trône de Cyrus! ô sang de mes ancêtres!
Dans quel profond abyme êtes-vous descendus!
Vanité des grandeurs, je ne vous connais plus.

OLIMPIE.

Ma mère, je vous suis.... Ah! dans ce jour funeste,
Rendez-moi digne au moins du grand nom qui vous r
Le devoir qu'il prescrit est mon unique espoir.

STATIRA.

Fille du roi des rois, remplissez ce devoir.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

(Le temple est fermé.)

CASSANDRE, SOSTENE *dans le péristile.*

CASSANDRE.

La vérité l'emporte, il n'est plus temps de taire
Ce funeste secret qu'avait caché mon père;
Il a fallu céder à la publique voix.
Oui, j'ai rendu justice à la fille des rois;
Devais-je plus long-temps, par un cruel silence,
Faire encore à son sang cette mortelle offense?
Je fus coupable assez.

SOSTENE.

Mais un rival jaloux
Du grand nom d'Olimpie abuse contre vous;
Il anime le peuple, Ephèse est alarmée;
De la religion la fureur animée,
Qu'Antigone méprise, et qu'il sait exciter,
Vous fait un crime affreux, un crime à détester,
De posséder la fille, ayant tué la mère.

CASSANDRE.

Les reproches sanglans qu'Ephèse peut me faire,
Vous le savez, grand Dieu, n'approchent pas des miens.
J'ai calmé, grâce au ciel, les cœurs des citoyens,
Le mien sera toujours victime des furies,
Victime de l'amour et de mes barbaries.
Hélas! j'avais voulu qu'elle tînt tout de moi,
Qu'elle ignorât un sort qui me glaçait d'effroi.

De ſon père en ſes mains je mettais l'héritage
Conquis par Antipatre, aujourd'hui mon partage.
Heureux par mon amour, heureux par mes bienfaits,
Une fois en ma vie avec moi-même en paix,
Tout était réparé, je lui rendais juſtice.
D'aucun crime après tout mon cœur ne fut complice;
J'ai tué Statira, mais c'eſt dans les combats,
C'eſt en ſauvant mon père, en lui prêtant mon bras;
C'eſt dans l'emportement du meurtre et du carnage,
Où le devoir d'un fils égarait mon courage;
C'eſt dans l'aveuglement que la nuit et l'horreur
Répandaient ſur mes yeux troublés par la fureur.
Mon ame en frémiſſait avant d'être punie
Par ce fatal amour qui la tient aſſervie.
Je me crois innocent au jugement des dieux,
Devant le monde entier, mais non pas à mes yeux,
Non pas pour Olimpie, et c'eſt-là mon ſupplice,
C'eſt-là mon déſeſpoir. Il faut qu'elle choiſiſſe,
Ou de me pardonner, ou de percer mon cœur,
Ce cœur déſeſpéré, qui brûle avec fureur.

SOSTENE.

On prétend qu'Olimpie, en ce temple amenée,
Peut retirer la main qu'elle vous a donnée.

CASSANDRE.

Oui, je le ſais, Soſtène; et ſi de cette loi
L'objet que j'idolâtre abuſait contre moi,
Malheur à mon rival, et malheur à ce temple:
Du culte le plus ſaint je donne ici l'exemple;
J'en donnerais bientôt de vengeance et d'horreur.
Ecartons loin de moi cette vaine terreur.
Je ſuis aimé, ſon cœur eſt à moi dès l'enfance,
Et l'amour eſt le dieu qui prendra ma défenſe.
Courons vers Olimpie.

SCENE II.

CASSANDRE, SOSTENE, L'HIEROPHANTE *sortant du temple.*

CASSANDRE.

INTERPRETE du ciel,
Ministre de clémence, en ce jour solennel,
J'ai de votre saint temple écarté les alarmes.
Contre Antigone encor je n'ai point pris les armes,
J'ai respecté ces temps à la paix consacrés ;
Mais donnez cette paix à mes sens déchirés.
J'ai plus d'un droit ici, je saurai les défendre.
Je meurs sans Olimpie, et vous devez la rendre.
Achevons cet hymen.

L'HIEROPHANTE.

Elle remplit, Seigneur,
Des devoirs bien sacrés et bien chers à son cœur.

CASSANDRE.

Tout le mien les partage. Où donc est la prêtresse
Qui doit m'offrir ma femme, et bénir ma tendresse?

L'HIEROPHANTE.

Elle va l'amener. Puissent de si beaux nœuds
Ne point faire aujourd'hui le malheur de tous deux!

CASSANDRE.

Notre malheur!... Hélas! cette seule journée
Voyait de tant de maux la course terminée.
Pour la première fois un moment de douceur
De mes affreux chagrins dissipait la noirceur.

L'HIEROPHANTE.

Peut-être plus que vous Olimpie est à plaindre.

CASSANDRE.

Comment? que dites-vous?... Eh, que peut-elle craindre?

L'HIÉROPHANTE *s'en allant.*

Vous l'apprendrez trop tôt.

CASSANDRE.

Non, demeurez. Eh quoi,
Du parti d'Antigone êtes-vous contre moi?

L'HIEROPHANTE.

Me préservent les cieux de passer les limites
Que mon culte paisible à mon zèle a prescrites!
Les intrigues des cours, les cris des factions,
Des humains que je fuis les tristes passions,
N'ont point encor troublé nos retraites obscures:
Au dieu que nous servons nous levons des mains pures.
Les débats des grands rois, prompts à se diviser,
Ne sont connus de nous que pour les appaiser;
Et nous ignorerions leurs grandeurs passagères,
Sans le fatal besoin qu'ils ont de nos prières.
Pour vous, pour Olimpie, et pour d'autres, Seigneur,
Je vais des immortels implorer la faveur.

CASSANDRE.

Olimpie!...

L'HIEROPHANTE.

En ces lieux ce moment la rappelle.
Voyez si vous avez encor des droits sur elle.
Je vous laisse.

(*il sort & le temple s'ouvre.*)

SCENE III.

CASSANDRE, SOSTENE, STATIRA, OLIMPIE.

CASSANDRE.

Elle tremble, ô Ciel! et je frémis!...
Quoi! vous baissez les yeux de vos larmes remplis!
Vous détournez de moi ce front où la nature
Peint l'ame la plus noble, et l'ardeur la plus pure!

OLIMPIE *se jetant dans les bras de sa mère.*

Ah, barbare! ... Ah, Madame!

CASSANDRE.

Expliquez-vous, parlez.
Dans quels bras fuyez-vous mes regards désolés?
Que m'a-t-on dit? pourquoi me causer tant d'alarmes?
Qui donc vous accompagne et vous baigne de larmes?

STATIRA *se dévoilant et se retournant vers Cassandre.*

Regarde qui je suis.

CASSANDRE.

A ses traits.... à sa voix....
Mon sang se glace!... où suis-je? et qu'est-ce que je vois?

STATIRA.

crimes.

CASSANDRE.

Statira peut ici reparaître!

STATIRA.

ieureux! reconnais la veuve de ton maître,
mère d'Olimpie.

CASSANDRE.

O tonnerres du ciel,
ondez sur moi, tombez sur ce front criminel!

STATIRA.

Que n'as-tu fait plutôt cette horrible prière ?
Eternel ennemi de ma famille entière,
Si le ciel l'a voulu, si par tes premiers coups
Toi seul as fait tomber mon trône et mon époux,
Si dans ce jour de crime, au milieu du carnage,
Tu te sentis, barbare, assez peu de courage
Pour frapper une femme, et lui perçant le flanc
La plonger de tes mains dans les flots de son sang,
De ce sang malheureux laisse-moi ce qui reste.
Faut-il qu'en tous les temps ta main me soit funeste?
N'arrache point ma fille à mon cœur, à mes bras;
Quand le ciel me la rend, ne me l'enlève pas.
Des tyrans de la terre à jamais séparée,
Respecte au moins l'asile où je suis enterrée:
Ne viens point, malheureux, par d'indignes effo
Dans ces tombeaux sacrés, persécuter les morts.

CASSANDRE.

Vous m'avez plus frappé que n'eût fait le tonnerre,
Et mon front à vos pieds n'ose toucher la terre.
Je m'en avoue indigne après mes attentats;
Et si je m'excusais sur l'horreur des combats,
Si je vous apprenais que ma main fut trompée
Quand des jours d'un héros la trame fut coupée,
Que je servais mon père en m'armant contre
Je ne fléchirais point votre juste courroux.
Rien ne peut m'excuser.... Je pourrais dire enc
Que je sauvai ce sang que ma tendresse ado
Que je mets à vos pieds mon sceptre et m
Tout est affreux pour vous!... Vous ne m'é ez pas
Ma main m'arracherait ma malheureuse vie
Moins pleine de forfaits que de remords punie,
Si votre propre sang, l'objet de tant d'amour,
Malgré

Malgré lui, malgré moi ne m'attachait au jour.
Avec un faint refpect j'élevai votre fille,
Je lui tins lieu quinze ans de père et de famille;
Elle a mes vœux, mon cœur; et peut-être les dieux
Ne nous ont affemblés dans ces auguftes lieux
Que pour y réparer, par un faint hyménée,
L'épouvantable horreur de notre deftinée.

STATIRA.

Quel hymen!... O mon fang! tu recevrais la foi,
De qui? de l'affaffin d'Alexandre et de moi!

OLIMPIE.

Non... ma mère, éteignez ces flambeaux effroyables,
Ces flambeaux de l'hymen entre nos mains coupables;
Eteignez dans mon cœur l'affreux reffouvenir
Des nœuds, des triftes nœuds qui devaient nous unir.
Je préfère (et ce choix n'a rien qui vous étonne)
La cendre qui vous couvre au fceptre qu'il me donne.
Je n'ai point balancé; laiffez-moi dans vos bras
Oublier tant d'amour avec tant d'attentats.
Votre fille en l'aimant devenait fa complice.
Pardonnez, acceptez mon jufte facrifice;
Séparez, s'il fe peut, mon cœur de fes forfaits,
Empêchez-moi fur-tout de le revoir jamais.

STATIRA.

Je reconnais ma fille, et fuis moins malheureufe.
Tu rends un peu de vie à ma langueur affreufe;
Je renais... Ah! grands Dieux! vouliez-vous que ma main
Préfentât Olimpie à ce monftre inhumain?
Qu'exigiez-vous de moi? quel affreux miniftère,
Et pour votre prêtreffe, hélas! et pour fa mère!
Vous en avez pitié, vous ne prétendiez pas
M'arrêter dans le piége où vous guidiez mes pas.
Cruel, n'infulte plus et l'autel et le trône;

Tu fouillas de mon fang les murs de Babylone ;
J'aimerais mieux encore une feconde fois
Voir ce fang répandu par l'affaffin des rois,
Que de voir mon fujet, mon ennemi.... Caffandre
Aimer infolemment la fille d'Alexandre.

CASSANDRE.

Je me condamne encore avec plus de rigueur ;
Mais j'aime, mais cédez à l'amour en fureur.
Olimpie eft à moi, je fais quel fut fon père ;
Je fuis roi comme lui, j'en ai le caractère,
J'en ai les droits, la force ; elle eft ma femme enfin
Rien ne peut féparer mon fort et fon deftin :
Ni fes frayeurs, ni vous, ni les Dieux, ni mes crimes,
Rien ne rompra jamais des nœuds fi légitimes.
Le ciel de mes remords ne s'eft point détourné ;
Et puifqu'il nous unit, il a tout pardonné.
Mais fi l'on veut m'ôter cette époufe adorée,
Sa main qui m'appartient, fa foi qu'elle a jurée,
Il faut verfer ce fang, il faut m'ôter ce cœur,
Qui ne connaît plus qu'elle, et qui vous fait horreur.
Vos autels à mes yeux n'ont plus de privilége ;
Si je fus meurtrier, je ferai facrilége.
J'enlèverais ma femme à ce temple, à vos bras,
Aux dieux même, à nos dieux, s'ils ne m'exauçaient
Je demande la mort, je la veux, je l'envie,
Mais je n'expirerai que l'époux d'Olimpie.
Il faudra malgré vous que j'emporte au tombeau
Et l'amour le plus tendre et le nom le plus beau,
Et les remords affreux d'un crime involontaire,
Qui fléchiront du moins les mânes de fon père.

(Caffandre fort avec Softène.)

Malgré lui, malgré moi ne m'attachait au jour.
Avec un saint respect j'élevai votre fille,
Je lui tins lieu quinze ans de père et de famille;
Elle a mes vœux, mon cœur; et peut-être les dieux
Ne nous ont assemblés dans ces augustes lieux
Que pour y réparer, par un saint hyménée,
L'épouvantable horreur de notre destinée.

STATIRA.

Quel hymen!... O mon sang! tu recevrais la foi,
De qui? de l'assassin d'Alexandre et de moi!

OLIMPIE.

Non... ma mère, éteignez ces flambeaux effroyables,
Ces flambeaux de l'hymen entre nos mains coupables;
Eteignez dans mon cœur l'affreux ressouvenir
Des nœuds, des tristes nœuds qui devaient nous unir.
Je préfère (et ce choix n'a rien qui vous étonne)
La cendre qui vous couvre au sceptre qu'il me donne.
Je n'ai point balancé; laissez-moi dans vos bras
Oublier tant d'amour avec tant d'attentats.
Votre fille en l'aimant devenait sa complice.
Pardonnez, acceptez mon juste sacrifice;
Séparez, s'il se peut, mon cœur de ses forfaits,
Empêchez-moi sur-tout de le revoir jamais.

STATIRA.

Je reconnais ma fille, et suis moins malheureuse.
Tu rends un peu de vie à ma langueur affreuse;
Je renais... Ah! grands Dieux! vouliez-vous que ma main
Présentât Olimpie à ce monstre inhumain?
Qu'exigez-vous de moi? quel affreux ministère,
Et pour votre prêtresse, hélas! et pour sa mère!
Vous en aviez pitié, vous ne prétendiez pas
M'arrêter dans le piége où vous guidiez mes pas.
Cruel, n'insulte plus et l'autel et le trône;

SCENE V.

STATIRA, OLIMPIE, ANTIGONE.

ANTIGONE.

O Reine, demeurez.
Vous voyez un des rois formés par Alexandre,
Qui reſpecte ſa veuve, et qui vient la défendr
Vous pourriez remonter, du pied de cet autel,
Au premier rang du monde où vous plaça le ci
Y mettre votre fille, et prendre au moins veng
Du raviſſeur altier qui tous trois nous offenſe.
Votre ſort eſt connu, tous les cœurs ſont à v
Ils ſont las des tyrans que votre auguſte époux
Laiſſa par ſon trépas maîtres de ſon empire.
Pour ce grand changement votre nom peut ſuffi
M'avoûrez-vous ici pour votre défenſeur?

STATIRA.

Oui, ſi c'eſt la pitié qui conduit votre cœur,
Si vous ſervez mon ſang, ſi votre offre eſt ſinc

ANTIGONE.

Je ne ſouffrirai pas qu'un jeune téméraire
Des mains de votre fille et de tant de vertus
Obtienne un double droit au trône de Cyrus;
Il en eſt trop indigne; et pour un tel partage
Je n'ai pas préſumé qu'il ait votre ſuffrage.
Je n'ai point au grand-prêtre ouvert ici mon
Je me ſuis préſenté comme un adorateur
Qui des divinités implore la clémence.
Je me préſente à vous armé de la ve[illegible]e.
La veuve d'Alexandre, oubliant ſa gr[illegible],
De ſa famille au moins n'oubliera point l

STATIRA.

Mon cœur eſt détaché du trône et de la vie,
L'un me fut enlevé, l'autre eſt bientôt finie.
Mais ſi vous arrachez aux mains d'un raviſſeur
Le ſeul bien que les dieux rendaient à ma douleur,
Si vous la protégez, ſi vous vengez ſon père,
Je ne vois plus en vous que mon dieu tutélaire.
Seigneur, ſauvez ma fille, au bord de mon tombeau,
Du crime et du danger d'épouſer mon bourreau.

ANTIGONE.

Digne ſang d'Alexandre, approuvez-vous mon zèle?
Acceptez-vous mon offre, et penſez-vous comme elle?

OLIMPIE.

Je dois haïr Caſſandre.

ANTIGONE.

Il faut donc m'accorder
Le prix, le noble prix que je viens demander.
Contre mon allié je prends votre défenſe,
Je crois vous mériter, ſoyez ma récompenſe.
Tout autre eſt un outrage, et c'eſt vous que je veux.
Caſſandre n'eſt pas fait pour obtenir vos vœux.
Parlez; et je tiendrai cette gloire ſuprême
De mon bras, de la reine, et ſur-tout de vous même;
Prononcez: daignez-vous m'honorer d'un tel prix?

STATIRA.

Décidez.

OLIMPIE.

Laiſſez-moi reprendre mes eſprits....
J'ouvre à peine les yeux. Tremblante, épouvantée,
Du ſein de l'eſclavage en ce temple jetée,
Fille de Statira, fille d'un demi-dieu,
Je retrouve une mère en cet auguſte lieu,
De ſon rang, de ſes biens, de ſon nom dépouillée,
Et d'un ſommeil de mort à peine réveillée;

Tu fouillas de mon fang les murs de Babylone;
J'aimerais mieux encore une feconde fois
Voir ce fang répandu par l'affaffin des rois,
Que de voir mon fujet, mon ennemi.... Caffandre,
Aimer infolemment la fille d'Alexandre.

CASSANDRE.

Je me condamne encore avec plus de rigueur;
Mais j'aime, mais cédez à l'amour en fureur.
Olimpie eft à moi, je fais quel fut fon père;
Je fuis roi comme lui, j'en ai le caractère,
J'en ai les droits, la force; elle eft ma femme enfin:
Rien ne peut féparer mon fort et fon deftin:
Ni fes frayeurs, ni vous, ni les Dieux, ni mes crimes,
Rien ne rompra jamais des nœuds fi légitimes.
Le ciel de mes remords ne s'eft point détourné;
Et puifqu'il nous unit, il a tout pardonné.
Mais fi l'on veut m'ôter cette époufe adorée,
Sa main qui m'appartient, fa foi qu'elle a jurée,
Il faut verfer ce fang, il faut m'ôter ce cœur,
Qui ne connaît plus qu'elle, et qui vous fait horreur.
Vos autels à mes yeux n'ont plus de privilége;
Si je fus meurtrier, je ferai facrilége.
J'enlèverais ma femme à ce temple, à vos bras,
Aux dieux même, à nos dieux, s'ils ne m'exauçaient pas.
Je demande la mort, je la veux, je l'envie,
Mais je n'expirerai que l'époux d'Olimpie.
Il faudra malgré vous que j'emporte au tombeau
Et l'amour le plus tendre et le nom le plus beau,
Et les remords affreux d'un crime involontaire,
Qui fléchiront du moins les mânes de fon père.

(*Caffandre fort avec Softène.*)

Malgré lui, malgré moi ne m'attachait au jour.
Avec un saint respect j'élevai votre fille,
Je lui tins lieu quinze ans de père et de famille;
Elle a mes vœux, mon cœur; et peut-être les dieux
Ne nous ont assemblés dans ces augustes lieux
Que pour y réparer, par un saint hyménée,
L'épouvantable horreur de notre destinée.

STATIRA.

Quel hymen!... O mon sang! tu recevrais la foi,
De qui? de l'assassin d'Alexandre et de moi!

OLIMPIE.

Non... ma mère, éteignez ces flambeaux effroyables,
Ces flambeaux de l'hymen entre nos mains coupables;
Eteignez dans mon cœur l'affreux ressouvenir
Des nœuds, des tristes nœuds qui devaient nous unir.
Je préfère (et ce choix n'a rien qui vous étonne)
La cendre qui vous couvre au sceptre qu'il me donne.
Je n'ai point balancé; laissez-moi dans vos bras
Oublier tant d'amour avec tant d'attentats.
Votre fille en l'aimant devenait sa complice.
Pardonnez, acceptez mon juste sacrifice;
Séparez, s'il se peut, mon cœur de ses forfaits,
Empêchez-moi sur-tout de le revoir jamais.

STATIRA.

Je reconnais ma fille, et suis moins malheureuse.
Tu rends un peu de vie à ma langueur affreuse;
Je renais... Ah! grands Dieux! vouliez-vous que ma main
Présentât Olimpie à ce monstre inhumain?
Qu'exigiez-vous de moi? quel affreux ministère,
Et pour votre prêtresse, hélas! et pour sa mère!
Vous en avez pitié, vous ne prétendiez pas
M'arrêter dans le piége où vous guidiez mes pas.
Cruel, n'insulte plus et l'autel et le trône;

Tu fouillas de mon fang les murs de Babylone ;
J'aimerais mieux encore une feconde fois
Voir ce fang répandu par l'affaffin des rois,
Que de voir mon fujet, mon ennemi. . . . Caffandre,
Aimer infolemment la fille d'Alexandre.

CASSANDRE.

Je me condamne encore avec plus de rigueur ;
Mais j'aime, mais cédez à l'amour en fureur.
Olimpie eft à moi, je fais quel fut fon père ;
Je fuis roi comme lui, j'en ai le caractère,
J'en ai les droits, la force ; elle eft ma femme enfin :
Rien ne peut féparer mon fort et fon deftin.
Ni fes frayeurs, ni vous, ni les Dieux, ni mes crimes,
Rien ne rompra jamais des nœuds fi légitimes.
Le ciel de mes remords ne s'eft point détourné ;
Et puifqu'il nous unit, il a tout pardonné.
Mais fi l'on veut m'ôter cette époufe adorée,
Sa main qui m'appartient, fa foi qu'elle a jurée,
Il faut verfer ce fang, il faut m'ôter ce cœur,
Qui ne connaît plus qu'elle, et qui vous fait horreur.
Vos autels à mes yeux n'ont plus de privilége ;
Si je fus meurtrier, je ferai facrilége.
J'enlèverais ma femme à ce temple, à vos bras,
Aux dieux même, à nos dieux, s'ils ne m'exauçaient pas.
Je demande la mort, je la veux, je l'envie ;
Mais je n'expirerai que l'époux d'Olimpie.
Il faudra malgré vous que j'emporte au tombeau
Et l'amour le plus tendre et le nom le plus beau,
Et les remords affreux d'un crime involontaire,
Qui fléchiront du moins les mânes de fon père.

(*Caffandre fort avec Softène.*)

STATIRA.

Mon cœur eſt détaché du trône et de la vie.
L'un me fut enlevé, l'autre eſt bientôt finie.
Mais ſi vous arrachez aux mains d'un raviſſeur
Le ſeul bien que les dieux rendaient à ma douleur,
Si vous la protégez, ſi vous vengez ſon père,
Je ne vois plus en vous que mon dieu tutélaire.
Seigneur, ſauvez ma fille, au bord de mon tombeau,
Du crime et du danger d'épouſer mon bourreau.

ANTIGONE.

Digne ſang d'Alexandre, approuvez-vous mon zèle?
Acceptez-vous mon offre, et penſez-vous comme elle?

OLIMPIE.

Je dois haïr Caſſandre.

ANTIGONE.

Il faut donc m'accorder
Le prix, le noble prix que je viens demander.
Contre mon allié je prends votre défenſe,
Je crois vous mériter, ſoyez ma récompenſe.
Tout autre eſt un outrage, et c'eſt vous que je veux.
Caſſandre n'eſt pas fait pour obtenir vos vœux.
Parlez; et je tiendrai cette gloire ſuprême
De mon bras, de la reine, et ſur-tout de vous même;
Prononcez: daignez-vous m'honorer d'un tel prix?

STATIRA.

Décidez.

OLIMPIE.

Laiſſez-moi reprendre mes eſprits....
J'ouvre à peine les yeux. Tremblante, épouvantée,
Du ſein de l'eſclavage en ce temple jetée,
Fille de Statira; fille d'un demi-dieu,
Je retrouve une mère en cet auguſte lieu,
De ſon rang, de ſes biens, de ſon nom dépouillée,
Et d'un ſommeil de mort à peine réveillée;

SCENE V.

STATIRA, OLIMPIE, ANTIGONE.

ANTIGONE.

O Reine, demeurez.
Vous voyez un des rois formés par Alexandre,
Qui respecte sa veuve, et qui vient la défendre;
Vous pourriez remonter, du pied de cet autel,
Au premier rang du monde où vous plaça le ciel,
Y mettre votre fille, et prendre au moins vengeance
Du ravisseur altier qui tous trois nous offense.
Votre sort est connu, tous les cœurs sont à vous;
Ils sont las des tyrans que votre auguste époux
Laissa par son trépas maîtres de son empire.
Pour ce grand changement votre nom peut suffire.
M'avoûrez-vous ici pour votre défenseur?

STATIRA.

Oui, si c'est la pitié qui conduit votre cœur,
Si vous servez mon sang, si votre offre est sincère.

ANTIGONE.

Je ne souffrirai pas qu'un jeune téméraire
Des mains de votre fille et de tant de vertus
Obtienne un double droit au trône de Cyrus;
Il en est trop indigne; et pour un tel partage
Je n'ai pas présumé qu'il ait votre suffrage.
Je n'ai point au grand-prêtre ouvert ici mon cœur;
Je me suis présenté comme un adorateur
Qui des divinités implore la clémence.
Je me présente à vous armé de la vengeance.
La veuve d'Alexandre, oubliant sa grandeur,
De sa famille au moins n'oubliera point l'honneur.

STATIRA.

Mon cœur est détaché du trône et de la vie,
L'un me fut enlevé, l'autre est bientôt finie.
Mais si vous arrachez aux mains d'un ravisseur
Le seul bien que les dieux rendaient à ma douleur,
Si vous la protégez, si vous vengez son père,
Je ne vois plus en vous que mon dieu tutélaire.
Seigneur, sauvez ma fille, au bord de mon tombeau,
Du crime et du danger d'épouser mon bourreau.

ANTIGONE.

Digne sang d'Alexandre, approuvez-vous mon zèle ?
Acceptez-vous mon offre, et pensez-vous comme elle ?

OLIMPIE.

Je dois haïr Cassandre.

ANTIGONE.

Il faut donc m'accorder
Le prix, le noble prix que je viens demander.
Contre mon allié je prends votre défense,
Je crois vous mériter, soyez ma récompense.
Tout autre est un outrage, et c'est vous que je veux.
Cassandre n'est pas fait pour obtenir vos vœux.
Parlez ; et je tiendrai cette gloire suprême
De mon bras, de la reine, et sur-tout de vous même ;
Prononcez : daignez-vous m'honorer d'un tel prix ?

STATIRA.

Décidez.

OLIMPIE.

Laissez-moi reprendre mes esprits....
J'ouvre à peine les yeux. Tremblante, épouvantée,
Du sein de l'esclavage en ce temple jetée,
Fille de Statira, fille d'un demi-dieu,
Je retrouve une mère en cet auguste lieu,
De son rang, de ses biens, de son nom dépouillée,
Et d'un sommeil de mort à peine réveillée ;

J'épouſe un bienfaiteur.... il eſt un aſſaſſin.
Mon époux de ma mère a déchiré le ſein.
Dans cet entaſſement d'horribles aventures,
Vous m'offrez votre main pour venger mes injures.
Que puis-je vous répondre?...Ah! dans de tels momens,

(embraſſant ſa mère.)

Voyez à qui je dois mes premiers ſentimens,
Voyez ſi les flambeaux des pompes nuptiales
Sont faits pour éclairer ces horreurs ſi fatales,
Quelle foule de maux m'environne en un jour,
Et ſi ce cœur glacé peut écouter l'amour.

STATIRA.

Ah! je vous réponds d'elle, et le ciel vous la donne.
La majeſté, peut-être, ou l'orgueil de mon trône
N'avait pas deſtiné, dans mes premiers projets,
La fille d'Alexandre à l'un de mes ſujets;
Mais vous la méritez en oſant la défendre.
C'eſt vous qu'en expirant déſignait Alexandre;
Il nomma le plus digne, et vous le devenez:
Son trône eſt votre bien, quand vous le ſoutenez.
Que des dieux immortels la faveur vous ſeconde!
Que leur main vous conduiſe à l'empire du monde.
Alexandre et ſa veuve, enſevelis tous deux,
Lui dans la tombe, et moi dans ces murs ténébreux,
Vous verront ſans regret au trône de mes pères;
Et puiſſent déſormais les deſtins moins ſévères
En écarter pour vous cette fatalité
Qui renverſa toujours ce trône enſanglanté!

ANTIGONE.

Il ſera relevé par la main d'Olimpie.
Montrez-vous avec elle aux peuples de l'Aſie.
Sortez de cet aſile, et je vais tout preſſer,
Pour venger Alexandre, et pour le remplacer.

(il ſort.)

Je ſens trop de quels coups je viens de vous frapper;
Mais je vous chéris trop pour vouloir vous tromper.
Prête à me ſéparer d'un époux ſi coupable,
Je le fuis.... mais je l'aime.

STATIRA.

O parole exécrable!
Dernier de mes momens, cruelle fille, hélas!
Puiſque tu peux l'aimer, tu ne le fuiras pas.
Tu l'aimes! tu trahis Alexandre et ta mère!
Grand Dieu! j'ai vu périr mon époux et mon père;
Tu m'arrachas ma fille, et ton ordre inhumain
Me la fait retrouver pour mourir de ſa main!

OLIMPIE.

Je me jette à vos pieds....

STATIRA.

Fille dénaturée!
Fille trop chère!...

OLIMPIE.

Hélas! de douleurs dévorée,
Tremblante à vos genoux, je les baigne de pleurs.
Ma mère, pardonnez.

STATIRA.

Je pardonne.....et je meurs.

OLIMPIE.

Vivez, écoutez-moi.

STATIRA.

Que veux-tu?

OLIMPIE.

Je vous jure,
Par les dieux, par mon nom, par vous, par la nature;
Que je m'en punirai, qu'Olimpie aujourd'hui
Répandra tout ſon ſang avant que d'être à lui.
Mon cœur vous eſt connu. Je vous ai dit que j'aime;

OLIMPIE.

Oferai-je encor dire

Que votre afile obfcur eft le trône où j'afpire!
Vous m'y verrez foumife, et foulant à vos pieds
Ces trônes malheureux, pour vous feule oubliés.
Alexandre mon père, enfermé dans la tombe,
Veut-il que de nos mains fon ennemi fuccombe?
Laiffons-là tous ces rois dans l'horreur des co
Se punir l'un par l'autre, et venger fon trépas;
Mais nous, de tant de maux victimes innocentes,
A leurs bras forcenés joignant nos mains tremblan
Faudra-t-il nous charger d'un meurtre infructu
Les larmes font pour nous, les crimes font eux

STATIRA.

Des larmes! Eh pour qui les vois-je ici répandre?
Dieux! m'avez-vous rendu la fille d'Alexandre?
Eft-ce elle que j'entends?

OLIMPIE.

Ma mère...

STATIRA.

O Ciel vengeur!

OLIMPIE.

Caffandre!...

STATIRA.

Explique-toi; tu me glaces d'horreur.
Parle.

OLIMPIE.

Je ne le puis.

STATIRA.

Va, tu m'arraches l'âme;
Finis ce trouble affreux; parle, dis-je.

OLIMPIE.

Ah! N

Je

trop de quels coups je viens de vous frapper;
je vous chéris trop pour vouloir vous tromper.
à me féparer d'un époux fi coupable,
fuis.... mais je l'aime.

STATIRA.

O parole exécrable!
er de mes momens, cruelle fille, hélas!
ue tu peux l'aimer, tu ne le fuiras pas.
imes! tu trahis Alexandre et ta mère!
Di ! j'ai vu périr mon époux et mon père;
r bas ma fille, et ton ordre inhumain
retrouver pour mourir de fa main!

OLIMPIE.

jette à vos pieds....

STATIRA.

Fille dénaturée!
trop chère!...

OLIMPIE.

Hélas! de douleurs dévorée,
blante à vos genoux, je les baigne de pleurs.
ère, pardonnez.

STATIRA.

Je pardonne..... et je meurs.

OLIMPIE.

, écoutez-moi.

STATIRA.

Que veux-tu?

OLIMPIE.

Je vous jure,
dieux, par mon nom, par vous, par la nature;
en punirai, qu'Olimpie aujourd'hui
tout fon fang avant que d'être à lui.
œur vous eft connu. Je vous ai dit que j'aime;

Jugez par ma faibleſſe, et par cet aveu même,
Si ce cœur eſt à vous, et ſi vous l'emportez
Sur mes ſens éperdus que l'amour a domptés.
Ne conſidérez point ma faibleſſe et mon âge;
De mon père et de vous je me ſens le courage:
J'ai pu les offenſer, je ne peux les trahir;
Et vous me connaîtrez en me voyant mourir.

STATIRA.

Tu peux mourir, dis-tu, fille inhumaine et chère
Et tu ne peux haïr l'aſſaſſin de ton père!

OLIMPIE.

Arrachez-moi ce cœur, vous verrez qu'un époux
Quelque cher qu'il me fût, y régnait moins que vous
Vous y reconnaîtrez ce pur ſang qui m'anime.
Pour me juſtifier prenez votre victime,
Immolez votre fille.

STATIRA.

Ah! j'en crois tes vertus;
Je te plains, Olimpie, et ne t'accuſe plus:
J'eſpère en ton devoir, j'eſpère en ton courage.
Moi-même j'ai pitié d'un amour qui m'outrage.
Tu déchires mon cœur, et tu fais l'attendrir;
Conſole au moins ta mère en la feſant mourir.
Va, je ſuis malheureuſe, et tu n'es point coupable.

OLIMPIE.

Qui de nous deux, ô Ciel! eſt la plus miſérable?

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

ENE PREMIERE.

[illegible]IGONE, HERMAS, *dans le périſtile.*

HERMAS.

s me l'aviez bien dit, les ſaints lieux profanés
orreurs des combats vont être abandonnés.
ldats près du temple occupent ce paſſage.
dre ivre d'amour, de douleur et de rage,
eux qu'il invoquait défiant le courroux,
t autre chemin s'avance contre vous.
nal eſt donné; mais dans cette entrepriſe,
Caſſandre et vous le peuple ſe diviſe.

ANTIGONE *en ſortant.*

réunirai.

SCENE II.

GONE, HERMAS, CASSANDRE, SOSTENE.

CASSANDRE *arrêtant Antigone.*

Demeure, indigne ami,
lle allié, déteſtable ennemi,
-tu diſputer ce que le ciel me donne?

ANTIGONE.

Quelle eſt la ſurpriſe où ton cœur s'abandonne!
le d'Alexandre a des droits aſſez grands
faire armer l'Aſie, et trembler nos tyrans.

Babylone eſt ſa dot, et ſon droit eſt l'empire.
Je prétends l'un et l'autre ; et je veux bien te dire
Que tes pleurs, tes regrets, tes expiations
N'en imposeront pas aux yeux des nations.
Ne crois pas qu'à préſent l'amitié conſidère
Si tu fus innocent de la mort de ſon père ;
L'opinion fait tout, elle t'a condamné.
Aux faibleſſes d'amour ton cœur abandonné
Séduiſait Olimpie en cachant ſa naiſſance,
Tu crus enſevelir dans l'éternel ſilence
Ce funeſte ſecret dont je ſuis informé ;
Ce n'eſt qu'en la trompant que tu pus être aimé.
Ses yeux s'ouvrent enfin, c'en eſt fait ; et Caſſandre
N'oſe lever les ſiens, n'a plus rien à prétendre.
De quoi t'es-tu flatté ? penſais-tu que ſes droits
T'élèveraient un jour au rang de roi des rois ?
Je peux de Statira prendre ici la défenſe ;
Mais veux-tu conſerver notre antique alliance ?
Veux-tu régner en paix dans tes nouveaux Etats ?
Me revoir ton ami, t'appuyer de mon bras ?...

CASSANDRE.

Eh bien ?

ANTIGONE.

Cède Olimpie, et rien ne nous ſépare.
Je périrai pour toi ; ſinon, je te déclare
Que je ſuis le plus grand de tous tes ennemis.
Connais tes intérêts, pèſe-les, et choiſis.

CASSANDRE.

Je n'aurai pas de peine, et je venais te faire
Une offre différente, et qui pourra te plaire.
Tu ne connais ni loi ni remords ni pitié,
Et c'eſt un jeu pour toi de trahir l'amitié.
J'ai craint le ciel du moins : tu ris de ſa juſtice ;

jouis des forfaits dont tu fus le complice;
n'en jouiras pas, traître.....

ANTIGONE.

Que prétends-tu?

CASSANDRE.

ans ton ame atroce il eſt quelque vertu,
nployons pas les mains du ſoldat mercenaire,
r aſſouvir ta rage et ſervir ma colère.
. de commun le peuple avec nos factions?
ce à lui de mourir pour nos diviſions?
à nous, c'eſt à toi, ſi tu te ſens l'audace
braver mon courage, ainſi que ma diſgrace.
ne fus pas admis au commerce des dieux,
aller égorger mon ami ſous leurs yeux;
un crime nouveau, c'eſt toi qui le prépares.
nous étions formés pour être des barbares.
chons; viens décider de ton ſort et du mien,
reuver de mon ſang, ou verſer tout le tien.

ANTIGONE.

conſens avec joie, et ſois ſûr qu'Olimpie
ptera la main qui t'ôtera la vie.

(ils mettent l'épée à la main.)

SCENE III.

CASSANDRE, ANTIGONE, HERMAS, SOSTENE.

L'HIEROPHANTE *sort du temple précipitamment, avec les prêtres et les initiés, qui se jettent avec une foule de peuple entre Cassandre et Antigone, et les désarment.*

L'HIEROPHANTE.

PROFANES, c'en est trop. Arrêtez, respectez
Et le dieu qui vous parle, et ses solennités.
Prêtres, Initiés, Peuple, qu'on les sépare,
Bannissez du lieu saint la discorde barbare,
Expiez vos forfaits.... Glaives, disparaissez.
Pardonne, Dieu puissant! vous, Rois, obéissez.

CASSANDRE.

Je cède au ciel, à vous.

ANTIGONE.

Je persiste; et j'atteste
Les mânes d'Alexandre et le courroux céleste,
Que tant que je vivrai, je ne souffrirai pas
Qu'Olimpie à mes yeux passe ici dans ses bras,
Et que cet hyménée illégitime, impie,
Soit la honte d'Ephèse. et l'horreur de l'Asie.

CASSANDRE.

Sans doute il le serait si tu l'avais formé.

L'HIEROPHANTE.

D'un esprit plus remis, d'un cœur moins enflammé,
Rendez-vous à la loi, respectez sa justice;
Elle est commune à tous, il faut qu'on l'accomplisse.

cabane du pauvre et le trône des rois,
lement foumis, entendent cette voix;
aide la faibleffe, elle eft le frein du crime,
félie à l'autel l'innocente victime.
époux, quel qu'il foit, et quel que foit fon rang,
parens de fa femme a répandu le fang,
il purifié dans nos facrés myftères
le feu de Vefta, par les eaux falutaires,
par le repentir, plus néceffaire qu'eux,
époufe en ce jour peut former d'autres nœuds;
le peut fans honte, à moins que fa clémence
exemple des dieux ne pardonne l'offenfe.
oi donne un feul jour, elle accourcit les temps
chagrins attachés à ces grands changemens:
fur-tout attendez les ordres d'une mère;
a repris fes droits, le facré caractère
la nature donne, et que rien n'affaiblit.
n augufte voix Olimpie obéit.
fez-vous attenter, quand c'eft à vous d'attendre
arrêts de la veuve et du fang d'Alexandre?

(il fort avec fa fuite.)

ANTIGONE.

affez, j'y foufcris, Pontife, elle eft à moi.

(Antigone fort avec Hermas.)

SCENE IV.

SSANDRE, SOSTENE, *dans le périftile.*

CASSANDRE.

LE n'y fera pas, cœur barbare et fans foi,
chons-la, Softène, à ce fatal afile,
fpoir infolent de ce coupable habile,

Qui rit de mes remords, insulte à ma douleur,
Et tranquille et serein vient m'arracher le cœur.

SOSTENE.

Il séduit Statira, Seigneur, il s'autorise
Et des lois qu'il viole, et des dieux qu'il mépri

CASSANDRE.

Enlevons-la, te dis-je, aux dieux que j'ai ser
Et par qui désormais tous mes soins sont trahis.
J'accepterais la mort, je bénirais la foudre;
Mais qu'enfin mon épouse ose ici se résoudre
A passer en un jour à cet autel fatal
De la main de Cassandre à la main d'un rival,
Tombe en cendres ce temple avant que je l'endur
Ciel! tu me pardonnais. Plus tranquille et plus pur
Mon ame à cet espoir osait s'abandonner;
Tu m'ôtes Olimpie, est-ce là pardonner?

SOSTENE.

Il ne vous l'ôte point: ce cœur docile et tendre,
Si soumis à vos lois, si content de se rendre,
Ne peut jusqu'à l'oubli passer en un moment.
Le cœur ne connaît point un si prompt chang
Elle peut vous aimer sans trahir la nature.
Vos coups dans les combats, portés à l'aventure,
Ont versé, je l'avoue, un sang bien précieux;
C'est un malheur pour vous que permirent les dieu
Vous n'avez point trempé dans la mort de son pèr
Vos pleurs ont effacé tout le sang de sa mère;
Ses malheurs sont passés, vos bienfaits sont prés

CASSANDRE.

Vainement cette idée appaise mes tourmens.
Ce sang de Statira, ces mânes d'Alexandre,
D'une voix trop terrible ici se font entendre.
Sostène, elle est leur fille, elle a le droit affreux

' fans retour un époux malheureux.
qu'elle m'abhorre, et moi je la préfère
ıe de Cyrus, au trône de la terre.
iations, ces myftères cachés,
ens aux rois, et par moi recherchés,
était l'objet; mon ame criminelle
›rochait des dieux que pour s'approcher d'elle.

SOSTENE, *apercevant Olimpie.*

la voyez-vous en proie à fes douleurs?
braffe un autel, et le baigne de pleurs.

CASSANDRE.

ple, à cet autel, il eft temps qu'on l'enlève.
ırs, que tout foit prêt.

(*Softène fort.*)

SCENE V.

ASSANDRE, OLIMPIE.

MPIE *courbée fur l'autel fans voir Caffandre.*

Que mon cœur fe foulève!
t défefpéré!... qu'il fe condamne! hélas!

(*apercevant Caffandre.*)

is-je!

CASSANDRE.

Votre époux.

OLIMPIE.

Non, vous ne l'êtes pas.
ıffandre.... jamais ne prétendez à l'être.

CASSANDRE.

, j'en fuis indigne, et je dois me connaître.
tous les forfaits que mon fort inhumain,
us perdre tous deux, a commis par ma main;

J'ai cru les expier, j'en comble la mesure.
Ma présence est un crime, et ma flamme une injure.
Mais, daignez me répondre.... Ai-je par mes se
Aux fureurs de la guerre arraché vos beaux jours?

OLIMPIE.

Pourquoi les conserver?

CASSANDRE.

Au sortir de l'enfance
Ai-je assez respecté votre aimable innocence?
Vous ai-je idolâtrée?

OLIMPIE.

Ah! c'est-là mon malheur.

CASSANDRE.

Après le tendre aveu de la plus pure ardeur,
Libre dans vos bontés, maîtresse de vous-même,
Cette voix favorable à l'époux qui vous aime,
Aux lieux où je vous parle, à ces mêmes autels,
A joint à mes sermens vos sermens solennels!

OLIMPIE.

Hélas! il est trop vrai! .. Que le courroux céleste
Ne me punisse pas d'un serment si funeste!

CASSANDRE.

Vous m'aimiez, Olimpie!

OLIMPIE.

Ah! pour comble d'horreur
Ne me reproche pas ma détestable erreur.
Il te fut trop aisé d'éblouir ma jeunesse,
D'un cœur qui s'ignorait tu trompas la faiblesse;
C'est un forfait de plus.... Fuis-moi; ces entreti
Sont un crime pour moi, plus affreux que les tien

CASSANDRE.

Craignez d'en commettre un plus funeste peut-être,
En acceptant les vœux d'un barbare et d'un traître;

pour Antigone....

OLIMPIE.

Arrête, malheureux.
tigone et de toi je rejette les vœux.
s que cette main, lâchement abusée,
pu joindre à ta main de mon sang arrosée;
mortel désormais n'aura droit sur mon cœur.
l'hymen et le monde, et la vie en horreur.
resse de mon choix, sans que je délibère,
ioisis les tombeaux qui renferment ma mère;
ioisis cet asile, où Dieu doit posséder
œur qui se trompa quand il put te céder.
brasse les autels, et déteste ton trône,
ous ceux de l'Asie.... et sur-tout d'Antigone.
en, ne me vois plus.... va, laisse-moi pleurer
our que j'ai promis, et qu'il faut abhorrer.

CASSANDRE.

iien, de mon rival si l'amour vous offense,
ne sauriez m'ôter un rayon d'espérance;
uand votre vertu rejette un autre époux,
ıs est ma grâce, et je me crois à vous.
souillé que je suis du sang qui vous fit naître,
êtes, vous serez la moitié de mon être,
ié chère et sacrée, et de qui les vertus
arrêté sur moi les foudres suspendus,
gardé sur mon cœur un empire suprême,
vraient désarmer votre mère elle-même.

OLIMPIE.

nère!... Quoi! ta bouche a prononcé son nom!
si le repentir, si la compassion,
ı amour au moins peut fléchir ton audace,
es lieux qu'elle habite, et l'autel que j'embrasse,
- moi.

CASSANDRE.

Non, fans vous, je n'en faurais fortii
A me fuivre à l'inftant vous devez confentir.
(*il la prend par la main.*)
Chère époufe, venez.

OLIMPIE. *la retirant avec tranfport.*

Traite-moi donc comme elle,
Frappe une infortunée à fon devoir fidelle;
Dans ce cœur défolé porte un coup plus certain.
Tout mon fang fut formé pour couler fous ta
Frappe, dis-je.

CASSANDRE.

Ah! trop loin vous portez la venge
J'eus moins de cruauté, j'eus moins de vio
Le ciel fait faire grâce, et vous favez punir;
Mais c'eft trop être ingrate, et c'eft trop me haï

OLIMPIE.

Ma haine eft-elle jufte, et l'as-tu méritée?...
Caffandre, fi ta main féroce, enfanglantée,
Ta main qui de ma mère ofa percer le flanc,
N'eût frappé que moi feule, et verfé que mon
Je te pardonnerais, je t'aimerais.... barbare.
Va, tout nous défunit.

CASSANDRE.

Non, rien ne nous fépa
Quand vous auriez Caffandre encor plus en h e
Quand vous m'épouferiez pour me percer le
Vous me fuivrez.... Il faut que mon fort s'accompl
Laiffez-moi mon amour, du moins pour mon fuppl
Ce fupplice eft fans terme, et j'en jure par vou
Haïffez, puniffez, mais fuivez votre époux.

SCENE VI.

CASSANDRE, OLIMPIE, SOSTENE.

SOSTENE.

PARAISSEZ, ou bientôt Antigone l'emporte.
Il parle à vos guerriers, il assiège la porte,
Il séduit vos amis près du temple assemblés;
Par sa voix redoutable ils semblent ébranlés:
Il atteste Alexandre, il atteste Olimpie.
Tremblez pour votre amour, tremblez pour votre vie.
Venez.

CASSANDRE.

A mon rival ainsi vous m'immolez!
Je vais chercher la mort, puisque vous le voulez.

OLIMPIE.

Moi! vouloir ton trépas!... va, j'en suis incapable....
Vis loin de moi.

CASSANDRE.

Sans vous, le jour m'est exécrable;
Et s'il m'est conservé, je revole en ces lieux,
Je vous arrache au temple, ou j'y meurs à vos yeux.
(*il sort avec Sostène.*)

SCENE VII.

OLIMPIE *seule.*

MALHEUREUSE!...Et c'est lui qui cause mes alarmes!
Ah! Cassandre, est-ce à toi de me coûter des larmes?
Faut-il tant de combats pour remplir son devoir?
Vous aurez sur mon ame un absolu pouvoir,
O sang dont je naquis, ô voix de la nature!
Je m'abandonne à vous, c'est pour vous que je jure

De vous facrifier mes plus chers fentimens....
Sur cet autel, hélas! j'ai fait d'autres fermens....
Dieux! vous les receviez; ô Dieux, votre clé
A du plus tendre amour approuvé l'innocence.
Vous avez tout changé.... mais changez donc mon cœur,
Donnez-lui la vertu conforme à fon malheur....
Ayez quelque pitié d'une ame déchirée,
Qui périt infidelle, ou meurt dénaturée.
Hélas! j'étais heureufe en mon obfcurité;
Dans l'oubli des humains, dans la captivité,
Sans parens, fans Etat, à moi-même inconnue....
Le grand nom que je porte eft ce qui m'a perdue.
J'en ferai digne au moins... Caffandre, il faut te fuir,
Il faut t'abandonner.... mais comment te haïr?...
Que peut donc fur foi-même une faible mortelle?
Je déchire en pleurant ma bleffure cruelle;
Et ce trait malheureux que ma main va chercher,
Je l'enfonce en mon cœur, au lieu de l'arracher.

SCENE VIII.

OLIMPIE, L'HIEROPHANTE, Prêtres, Prêtreffes.

OLIMPIE.

Pontife, où courez-vous? protégez ma faibleffe.
Vous tremblez!... vous pleurez!...

L'HIEROPHANTE.

Malheureufe Princeffe!
Je pleure votre état.

OLIMPIE.

Ah! foyez-en l'appui.

L'HIEROPHANTE.

gnez-vous au ciel, vous n'avez plus que lui.

OLIMPIE.

! que dites-vous?

L'HIEROPHANTE.

O fille auguste et chère!
veuve d'Alexandre....

OLIMPIE.

Ah! justes Dieux!... ma mère!
bien?...

L'HIEROPHANTE.

Tout est perdu. Les deux rois furieux,
t aux pieds les lois, armés contre les dieux,
que dans les parvis de l'enceinte sacrée,
:ourageaient leur troupe au meurtre préparée.
à coulait le sang, déjà le fer en main,
sandre jusqu'à vous se frayait un chemin.
marché contre lui, n'ayant pour ma défense
: nos lois qu'il oublie, et nos dieux qu'il offense,
re mère éperdue, et s'offrant à ses coups,
cru maître à la fois et du temple et de vous.
de tant d'horreurs, lasse de tant de crimes,
a saisi le fer qui frappe les victimes,
plongé dans ce flanc où le ciel irrité
is fit puiser la vie et la calamité.

LIMPIE *tombant entre les bras d'une prêtresse.*

ıeurs....Soutenez-moi....marchons....Vit-elle encore?

L'HIEROPHANTE.

ändre est à ses pieds; il gémit, il l'implore,
se encor prêter ses funestes secours
innocentes mains qui raniment ses jours.
'écrie, il s'accuse, il jette au loin ses armes.

OLIMPIE *se relevant.*

Caſſandre à ſes genoux!

L'HIEROPHANTE.

Il les baigne de larmes.
A ſes cris, à nos voix elle rouvre les yeux;
Elle ne voit en lui qu'un monſtre audacieux,
Qui lui vient arracher les reſtes de ſa vie,
Par cette main funeſte en tout temps pourſuivie.
Faible, et ſe ſoulevant par un dernier effort,
Elle tombe, elle touche au moment de la mort.
Elle abhorre à la fois Caſſandre et la lumière;
Et levant à regret ſa débile paupière,
Allez, m'a-t-elle dit, miniſtre infortuné
D'un temple malheureux par le ſang profané,
Conſolez Olimpie: elle m'aime, et j'ordonne
Que pour venger ſa mère elle épouſe Antigone.

OLIMPIE.

Allons mourir près d'elle ... Exaucez-moi, grands
Venez, guidez mes pas, venez fermer nos y

L'HIEROPHANTE.

Armez-vous de courage; il doit ici paraître.

OLIMPIE.

J'en ai beſoin, Seigneur.... et j'en aurai peut-être.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ANTIGONE, HERMAS *dans le périſtile.*

HERMAS.

La pitié doit parler, et la vengeance eſt vaine.
Un rival malheureux n'eſt pas digne de haine.
Fuyez ce lieu funeſte. Olimpie aujourd'hui,
Seigneur, ſera perdue et pour vous et pour lui.

ANTIGONE.

Quoi! Statira n'eſt plus!

HERMAS.

C'eſt le ſort de Caſſandre
D'être toujours funeſte au grand nom d'Alexandre.
Statira, ſuccombant au poids de ſa douleur,
Dans les bras de ſa fille expire avec horreur.
La ſenſible Olimpie, à ſes pieds étendue,
Semble exhaler ſon ame à peine retenue.
Les miniſtres des dieux, les prêtreſſes en pleurs,
En mêlant leurs regrets accroiſſent leurs douleurs.
Caſſandre épouvanté ſent toutes leurs atteintes,
Le temple retentit de ſanglots et de plaintes,
On prépare un bûcher, et ces vains ornemens,
Qui rappellent la mort au regard des vivans.
On prétend qu'Olimpie en ce lieu ſolitaire
Habitera l'aſile où s'enfermait ſa mère;
Qu'au monde, à l'hyménée arrachant ſes beaux jours,
Elle conſacre aux dieux leur déplorable cours;
Et qu'elle doit pleurer dans l'éternel ſilence
Sa famille, ſa mère et juſqu'à ſa naiſſance.

ANTIGONE.

Non, non, de son devoir elle suivra les lois.
J'ai sur elle à la fin d'irrévocables droits:
Statira me la donne; et ses ordres suprêmes,
Au moment du trépas, sont les lois des dieux mêm
Ce forcené Cassandre, et sa funeste ardeur,
Au sang de Statira sont une juste horreur.

HERMAS.

Seigneur, le croyez-vous?

ANTIGONE.

Elle-même déclare
Que son cœur désolé renonce à ce barbare.
S'il ose encor l'aimer, j'ai promis son trépas:
Je tiendrai ma parole, et tu n'en doutes pas.

HERMAS.

Mêleriez-vous du sang aux pleurs qu'on voit répandr
Aux flammes du bûcher, à cette auguste cendre?
Frappés d'un saint respect, sachez que vos soldats
Reculeront d'horreur, et ne vous suivront pas.

ANTIGONE

Non, je ne puis troubler la pompe funéraire;
J'en ai fait le serment, Cassandre la révère:
Je sais qu'il est des lois qu'il ne faut respecter,
Que pour gagner le peuple, il le faut imiter.
Vengeur de Statira, protecteur d'Olimpie,
Je dois ici l'exemple au reste de l'Asie.
Tout parle en ma faveur, et mes coups différés
En auront plus de force, et sont plus assurés.

(*le temple s'ouvre.*)

SCENE II.

ANTIGONE, HERMAS, L'HIEROPHANTE, Prêtres, *s'avançant lentement.* OLIMPIE *soutenue par les prêtresses: elle est en deuil.*

HERMAS.

ON amène Olimpie à peine respirante.
Je vois du temple saint l'auguste Hiérophante
Qui mouille de ses pleurs les traces de ses pas,
Les prêtresses des dieux la tiennent dans leurs bras.

ANTIGONE.

Ces objets toucheraient le cœur le plus farouche,
(*à Olimpie.*)
Je veux bien l'avouer.... Permettez que ma bouche,
En mêlant mes regrets à vos tristes soupirs,
Jure encor de venger tant d'affreux déplaisirs.
L'ennemi qui deux fois vous priva d'une mère
Nourrit dans sa fureur un espoir téméraire,
Sachez que tout est prêt pour sa punition.
N'ajoutez point la crainte à votre affliction;
Contre ses attentats soyez en assurance.

OLIMPIE.

Ah! Seigneur, parlez moins de meurtre et de vengeance.
Elle a vécu... je meurs au reste des humains.

ANTIGONE.

Je déplore sa perte autant que je vous plains.
Je pourrais rappeler sa volonté sacrée,
Si chère à mon espoir, et par vous révérée,
Mais je sais ce qu'on doit, dans ce premier moment.

ANTIGONE.

Non, non, de fon devoir elle fuivra les lois.
J'ai fur elle à la fin d'irrévocables droits:
Statira me la donne; et fes ordres fuprêmes,
Au moment du trépas, font les lois des dieux m
Ce forcené Caffandre, et fa funefte ardeur,
Au fang de Statira font une jufte horreur.

HERMAS.

Seigneur, le croyez-vous?

ANTIGONE.

Elle-même déclare
Que fon cœur défolé renonce à ce barbare.
S'il ofe encor l'aimer, j'ai promis fon trépas:
Je tiendrai ma parole, et tu n'en doutes pas.

HERMAS.

Mêleriez-vous du fang aux pleurs qu'on voit répa
Aux flammes du bûcher, à cette augufte cend
Frappés d'un faint refpect, fachez que vos f l
Reculeront d'horreur, et ne vous fuivront pas.

ANTIGONE

Non, je ne puis troubler la pompe funéraire;
J'en ai fait le ferment, Caffandre la révère:
Je fais qu'il eft des lois qu'il ne faut refpecter
Q. e pour gagner le peuple, il le faut imiter.
Vengeur de Statira, protecteur d'Olimpie,
Je dois ici l'exemple au refte de l'Afie.
Tout parle en ma faveur, et mes coups différé
En auront plus de force, et font plus affurés.

(*Le temple s'ouvre.*

SCENE II.

ANTIGONE, HERMAS, L'HIEROPHANTE, Prêtres, *s'avançant lentement.* OLIMPIE *soutenue par les prêtresses: elle est en deuil.*

HERMAS.

ON amène Olimpie à peine respirante.
vois du temple saint l'auguste Hiérophante
ui mouille de ses pleurs les traces de ses pas,
s prêtresses des dieux la tiennent dans leurs bras.

ANTIGONE.

s objets toucheraient le cœur le plus farouche,
(*à Olimpie.*)
veux bien l'avouer.... Permettez que ma bouche,
n mêlant mes regrets à vos tristes soupirs,
ure encor de venger tant d'affreux déplaisirs.
ennemi qui deux fois vous priva d'une mère
ourrit dans sa fureur un espoir téméraire,
que tout est prêt pour sa punition.
'aj z point la crainte à votre affliction;
entre attentats soyez en assurance.

OLIMPIE.

Ah! Seigneur, parlez moins de meurtre et de vengeance.
Elle a vécu... je meurs au reste des humains.

ANTIGONE.

Je déplore sa perte autant que je vous plains.
Je pourrais rappeler sa volonté sacrée,
chère à mon espoir, et par vous révérée,
je sais ce qu'on doit, dans ce premier moment

A son ombre, à sa fille, à votre accablement.
Consultez-vous, Madame, et gardez sa promesse.
(il sort avec Hermas.)

SCENE III.

OLIMPIE, L'HIEROPHANTE, Prêtres, Prêtresses.

OLIMPIE.

Vous qui compatissez à l'horreur qui me presse,
Vous, ministre d'un Dieu de paix et de douceur,
Des cœurs infortunés le seul consolateur,
Ne puis-je sous vos yeux consacrer ma misère
Aux autels arrosés des larmes de ma mère?
Auriez-vous bien, Seigneur, assez de dureté
Pour fermer cet asile à ma calamité?
Du sang de tant de rois c'est l'unique héritage;
Ne me l'enviez pas, laissez-moi mon partage.

L'HIEROPHANTE.

Je pleure vos destins, mais que puis-je pour vous?
Votre mère en mourant a nommé votre époux.
Vous avez entendu sa volonté dernière,
Tandis que de nos mains nous fermions sa paupière;
Et si vous résistez à sa mourante voix,
Cassandre est votre maître, il rentre en tous ses droits.

OLIMPIE.

J'ai juré, je l'avoue, à Statira mourante,
De détourner ma main de cette main sanglante;
Je garde mes sermens.

L'HIEROPHANTE.

Libre encor dans ces lieux,
Votre main ne dépend que de vous et des dieux.

entôt tout va changer. Vous pouvez, Olimpie,
:donner maintenant du fort de votre vie.
ı ne doit pas fans doute allumer en un jour
: les bûchers des morts, et les flambeaux d'amour :
: mélange eft affreux; mais un mot peut fuffire,
: j'attendrai ce mot fans ofer le prefcrire.
eft à vous à fentir, dans ces extrémités,
: que doit votre cœur au fang dont vous fortez.

OLIMPIE.

igneur, je vous l'ai dit; cet hymen, et tout autre,
t horrible à mon cœur, et doit déplaire au vôtre.
: ne veux point trahir ces mânes courroucés;
ıbandonne un époux.... c'eft obéir affez.
iffez-moi fuir l'hymen, et l'amour, et le trône.

L'HIEROPHANTE.

faut fuivre Caffandre ou choifir Antigone.
:s deux rivaux armés, fi fiers et fi jaloux,
nt forcés maintenant à s'en remettre à vous.
us préviendrez d'un mot le trouble et le carnage;
nt nos yeux reverraient l'épouvantable image,
le refpect profond qu'infpirent aux mortels
:t appareil de mort, ce bûcher, ces autels,
: ces derniers devoirs, et ces honneurs fuprêmes,
ıi les font pour un temps rentrer tous en eux-mêmes.
ı piété fe laffe, et fur-tout chez les grands.
du fang avec peine arrêté les torrens,
ce fang dès demain va couler dans Ephèfe :
:cidez-vous, Princeffe, et le peuple s'appaife.
: p e qui toujours eft du parti des lois,
ı vous aurez parlé, foutiendra votre choix.
ı, le fer en main, dans ce temple, à ma vue,
, en réclamant la foi qu'il a reçue,

D'un bien qu'il possédait a droit de s'emparer,
Malgré la juste horreur qu'il vous semble inspi

OLIMPIE.

Il suffit; je conçois vos raisons et vos crainte
Je ne m'emporte plus en d'inutiles plaintes.
Je subis mon destin; vous voyez sa rigueur.
Il me faut faire un choix.... il est fait dans mon
Je suis déterminée.

L'HIEROPHANTE.

Ainsi donc d'Antigone
Vous acceptez les vœux, et la main qu'il vous

OLIMPIE.

Seigneur, quoi qu'il en soit, peut-être ce m
N'est point fait pour conclure un tel engagem
Vous-même l'avouez; et cette heure dernière
Où ma mère a vécu, doit m'occuper entière.
Au bûcher qui l'attend vous allez la porter?

L'HIEROPHANTE.

De ces tristes devoirs il faut nous acquitter.
Une urne contiendra sa dépouille mortelle,
Vous la recueillerez.

OLIMPIE.

Sa fille criminel
A causé son trépas.... Cette fille du moins
A ses mânes vengeurs doit encor quelques so

L'HIEROPHANTE.

Je vais tout préparer.

OLIMPIE.

Par vos lois que j'i
Sur ce lit embrasé puis-je la voir encore?
Du funèbre appareil pourrai-je m'approcher?
Pourrai-je de mes pleurs arroser son bûcher?

L'HIEROPHANTE.

:las ! vous le devez ; nous partageons vos larmes.
us n'avez rien à craindre ; et ces rivaux en armes
pourront point troubler ces devoirs douloureux.
ésentez des parfums, vos voiles, vos cheveux,
des libations la triste et pure offrande.

(les prêtresses placent tout cela sur un autel.)

OLIMPIE *à l'Hiérophante.*

st l'unique faveur que sa fille demande....

(à la prêtresse inférieure.)

Toi qui la conduisis dans ce séjour de mort,
ui partageas quinze ans les horreurs de son sort,
, reviens m'avertir quand cette cendre aimée
ra prête à tomber dans la fosse enflammée.
ie mes derniers devoirs, puisqu'ils me sont permis,
tisfassent son ombre.... il le faut.

LA PRETRESSE.

J'obéis.

(elle sort.)

OLIMPIE *à l'Hiérophante.*

llez donc ; élevez cette pile fatale,
réparez les cyprès et l'urne sépulcrale,
aites venir ici ces deux rivaux cruels ;
e prétends m'expliquer aux pieds de ces autels,
l'aspect de ma mère, aux yeux de ces prêtresses.
Témoins de mes malheurs, témoins de mes promesses.
Mes sentimens, mon choix vont être déclarés.
Vous les plaindrez peut-être, et les approuverez.

L'HIEROPHANTE.

vos destins encor vous êtes la maîtresse.
n'avez que ce jour, il fuit, et le temps presse.

(il sort avec les prêtres.)

SCENE IV.

OLIMPIE *fur le devant*, les Prêtreffes *en demi-cercle au fond.*

OLIMPIE.

O toi qui dans mon cœur, à ce choix réfolu,
Ufurpas à ma honte un pouvoir abfolu,
Qui triomphes encor de Statira mourante,
D'Alexandre au tombeau, de leur fille tremblante,
De la terre et des cieux contre toi conjurés,
Règne, amant malheureux, fur mes fens déchirés.
Si tu m'aimes; hélas! fi j'ofe encor le croire,
Va, tu payeras bien cher ta funefte victoire.

SCENE V.

OLIMPIE, CASSANDRE, les Prêtreffes.

CASSANDRE.

Eh bien, je viens remplir mon devoir et vos vœux.
Mon fang doit arrofer ce bûcher malheureux.
Acceptez mon trépas, c'eft ma feule efpérance;
Que ce foit par pitié plutôt que par vengeance.

OLIMPIE.

Caffandre!

CASSANDRE.

Objet facré, chère époufe!...

OLIMPIE.

Ah cruel!

CASSANDRE.

Il n'eft plus de pardon pour ce grand criminel.

Efclave

clave infortuné du destin qui me guide,
on sort en tous les temps est d'être parricide.

(*Il se jette à genoux.*)

ais je suis ton époux, mais malgré ses forfaits,
t époux t'idolâtre encor plus que jamais.
specte en m'abhorrant cet hymen que j'atteste;
ns l'univers entier Cassandre seul te reste:
mort est le seul dieu qui peut nous séparer;
veux en périssant te voir et t'adorer.
nge-toi, punis-moi, mais ne sois point parjure,
, l'hymen est encor plus saint que la nature.

OLIMPIE.

vez-vous, et cessez de profaner du moins
cendre fatale et mes funèbres soins.
sur l'affreux bûcher dont les flammes s'allument,
re en ces lieux les membres se consument,
ces dons que je dois présenter;
z pas, Cassandre, et sachez m'écouter.

SCENE VI.

OLIMPIE, CASSANDRE, ANTIGONE, Prêtresses.

ANTIGONE.

votre vertu ne peut plus s'en défendre;
ira vous dictait l'arrêt qu'il vous faut rendre.
ai respecté les morts et ce jour de terreur,
en pouvez juger, puisque mon bras vengeur
point encor de sang inondé cet asile,
uisqu'un moment encore à vos ordres docile,
vous prends en ces lieux pour son juge et le mien.

Prononcez votre arrêt, et ne redoutez rien.
On vous verra, Madame, et du moins je l'espère,
Distinguer l'assassin du vengeur d'une mère.
La nature a des droits. Statira dans les cieux
A côté d'Alexandre arrête ici ses yeux.
Vous êtes dans ce temple encore ensevelie;
Mais la terre et le ciel observent Olimpie.
Il faut entre nous deux que vous vous déclariez.

OLIMPIE.

J'y consens, mais je veux que vous me respectiez.
Vous voyez ces apprêts, ces dons que je dois faire
A nos dieux infernaux, aux mânes d'une mère;
Vous choisissez ce temps, impétueux rivaux,
Pour me parler d'hymen au milieu des tombeaux!
Jurez-moi seulement, soldats du roi mon père,
Rois après son trépas, que si je vous suis chère,
Dans ce moment du moins, reconnaissant mes lois,
Vous ne troublerez point mes devoirs et mon choix.

CASSANDRE.

Je le dois, je le jure, et vous devez connaître
Combien je vous respecte et dédaigne ce traître.

ANTIGONE.

Oui, je le jure aussi, bien sûr que votre cœur
Pour ce rival barbare est pénétré d'horreur.
Prononcez, j'y souscris.

OLIMPIE.

Songez, quoi qu'il en coûte,
Vous-même l'avez dit, qu'Alexandre m'écoute.

ANTIGONE.

Décidez devant lui.

CASSANDRE.

J'attends vos volontés.

OLIMPIE.

z donc ce cœur que vous perſécutez,
s-même jugez du parti qui me reſte.
choix que je faſſe, il doit m'être funeſte.
:ez tout l'excès de ma calamité.
ez plus, ſachez que je l'ai mérité.
hi mes parens, quand j'ai pu les connaître;
:té le trépas au ſein qui m'a fait naître:
vais une mère en ce ſéjour d'effroi,
morte en mes bras, elle eſt morte pour moi.
lit à ſa fille, à ſes pieds déſolée,
; Antigone, et je meurs conſolée.
ıit expirante; et moi pour l'achever,
ſe.

ANTIGONE.

Ainſi vous pouvez me braver!
r votre mère, et trahir la nature!

OLIMPIE.

ânes, à vous, je ne fais point d'injure;
s juſtice à tous, et je la rends à moi....
e, devant lui je vous donnai ma foi;
i nos liens ont été légitimes,
laiſſe en juger; vous connaiſſez vos crimes,
ſuperflu de vous les reprocher;
-les un jour.

CASSANDRE.

Je ne puis vous toucher!
ıis adoucir cette horreur qui vous preſſe!

OLIMPIE.

'ous éclairer: gardez votre promeſſe.
'mple s'ouvre; on voit le bûcher enflammé.)

SCENE VII et dernière.

OLIMPIE, CASSANDRE, ANTIGONE, L'HIEROPHANTE, Prêtres, Prêtresses.

LA PRETRESSE inférieure.

Princesse, il en est temps.

OLIMPIE à Cassandre.

Vois ce spectacle affreux!
Cassandre, en ce moment plains-toi si tu le peux,
Contemple ce bûcher, contemple cette cendre,
Souviens-toi de mes fers, souviens-toi d'Alexandre,
Voilà sa veuve, parle, et dis ce que je dois.

CASSANDRE.

M'immoler.

OLIMPIE.

Ton arrêt est dicté par ta voix....
Attends ici le mien. (*) Vous, mânes de ma mère,
Mânes à qui je rends ce devoir funéraire,
Vous qu'un juste courroux doit encore animer,
Vous recevrez des dons qui pourront vous calmer.
De mon père et de vous ils sont dignes peut-être....
Toi, l'époux d'Olimpie, et qui ne dus pas l'être,
Toi qui me conservas par un cruel secours,
Toi par qui j'ai perdu les auteurs de mes jours,
Toi qui m'as tant chérie, et pour qui ma faiblesse
Du plus fatal amour a senti la tendresse,
Tu crois mes lâches feux de mon ame bannis....

(*) Elle monte sur l'estrade de l'autel qui est près du bûcher. Les prêtresses lui présentent les offrandes.

Apprends... que je t'adore... et que je m'en punis.
Cendres de Statira, recevez Olimpie.

(*elle se frappe, et se jette dans le bûcher.*)

TOUS ENSEMBLE. (*)

Ciel!

CASSANDRE *courant au bûcher.*

Olimpie!

LES PRETRES.

O Ciel!

ANTIGONE.

O fureur inouïe!

CASSANDRE.

Elle n'est déjà plus, tous nos efforts sont vains.

(*revenant dans le péristile.*)

En est-ce assez, grands Dieux?... Mes exécrables mains
Ont fait périr mon roi, sa veuve et mon épouse!...
Antigone, ton ame est-elle encor jalouse?
Insensible témoin de cette horrible mort,
Envîras-tu toujours la douceur de mon sort?
De ma félicité si ton grand cœur s'irrite,
Partage-la, crois-moi, prends ce fer, et m'imite.

(*il se tue.*)

L'HIEROPHANTE.

Arrêtez!... O saint temple! ô Dieu juste et vengeur!
Dans quel palais profane a-t-on vu plus d'horreur!

ANTIGONE.

Ainsi donc Alexandre et sa famille entière,
Successeurs, assassins, tout est cendre et poussière!

(*) L'Hiérophante, les prêtres et les prêtresses témoignent leur étonnement et leur consternation.

SCENE VII et dernière.

OLIMPIE, CASSANDRE, ANTIGONE, L'HIEROPHANTE, Prêtres, Prêtresses.

LA PRETRESSE inférieure.

Princesse, il en est temps.

OLIMPIE à Cassandre:

Vois ce spectacle affreux!
Cassandre, en ce moment plains-toi si tu le peux,
Contemple ce bûcher, contemple cette cendre,
Souviens-toi de mes fers, souviens-toi d'Alexandre;
Voilà sa veuve, parle, et dis ce que je dois.

CASSANDRE.

M'immoler.

OLIMPIE.

Ton arrêt est dicté par ta voix....
Attends ici le mien. (*) Vous, mânes de ma mère,
Mânes à qui je rends ce devoir funéraire,
Vous qu'un juste courroux doit encore animer,
Vous recevrez des dons qui pourront vous calmer.
De mon père et de vous ils sont dignes peut-être....
Toi, l'époux d'Olimpie, et qui ne dus pas l'être,
Toi qui me conservas par un cruel secours,
Toi par qui j'ai perdu les auteurs de mes jours,
Toi qui m'as tant chérie, et pour qui ma faiblesse
Du plus fatal amour a senti la tendresse,
Tu crois mes lâches feux de mon ame bannis....

(*) Elle monte sur l'estrade de l'autel qui est près bûcher. Les prêtresses lui présentent les offrandes.

Apprends... que je t'adore... et que je m'en punis.
Cendres de Statira, recevez Olimpie.

(*elle se frappe, et se jette dans le bûcher.*)

TOUS ENSEMBLE. (*)

Ciel!

CASSANDRE *courant au bûcher.*

Olimpie!

LES PRETRES.

O Ciel!

ANTIGONE.

O fureur inouie!

CASSANDRE.

Elle n'est déjà plus, tous nos efforts sont vains.

(*revenant dans le péristile.*)

En est-ce assez, grands Dieux?... Mes exécrables mains
Ont fait périr mon roi, sa veuve et mon épouse!...
Antigone, ton ame est-elle encor jalouse?
Insensible témoin de cette horrible mort,
Envieras-tu toujours la douceur de mon sort?
De ma félicité si ton grand cœur s'irrite,
Partage-la, crois-moi, prends ce fer, et m'imite.

(*il se tue.*)

L'HIEROPHANTE.

Arrêtez!... O saint temple! ô Dieu juste et vengeur!
Dans quel palais profane a-t-on vu plus d'horreur!

ANTIGONE.

Ainsi donc Alexandre et sa famille entière,
Successeurs, assassins, tout est cendre et poussière!

(*) L'Hiérophante, les prêtres et les prêtresses témoignent leur étonnement et leur consternation.

Dieux, dont le monde entier éprouve le courroux,
Maîtres des vils humains, pourquoi les formiez-vous?
Qu'avait fait Statira? qu'avait fait Olimpie?
A quoi réservez-vous ma déplorable vie?

Fin du cinquième et dernier acte.

LE
TRIUMVIRAT,
TRAGEDIE.

Représentée pour la première fois
le 5 juillet 1765.

VERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

ETTE pièce, jouée en 1764, fut imprimée à is en 1766. " L'auteur ", disait M. *de Voltaire* is un avertissement, " n'avait composé cet ouvrage que pour avoir occasion de développer dans des notes les caractères des principaux Romains, au temps du Triumvirat, et pour placer convenablement l'histoire de tant d'autres proscriptions qui effraient et qui déshonorent la nature humaine, depuis la proscription de vingt-trois mille hébreux en un jour, à l'occasion d'un veau d'or, et de vingt-quatre mille en un autre jour, pour une fille madianite, jusqu'aux proscriptions des Vaudois du Piémont. "

La pièce imprimée est très-différente du nuscrit qui a servi aux représentations. C'est ce manuscrit que nous avons recueilli les iantes. Elle était accompagnée dans toutes éditions de deux ouvrages en prose ; l'un *sur ouvernement et la divinité d'Auguste*, l'autre itulé : *Des conspirations contre les peuples, des proscriptions.*

Nous avons cru que ces deux morc
purement hiſtoriques, et qui n'ont, avec
tragédie qu'un rapport éloigné, ſeraient m
placés dans la partie hiſtorique de cette édi

PREFACE

)E L'EDITEUR DE PARIS, 1766.

C ETTE tragédie affez ignorée m'étant tombée ntre les mains, j'ai été étonné d'y voir l'hif- ›ire prefqu'entièrement falfifiée, et cepen- : les mœurs des Romains, du temps du 'riumvirat, repréfentées avec le pinceau le plus delle.

Ce contrafte fingulier m'a engagé à la faire rimer avec des remarques que j'ai faites ur ces temps illuftres et funeftes d'un empire tout détruit qu'il eft, attirera toujours les ls de vingt royaumes élevés fur fes débris, t dont chacun fe vante aujourd'hui d'avoir té une province des Romains, et une des ièces de ce grand édifice. Il n'y a point de etite ville qui ne cherche à prouver qu'elle a eu honneur autrefois d'être faccagée par quelque onful romain; et on va même jufqu'à fup- ofer des titres de cette efpèce de vanité humi- iante. Tout vieux château dont on ignore 'origine a été bâti par *Céfar*, du fond de l'Efpagne au bord du Rhin: on voit par-tout tour de *Céfar*, qui ne fit élever aucune dans les pays qu'il fubjugua, et qui pré- fes camps retranchés à des ouvrages de res et de ciment, qu'il n'avait pas le temps

de conſtruire dans la rapidité de ſes expédi-
tions. Enfin les temps des *Scipions*, de *Sylla*, de *Céſar*, d'*Auguſte* ſont beaucoup plus préſens à notre mémoire que les premiers événemens de nos propres monarchies. Il ſemble que nous ſoyons encore ſujets des Romains.

J'oſe dire dans mes notes ce que je p de la plupart de ces hommes célèbres, t *Céſar*, *Pompée*, *Antoine*, *Auguſte*, (*Cicéron*, en ne jugeant que par les fai . et en ne me préoccupant pour perſonne. Je ne point juger la pièce. J'ai fait une é e culière de l'hiſtoire, et non pas du je connais aſſez peu, et qui me ſemble de goût plutôt que de recherches. J'avo j'aime à voir dans un ouv i moeurs de l'antiquité, et à c h qu'on met ſur le théâtre avec la con ite et caractère que les hiſtoriens leur attri ne demande pas qu'ils faſſent ſur la qu'ils ont réellement fait dans leur vie, je me crois en droit d'exiger qu'ils rien qui ne ſoit dans leurs moeurs : c qu'on appelle la vérité théâtrale.

Le public ſemble n'aimer que les ſentimens tendres et touchans, les emportemens et les craintes des amantes affligées. Une trahie intéreſſe plus que la chute d'un

J'ai trouvé dans cette pièce des objets qui se rapprochent plus de ma manière de penser et de celle de quelques lecteurs, qui, sans exclure aucun genre, aiment les peintures des grandes révolutions, ou plutôt des hommes qui les ont faites. S'il n'avait été question que des amours d'*Octave* et du jeune *Pompée* dans cette pièce, je ne l'aurais ni commentée ni imprimée. Je m'en suis servi comme d'un sujet qui m'a fourni des réflexions sur le caractère des Romains, sur ce qui intéresse l'humanité, et sur ce qu'on peut découvrir des vérités historiques.

J'aurais désiré qu'on eût commenté ainsi les tragédies de Pompée, de Sertorius, de Cinna, des Horaces, et qu'on eût démêlé ce qui appartient à la vérité, et ce qui appartient à la fable. Il est certain, par exemple, que *César* ne tint à *Ptolomée* aucun des discours que lui prête le sublime et inégal auteur de la Mort de Pompée; et que *Cornélie* ne parla point à *César* comme on l'a fait parler, puisque *Ptolomée* était un enfant de douze à treize ans, et *Cornélie* une femme de dix-huit, qui ne vit jamais *César*, qui n'aborda point en Egypte, et qui ne joua aucun rôle dans les guerres civiles. Il n'y a jamais eu d'*Emilie* qui ait conspiré avec *Cinna*; tout cela est une invention du génie du poëte. La conspiration de *Cinna* n'est probablement qu'un sujet fabuleux

de conſtruire dans la rapidité de ſes pé
tions. Enfin les temps des *Scipions*, de
de *César*, d'*Auguſte* ſont beaucoup plus préſ
à notre mémoire que les premiers événem
de nos propres monarchies. Il ſemble que
ſoyons encore ſujets des Romains.

J'oſe dire dans mes notes ce que je pe
de la plupart de ces hommes célèbres,
César, *Pompée*, *Antoine*, *Auguſte*, C
Cicéron, en ne jugeant que par les faits, et
ne me préoccupant pour perſonne. Je ne pré
point juger la pièce. J'ai fait une é
culière de l'hiſtoire, et non pas q
je connais aſſez peu, et qui me ſ le
de goût plutôt que de recherch J'avoue
j'aime à voir dans un ouv d q
mœurs de l'antiquité, et à c
qu'on met ſur le théâtre avec la conduite
caractère que les hiſtoriens leur attribue
ne demande pas qu'ils faſſent ſur la ſc
qu'ils ont réellement fait dans leur vie, 1
je me crois en droit d'exiger qu'ils ne
rien qui ne ſoit dans leurs mœurs : c'eſt
qu'on appelle la vérité théâtrale.

Le public ſemble n'aimer que les ſentimens
tendres et touchans, les emportemens et les
craintes des amantes affligées. Une femme
trahie intéreſſe plus que la chute d'un empire.

J'ai trouvé dans cette pièce des objets qui se rapprochent plus de ma manière de penser et de celle de quelques lecteurs, qui, sans exclure aucun genre, aiment les peintures des grandes révolutions, ou plutôt des hommes qui les ont faites. S'il n'avait été question que des amours d'*Octave* et du jeune *Pompée* dans cette pièce, je ne l'aurais ni commentée ni imprimée. Je m'en suis servi comme d'un sujet qui m'a fourni des réflexions sur le caractère des Romains, sur ce qui intéresse l'humanité, et sur ce qu'on peut découvrir des vérités historiques.

J'aurais désiré qu'on eût commenté ainsi les tragédies de Pompée, de Sertorius, de Cinna, des Horaces, et qu'on eût démêlé ce qui appartient à la vérité, et ce qui appartient à la fable. Il est certain, par exemple, que *César* ne tint à *Ptolomée* aucun des discours que lui prête le sublime et inégal auteur de la Mort de Pompée; et que *Cornélie* ne parla point à *César* comme on l'a fait parler, puisque *Ptolomée* était un enfant de douze à treize ans, et *Cornélie* une femme de dix-huit, qui ne vit jamais *César*, qui n'aborda point en Egypte, et qui ne joua aucun rôle dans les guerres civiles. Il n'y a jamais eu d'*Emilie* qui ait conspiré avec *Cinna*; tout cela est une invention du génie du poëte. La conspiration de *Cinna* n'est probablement qu'un sujet fabuleux

de déclamation, inventé par *Sénèque*, con je le dis dans mes notes.

De toutes les tragédies que nous avons, celle qui s'écarte le moins de la vérité hiftorique, et qui peint le cœur le plus fidellement, ferait Britannicus, fi l'intrigue n'était pas unique fondée fur les prétendus amours de *Britanni* et de *Junie*, et fur la jaloufie de *Néron*. J'efpère que les éditeurs qui ont annoncé les commentaires des ouvrages de *Racine* par foufcription n'oublieront pas de remarquer comment ce grand homme a fondu et embelli *Tacite* (fa pièce. Je penfe que fi *Néron* n'avait] puérilité de fe cacher derrière une ffe pour écouter l'entretien de *Britannicus* et *Junie*, et fi le cinquième acte pouvait être p animé, cette pièce ferait celle qui plairait plus aux hommes d'Etat et aux efprits cultiv

En un mot, on voit affez quel eft mon l dans l'édition que je donne. Le manufcrit de cette tragédie eft intitulé Octave et le je Pompée, j'y ai ajouté le titre du Triumvi Il m'a paru que ce titre réveille plus l'attenti et préfente à l'efprit une image plus forte plus grande. Je fais gré à l'auteur d'avoir fupprimé *Lépide*, et de n'avoir parlé de cet indigne Romain que comme il le méritait.

Encore une fois, je ne prétends point juget

de la pièce. Il faut toujours attendre le jugement du public; mais il me ſemble que l'auteur écrit plus pour les lecteurs que pour les ſpectateurs. Sa pièce m'a paru tenir beaucoup plus du terrible que du genre qui attendrit le cœur & qui le déchire.

On m'aſſure même que l'auteur n'a point prétendu faire une tragédie pour le théâtre de Paris, et qu'il n'a voulu que rendre odieux la t des perſonnages de ces temps atroces; en quoi il m'a paru qu'il avait réuſſi. La e eſt peut-être dans le goût anglais. Il eſt bon d'avoir des ouvrages dans tous les genres.

Il m'importe peu de connaître l'auteur. Je ne ſuis occupé que de faire ſur cet ouvrage notes qui peuvent être utiles. Les gens de tres qui aiment ces recherches, et pour qui ſeuls j'écris, en feront les juges.

J'ai employé la nouvelle orthographe. Il m'a paru qu'on doit écrire, autant qu'on le peut, comme on parle; et quand il n'en coûte qu'un *a* au lieu d'un *o*, pour diſtinguer les *Français* de *St François d'Aſſiſe*, comme dit l'auteur de la Henriade, et pour faire ſentir qu'on prononce *Anglais* et *Danois*, ce n'eſt ni une grande peine, ni une grande difficulté de mettre un *a* qui indique la vraie prononciation à la place de cet *o* qui vous trompe.

FULVIE.

Tombe fur nos tyrans cette foudre égarée ;
Qui, frappant vainement une terre abhorrée,
A détruit dans les mains de nos maîtres cruels
Les inftrumens du crime, et non les criminels !
Je voudrais avoir vu cette île anéantie
Avec l'indigne affront dont on couvre Fulvie.
Que font nos trois tyrans dans ce défordre affreux ?
Quelques remords au moins ont-ils approché d'eux ?

ALBINE.

Dans cette île tremblante aux éclats du tonnerre,
Tranquilles dans leur tente ils partageaient la terre ;
Du Sénat et du peuple ils ont réglé le fort,
Et dans Rome fanglante ils envoyaient la mort.

FULVIE.

Antoine me la donne ; ô jour d'ignominie !
Il me quitte, il me chaffe, il époufe Octavie ;
D'un divorce odieux j'attends l'infame écrit ;
Je fuis répudiée, et c'eft moi qu'on profcrit.

ALBINE.

Il vous brave à ce point ! il vous fait cette i

FULVIE.

L'affaffin des Romains craint-il d'être parjure ?
Je l'ai trop bien fervi : tout barbare eft ingrat ;
Il prétexte envers moi l'intérêt de l'Etat ;
Mais ce grand intérêt n'eft que celui d'un traître,
Qui ménageant Octave en eft trompé peut-être.

ALBINE.

Octave vous aima : fe peut-il qu'aujourd'hui
Vos malheurs, vos affronts ne viennent que de lui ?

FULVIE.

peut connaître Octave ? et que son caractère
t différent en tout du grand cœur de son père !
l'ai vu dans l'erreur de ses égaremens,
sser Antoine même en ses emportemens ;
l'ai vu des plaisirs chercher la folle ivresse,
l'ai vu des Catons affecter la sagesse.
près m'avoir offert un criminel amour,
Protée à ma chaîne échappa sans retour.
antôt il est affable, est tantôt sanguinaire.
adore Julie, il a proscrit son père ;
hait, il craint Antoine, et lui donne sa sœur ;
ntoine est forcené, mais Octave est trompeur.
e sont-là les héros qui gouvernent la terre ;
s font en se jouant et la paix et la guerre,
u sein des voluptés ils nous donnent des fers.
quels maîtres, grands Dieux ! livrez-vous l'univers ?
lbine, les lions, au sortir des carnages,
uivent en rugissant leurs compagnes sauvages ;
es tigres font l'amour avec férocité ;
els sont nos Triumvirs. Antoine ensanglanté
répare de l'hymen la détestable fête.
ctave a de Julie entrepris la conquête ;
t dans ce jour de sang, de tristesse et d'horreur,
'amour de tous côtés se mêle à la fureur.
ulie abhorre Octave ; elle n'est occupée
ue de livrer son cœur au fils du grand Pompée.
Pompée est écrit sur ce livre fatal,
ve en l'immolant frappe en lui son rival.
o lonc les ressorts du destin de l'empire,
es grands secrets d'Etat, que l'ignorance admire !
s étonnent de loin les vulgaires esprits,
s inspirent de près l'horreur et le mépris.

ALBINE.

Que de bassesse, ô Ciel ! et que de tyrannie !
Quoi ! les maîtres du monde en sont l'ignominie !
Je vous plains : je pensais que Lépide aujourd'hui
Contre ces deux ingrats vous servirait d'appui.
Vous unites vous-même Antoine avec Lépide.

FULVIE.

A peine est-il compté dans leur troupe homicide.
Subalterne tyran, pontife méprisé,
De son faible génie ils ont trop abusé ;
Instrument odieux de leurs sanglans caprices,
C'est un vil scélérat soumis à ses complices ;
Il signe leurs décrets sans être consulté,
Et pense agir encore avec autorité.
Mais si dans mes chagrins quelques douceurs me restent,
C'est que mes deux tyrans en secret se détestent.
Cet hymen d'Octavie et ses faibles appas
Eloignent la rupture et ne l'empêchent pas.
Ils se connaissent trop ; ils se rendent justice.
Un jour je les verrai, préparant leur supplice,
Allumer la discorde avec plus de fureur
Que leur fausse amitié n'étale ici d'horreur.

SCENE II.

FULVIE, ALBINE, AUFIDE.

FULVIE.

Aufide, qu'a-t-on fait ? quelle est ma destinée ?
A quel abaissement suis-je enfin condamnée ?

AUFIDE.

Le divorce est signé de cette même main
Que l'on voit à longs flots verser le sang romain ;

t vos tyrans viendront sous cette tente
r des proscrits la dépouille sanglante.

FULVIE.

: compter sur vous ?

AUFIDE.

Né dans votre maison,
rs sous Antoine et dans sa légion,
qu'à vous seule. Autrefois mon épée
s Thessaliens servit le grand Pompée:
d'être ici l'esclave des fureurs
nqueurs de Pompée et de vos oppresseurs.
ıe résolvez-vous ?

FULVIE.

De me venger.

AUFIDE.

Sans doute;
devez, Fulvie.

FULVIE.

Il n'est rien qui me coûte,
rien que je craigne; et dans nos factions
ımpté Fulvie au rang des plus grands noms.
qu'une ressource, Aufide, en ma disgrace;
f de Pompée est celui que j'embrasse;
ns César a des amis secrets
ront à ma cause unir ses intérêts.
vous le savez, le père de Julie;
roscrit; enfin tout me le concilie.
t-elle à Rome ?

AUFIDE.

On n'a pu l'y trouver.
t-puissant l'aura fait enlever;
a couru.

FULVIE.

Le rapt et l'homicide,
Ce font-là fes exploits! voilà nos lois, Aufide.
Mais le fils de Pompée eft-il en fureté?
Qu'en avez-vous appris?

AUFIDE.

Son arrêt eft porté;
Et l'infame avarice au pouvoir affervie
Doit trancher à prix d'or une fi belle vie;
Tels font les vils Romains.

FULVIE.

Quoi! tout eſ
Non, je défie encor le fort qui me pourfuit;
Les tumultes des camps ont été mes afiles:
Mon génie était né pour les guerres civiles,
Pour ce fiècle effroyable où j'ai reçu le jour.
Je veux.... Mais j'aperçois dans ce fa
Les licteurs des tyrans, leurs lâches fateli ,
Qui de ce camp barbare occupent les limites.
Vous qu'un emploi funefte attache ici près d'
Demeurez; écoutez leurs complots téné a.
Vous m'en avertirez; et vous viendrez q
Ce que je dois fouffrir, ce qu'il faut entrepr

(*elle fort avec Alb*)

AUFIDE.

Moi le foldat d'Antoine! A quoi fuis-je réduit?
De trente ans de travaux quel exécrable f ;!

(*tandis qu'il parle, on avance la tente où Octave et vont fe placer. Les licteurs l'entourent et fon demi-cercle. Aufide fe range à côté de la tente.*)

SCENE III.

CTAVE, ANTOINE *debout dans la tente, une table derrière eux.*

ANTOINE.

Octave, c'en est fait, et je la répudie;
resserre nos nœuds par l'hymen d'Octavie.
ce n'est pas assez pour éteindre ces feux
intérêt jaloux allume entre nous deux.
x chefs toujours unis sont un exemple rare;
ur les concilier il faut qu'on les sépare.
t fois votre Agrippa, vos confidens, les miens,
que nous régnons ont rompu nos liens.
agnon de plus, ou qui du moins croit l'être,
le trône avec nous affectant de paraître,
pide, est un fantôme aisément écarté,
ui rentre de lui-même en son obscurité.
u'il demeure pontife, et qu'il préside aux fêtes
Rome en gémissant consacre à nos conquêtes;
terre n'est qu'à nous et qu'à nos legions.
temps de fixer le sort des nations;
ons sur-tout le nôtre; et quand tout nous seconde,
s de différer le partage du monde.
(*ils s'asseyent à la table où ils doivent signer.*)

OCTAVE.

is dès long-temps ont prévenu vos vœux;
v que l'empire appartînt à tous deux.
z q je prétends la Gaule et l'Illyrie,
s E nes, l'Afrique, et sur-tout l'Italie:
) it à vous.

ANTOINE.

Telle est ma volonté,
Tel est le sort du monde entre nous arrêté.
Vous l'emportez sur moi dans ce nouveau partage;
Je ne me cache point quel est votre avantage;
Rome va vous servir: vous aurez sous vos loix
Les vainqueurs de la terre, et je n'ai que des rois.
Je veux bien vous céder. J'exige en récompense
Que votre autorité, secondant ma puissance,
Extermine à jamais les restes abattus
Du parti de Pompée et du traître Brutus;
Qu'aucun n'échappe aux loix que nous avons portées.

OCTAVE.

D'assez de sang peut-être elles sont cimentées.

ANTOINE.

Comment? vous balancez! je ne vous connais
Qui peut troubler ainsi vos vœux irrésolus?

OCTAVE.

Le ciel même a détruit ces tables si cruelles.

ANTOINE.

Le ciel qui nous seconde en permet de nouvelles.
Craignez-vous un augure?

OCTAVE.

Et ne craignez-v
De révolter la terre à force d'attentats?
Nous voulons enchaîner la liberté romaine,
Nous voulons gouverner; n'excitons plus

ANTOINE.

Nommez-vous la justice une inhumanité?
Octave, un triumvir par César adopté,
Quand je venge un ami, craint de venger un pèr
Vous oublîrez son sang pour flatter le vulgaire,
A qui prétendez-vous accorder un pardon,

Quand

and vous m'avez vous-même immolé Cicéron?

OCTAVE.

ne pleure sa mort.

ANTOINE.

Elle pleure en silence.
sius et Brutus, réduits à l'impuissance,
pireront peut-être aux autres nations
e éternelle horreur de nos proscriptions.
ssons-les en tracer d'effroyables images,
contre nos deux noms révolter tous les âges.
assins de leur maître et de leur bienfaiteur,
st leur indigne nom qui doit être en horreur :
sont les cœurs ingrats qu'il est temps qu'on punisse;
uls ils sont criminels, et nous fesons justice.
ux qui les ont servis, qui les ont approuvés,
mêmes châtimens seront tous réservés.
vingt mille guerriers, péris dans nos batailles,
un œil sec et tranquille on voit les funérailles;
r leurs corps étendus, victimes du trépas,
us volons sans pâlir à de nouveaux combats;
de la trahison cent malheureux complices
aient au grand César de trop chers sacrifices.

OCTAVE.

ns Rome en ce jour même on venge encor sa mort;
is sachez qu'à mon cœur il en coûte un effort.
op d'horreur à la fin peut souiller sa vengeance;
serais plus son fils si j'avais sa clémence.

ANTOINE.

clémence aujourd'hui peut nous perdre tous deux.

OCTAVE.

xcès des cruautés serait plus dangereux.

ANTOINE.

loutez-vous le peuple?

OCTAVE.

Il faut qu'on le ménage ;
Il faut lui faire aimer le frein de l'efclavage,
D'un œil d'indifférence il voit la mort des grands ;
Mais quand il craint pour lui, malheur à fes tyrans!

ANTOINE.

J'entends : à mes périls vous cherchez à lui plaire,
Vous voulez devenir un tyran populaire.

OCTAVE.

Vous m'imputez toujours quelques fecrets deffeins.
Sacrifier Pompée eft-ce plaire aux Romains ?
Mes ordres aujourd'hui renverfent leur idole.
Tandis que je vous parle, on le frappe, on l'immole!
Que voulez-vous de plus ?

ANTOINE.

Vous ne m'abufez pas;
Il vous en coûta peu d'ordonner fon trépas :
A nos vrais intérêts fa mort fut néceffaire.
Mais d'un rival fecret vous voulez vous défaire;
Il adorait Julie, et vous étiez jaloux ;
Votre amour outragé conduifait tous vos coups.
De nos engagemens rempliffez l'étendue.
De Lucius Céfar la mort eft fufpendue,
Oui, Lucius Céfar contre nous conjuré...

OCTAVE.

Arrêtez.

ANTOINE.

Ce coupable eft-il pour nous facré?
Je veux qu'il meure...

OCTAVE *fe levant.*

Lui? le père de Julie?

ANTOINE.

Oui, lui-même.

OCTAVE.

Ecoutez, notre intérêt nous lie,
L'hymen étreint ces nœuds ; mais si vous persistez
A demander le sang que vous persécutez,
Dès ce jour entre nous je romps toute alliance.

ANTOINE.

Octave, je sais trop que notre intelligence
Produira la discorde et trompera nos vœux.
Ne précipitons point des temps si dangereux.
Voulez-vous m'offenser ?

OCTAVE.

Non ; mais je suis le maître
D'épargner un proscrit qui ne devait pas l'être.

ANTOINE.

Mais vous-même avec moi vous l'aviez condamné.
De tous nos ennemis c'est le plus obstiné.
Qu'importe si sa fille un moment vous fut chère ?
A notre sureté je dois le sang du père.
Les plaisirs inconstans d'un amour passager
A nos grands intérêts n'ont rien que d'étranger.
Vous avez jusqu'ici peu connu la tendresse ;
Et je n'attendais pas cet excès de faiblesse.

OCTAVE.

De faiblesse !... et c'est vous qui m'oseriez blâmer ?
C'est Antoine aujourd'hui qui me défend d'aimer ?

ANTOINE.

Nous avons tous les deux mêlé dans les alarmes
Les fêtes, les plaisirs à la fureur des armes :
César en fit autant, mais par la volupté
Le cours de ses exploits ne fut point arrêté.
Je le vis dans l'Egypte, amoureux et sévère,
Adorer Cléopâtre en immolant son frère.

OCTAVE.

Ce fut pour la servir. Je puis vous voir un jour
Plus aveuglé que lui, plus faible à votre tour.
Je vous connais assez; mais quoi qu'il en arrive,
J'ai rayé Lucius, et je prétends qu'il vive.

ANTOINE.

Je n'y consentirai qu'en vous voyant signer
L'arrêt de ces proscrits qu'on ne peut épargner.

OCTAVE.

Je vous l'ai déjà dit, j'étais las du carnage
Où la mort de César a forcé mon courage.
Mais puisqu'il faut enfin ne rien faire à demi,
Que le salut de Rome en doit être affermi,
Qu'il me faut consommer l'horreur qui nous rassen
Je cède, je me rends... J'y souscris... Ma main tre
(*il s'assied & signe.*)
Allez, Tribuns, portez ces malheureux édits:
(*à Antoine qui s'assied & signe.*)
Et nous, puissions-nous être à jamais réunis!

ANTOINE.

Vous, Aufide, demain vous conduirez Fulvie;
Sa retraite est marquée aux champs de l'Appulie:
Que je n'entende plus ses cris séditieux.

OCTAVE.

Ecoutons ce tribun qui revient en ces lieux;
Il arrive de Rome, et pourra nous apprendre
Quel respect à nos lois le Sénat a dû rendre.

SCENE IV.

OCTAVE, ANTOINE, AUFIDE, un Tribun, Licteurs.

ANTOINE *au Tribun.*

A-T-ON des Triumvirs accompli les desseins?
Le sang assure-t-il le repos des humains?

LE TRIBUN.

Rome tremble et se taît au milieu des supplices.
Il nous reste à frapper quelques secrets complices,
Quelques vils ennemis d'Antoine et des Césars,
Restes des conjurés de ces ides de Mars,
Qui, dans les derniers rangs cachant leur haine obscure,
Vont du peuple en secret exciter le murmure.
'aulus, Albin, Cotta, les plus grands sont tombés;
la proscription peu se sont dérobés.

OCTAVE.

·t-on de l'univers affermi la conquête?
du fils de Pompée apportez-vous la tête?
ur le bien de l'Etat j'ai dû la demander.

LE TRIBUN.

dieux n'ont pas voulu, Seigneur, vous l'accorder.
p chéri des Romains, ce jeune téméraire
ıarait à leurs yeux des vertus de son père;
orsque par mes soins des têtes des proscrits
murs du capitole on affichait le prix,
ée à leur salut mettait des récompenses.
ar des bienfaits combattu vos vengeances;
quand vos légions ont marché sur nos pas,
fuyant de Rome et cherchant les combats,
ance à Césène, et vers les Pyrénées

Doit au fils de Caton joindre ses destinées ;
Tandis qu'en Orient Cassius et Brutus,
Conjurés trop fameux par leurs fausses vertus,
A leur faible parti rendant un peu d'audace,
Osent vous défier dans les champs de la Thrace.

ANTOINE.

Pompée est échappé !

OCTAVE.

Ne vous alarmez pas,
En quelques lieux qu'il soit, la mort est sur ses pas.
Si mon père a du sien triomphé dans Pharsale,
J'attends contre le fils une fortune égale ;
Et le nom de César, dont je suis honoré,
De sa perte à mon bras fait un devoir sacré.

ANTOINE.

Préparons donc soudain cette grande entreprise ;
Mais que notre intérêt jamais ne nous divise.
Le sang du grand César est déjà joint au mien ;
Votre sœur est ma femme ; et ce double lien
Doit affermir le joug où nos mains triomphantes
Tiendront à nos genoux les nations tremblantes.

SCENE V.

OCTAVE, le Tribun *éloigné*.

OCTAVE.

Que feront tous ces nœuds? nous sommes deux tyrans
Puissances de la terre, avez-vous des parens?
Dans le sang des Césars Julie a pris naissance ;
Et loin de rechercher mon utile alliance,
Elle n'a regardé cette triste union
Que comme un des arrêts de la proscription.

(*au Tribun.*)

nez.... Quoi ! Pompée échappe à ma vengeance ?
! Julie avec lui ferait d'intelligence ?
;nore en quels lieux elle a porté ſes pas ?

LE TRIBUN.

père en eſt inſtruit, et l'on n'en doute pas.
nême de ſa fille a préparé la fuite.

OCTAVE.

uoi s'informe ici ma raiſon trop ſéduite ?
! lorſqu'il faut régir l'univers conſterné,
uré d'ennemis, du meurtre environné,
t du ſang des proſcrits que j'immole à mon père,
té des Romains, peut-être d'un beau-frère ;
ilieu de la guerre, au ſein des factions,
cœur ferait ouvert à d'autres paſſions ?
mélange inouï ! quelle étonnante ivreſſe
our, d'ambition, de crimes, de faibleſſe !
ſoucis dévorans viennent me conſumer !
icteur des humains, t'appartient-il d'aimer ?

Fin du premier acte.

Doit au fils de Caton joindre ses destinées ;
Tandis qu'en Orient Cassius et Brutus,
Conjurés trop fameux par leurs fausses vertus,
A leur faible parti rendant un peu d'audace,
Osent vous défier dans les champs de la Thrace.

ANTOINE.

Pompée est échappé !

OCTAVE.

Ne vous alarmez pas,
En quelques lieux qu'il soit, la mort est sur ses pas.
Si mon père a du sien triomphé dans Pharsale,
J'attends contre le fils une fortune égale ;
Et le nom de César, dont je suis honoré,
De sa perte à mon bras fait un devoir sacré.

ANTOINE.

Préparons donc soudain cette grande entreprise ;
Mais que notre intérêt jamais ne nous divise.
Le sang du grand César est déjà joint au mien ;
Votre sœur est ma femme ; et ce double lien
Doit affermir le joug où nos mains triomphantes
Tiendront à nos genoux les nations tremblantes.

SCENE V.

OCTAVE, le Tribun *éloigné*.

OCTAVE.

Que feront tous ces nœuds? nous sommes deux tyrans
Puissances de la terre, avez-vous des parens?
Dans le sang des Césars Julie a pris naissance ;
Et loin de rechercher mon utile alliance,
Elle n'a regardé cette triste union
Que comme un des arrêts de la proscription.

(*au Tribun.*)

enez.... Quoi ! Pompée échappe à ma vengeance ?
i ! Julie avec lui ferait d'intelligence ?
ignore en quels lieux elle a porté ſes pas ?

LE TRIBUN.

père en eſt inſtruit, et l'on n'en doute pas.
même de ſa fille a préparé la fuite.

OCTAVE.

quoi s'informe ici ma raiſon trop ſéduite ?
i ! lorſqu'il faut régir l'univers conſterné,
ouré d'ennemis, du meurtre environné,
nt du ſang des proſcrits que j'immole à mon père,
ſté des Romains, peut-être d'un beau-frère ;
milieu de la guerre, au ſein des factions,
cœur ferait ouvert à d'autres paſſions ?
l lange inouï ! quelle étonnante ivreſſe
ur, d'ambition, de crimes, de faibleſſe !
s ſoucis dévorans viennent me conſumer !
ucteur des humains, t'appartient-il d'aimer ?

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FULVIE, AUFIDE.

AUFIDE.

Oui, j'ai tout entendu; le sang et le carnage
Ne coûtaient rien, Madame, à votre époux volage.
Je suis toujours surpris que ce cœur effréné,
Plongé dans la licence, au vice abandonné,
Dans les plaisirs affreux qui partagent sa vie,
Garde une cruauté tranquille et réfléchie.
Octave même, Octave, en paraît indigné;
Il regrettait le sang où son bras s'est baigné;
Il n'était plus lui-même: il semble qu'il rougisse
D'avoir eu si long-temps Antoine pour complice.
Peut-être aux yeux des siens il feint un repentir,
Pour mieux tromper la terre et mieux l'assujettir.
Ou peut-être son ame en secret révoltée
De sa propre furie était épouvantée.
J'ignore s'il est né pour éprouver un jour
Vers l'humaine équité quelque faible retour;
Mais il a disputé sur le choix des victimes,
Et je l'ai vu trembler en signant tant de crimes.

FULVIE.

Qu'importe à mes affronts ce faible et vain remord?
Chacun d'eux tour-à-tour me donne ici la mort.
Octave, que tu crois moins dur et moins féroce,
Sous un air plus humain cache un cœur plus atroce,

Il agit en barbare, et parle avec douceur.
Je vois de son esprit la profonde noirceur ;
Le sphinx est son emblème, et nous dit qu'il préfère
Ce symbole du fourbe aux aigles de son père.
A tromper l'univers il mettra tous ses soins.
De vertus incapable, il les feindra du moins ;
Et l'autre aura toujours dans sa vertu guerrière
Les vices forcenés de son ame grossière.
Ils osent me bannir, c'est-là ce que je veux.
Je ne demandais pas à gémir auprès d'eux,
A respirer encore un air qu'ils empoisonnent.
mplissons sans tarder les ordres qu'ils me donnent ;
Partons. Dans quels pays, dans quels lieux ignorés
Ne les verrons-nous pas comme à Rome abhorrés ?
Je trouverai par-tout l'aliment de ma haine.

SCENE II.

FULVIE, ALBINE, AUFIDE.

ALBINE.

MADAME, espérez tout ; Pompée est à Césène ;
Mille Romains en foule ont dévancé ses pas ;
Son nom et ses malheurs enfantent des soldats.
On dit qu'à la valeur joignant la diligence,
Dans cette île barbare il porte la vengeance ;
Que les trois assassins à leur tour sont proscrits,
Que de leur sang impur on a fixé le prix.
On dit que Brutus même avance vers le Tibre,
Que la terre est vengée, et qu'enfin Rome est libre.
Déjà dans tout le camp ce bruit s'est répandu,
le soldat murmure, ou demeure éperdu.

FULVIE.

On en dit trop, Albine; un bien si désirable
Est trop prompt et trop grand pour être vraisemblable;
Mais ces rumeurs au moins peuvent me consoler,
Si mes persécuteurs apprennent à trembler.

AUFIDE.

Il est des fondemens à ce bruit populaire.
Un peu de vérité fait l'erreur du vulgaire.
Pompée a su tromper le fer des assassins,
C'est beaucoup; tout le reste est soumis aux destins.
Je sais qu'il a marché vers les murs de Césène,
De son départ au moins la nouvelle est certaine;
Et le bruit qu'on répand nous confirme aujourd'hui
Que les cœurs des Romains se sont tournés
Mais son danger est grand; des légions ent s
Marchent sur son passage, et bordent les fr
Pompée est téméraire, et ses rivaux pru ns.

FULVIE.

La prudence est sur-tout nécessaire aux méchans;
Mais souvent on la trompe: un heureux téméraire
Confond en agissant celui qui délibère.
Enfin Pompée approche. Unis par la fureur,
Nos communs intérêts m'annoncent un vengeur.
Les révolutions fatales ou prospères
Du sort qui conduit tout sont les jeux ordinaires:
La fortune à nos yeux fit monter sur son char
Sylla, deux Marius, et Pompée et César;
Elle a précipité ces foudres de la guerre;
De leur sang tour-à-tour elle a rougi la terre.
Rome a changé de lois, de tyrans et de fers.
Déjà nos triumvirs éprouvent des revers.
Cassius et Brutus menacent l'Italie.

'ais chercher Pompée au sable de Lybie.
'ès mes deux affronts indignement soufferts,
me consolerais en troublant l'univers.
pelons et l'Espagne et la Gaule irritée
cette liberté que j'ai persécutée;
ssé-je dans le sang de ces monstres heureux,
pier les forfaits que j'ai commis pour eux!
donne, Cicéron, de Rome heureux génie,
s destins t'ont vengé, tes bourreaux m'ont punie:
is je mourrai contente, en des malheurs si grands,
je meurs comme toi le fléau des tyrans.
(*à Aufide.*)
ant que de partir, tâchez de vous instruire
de quelque espérance un rayon peut nous luire.
ofitez des momens où les soldats troublés
le camp des tyrans paraissent ébranlés.
ncez-leur *Pompée*; à ce grand nom peut-être
se repentiront d'avoir un autre maître.
ez.
i on voit dans l'enfoncement Julie couchée entre des rochers.)

SCENE III.

FULVIE, ALBINE.

FULVIE.

Que vois-je au loin dans ces rochers déserts,
ces bords escarpés d'abymes entr'ouverts?
e présente à mes yeux la terre encor tremblante?

ALBINE.

vois, ou je me trompe, une femme expirante.

FULVIE.

On en dit trop, Albine; un bien si désirable
Est trop prompt et trop grand pour être vraisemblable;
Mais ces rumeurs au moins peuvent me consoler,
Si mes persécuteurs apprennent à trembler.

AUFIDE.

Il est des fondemens à ce bruit populaire.
Un peu de vérité fait l'erreur du vulgaire.
Pompée a su tromper le fer des assassins,
C'est beaucoup; tout le reste est soumis aux destins.
Je sais qu'il a marché vers les murs de Césène,
De son départ au moins la nouvelle est certaine;
Et le bruit qu'on répand nous confirme aujourd'hui
Que les cœurs des Romains se sont tournés vers lui.
Mais son danger est grand; des légions entières
Marchent sur son passage, et bordent les frontières;
Pompée est téméraire, et ses rivaux prudens.

FULVIE.

La prudence est sur-tout nécessaire aux méchans;
Mais souvent on la trompe: un heureux téméraire
Confond en agissant celui qui délibère.
Enfin Pompée approche. Unis par la fureur,
Nos communs intérêts m'annoncent un vengeur.
Les révolutions fatales ou prospères
Du sort qui conduit tout sont les jeux ordinaires:
La fortune à nos yeux fit monter sur son char
Sylla, deux Marius, et Pompée et César;
Elle a précipité ces foudres de la guerre;
De leur sang tour-à-tour elle a rougi la terre.
Rome a changé de lois, de tyrans et de fers.
Déjà nos triumvirs éprouvent des revers.
Cassius et Brutus menacent l'Italie.

is chercher Pompée au sable de Lybie.
s mes deux affronts indignement soufferts,
ie consolerais en troublant l'univers.
elons et l'Espagne et la Gaule irritée
te liberté que j'ai persécutée;
é-je dans le sang de ces monstres heureux,
er les forfaits que j'ai commis pour eux!
onne, Cicéron, de Rome heureux génie,
destins t'ont vengé, tes bourreaux m'ont punie:
e mourrai contente, en des malheurs si grands,
: meurs comme toi le fléau des tyrans.

(*à Aufide.*)

it que de partir, tâchez de vous instruire
e quelque espérance un rayon peut nous luire.
itez des momens où les soldats troublés
s le camp des tyrans paraissent ébranlés.
oncez-leur *Pompée*; à ce grand nom peut-être
e repentiront d'avoir un autre maître.
z.

n voit dans l'enfoncement Julie couchée entre des rochers.)

SCENE III.

FULVIE, ALBINE.

FULVIE.

QUE vois-je au loin dans ces rochers déserts,
ces bords escarpés d'abymes entr'ouverts?
présente à mes yeux la terre encor tremblante?

ALBINE.

ois, ou je me trompe, une femme expirante.

Enfanglantent le monde, et reftent impunis.

JULIE.

Quoi! c'eft ici qu'Antoine et le barbare Octave
Ont condamné Pompée, et font la terre efclave!

FULVIE.

C'eft fous ces pavillons qu'ils règlent notre fort;
De Pompée ici même ils ont figné la mort.

JULIE.

Soutenez-moi, grands Dieux!

FULVIE.

De cet affreux repaire
Ces tigres font fortis. Leur troupe fanguinaire
Marche en ce même inftant au rivage oppofé.
L'endroit où je vous parle eft le moins expofé;
Mes tentes font ici; gardez qu'on ne vous voie.
Venez, calmez ce trouble où votre ame fe noie.

JULIE.

Et la femme d'Antoine eft ici mon appui!

FULVIE.

Grâces à fes forfaits je ne fuis plus à lui.
Je n'ai plus déformais de parti que le vôtre.
Le deftin par pitié nous rejoint l'une à l'autre.
Qu'eft devenu Pompée?

JULIE.

Ah! que m'avez-vous dit!
Pourquoi vous informer d'un malheureux profcrit?

FULVIE.

Eft-il en fureté? parlez en affurance:
J'attefte ici les dieux, et Rome et ma vengeance,
Ma haine pour Octave, et mes tranfports jaloux,
Que mes foins répondront de Pompée et de vous,
Que je vais vous défendre au péril de ma vie.

JULIE.

Hélas, c'eft donc à vous qu'il faut que je me fie!

FULVIE.

Hélas! que craignez-vous de moi?
ce aux infortunés d'inspirer quelque effroi?
ez-moi sans trembler; je suis loin d'être à craindre;
êtes malheureuse, et je suis plus à plaindre.

JULIE.

s!

FULVIE.

Quel événement et quels dieux irrités
amené Julie en ces lieux détestés?

JULIE.

ne sais où je suis: un déluge effroyable,
semblait engloutir une terre coupable,
tremblemens affreux, des foudres dévorans,
s les flots débordés ont plongé mes suivans.
c un seul guerrier de la mort échappée,
marché quelque temps dans cette île escarpée:
yeux ont vu de loin des tentes, des soldats;
rochers ont caché ma terreur et mes pas.
qui me guidait a cessé de paraître.
ei devant vous puis-je me reconnaître;
ne meurs.

FULVIE.

Ah, Julie!

JULIE.

Eh quoi, vous soupirez!

FULVIE.

vos maux et des miens mes sens sont déchirés.

JULIE.

s souffrez comme moi! quel malheur vous opprime?
! où sommes-nous?

FULVIE.

Dans le séjour du crime,
s cette île exécrable où trois monstres unis

FULVIE.

Eh bien, eſt-il encore en cette île terrible?
S'il oſe ſe montrer, ſa perte eſt infaillible,
Il eſt mort.

JULIE.

Je le ſais.

FULVIE.

Où dois-je le chercher?
Dans quel ſecret aſile a-t-il pu ſe cacher?

JULIE.

Ah! Madame....

FULVIE.

Achevez; c'eſt trop de défiance,
Je pardonne à l'amour un doute qui m'offenſe.
Parlez, je ferai tout.

JULIE.

Puis-je le croire ainſi?

FULVIE.

Je vous le jure encore.

JULIE.

Eh bien....Il eſt ici.

FULVIE.

C'en eſt aſſez; allons.

JULIE.

Il cherchait un paſſage
Pour ſortir avec moi de cette île ſauvage;
Et ne le voyant plus dans ces rochers déſerts,
Des ombres du trépas mes yeux ſe ſont couverts.
Je mourais; quand le ciel une fois favorable
M'a préſenté par vous une main ſecourable.

SCENE V.

FULVIE.

Hélas ! que craignez-vous de moi ?
ce aux infortunés d'inſpirer quelque effroi ?
:z-moi ſans trembler ; je ſuis loin d'être à craindre ;
s êtes malheureuſe, et je ſuis plus à plaindre.

JULIE.

; !

FULVIE.

Quel événement et quels dieux irrités
amené Julie en ces lieux déteſtés ?

JULIE.

ıe ſais où je ſuis : un déluge effroyable,
ſemblait engloutir une terre coupable,
tremblemens affreux, des foudres dévorans,
: les flots débordés ont plongé mes ſuivans.
; un ſeul guerrier de la mort échappée,
marché quelque temps dans cette île eſcarpée :
yeux ont vu de loin des tentes, des ſoldats ;
rochers ont caché ma terreur et mes pas.
i qui me guidait a ceſſé de paraître.
ine devant vous puis-je me reconnaître ;
ıe meurs.

FULVIE.

Ah, Julie !

JULIE.

Eh quoi, vous ſoupirez !

FULVIE.

ros maux et des miens mes ſens ſont déchirés.

JULIE.

; ſouffrez comme moi ! quel malheur vous opprime ?
s ! où ſommes-nous ?

FULVIE.

Dans le ſéjour du crime,
cette île exécrable où trois monſtres unis

Enſanglantent le monde, et reſtent impunis.

JULIE.

Quoi! c'eſt ici qu'Antoine et le barbare Octave
Ont condamné Pompée, et font la terre eſclave!

FULVIE.

C'eſt ſous ces pavillons qu'ils règlent notre ſort;
De Pompée ici même ils ont ſigné la mort.

JULIE.

Soutenez-moi, grands Dieux!

FULVIE.

De cet affreux r
Ces tigres ſont ſortis. Leur troupe ſanguinaire
Marche en ce même inſtant au rivage oppoſé.
L'endroit où je vous parle eſt le moins expoſé;
Mes tentes ſont ici; gardez qu'on ne vous voie.
Venez, calmez ce trouble où votre ame ſe noie.

JULIE.

Et la femme d'Antoine eſt ici mon appui!

FULVIE.

Grâces à ſes forfaits je ne ſuis plus à lui.
Je n'ai plus déſormais de parti que le vôtre.
Le deſtin par pitié nous rejoint l'une à l'autre.
Qu'eſt devenu Pompée?

JULIE.

Ah! que m'avez-v
Pourquoi vous informer d'un malheureux pro t?

FULVIE.

Eſt-il en ſureté? parlez en aſſurance:
J'atteſte ici les dieux, et Rome et ma vengeance,
Ma haine pour Octave, et mes tranſports jaloux,
Que mes ſoins répondront de Pompée et de vous,
Que je vais vous défendre au péril de ma vie.

JULIE.

Hélas, c'eſt donc à vous qu'il faut que je me fie!

rous avez auſſi connu l'adverſité,
ıs n'aurez pas ſans doute aſſez de cruauté
ır achever ma mort, et trahir ma miſère.
ıs voyez où des dieux me conduit la colère,
ıs avez dans vos mains par d'étranges haſards
deſtin de Pompée et du ſang des Céſars.
réuni ces noms. L'intérêt de la terre
ormé notre hymen au milieu de la guerre.
ne, Pompée et moi, tout eſt prêt à périr;
ez-vous la vertu d'oſer les ſecourir?

FULVIE.

érai plus encor; s'il eſt ſur ce rivage,
il daigne ſeulement ſeconder mon courage.
, je crois que le ciel ſi long-temps inhumain,
r nous venger tous trois, l'a conduit par la main;
, j'armerai ſon bras contre la tyrannie.
lez: ne craignez plus.

JULIE.

Errante, pourſuivie,
Fuyais avec lui le fer des aſſaſſins,
le Rome ſanglante inondaient les chemins;
ıs allions vers ſon camp: déjà ſa renommée
s Céſène aſſemblait les débris d'une armée;
ravers les dangers, près de nous renaiſſans,
onduiſait mes pas incertains et tremblans.
mort était par-tout: les ſanglans ſatellites
plaines de Céſène occupaient les limites;
nuit nous égarait vers ce funeſte bord
règnent les tyrans, où préſide la mort.
re fatale erreur n'était point reconnue,
nd la foudre a frappé notre fuite éperdue,
terre en mugiſſant s'entr'ouvre ſous nos pas,
éjour en effet eſt celui du trépas.

FULVIE.

Eh bien, eſt-il encore en cette île terrible?
S'il oſe ſe montrer, ſa perte eſt infaillible,
Il eſt mort.

JULIE.

Je le ſais.

FULVIE.

Où dois-je le chercher?
Dans quel ſecret aſile a-t-il pu ſe cacher?

JULIE.

Ah! Madame....

FULVIE.

Achevez; c'eſt trop de défiance,
Je pardonne à l'amour un doute qui m'offenſe.
Parlez, je ferai tout.

JULIE.

Puis-je le croire ainſi?

FULVIE.

Je vous le jure encore.

JULIE.

Eh bien.... Il eſt ici.

FULVIE.

C'en eſt aſſez; allons.

JULIE.

Il cherchait un paſſage
Pour ſortir avec moi de cette île ſauvage;
Et ne le voyant plus dans ces rochers déſerts,
Des ombres du trépas mes yeux ſe ſont couverts.
Je mourais, quand le ciel une fois favorable
M'a préſenté par vous une main ſecourable.

ftable rival, ufurpateur infame,
ne m'affaffinais que pour ravir ma femme;
:'eft moi qui la livre à tes indignes feux;
règnes, et je meurs, et je te laiffe heureux!
:es flatteurs tremblans fur un tas de victimes
du nom d'Augufte ont décoré tes crimes!
l eft cet affaffin qui s'avance vers moi?

SCENE II.

POMPÉE, AUFIDE.

POMPÉE, *l'épée à la main.*

PPROCHE, et puiffe Octave expirer avec toi!

AUFIDE.

ez mieux d'un foldat qui fervit votre père.

POMPÉE.

tu fers un tyran.

AUFIDE.

Je l'abjure, et j'efpère
re pas inutile, en ce féjour affreux,
fils, au digne fils d'un héros malheureux.
neur, je viens à vous de la part de Fulvie.

POMPÉE.

ce un piége nouveau que tend la tyrannie?
n barbare époux viens-tu pour me livrer?

AUFIDE.

péril le plus grand je viens pour vous tirer.

POMPÉE.

amanité, grands Dieux! eft-elle ici connue?

ACTE III.

SECNE PREMIERE

SEXTUS POMPÉE *seul.*

Je ne la trouve plus: quoi! mon destin fatal
L'amène à mes tyrans, la livre à mon rival!
Les voilà, je les vois ces pavillons horribles
Où nos trois meurtriers retirés et paisibles
Ordonnent le carnage avec des yeux sereins,
Comme on donne une fête et des jeux aux Romains.
O Pompée! ô mon père! infortuné grand homme!
Quel est donc le destin des défenseurs de Rome!
O Dieux, qui des méchans suivez les étendards,
D'où vient que l'univers est fait pour les Césars!
J'ai vu périr Caton leur juge et votre image;
Les Scipions sont morts aux déserts de Carthage;
Cicéron, tu n'es plus, et ta tête et tes mains
Ont servi de trophée aux derniers des humains.
Mon sort va me rejoindre à ces grandes victimes.
Le fer des Achillas et celui des Septimes,
D'un vil roi de l'Egypte instrumens criminels,
Ont fait couler le sang du plus grand des mortels.
Ce n'est que par sa mort que son fils lui ressemble.
Des brigands réunis que la rapine assemble,
Un prétendu César, un fils de Cépias,
Qui commande le meurtre et qui fuit les combats,
Dans leur tranquille rage ordonnent de ma vie:
Octave est maître enfin du monde et de Julie.
De Julie! ah! tyran, ce dernier coup du sort
Atterre mon esprit luttant contre la mort.

:ble rival, usurpateur infame,
m'assassinais que pour ravir ma femme;
st moi qui la livre à tes indignes feux!
gnes, et je meurs, et je te laisse heureux!
flatteurs tremblans sur un tas de victimes
u nom d'Auguste ont décoré tes crimes!
:st cet assassin qui s'avance vers moi?

SCENE II.

POMPÉE, AUFIDE.

POMPÉE, *l'épée à la main.*

?ROCHE, et puisse Octave expirer avec toi!

AUFIDE.

mieux d'un soldat qui servit votre père.

POMPÉE.

sers un tyran.

AUFIDE.

Je l'abjure, et j'espère
pas inutile, en ce séjour affreux,
:, au digne fils d'un héros malheureux.
ur, je viens à vous de la part de Fulvie.

POMPÉE.

un piége nouveau que tend la tyrannie?
barbare époux viens-tu pour me livrer?

AUFIDE.

ril le plus grand je viens pour vous !tirer.

POMPÉE.

anité, grands Dieux! est-elle ici connue?

AUFIDE.

Sur ce billet, au moins, daignez jeter la vue.
(*il lui donne des tablettes.*)

POMPÉE.

Julie! ô Ciel! Julie! est-il bien vrai?

AUFIDE.

Lisez.

POMPÉE.

O fortune! ô mes yeux! êtes-vous abusés?
Retour inattendu de mes destins prospères!
Je mouille de mes pleurs ces divins caractères.
(*il lit.*)
" Le sort paraît changer, et Fulvie est pour nous;
„ Ecoutez ce Romain, conservez mon époux."
Qui que tu sois, pardonne, à toi je me confie;
Je te crois généreux sur la foi de Julie.
Quoi! Fulvie a pris soin de son sort et du mien!
Qui l'y peut engager? quel intérêt?

AUFIDE.

Le sien.
D'Antoine abandonnée avec ignominie,
Elle est des trois tyrans la plus grande ennemie.
Elle ne borne pas sa haine et ses desseins
A dérober vos jours au fer des assassins;
Il n'est point de péril que son courroux ne brave,
Elle veut vous venger.

POMPÉE.

Oui, vengeons-nous d'Octave.
Elevé dans l'Asie au milieu des combats,
Je n'ai connu de lui que ses assassinats;
Et dans les champs d'honneur, qu'il redoute peut-être,
Ses yeux, qu'il eût baissés, ne m'ont point vu paraître:
Antoine d'un soldat a du moins la vertu.

vrai que mon bras ne l'a point combattu;
s que mon père expira sous un traître,
tûmes ennemis sans jamais nous connaître.
nençons par Octave; allons, et que ma main
ord de mon tombeau se plonge dans son sein.

AUFIDE.

z donc chez Fulvie, et sachez qu'elle est prête
tave, s'il le faut, à vous livrer la tête.
ıelques vétérans je tenterai la foi;
votre illustre père ils servaient comme moi.
hange de parti dans les guerres civiles.
desseins de Fulvie ils peuvent être utiles.
érêt qui fait tout les pourrait engager
: donner retraite, et même à vous venger.

POMPÉE.

ourrais arracher Julie à ce perfide?
ourrais des Romains immoler l'homicide?
ve périrait?

AUFIDE.

Seigneur, n'en doutez pas.

POMPÉE.

:hons.

SCENE III.

POMPÉE, AUFIDE, JULIE.

JULIE.

QUE faites-vous? Où portez-vous vos pas?
vous cherche, on poursuit tous ceux que cet orage
jeter comme moi sur cet affreux rivage.
'e père, en Egypte aux assassins livré,
s plus sanglans n'était pas entouré.

L'amitié de Fulvie eſt funeſte et cruelle;
C'eſt un danger de plus qu'elle traîne après elle.
On l'obſerve, on l'épie, et tout me fait tre
Dans ces horribles lieux je crains de vous
Regagnons ces rochers et ces cavernes ſ
Où la nuit va porter ſes favorables o   es.
Demain les trois tyrans, aux premiers traits
Partent avec la mort de ce fatal ſéjour;
Ils vont loin de vos yeux enſanglanter le Tibre.
Ne précipitez rien; demain vous êtes libre.

POMPÉE.

Noble et tendre moitié d'un guerrier malheureux,
O vous! ainſi que Rome objet de tous mes vœux!
Laiſſez-moi m'oppoſer au deſtin qui m'outrage.
Si j'étais dans des lieux dignes de mon courage,
Si je pouvais guider nos braves légions
Dans les camps de Brutus, ou dans ceux des
Vous ne me verriez pas attendre de Fulvie
Un ſecours incertain contre la tyrannie.
Les dieux nous ont conduits dans ces ſanglans déſ
Marchons aux ſeuls ſentiers que ces dieux m'ont ou

JULIE.

Octave en ce moment doit entrer chez Fulvie;
Si vous êtes connu, c'eſt fait de votre vie.

AUFIDE.

Seigneur, craignez plutôt d'être ici découvert;
Aux tribuns, aux ſoldats ce paſſage eſt ouvert;
Entre ces deux dangers que prétendez-vous faire

JULIE

Pompée, au nom des dieux, au nom de votre
Dont le malheur vous ſuit, et qui ne s'eſt
Que par ſa confiance et ſon trop de vertu,
Ayez quelque pitié d'une épouſe alarmée!

nous un parti, des amis, une armée ?
ois monſtres tout-puiſſans ont détruit les Romains ;
is étes ſeul ici contre mille aſſaſſins....
viennent, c'en eſt fait, et je les vois paraître.

AUFIDE.

ah ! laiſſez-vous conduire ; on peut vous reconnaître :
Le temps preſſe, venez, vous vous perdez ſans fruit.

JULIE.

Je ne vous quitte pas.

POMPÉE.

A quoi ſuis-je réduit !

SCENE IV.

POMPÉE, JULIE, AUFIDE *ſur le devant.*
OCTAVE, Licteurs *au fond.*

OCTAVE.

je prétends vous parler ; ne fuyez point, Julie.

JULIE.

ufide me ramène aux tentes de Fulvie.

OCTAVE.

(*à Aufide.*)

urez, je le veux....Vous, quel eſt ce Romain ?
il de votre ſuite ?

JULIE.

Ah ! je ſuccombe enfin.

AUFIDE.

eſt un de mes ſoldats dont l'utile courage
ſt diſtingué dans Rome en ces jours de carnage ;
de Rome à mon ordre il arrive aujourd'hui.

OCTAVE *à Pompée.*

rle, que fait Pompée ? où Pompée a-t-il fui ?

POMPÉE.

Il ne fuit point, Octave; il vous cherche, et j
Avant la fin du jour vous le verrez paraître.

OCTAVE.

Tu fais en quel état il faut le présenter:
C'est sa tête, en un mot, qu'il me faut apporter;
Et tu dois être instruit quelle est la récompense.

POMPÉE.

Elle est publique assez.

JULIE.

O terreur!

POMPÉE.

O vengeance!

SCENE V.

Les Personnages précédens, un TRIBUN militair

LE TRIBUN.

Vous êtes obéi; grâce à votre heureux sort,
Pompée en ce moment est ou captif ou mort.

OCTAVE.

Que dis-tu?

LE TRIBUN.

Ses suivans s'avançaient dans la plaine
Qui s'étend de Pisaure aux remparts de Césène;
Les rebelles bientôt entourés et surpris,
De leurs témérités ont eu le digne prix.

POMPÉE.

Ah Ciel!

LE TRIBUN.

A la valeur que tous ont fait paraître,
On croit qu'ils combattaient sous les yeux de leur m

POM

POMPÉE *à part.*

: perds tous mes amis !

LE TRIBUN.

S'il eſt parmi les morts,
›s ſo'dats à vos pi.ds vont apporter ſon corps.
il eſt vivant, s'il fuit, il va tomber ſans doute
ıx piéges que nos mains ont tendus ſur ſa route;
ne peut échapper au trépas qui l'attend.

OCTAVE.

.'ez, continuez ce ſervice important.
›us, Aufide, en tout temps j'éprouvai votre zèle,
: ſais qu'Antoine en vous trouve un guerrier fidèle;
llez : ſi ce ſoldat peut ſervir aujourd'hui,
›uvenez-vous ſur-tout de répondre de lui.
ous, licteurs, arrêtez le premier téméraire
ui viendrait ſans mon ordre en ce lieu ſolitaire.

POMPÉE *à Aufide.*

iens guider mes fureurs.

JULIE.

O Dieux qui m'écoutez,
ans quel péril nouveau vous nous précipitez !

SCENE VI.

OCTAVE, JULIE.

OCTAVE *arrêtant Julie.*

E vous ai déjà dit que vous deviez m'entendre.
otre abord en cette île a droit de me ſurprendre;
ıais ceſſez de me craindre, et calmez votre cœur

JULIE.

eigneur, je ne crains rien, mais je frémis d'horreur.

POMPÉE.

Il ne fuit point, Octave; il vous cherche, et peut-être
Avant la fin du jour vous le verrez paraître.

OCTAVE.

Tu fais en quel état il faut le présenter:
C'eft fa tête, en un mot, qu'il me faut apporter;
Et tu dois être inftruit quelle eft la récompenfe.

POMPÉE.

Elle eft publique affez.

JULIE.

O terreur!

POMPÉE.

O vengeance!

SCENE V.

Les Perfonnages précédens, un TRIBUN mili

LE TRIBUN.

Vous êtes obéi; grâce à votre heureux fort,
Pompée en ce moment eft ou captif ou mort.

OCTAVE.

Que dis-tu?

LE TRIBUN.

Ses fuivans s'avançaient dans la plaine
Qui s'étend de Pifaure aux remparts de Céfène;
Les rebelles bientôt entourés et furpris,
De leurs témérités ont eu le digne prix.

POMPÉE.

Ah Ciel!

LE TRIBUN.

A la valeur que tous ont fait paraître,
On croit qu'ils combattaient fous les yeux de

POM.

POMPÉE *à part.*

: perds tous mes amis !

LE TRIBUN.

S'il est parmi les morts,
os soldats à vos pieds vont apporter son corps.
il est vivant, s'il fuit, il va tomber sans doute
ux piéges que nos mains ont tendus sur sa route;
ne peut échapper au trépas qui l'attend.

OCTAVE.

l'ez, continuez ce service important.
ous, Aufide, en tout temps j'éprouvai votre zèle,
: fais qu'Antoine en vous trouve un guerrier fidèle;
llez : si ce soldat peut servir aujourd'hui,
ouvenez-vous sur-tout de répondre de lui.
ous, licteurs, arrêtez le premier téméraire
ui viendrait sans mon ordre en ce lieu solitaire.

POMPÉE *à Aufide.*

iens guider mes fureurs.

JULIE.

O Dieux qui m'écoutez,
ans quel péril nouveau vous nous précipitez !

SCENE VI.

OCTAVE, JULIE.

OCTAVE *arrêtant Julie.*

E vous ai déjà dit que vous deviez m'entendre.
otre abord en cette île a droit de me surprendre;
lais cessez de me craindre, et calmez votre cœur

JULIE.

eigneur, je ne crains rien, mais je frémis d'horreur.

OCTAVE.

Vous changerez peut-être en connaissant Octave.

JULIE.

J'ai le sort des Romains, il me traite en esclave.
Vous pouviez respecter mon nom et mon malheur.

OCTAVE.

Sachez que de tous deux je suis le protecteur.
Les respects des humains et Rome vous attendent;
Ce nom que vous portez, et leurs vœux vous demandent,
Je dois vous y conduire, et le sang des Césars
Ne doit plus qu'en triomphe entrer dans ses remparts.
Pourquoi les quittez-vous? Ne pourrai-je connaître
Qui vous dérobe à Rome où le ciel vous fit naître?

JULIE.

Demandez-moi plutôt, dans ces horribles temps,
Pourquoi dans Rome encore il est des habitans?
La ruine, la mort, de tous côtés s'annonce;
Mon père était proscrit; et voilà ma réponse.

OCTAVE.

Mes soins veillent sur lui; ses jours sont assurés;
Je les ai défendus, vous les rendez sacrés.

JULIE.

Ainsi je dois bénir vos lois et votre empire,
Lorsque vous permettez que mon père respire.

OCTAVE.

Il s'arma contre moi; mais tout est oublié:
Ne lui ressemblez point par son inimitié.
Mais enfin, près de moi, qui vous a pu conduire?

JULIE.

La colère des dieux obstinés à me nuire.

OCTAVE.

Ces dieux se calmeront. Ma sévère équité

A vengé le héros qui m'avait adopté.
Il n'appartient qu'à moi d'honorer dans Julie
Le sang, l'auguste sang dont vous êtes sortie.
Je dois compte de vous à Rome, aux demi-dieux
Que le monde à genoux révère en vos aïeux.

JULIE.

Vous!

OCTAVE.

Un fils de César ne doit jamais permettre
Qu'en d'étrangères mains on ose vous remettre.

JULIE.

Vous son fils!.... ô héros! ô généreux vainqueur!
Quel fils as-tu choisi? quel est ton successeur?
César vous a laissé son pouvoir en partage;
Sa magnanimité n'est pas votre héritage.
S'il versa quelquefois le sang du citoyen,
Ce fut dans les combats en répandant le sien.
C'est par d'autres exploits que vous briguez l'empire;
Il savait pardonner, et vous savez proscrire.
Prodigue de bienfaits, et vous d'assassinats,
Vous n'êtes point son fils, je ne vous connais pas.

OCTAVE.

Il vous parle par moi: Julie, il vous pardonne
Les noms injurieux que votre erreur me donne.
Ne me reprochez plus ces arrêts rigoureux
Qu'arrache à ma justice un devoir malheureux.
La paix va succéder aux jours de la vengeance.

JULIE.

Quoi! vous me donneriez un rayon d'espérance?

OCTAVE.

Vous pouvez tout.

JULIE.

Qui? moi?

OCTAVE.

Vous devez présumer
Quel est le seul moyen qui peut me désarmer,
Et qui de ma clémence est la cause et le gage.

JULIE.

Vous parlez de clémence au milieu du carnage?
Hélas! si tant de sang, de supplices, de morts
Ont pu laisser dans vous quelque accès aux remords,
Si vous craignez du moins cette haine publique,
Cette horreur attachée au pouvoir tyrannique;
Ou si quelques vertus germent dans votre cœur,
En les mettant à prix n'en souillez point l'honneur;
N'en avilissez pas le caractère auguste.
Est-ce à vos passions à vous rendre plus juste?
Soyez grand par vous-même.

OCTAVE.

Allez, je vous entends;
Et j'avais bien prévu vos refus insultans.
Un rival criminel, une race ennemie....

JULIE.

Qui?

OCTAVE.

Vous le demandez! vous savez trop, Julie,
Quel est depuis long-temps l'objet de mon courroux,
Et Pompée......

JULIE.

Ah! cruel, quel nom prononcez-vous?
Pompée est loin de moi: qui vous dit que je l'aime?

OCTAVE.

Qui me le dit? vos pleurs; qui me le dit? vous-même.
Pompée est loin de vous, et vous le regrettez!
Vous pensez m'adoucir lorsque vous m'insultez!
Lorsque de Rome enfin votre imprudente fuite

Du ſein de vos parens vous entraîne à ſa ſuite.

JULIE.

Ainſi vous ajoutez l'opprobre à vos fureurs.
Ah! ce n'eſt pas à vous à m'enſeigner les mœurs.
Je ne ſuis point réduite à tant d'ignominie;
Et ce n'eſt pas pour vous que je me juſtifie.
J'ai quitté mon pays que vous enſanglantez,
Mes parens et mes dieux que vous perſécutez.
J'ai dû ſortir de Rome où vous alliez paraître;
Mon père l'ordonnait, vous le ſavez peut-être;
C'eſt vous que je fuyais; mes funeſtes deſtins
Quand je vous évitais m'ont remiſe en vos mains.
Commandez, s'il le faut, à la terre aſſervie;
Mon cœur ne dépend point de votre tyrannie.
Vous pouvez tout ſur Rome, et rien ſur mon devoir.

OCTAVE.

Vous ignorez mes droits, ainſi que mon pouvoir.
Vous vous trompez, Julie, et vous pourrez apprendre
Que Lucius ſans moi ne peut choiſir un gendre;
Que c'eſt à moi ſur-tout que l'on doit obéir.
Déjà Rome m'attend; ſoyez prête à partir.

JULIE.

Voilà donc ce grand cœur, ce héros magnanime,
Qui du monde calmé veut mériter l'eſtime!
Voilà ce règne heureux de paix et de douceur!
Il fut un meurtrier, il devient raviſſeur!

OCTAVE.

Il eſt juſte envers vous; mais, quoi qu'il en puiſſe être,
Sachez que le mépris n'eſt pas fait pour un maître.
Que vous aimiez Pompée, ou qu'un autre rival
Encouragé par vous cherche l'honneur fatal
D'oſer un ſeul moment diſputer ma conquête,
On ſait ſi je me venge; il y va de ſa tête;

C'eſt un nouveau proſcrit que je dois condamner;
Et je jure par vous de ne point pardonner.

JULIE.

Moi, j'atteſte ici Rome et ſon divin génie,
Tous ces héros armés contre la tyrannie,
Le pur ſang des Céſars, et dont vous n'êtes pas,
Qu'à vos proſcriptions vous joindrez mon trépas,
Avant que vous forciez cette ame indépendante
A joindre une main pure à votre main ſanglante.
Les meurtres que dans Rome ont commis vos fureurs
De celui que j'attends ſont les avant-coureurs.
Un nouvel Appius a trouvé Virginie;
Son ſang eut des vengeurs; il fut une patrie;
Rome ſubſiſte encor. Les femmes en tout temps
Ont ſervi dans nos murs à punir les tyrans.
Les rois, vous le ſavez, furent chaſſés pour elles.
Nouveau Tarquin, tremblez!

(elle ſort.)

SCENE VII.

OCTAVE *ſeul.*

Que d'injures nouvelles!
Quel reproche accablant pour mon cœur oppreſſé!
Ce cœur m'en a dit plus qu'elle n'a prononcé.
Le cruel eſt haï, j'en fais l'expérience.
Je ſuis puni déjà de ma toute-puiſſance.
A peine je gouverne, à peine j'ai goûté
Ce pouvoir qu'on m'envie, et qui m'a tant coûté.
Tu veux régner, Octave, et tu chéris la gloire;
Tu voudrais que ton nom vécût dans la mémoire;
Il portera ta honte à la poſtérité.
Etre à jamais haï! quelle immortalité!

Mais l'être de Julie, et l'être avec juſtice !
Entendre cet arrêt qui fait ſeul ton ſupplice !
Le peux-tu ſupporter ce tourment douloureux
D'un eſprit emporté par de contraires vœux,
Qui fait le mal qu'il hait, et fuit le bien qu'il aime,
Qui cherche à ſe tromper et qui ſe hait lui-même ?
Faut-il donc que l'amour ajoute à mes fureurs ?
Ah ! l'amour était fait pour adoucir nos mœurs.
D'indignes voluptés corrompaient mon jeune âge ;
L'ambition ſuccède avec toute ſa rage.
Par quel nouveau torrent je me laiſſe emporter ?
Que d'ennemis à vaincre ! et comment les dompter ?
Mânes du grand Céſar ! ô mon maître ! ô mon père !
Que Brutus immola, mais que Brutus révère ;
Héros terrible et doux à tous tes ennemis,
Tu m'as laiſſé l'empire à ta valeur ſoumis ;
La moitié de ce faix accable ma jeuneſſe.
Je n'ai que tes défauts, je n'ai que ta faibleſſe ;
Et je ſens dans mon cœur, de remords combattu,
Que je n'oſe avec toi diſputer de vertu.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

FULVIE, ALBINE.

ALBINE.

Quand ſous vos pavillons, de ſa crainte occupée
Invoquant en ſecret l'ombre du grand Pompée,
Les ſanglots à la bouche et la mort dans les yeux,
Julie appelle en vain les enfers et les dieux,
Vous la laiſſez, Fulvie, à ſa douleur mortelle.

FULVIE.

Qu'elle ſe plaigne aux dieux; je vais agir pour elle.
J'attends ici Pompée.

ALBINE.

Eh! ne pouviez-vous pas
De cette île avec eux précipiter vos pas?

FULVIE.

Non; de nos ennemis la fureur attentive
Couvre de meurtriers et l'une et l'autre rive:
Rien ne peut nous tirer de ce gouffre d'horreur;
J'y reſte encore un jour, et c'eſt pour leur malheur.

ALBINE.

Qu'eſpérez vous d'un jour?

FULVIE.

La mort; mais la vengeance.

ALBINE.

Eh peut-on ſe venger de la toute-puiſſance?

FULVIE.

Oui, quand on ne craint rien.

ALBINE.

D ns nos vaines douleurs,
i'un fexe infortuné les armes font les pleurs.
ie puiffant foule aux pieds le faible qui menace,
it rit en l'écrafant de fa débile audace.

FULVIE.

i fermais à Fulvie ils n'infulteront plus,
ls ne fe joueront pas de mes pleurs fuperflus.
e fais que ces brigands, affamés de rapine,
in comblant mon opprobre ont juré ma ruine.
'rodigues raviffeurs, et bas intéreffés,
ls m'enlèvent les biens que mon père a laiffés;
'n les donne pour dot à ma fière rivale.
lais, Albine, crois-moi, la pompe nuptiale
fe changer encore en un trop jufte deuil;
tout ufurpateur eft près de fon cercueil.
'ai pris le feul parti qui refte à ma fortune.
e Pompée et de moi la querelle eft commune:
e l'attends; il fuffit.

ALBINE.

Il eft feul, fans fecours.

FULVIE.

en aura dans moi.

ALBINE.

Vous hafardez fes jours.

FULVIE.

prodigue les miens. Va, retourne à Julie;
utiens fon défefpoir et fa force affaiblie;
rte-lui tes confeils, fon âge en a befoin;
de mon fort affreux laiffe-moi tout le foin.

ALBINE.

itat où je vous vois m'épouvante et m'afflige.

FULVIE.

Porte ailleurs ton effroi ; va, laiſſe-moi, te dis.
Pompée arrive enfin, je le vois. Dieux vengeurs
Ainſi que nos affronts uniſſez nos fureurs !

SCENE II.

POMPÉE, FULVIE.

FULVIE.

Etes-vous affermi ?

POMPÉE.

J'ai conſulté ma gloire ;
J'ai craint qu'elle ne vît une action trop noire
Dans le meurtre inouï qui nous tient occupés.

FULVIE.

Elle parle avec Rome, elle vous dit : frappez.
Ils partent dès demain, ces deſtructeurs du mo
Ils partent triomphans : et cette nuit profonde
Eſt le temps, le ſeul temps, où nous pouvons t
Sans autre appui que nous, venger Rome
Seriez-vous en ſuſpens ?

POMPÉE.

Non : mes mains feront p
Je voudrais de cette hydre abattre les trois têtes
Je ne puis immoler qu'un de mes ennemis,
Octave eſt le plus grand, c'eſt lui que je

FULVIE.

Vous courez à la mort.

POMPÉE.

Elle ennoblit ma cau
De cet indigne ſang c'eſt peu que je diſpoſe ;

C'eft peu de me venger; je n'aurais qu'à rougir
De frapper fans péril, et fans favoir mourir.

FULVIE.

Vous faites encor plus, vous vengez la patrie,
le fang innocent qui s'élève et qui crie;
Vous fervez l'univers.

POMPÉE.

J'y fuis déterminé.
affin des Romains doit être affaffiné.
nfi mourut César; il fut clément et brave:
nous pardonnerions à ce lâche d'Octave?
Ce que Brutus a pu, je ne le pourrais pas?
j'irais pour ma caufe emprunter d'autres bras?
Le fort en eft jeté. Faites venir Aufide.

FULVIE.

Il veille près de nous dans ce camp homicide,
u'on l'appelle.... Déjà (*) les feux font prefque éteints,
le filence règne en ces lieux inhumains.

SCENE III.

POMPÉE, FULVIE, AUFIDE.

FULVIE *à Aufide.*

APPROCHEZ. Que fait-on dans ces tentes coupables?

AUFIDE.

Le fommeil y répand fes pavots favorables,
Lorfque les murs de Rome au carnage livrés
Retentiffent au loin des cris défefpérés
Que jettent vers les cieux les filles et les mères

(*) On voit dans l'éloignement des reftes de feu faiblement allumés autour des tentes, et le théâtre repréfente une nuit.

Sur les corps étendus des enfans et des pères.
Le sang ruisselle à Rome ; Octave dort en paix.

POMPÉE

Vengeance, éveille-toi ! Mort, punis ses forfaits!
Dites-moi dans quels lieux ses tentes sont dressée

FULVIE.

Vous avez remarqué ces roches entassées
Qui laissent un passage à ces vallons secrets,
Arrosés d'un ruisseau que bordent des cyprès ; »
Le pavillon d'Antoine est auprès du rivage ;
Passez, et dédaignez de venger mon outrage.
Vous trouverez plus loin l'enceinte et les palis
Où du clément César est le barbare fils.
Avancez, vengez-vous.

AUFIDE.

Une troupe sang
Dans la nuit, à toute heure, environne sa t
Des plaisirs de leurs chefs affreux imitateurs,
Ils dorment auprès d'eux dans le sein des horreurs.

POMPÉE.

Vous avez préparé votre fidelle esclave ?

FULVIE

Il vous attend ; marchez jusques au lit d'Octave.

POMPÉE *à Fulvie.*

Je laisse entre vos mains dans ce cruel séjour
L'objet, le seul objet pour qui j'aimais le jour ;
Le seul qui pût unir deux familles fatales,
Deux races de héros en infortune égales,
Le sang des vrais Césars. Ayez soin de son sort,
Enseignez à son cœur à supporter ma mort.
Qu'elle envisage moins ma perte que ma gloire ;
Que mort pour la venger, je vive en sa mémoire
C'est tout ce que je veux. Mais en portant mes coup

vous laiffe expofée, et je frémis pour vous;
toine eft en ces lieux maître de votre vie,
:eut venger fur vous le frère d'Octavie.

FULVIE.

i? lui! qui? ce mortel fans pudeur et fans foi?
oppreffeur de Rome et du monde et de moi?
qui m'ofe exiler? Quoi! dans mon ent·epr·fe
penfez qu'un tyran, qu'une mort me fuffife?
:-vous foupçonné que je ne faurais pas
ter, ainfi que vous, et fouffrir le trép·s?
e je dévorerais mes douleurs impuiffantes?
yez de ces tyrans les demeures fanglantes;
ft l'école du meurtre, et j'ai dû m'y former;
leur efprit de rage ils ont fu m'animer.
ur loi devient la mienne; il faut que je la fuive,
faut qu'Antoine meure, et non pas que je vive.
périra, vous dis je.

POMPÉE.

Et par qui?

FULVIE.

r ma main.

POMPÉE.

ez-vous bien remplir un fi hardi deffein?

FULVIE.

z-vous en douter? le deftin nous raffemble
: délivrer la terre et pour mourir enfemble.
: le Triumvirat, par nous deux aboli,
: la tombe avec nous demeure enfeveli.
trop vécu comme eux: le terme de ma vie
onforme aux horreurs dont les dieux l'ont remplie;
Pompée, aux enfers defcendant fans effroi,
va traîner Octave avec Antoine et moi.

Pompée eſt-il connu? voit-il ſa dernière heure?
N'eſt-il plus d'eſpérance? eſt-il temps que je meu
Je ſuis prête, parlez.

ALBINE.

Dans cette horrible nuit,
J'ignore ainſi que vous s'il ſuccombe ou s'il fuit
Si Fulvie au trépas aura pu le ſouſtraire:
Elle ſuit les conſeils d'une aveugle colère,
Qu'en ſes tranſports ſoudains rien ne peut captive
Elle expoſe Pompée au lieu de le ſauver.

JULIE.

Je m'y ſuis attendue; et quand ma deſtinée
Dans cet orage affreux m'a près d'elle amenée,
Je ne me flattais pas d'y rencontrer un port.
Je ſais que c'eſt ici le ſéjour de la mort.
Je ſuis perdue, Albine, et ne ſuis point trompée.
La fille d'un Céſar, la veuve d'un Pompée,
Sera digne du moins, dans ces extrémités,
Du ſang qu'elle a reçu, des noms qu'elle a portés
On ne me verra point déshonorer ſa cendre
Par d'inutiles cris qu'on dédaigne d'entendre;
Rougir de lui ſurvivre, et tromper mes douleurs
Par l'eſpoir incertain de trouver des vengeurs.
Pour affronter la mort, il échappe à ma vue;
Il a craint ma faibleſſe; il m'a trop mal connue:
S'il prétend que je vive, il m'outrage en effet.
Allons.

SCENE VI.

SCENE VI.

JULIE, ALBINE, POMPÉE.

JULIE.

O Dieux! Pompée!

POMPÉE.

Il eſt mort, c'en eſt fait.

JULIE.

ıi?

POMPÉE.

L'univers eſt libre.

JULIE.

O Rome! ô ma patrie!
ctave eſt mort par vous!

POMPÉE.

Oui, je vous ai ſervie.
'e la terre et de vous j'ai puni l'oppreſſeur.

JULIE.

) ſuccès inouï! trop heureuſe fureur!

POMPÉE.

es gardes aſſoupis dans leur infame ivreſſe
aiſſaient un accès libre à ma main vengereſſe.
n de ſes favoris, un de ſes aſſaſſins,
n miniſtre odieux de ſes affreux deſſeins,
'ul auprès du tyran repoſait dans ſa tente;
entre; un dieu me conduit; une idée effrayante
: la mort que j'apporte, un ſonge avant-coureur,
ıns ſon profond ſommeil excitait ſa terreur,
: ſes proſcriptions lui préſentait l'image.
uelques ſons mal formés de ſang et de carnage
échappaient de ſa bouche, et ſon perfide cœur

Jufque dans le repos déployait fa fureur.
De funèbres accens ont prononcé *Pompée*;
Dans fon cœur à ce nom j'ai plongé cette épée;
Mon rival a paffé du fommeil au trépas,
Trépas encor trop doux pour tant d'affaffinats:
Il aurait dû périr par un fupplice infigne.
Je fais que de Pompée il eût été plus digne
D'attaquer un Céfar au milieu des combats:
Mais un Céfar tyran ne le méritait pas.
Le filence et la mort ont fervi ma retraite.

JULIE.

Je goûte en frémiffant une joie inquiète.
L'effroi qui me faifit, corrompant mon efpoir,
Empoifonne en fecret le bonheur de vous voir.
Pourrez-vous fuir du moins de cette île exécrable?

POMPÉE.

Moi, fuir!

JULIE.

Il refte encore un tyran redoutable.

POMPÉE.

Si le ciel nous feconde, il n'en reftera plus.

JULIE.

Et comment raffurer mes efprits éperdus?
Antoine va venger la mort de fon complice.

POMPÉE.

D'Antoine en ce moment les dieux vont faire juftice;
Et je mourrai du moins heureux dans mes malheurs
Sur les corps tout fanglans de nos deux oppreffeurs.
Venez, il n'eft plus temps d'écouter vos alarmes.

JULIE.

Ciel! pourquoi ces flambeaux, ces cris, ce bruit des armes?

POMPÉE.

Je ne vois plus l'efclave à qui j'étais remis,

: qui, me conduifant parmi mes ennemis,
ufques au lit d'Octave a guidé ma furie.

SCENE VII.

OMPÉE, JULIE, ALBINE, AUFIDE.

AUFIDE.

Tout ferait-il perdu? L'efclave de Fulvie
.fi par les foldats eft déjà dans les fers.
Céfar dans le camp le nom remplit les airs.
ı marche, on eft armé; le refte je l'ignore.
ui des foldats. Allons.

JULIE *à Aufide.*

Ah! c'eft toi que j'implore
ft toi qui de Pompée es devenu l'appui.

AUFIDE.

vous réponds du moins de mourir près de lui.

POMPÉE.

ttez votre courage à fupporter ma perte.
tente de Fulvie à vos pas eft ouverte;
ıtrez, attendez-y les derniers coups du fort;
ıfondez vos tyrans encore après ma mort.
ıfervez pour eux tous une haine éternelle;
t ainfi qu'à Pompée il faut être fidelle.
r moi, digne de vivre et mourir votre époux,
eur vendrai bien cher des jours qui font à vous.
âche fuit en vain; la mort vole à fa fuite;
: en la défiant que le brave l'évite.



Fin du quatrième acte.

Jufque dans le repos déployait fa fureur.
De funèbres accens ont prononcé *Pompée ;*
Dans fon cœur à ce nom j'ai plongé cette épée ;
Mon rival a paffé du fommeil au trépas,
Trépas encor trop doux pour tant d'affaffinats :
Il aurait dû périr par un fupplice infigne.
Je fais que de Pompée il eût été plus digne
D'attaquer un Céfar au milieu des combats :
Mais un Céfar tyran ne le méritait pas.
Le filence et la mort ont fervi ma retraite.

JULIE.

Je goûte en frémiffant une joie inquiète.
L'effroi qui me faifit, corrompant mon efpoir,
Empoifonne en fecret le bonheur de vous voir.
Pourrez-vous fuir du moins de cette île exécrable?

POMPÉE.

Moi, fuir !

JULIE.

Il refte encore un tyran redoutable.

POMPÉE.

Si le ciel nous feconde, il n'en reftera plus.

JULIE.

Et comment raffurer mes efprits éperdus ?
Antoine va venger la mort de fon complice.

POMPÉE.

D'Antoine en ce moment les dieux vous font juftice ;
Et je mourrai du moins heureux dans mes malheurs
Sur les corps tout fanglans de nos deux oppreffeurs.
Venez, il n'eft plus temps d'écouter vos alarmes.

JULIE.

Ciel! pourquoi ces flambeaux, ces cris, ce bruit des armes?

POMPÉE.

Je ne vois plus l'efclave à qui j'étais remis,

qui, me conduisant parmi mes ennemis,
ſques au lit d'Octave a guidé ma furie.

SCENE VII.

OMPÉE, JULIE, ALBINE, AUFIDE.

AUFIDE.

OUT ſerait-il perdu? L'eſclave de Fulvie
iſi par les ſoldats eſt déjà dans les fers.
: Céſar dans le camp le nom remplit les airs.
ɪ che, on eſt armé; le reſte je l'ignore.
des ſoldats. Allons.

JULIE *à Aufide.*

Ah! c'eſt toi que j'implore
ſt toi qui de Pompée es devenu l'appui.

AUFIDE.

vous réponds du moins de mourir près de lui.

POMPÉE.

ttez votre courage à ſupporter ma perte.
tente de Fulvie à vos pas eſt ouverte;
rez, attendez-y les derniers coups du ſort;
ifondez vos tyrans encore après ma mort.
ɛrvez pour eux tous une haine éternelle;
t ainſi qu'à Pompée il faut être fidelle.
r moi, digne de vivre et mourir votre époux,
eur vendrai bien cher des jours qui ſont à vous.
ache fuit en vain; la mort vole à ſa ſuite;
en la défiant que le brave l'évite.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

JULIE, FULVIE, Gardes *dans le fond*

JULIE.

Vous me l'aviez bien dit qu'il me fallait tout craindre.
Voilà donc nos ſuccès!

FULVIE.

Vous êtes ſeule à plaindre;
Vous aviez devant vous un avenir heureux;
Vous perdez de beaux jours, et moi des jours
Vivez, ſi vous l'oſez: je déteſte la vie;
Ma main n'a pu ſuffire à mon ame hardie.
Ces monſtres que le ciel veut encor protéger
Sont plus heureux que nous dans l'art de ſe venger.
Pompée en s'approchant de ce perfide Octave,
En croyant le punir n'a frappé qu'un eſclave,
Qu'un des vils inſtrumens de ſes ſanglans complots,
Indigne de mourir ſous la main d'un héros.
D'un plus grand ennemi j'allais purger le monde;
Je marchais, j'avançais dans cette nuit profonde;
Mon bras était levé, lorſque de toutes parts
Les flambeaux rallumés ont frappé mes regards.
Octave tout ſanglant a paru dans la tente.
De leurs lâches licteurs une troupe inſolente
Me conduit en ces lieux captive auprès de vous.
Fléchiſſez vos tyrans; je brave ici leurs coups.
Qu'on me laiſſe le jour, ou bien qu'on le raviſſe;
Ma vengeance eſt perdue, et voilà mon ſupplice.
Ciel! ſi tu veux encor prolonger mes deſtins,

: soit seulement pour mieux armer mes mains,
ıieux servir ma haine et ma fureur trompée.

JULIE.

avez-vous su ce que devient Pompée?
vivant ou mort en ces déserts sanglans?
aura-t-il pu dérober aux tyrans
os tant proscrit que la terre abandonne?

FULVIE.

e m'en flatter; mais aucun ne soupçonne
ompée en effet soit errant sur ces bords.
Césène aujourd'hui tous ses amis sont morts;
it de son trépas commence à se répandre:
rans sont trompés, et vous pouvez comprendre
: bruit peut servir encore à le sauver;
ın soin que mes mains n'ont pu se réserver.
ètes libre au moins; son salut vous regarde:
ne voyez captive, on m'arrête, on me garde;
puis rien pour vous ni pour lui, ni pour moi.
ıds la mort.

SCENE II.

.IE, FULVIE, OCTAVE, ANTOINE,
Tribuns, Licteurs.

ANTOINE.

Tribuns, exécutez ma loi;
: cette coupable, et rép ndez-moi d'elle;
: de ses complots la trame criminelle;
l'observè; et sur tout que nous soyons instruits
ımplices secrets par son ordre introduits.

FULVIE.

Je n'ai point de complice ; et ces noms méprisables
Sont faits pour vos suivans, sont faits pour vos semblabl
Pour ces Romains nouveaux qui, formés pour servir,
Se sont déshonorés jusqu'à vous obéir.
Traîtres, ne cherchez point la main qui vous menace,
La voici, vous deviez connaître mon audace.
L'art des proscriptions que j'apprenais sous vous
M'enseignait à vous perdre, et dirigeait mes coups.
Je n'ai pu sur vous deux assouvir ma vengeance ;
Je l'attends de vous seuls et de votre alliance ;
Je l'attends des forfaits qui vous ont fait amis ;
Ils vont vous diviser comme ils vous ont unis :
Il n'est point d'amitiés entre les parricides.
L'un de l'autre jaloux, l'un vers l'autre perfides,
Vous détestant tous deux, du monde détestés,
Traînant de mers en mers vos infidélités,
L'un par l'autre écrasés, et bourreaux et victimes,
Puissent vos maux sans nombre être égaux à vos crimes !
Citoyens révoltés, prétendus souverains,
Qui vous faites un jeu du malheur des humains,
Qui, passant du carnage aux bras de la mollesse,
Du meurtre et du plaisir goûtez en paix l'ivresse,
Mon nom deviendra cher aux siècles à venir,
Pour avoir seulement tenté de vous punir.

ANTOINE.

Qu'on la remène, allez.

SCENE III.

JLIE, OCTAVE, ANTOINE, Gardes.

JULIE *à Octave.*

Ah! souffrez que Julie
de ses oppresseurs accompagne Fulvie.
bras n'est point armé, je n'ai contre vous trois
n cœur, ma misère, et nos dieux et nos lois:
méprisez tous; mais si César encore,
iom sacré pour vous, ce nom que Rome honore,
vos cœurs endurcis a quelque autorité,
-vous à son sang ravir la liberté?
ait-il qu'en ces lieux sa nièce fugitive
fils qu'il adopta deviendrait la captive?

OCTAVE.

ait-il que Julie avec tant de fureur
sang qui la forma pourrait trahir l'honneur?
e crois point votre ame encore assez hardie
oser partager les crimes de Fulvie;
sans vous imputer ses forfaits insensés,
ante de Pompée est criminelle assez.

JULIE.

je l'aime, César, et vous l'avez dû croire;
ime, je le dis, j'en fais toute ma gloire.
préféré Pompée errant, abandonné,
tout-puissant, à César couronné.
c e les dieux prit le parti du père;
rai pour le fils; cette mort m'est plus chère.
ie l'est à vos yeux tout le sang des proscrits;
a les rachetait, mon cœur en fut le prix.

Ne lui disputez pas sa noble récompense ;
César, contentez-vous de la toute-puissance.
S'il honora dans Rome, et sur-tout aux combats,
Un nom dont il est digne, et qu'il n'usurpe pas,
Si vous êtes jaloux du nom qu'il fait revivre,
Songez à l'égaler, plutôt qu'à le poursuivre.

OCTAVE.

Oui, César est jaloux comme il est irrité.
Je crois valoir Pompée, et j'en suis peu flatté.
Et vous.... Mais nous allons approfondir le c

SCENE IV.

OCTAVE, ANTOINE, JULIE, un Tribun, (

ANTOINE.

Eh bien, qu'avez-vous fait?

LE TRIBUN.

On conduit la vi

JULIE.

Quelle victime, ô Ciel!

OCTAVE.

Quel est ce malheureux?
Où l'a-t-on retrouvé?

LE TRIBUN.

Vers ces antres affreux,
Au milieu des rochers qu'a frappés le tonnerre,
Du sang de nos soldats il a rougi la terre.
Aufide, de Fulvie un secret confident
A côté de ce traître est mort en combattant;
Il n'a cédé qu'à peine au nombre, à ses bleffu
Nos soins multipliés dans ces roches obscures

it du sang qu'il perdait arrêté les torrens,
rappelé la vie en ses membres sanglans.
a besoin qu'il vive, et que dans les supplices
vous instruise au moins du nom de ses complices.

ANTOINE.

quelqu'un des proscrits, qui frappant au hasard
rapportait la mort aux lieux dont elle part.
l'aura pu choisir dans une foule obscure.
ca fit à César la première blessure.
reconnais Fulvie et ses vaines fureurs,
i toujours contre nous armeront des vengeurs;
is je la forcerai de nommer ce perfide.

LE TRIBUN.

n'en est pas besoin; sa fureur intrépide
ce grand attentat se fait encore honneur;
n'en cachera pas le motif et l'auteur.

OCTAVE.

us pâlissez, Julie.

LE TRIBUN.

Il vient.

JULIE.

Ciel implacable,
us nous abandonnez!

SCENE V et dernière.

Les Acteurs précédens, POMPÉE *blessé et ses* Gardes.

OCTAVE.

Quel es-tu? misé
A ce meurtre inouï qui pouvait t'engager?

POMPÉE.

Est-ce Octave qui parle, et m'ose interroger?

LE TRIBUN.

Réponds au triumvir.

POMPÉE.

Eh bien, ce nom funeste,
Eh bien, ce titre affreux que la terre déteste,
Devaient t'apprendre : ssez mon devoir, mes

JULIE.

Je me meurs!

OCTAVE.

Qui sont-ils?

POMPÉE.

Ceux de tous les

ANTOINE.

Dans un simple soldat quelle étrange arrogance!

OCTAVE.

Sa fermeté m'étonne ainsi que sa vaill
Qu'es-tu donc?

POMPÉE.

Un Romain digne d'un meilleur sort.

OCTAVE.

t'amenait ici?

POMPÉE.

Ton châtiment, ta mort;
sais qu'elle était juste.

JULIE.

Enfin, la nôtre est sûre!

POMPÉE.

monde entier sur toi j'ai dû venger l'injure.
renez, Triumvirs, oppresseurs des humains,
l est des Scévola comme il est des Tarquins.
ne erreur m'a trompé... Licteurs, qu'on me présente
feu qui doit punir ma main trop imprudente;
est prête à tomber dans le brasier vengeur,
si qu'elle fut prête à te percer le cœur.

OCTAVE.

! le soldat d'Aufide! A ce nouvel outrage,
s discours hardis, et sur-tout au courage
ce Romain déploie à mes yeux confondus,
es traits de grandeur sur son front répandus,
e n'étais instruit que Pompée en sa fuite
pied de l'Apennin brave encor ma poursuite,
croirais.... Mais déjà vous me tirez d'erreur,
is pleurez, vous tremblez; c'est Pompée.

JULIE.

Ah, Seigneur!

POMPÉE.

ne t'es pas trompé: le Romain qui te brave,
vengeait sa patrie et d'Antoine et d'Octave,
ède un nom trop beau, trop cher à l'univers,
r ne s'en pas vanter dans l'opprobre des fers.
Pompée en ces lieux je t'ai promis la tête:
ppez, maîtres du monde, elle est votre conquête.

JULIE.

Sa heureuse !

OCTAVE.

O destins !

JULIE.

O pur sang des héros !

POMPÉE.

Je n'ai pu de mon père égaler les travaux :
Je cède à des tyrans ainsi que ce grand homme ;
Et je meurs comme lui le défenseur de Rome.

JULIE.

Octave, es-tu content ? tu tiens entre tes mains,
Et Julie, et Pompée, et le sort des humains.
Prétends-tu qu'à tes pieds mes lâches pleurs s'épuisent ?
Le faible les répand, les tyrans les méprisent.
Je me reprocherais jusqu'au moindre soupir
Qui serait inutile et le ferait rougir.
Je ne te parle plus du vainqueur de Pharsale.
Si ton père a du sien pleuré la mort fatale,
Celui qui des Romains n'est plus que le bourreau
N'est pas digne de suivre un exemple si beau.
Tes édits l'ont proscrit, arrache lui la vie ;
Mais commence par moi, commence par Julie :
Tandis que je vivrai, tes jours sont en danger.
Va, ne me laisse point un héros à venger.
Toi qui m'osas aimer, apprends à me connaître ;
Tyran, tu vois sa femme, elle est digne de l'êt

OCTAVE.

Par un crime de plus fléchit-on mon courroux ?
Il n'est que plus coupable en étant votre époux
Antoine, vous voyez ce que nos lois demander

ANTOINE.

Son supplice : il le faut ; nos légions l'attender

Je ne balance point; César a pardonné,
Mais César bienfesant est mort assassiné.
Les intérêts, les temps, les hommes, tout diffère.
Je combattis long-temps, et j'honorai son père;
Il s'arma noblement pour le Sénat romain:
Je ne connais son fils que pour un assassin.

POMPÉE.

Lâches! par d'autres mains vous frappez vos victimes.
J'ai fait une vertu de ce qui fait vos crimes;
Je n'ai pu vous frapper au milieu des combats:
Vous aviez vos bourreaux, je n'avais que mon bras.
J'ai sauvé cent proscrits; et je l'étais moi-même:
Vous l'êtes par les lois. Votre grandeur suprême
Fut votre premier crime, et méritait la mort.
Par le droit des brigands arbitres de mon sort,
Vous croyez m'abaisser! vous! dans votre insolence
Sachez qu'aucun mortel n'aura cette puissance.
Le ciel même, le ciel, qui me laisse périr,
Peut accabler Pompée, et non pas l'avilir.

ANTOINE.

Vous voyez sa fureur, elle nous justifie;
Assurez notre empire, assurez votre vie.

JULIE.

rbares!

OCTAVE.

Je connais son courage effréné;
Julie en l'aimant l'a déjà condamné.

ANTOINE.

mort depuis long-temps fut par nous préparée,
le est trop légitime, elle est trop différée.
C'est vous qu'il attaquait, c'est vous seul qui devez
Annoncer le destin que vous lui réservez.

OCTAVE.

Vous approuvez ainsi l'arrêt que je vais rendre ?

ANTOINE.

Prononcez, j'y souscris.

POMPÉE.

Je suis prêt à l'entendre,
A le subir.

OCTAVE, *après un long silence.*

Je suis le maître de son sort ;
Si je n'étais que juge, il irait à la mort :
Je suis fils de César, j'ai son exemple à suivre.
C'est à moi d'en donner... Je pardonne, il doit vivre.
Antoine, imitez-moi : j'annonce aux nations
Que je finis le meurtre et les proscriptions ;
Elles ont trop duré ; je veux que Rome apprenne.....

ANTOINE.

Que vous voulez sur moi laisser tomber la haine,
Ramener les esprits pour m'en mieux éloigner,
Séduire les Romains, pardonner pour régner.

OCTAVE.

Non, je veux vous apprendre à vaincre la vengeance ;
L'amour est plus terrible, a plus de violence.
A mon âge, peut-être, il devait m'emporter ;
Il me combat encore, et je veux le dompter.
Commençons l'un et l'autre un empire plus juste.
Que l'on oublie Octave, et qu'on chérisse Auguste.
Soyez jaloux de moi ; mais pour mieux effacer
Jusqu'aux traces du sang qu'il nous fallut verser,
Pardonnons à Fulvie, à ces malheureux restes
Des proscrits échappés à nos ordres funestes ;
Par les cris des humains laissons-nous désarmer,
Et puisse Rome un jour apprendre à nous aimer !

(*à Julie.*)

Je vous rends à Pompée, en lui rendant la vie;
Il n'aurait rien reçu s'il vivait ſans Julie.

(*à Pompée.*)

Sois pour ou contre nous, brave ou ſubis nos lois,
Sans te craindre ou t'aimer je t'en laiſſe le choix.
Soutenons à l'envi les grands noms de nos pères,
Ou généreux amis, ou nobles adverſaires.
Si du peuple romain tu te crois le vengeur,
Ne ſois mon ennemi que dans les champs d'honneur.
Loin du Triumvirat va chercher un refuge.
Je prends entre nous deux la victoire pour juge.
Ne verſons plus de ſang qu'au milieu des haſards;
Je m'en remets aux dieux, ils ſont pour les Céſars.

JULIE.

Octave, eſt-ce bien vous? eſt-il vrai?

POMPÉE.

Tu m'étonnes!
En vain tu deviens grand, en vain tu me pardonnes,
Rome, l'Etat, mon nom nous rendent ennemis;
La haine qu'entre nous nos pères ont tranſmis
Eſt par eux commandée, et comme eux immortelle.
Rome par toi ſoumiſe à ſon ſecours m'appelle.
J'emploîrai tes bienfaits, mais pour la délivrer,
Va, je la dois ſervir, mais je dois t'admirer.

Fin du cinquième et dernier acte.

LES
SCYTHES,
TRAGÉDIE.

Représentée pour la première fois le 16 mars 1767.



EPITRE

DEDICATOIRE.

Il y avait autrefois en Perse un bon vieillard *qui cultivait son jardin*, car il faut finir par-là ; et ce jardin était accompagné de vignes et de champs ; *et paulum silvæ super his erat* ; et ce jardin n'était pas auprès de Persépolis, mais dans une vallée immense entourée des montagnes du Caucase, couvertes de neiges éternelles ; et ce vieillard n'écrivait ni sur la population ni sur l'agriculture, comme on fesait par passe-temps à Babylone, ville qui tire son nom de *Babil* ; mais il avait défriché des terres incultes, et triplé le nombre des habitans autour de sa cabane.

Ce bon homme vivait sous *Artaxercés*, plusieurs années après l'aventure d'*Obéïde* et d'*Indatire* ; et il fit une tragédie en vers persans, qu'il fit représenter par sa famille et par quelques bergers du mont Caucase ; car il s'amusait à faire des vers persans assez passablement, ce qui lui avait attiré de violens ennemis dans Babylone, c'est-à-dire, une demi-douzaine de gredins qui aboyaient sans cesse après lui, et qui lui imputaient les plus grandes platitudes, et les plus impertinens livres qui eussent jamais déshonoré la Perse ; et il les laissait aboyer et grifsonner, et calomnier ; et c'était pour être loin de cette racaille qu'il s'était retiré avec sa famille auprès du Caucase, *où il cultivait son jardin.*

Mais, comme dit le poëte *Horace*, *principibus placuisse viris*, *non ultima laus est*. Il y avait à la

cour d'*Artaxercès* un principal ſatrape, et ſon
était *Elocbivis*, comme qui dirait habile, gén
et plein d'eſprit, tant la langue perſane a d'én
Non-ſeulement le grand ſatrape *Elocbivis* ver
le jardin de ce bon homme les douces influ
de ſa cour, mais il fit rendre à ce territoi
libertés et franchiſes dont il avait joui du tem
Cyrus; et de plus il favoriſa une famille ado
du vieillard. La nation ſur-tout lui avait une
grande obligation de ce qu'ayant le départe
des meurtres, il avait travaillé avec le même
et la même ardeur que *Nalriſp*, miniſtre de
à donner à la Perſe cette paix tant déſirée; c
n'était jamais arrivé qu'à lui.

Ce ſatrape avait l'ame auſſi grande que *G*
le Barmécide, et *Aboulcaſem*; car il eſt dit d
annales des Babylone, recueillies par *Mir K*
que lorſque l'argent manquait dans le tréſor d
appelé l'*oreiller*, *Elocbivis* en donnait ſouve
ſien; et qu'en une année, il diſtribua ainſi dix
dariques, que *Dom Calmet* évalue à une piſt
pièce. Il payait quelquefois trois cents dari
ce qui ne valait pas trois aſpres, et Bab
craignait qu'il ne ſe ruinât en bienfaits.

Le grand ſatrape *Nalriſp* joignait auſſi au
le plus ſûr, et à l'eſprit le plus naturel, l'équi
la bienfeſance. Il feſait les délices de ſes a
et ſon commerce était enchanteur; de
que les Babyloniens, tous malins qu'ils étai
reſpectaient et aimaient ces deux ſatrapes, c
était aſſez rare en Perſe.

Il ne fallait pas les louer en face ; *recalcitrabant* *'dique tuti* : c'était la coutume autrefois, mais :tait une mauvaiſe coutume, qui expoſait l'en- ıſeur et l'encenſé aux méchantes langues.

Le bon vieillard fut aſſez heureux pour que ces ux illuſtres babyloniens daignaſſent lire ſa tra- lie perſane, intitulée *les Scythes*. Ils en furent :z contens. Ils dirent qu'avec le temps ce cam- gnard pourrait ſe former ; qu'il y avait dans ſa ıſodie du naturel et de l'extraordinaire, & même l'intérêt ; et que pour peu qu'on corrigeât ılement trois cents vers à chaque acte, la pièce urrait être à l'abri de la cenſure des mal-inten- ınnés ; mais les mal-intentionnés prirent la choſe a lettre.

Cette indulgence regaillardit le bon-homme, i leur était bien reſpectueſement dévoué, et qui ait le cœur bon, quoiqu'il ſe permît de rire lquefois aux dépens des méchans et des gueilleux. Il prit la liberté de faire une épître dicatoire à ſes deux patrons en grand ſtyle, i endormit toute la cour et toutes les académies Babylone, et que je n'ai jamais pu retrouver : les annales de la Perſe.

PREFACE

DE L'EDITION DE PARIS.

On fait que chez des nations polies et nieufes, dans des grandes villes comme l et Londres, il faut abfolument des fp dramatiques: on a peu befoin d'élégies, d'(d'églogues; mais les fpectacles étant dev néceffaires, toute tragédie, quoique médio porte fon excufe avec elle, parce qu'on en p donner quelques repréfentations au public, fe délaffe par des nouveautés paffagères des d'œuvres immortels dont il eft raffafié.

La pièce qu'on préfente ici aux a peut du moins avoir un caractère de nou en ce qu'elle peint des mœurs qu'on n'a point encore expofées fur le théâtre t *Brumoy* s'imaginait, comme on l'a déjà rema ailleurs, qu'on ne pouvait traiter que des f hiftoriques Il cherchait les raifons pour l les fujets d'invention n'avaient point réuffi; la véritable raifon eft que les pièces de *Scu* de *Bois-Robert*, qui font dans ce goût, ma en effet d'invention, et ne font que des infipides, fans mœurs et fans caractères. *Br* ne pouvait deviner le génie.

Ce n'eft pas affez, nous l'avouons, d'in un fujet dans lequel fous des noms nouve on traite des paffions ufées et des événe

uns. *Omnia jam vulgata.* Il eſt vrai que les teurs s'intéreſſent toujours pour une amante onnée, pour une mère dont on immole le fils, ın héros aimable en danger, pour une grande n malheureuſe; mais s'il n'eſt rien de neuf ɔes peintures, les auteurs alors ont le malheur ɔtre regardés que comme des imitateurs. La de *Campiſtron* eſt triſte; le lecteur dit: Je iſſais tout cela, et je l'avais vu bien mieux ıné.

ır donner au public un peu de ce neuf qu'il ıde toujours, et que bientôt il ſera impoſ- le trouver, un amateur du théâtre a été de mettre ſur la ſcène l'ancienne chevalerie, ıtraſte des Mahométans et des Chrétiens, des Américains et des Eſpagnols, celui des is et des Tartares. Il a été forcé de joindre paſſions ſi ſouvent traitées des mœurs que ne connaiſſions pas ſur la ſcène.

haſarde aujourd'hui le tableau contraſté des ıs Scythes et des anciens Perſans, qui, peut- ɔſt la peinture de quelques nations modernes. ıne entrepriſe un peu téméraire d'introduire aſteurs, des laboureurs avec des princes, et ɔler les mœurs champêtres avec celles des Mais enfin cette invention théâtrale (heu- ou non) eſt puiſée entièrement dans la . On peut même rendre héroïque cette ſi ſimple, on peut faire parler des pâtres

guerriers et libres avec une fierté qui s'élève
deſſus de la baſſeſſe que nous attribuons
injuſtement à leur état, pourvu que cette f
ne ſoit jamais bourſouflée; car qui doit l'é
Le bourſouflé, l'ampoulé ne convient pas m
à *Céſar*. Toute grandeur doit être ſimple.

C'eſt ici en quelque ſorte l'état de nature
en oppoſition avec l'état de l'homme artific
tel qu'il eſt dans les grandes villes. On
enfin étaler dans des cabanes des ſentimens
touchans que dans des palais.

On avait ſouvent traité en burleſque c
oppoſition ſi frappante des citoyens des g
villes avec les habitans des campagnes;
burleſque eſt aiſé, tant les choſes ſe préſen
en ridicule à certaines nations.

On trouve beaucoup de peintres qui réuſſiſ
dans le groteſque, et peu dans le grand.
homme de beaucoup d'eſprit, et qui a un r
dans la littérature, s'étant fait expliquer le
d'Alzire, qui n'avait pas encore été repréſent
dit à celui qui lui expoſait ce plan: *J'e*
c'eſt Arlequin ſauvage.

Il eſt certain qu'Alzire n'aurait pas réuſſi
l'effet théâtral n'avait convaincu les ſpectate
que ces ſujets peuvent être auſſi propres à
tragédie que les aventures des héros les p
connus et les plus impoſans.

La tragédie des Scythes eſt un plan beauc
plus

lus hasardé. Qui voit-on paraître d'abord sur la :ne? deux vieillards auprès de leurs cabanes, es bergers, des laboureurs. De qui parle-t-on? 'une fille qui prend soin de la vieillesse de son ère, et qui fait le service le plus pénible. Qui pouse-t-elle? un pâtre, qui n'est jamais sorti des hamps paternels. Les deux vieillards s'asseyent un banc de gazon. Mais que des acteurs ha- :s pourraient faire valoir cette simplicité!

Ceux qui se connaissent en déclamation et en xpression de la nature sentiront sur-tout quel effet ourraient faire deux vieillards dont l'un tremble our son fils, et l'autre pour son gendre, dans le s que le jeune pasteur est aux prises avec la ort; un père affaibli par l'âge et par la crainte, ui chancelle, qui tombe sur un siége de mousse, i se relève avec peine, qui crie d'une voix e-coupée qu'on coure aux armes, qu'on vole u secours de son fils; un ami éperdu qui partage douleurs et sa faiblesse, qui l'aide d'une main remblante à se relever: ce même père qui, dans es momens de saisissement et d'angoisse, apprend ue son fils est tué, et qui, le moment d'après, pprend que son fils est vengé: ce sont-là, si je me trompe, de ces peintures vivantes et ani- es qu'on ne connaissait pas autrefois, et dont *le Kain* a donné des leçons terribles qu'on oit imiter désormais.

C'eſt-là le véritable art de l'acteur. On ne
guère auparavant que réciter proprement de
plets, comme nos maîtres de muſique appre
à chanter proprement. Qui aurait oſé avant
moiſelle *Clairon* jouer dans Oreſte la ſcè
l'urne comme elle l'a jouée? qui aurait in
de peindre ainſi la nature, de tomber év
tenant l'urne d'une main, en laiſſant l'autr
cendre immobile et ſans vie? qui aurai
comme M. *le Kain*, ſortir les bras enſanglan
tombeau de *Ninus*, tandis que l'admirable a
qui repréſentait *Sémiramis* ſe traînait m
ſur les marches du tombeau même? Voilà c
les petits maîtres et les petites-maîtreſſes
rent d'abord *des poſtures*, et ce que les co
ſeurs, étonnés de la perfection inattendue de
ont appelé *des tableaux de Michel-Ange*. C
en effet la véritable action théâtrale. Le
était une converſation quelquefois paſſionn

C'eſt dans ce grand art de parler aux
qu'excelle le plus grand acteur qu'ait jama
l'Angleterre, M. *Garrik*, qui a effrayé et att
parmi nous ceux même qui ne ſavaient p
langue.

Cette magie a été fortement recommand
y a quelques années par un philoſophe, qu
l'exemple d'*Ariſtote*, a ſu joindre aux ſcie
abſtraites l'éloquence, la reconnaiſſance du
humain, et l'intelligence du théâtre. Il a ét

tout de l'avis de l'auteur de Sémiramis, qui a toujours voulu qu'on animât la scène par un plus grand appareil, par plus de pittoresque, par des mouvemens plus passionnés qu'elle ne semblait en comporter auparavant. Ce philosophe sensible a même proposé des choses que l'auteur de Sémiramis, d'Oreste et de Tancrède, n'oserait jamais hasarder. C'est bien assez qu'il ait fait entendre les cris et les paroles de *Clytemnestre* qu'on égorge derrière la scène ; paroles qu'une actrice doit prononcer d'une voix aussi terrible que douloureuse, sans quoi tout est manqué. Ces paroles fesaient dans Athènes un effet prodigieux ; tout le monde frémissait, quand il entendait, *o teknon ! teknon ! Oikteiré ten tekousan.* Ce n'est que par degrés qu'on peut accoutumer notre théâtre à ce grand pathétique.

Mais il est des objcts que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille, et reculer des yeux.

Souvenons-nous toujours qu'il ne faut pas pousser le terrible jusqu'à l'horrible. On peut effrayer la nature, mais non pas la révolter et la dégoûter.

Gardons-nous sur-tout de chercher dans un grand appareil, et dans un vain jeu de théâtre, un supplément à l'intérêt et à l'éloquence. Il vaut cent fois mieux, sans doute, savoir faire parler les acteurs que de se borner à les faire agir. Nous ne pouvons trop répéter que quatre beaux vers de

fentiment valent mieux que quaran l it des. Malheur à qui croirait plaire | (mìmes, avec des folécifmes ou avec s vers fr et durs, pires que toutes les fautes contre la. Il n'eft rien de beau en aucun genre que foutient l'examen attentif de l'homme de

L'appareil, l'action, le pittorefque font grand effet fans doute : mais ne metto jan bizarre et le gigantefque à la place de et le forcé à la place du fimple ; que le teur ne l'emporte point fur l'auteur, car au lieu de tragédies, on aurait la *rareté*, la

La pièce qu'on foumet ici aux lum connaiffeurs eft fimple, mais très-difficile à jouer ; on ne la donne point au théâtre, qu'on ne la croit point affez bonne. D'ai prefque tous les rôles étant principaux, il un concert et un jeu de théâtre parfait pour fupporter la pièce à la repréfentation. Il y plufieurs tragédies dans ce cas, telles que Bru Rome fauvée, la mort de Céfar, qu'il eft impo de bien jouer dans l'état de médiocrité où laiffe tomber le théâtre, faute d'avoir des éc de déclamation, comme il y en eut chez les Gr et chez les Romains leurs imitateurs.

Le concert unanime des acteurs eft très-rare dans la tragédie. Ceux qui font chargés des feconds rôles ne prennent jamais de part à l'action, ils craignent de contribuer à former un

l tableau, ils redoutent le parterre, trop
ı à donner du ridicule à tout ce qui n'eſt pas
ge. Très-peu ſavent diſtinguer le familier
ıturel. D'ailleurs, la miſérable habitude de
er des vers comme de la proſe, de mécon-
: le rhythme et l'harmonie, a preſque anéanti
de la déclamation.

uteur, n'oſant donc pas donner les Scythes
éâtre, ne préſente cet ouvrage que comme
rès-faible eſquiſſe que quelqu'un des jeunes
qui s'élèvent aujourd'hui pourra finir un jour.
ı verra alors que tous les états de la vie
ine peuvent être repréſentés ſur la ſcène
ue, en obſervant toujours toutefois les
ances, ſans leſquelles il n'y a point de vraies
és chez les nations policées, et ſur-tout aux
des cours éclairées.

fin, l'auteur des Scythes s'eſt occupé pendant
ıte ans du ſoin d'étendre la carrière de
S'il n'y a pas réuſſi, il aura du moins dans
lleſſe la conſolation de voir ſon objet rempli
es jeunes gens qui marcheront d'un pas
erme que lui dans une route qu'il ne peut
parcourir.

PREFACE

Des Editeurs qui nous ont précédés immédiatement.

L'EDITION que nous donnons de la trag
des Scythes eft la plus ample et la plus corre
qu'on ait faite jufqu'à préfent. Nous pou
affurer qu'elle eft entièrement conforme au
nufcrit d'après lequel la pièce a été jouée
le théâtre de Ferney, et fur celui de M.
marquis de *Langallerie*. Car nous favons
n'avait été compofée que comme un amufemer
de fociété, pour exercer les talens de qu
perfonnes de mérite, qui ont du goût p
théâtre.

L'édition de Paris ne pouvait être auffi fi
que la nôtre, puifqu'elle ne fut entreprife
fur la première édition de Genève, à l
l'auteur changea plus de cent vers, que le thé
tre de Paris ni celui de Lyon n'eurent pas l
temps de fe procurer. *Pierre Pellet* impi
depuis la pièce à Genève, mais il y mar
quelques morceaux qui, jufqu'à préfent, n'
été qu'entre nos mains. D'ailleurs, il a
l'épître dédicatoire, qui eft dans un goût
nouveau que la pièce; et la préface, que
amateurs ne veulent pas perdre.

Pour l'édition de Hollande, on croira

ie qu'elle n'approche pas de la nôtre, les
eurs hollandais n'étant pas à portée de
sulter l'auteur.

Ceux qui ont fait l'édition de Bordeaux sont
s le même cas; enfin de huit éditions qui ont
1, la nôtre est la plus complète.

Il faut de plus considérer que dans presque
es les pièces nouvelles, il y a des vers qu'on
écite point d'abord sur la scène, soit par
convenances qui n'ont qu'un temps, soit par
ite de fournir un prétexte à des allusions
gnes. Nous trouvons, par exemple, dans
e exemplaire ces vers de *Sozame* à la troisième
e du premier acte:

Ah! crois-moi, tous ces exploits affreux,
: grand art d'opprimer, trop indigne du brave,
être esclave d'un roi pour faire un peuple esclave,
: ramper par fierté pour se faire obéir,
'ont égaré long-temps, et font mon repentir.

y a dans l'édition de Paris:

1! crois-moi, tous ces lauriers affreux,
s exploits des tyrans, des peuples les misères,
s Etats dévastés par des mains mercenaires,
s honneurs, cet éclat par le meurtre achetés,
.ns le fond de mon cœur je les ai détestés.

: n'est pas à nous à décider lesquels sont les
eurs; nous présentons seulement ces deux
is différentes aux amateurs qui sont en état

d'en juger ; mais furement il n'y a perfonne qui puiffe avec raifon faire la moindre applicatio des conquêtes des Perfes, et du defpotifme de leurs rois, avec les monarchies et les mœurs l'Europe telle qu'elle eft aujourd'hui.

L'auteur des Scythes nous apprend retrancha à Paris dans l'Orphelin de la Chine vers de *Gengis-Kan*, que l'on récite aujour fur tous les théâtres.

On fait que ce fut bien pis à Mahomet, ce qu'il fallut de peines, de temps et de pour rétablir fur la fcène françaife cette unique en fon genre, dédiée à un des vertueux papes que l'Eglife ait eu jamais.

Ce qui occafionne quelquefois des va que les éditeurs ont peine à démêler, c mauvaife humeur des critiques de profeffion s'attachent à des mots, fur-tout dans des fimples, lefquelles exigent un ftyle naturel, banniffent cette pompe majeftueufe dont efprits font fubjugués aux premières repré tations dans des fujets plus importans.

C'eft ainfi que la Bérénice de l'illuftre *Ra* effuya tant de reproches fur mille expreff familières que fon fujet femblait permettre :

Belle Reine, et pourquoi vous offenferiez-vous ?
Arzace, entrerons-nous ?... Et pourquoi donc partir
A-t-on

A-t-on vu de ma part le roi de Comagène?
Il suffit. Et que fait la reine Bérénice?
On sait quelle est charmante, et de si belles mains...
Cet amour est ardent, il le faut confesser.
Encore un coup, allons, il n'y faut plus penser.
Comme vous je m'y perds d'autant plus que j'y pense.
Si Titus est jaloux, Titus est amoureux.
Adieu, ne quittez point ma princesse, ma reine.
Eh quoi, Seigneur, vous n'êtes point parti! (*)

…mettez-vous, Madame, et rentrez en vous-même;
enfin, ma Princesse, il faut nous séparer.
…tes, parlez ...Hélas que vous me déchirez!
…urquoi suis-je empereur? pourquoi suis-je amoureux?
…llons, Rom… en dira ce qu'elle voudra dire.
…uoi! Seigneur... Je ne sais, Paulin, ce que je dis.

Environ cinquante vers dans ce goût furent …s armes que les ennemis de *Racine* tournèrent …ntre lui. On les parodia à la farce italienne. …es gens qui n'avaient pu faire quatre vers …pportables dans leur vie ne manquèrent pas … décider dans vingt brochures que le plus …oquent, le plus exact, le plus harmonieux … nos poëtes ne savait pas faire des vers …ques. On ne voulait pas voir que ces petites …gligences, ou plutôt ces naïvetés qu'on appelait …gligences, étaient liées à des beautés réelles, … des sentimens vrais et délicats, que ce grand

(*) C'est *Bérénice* qui dit ce vers à *Antiochus*: *Visé*, … était dans le parterre, cria: *Qu'il parte.*

homme savait seul exprimer. Aussi, quan
trouvé des actrices capables de jouer Bé
elle a toujours été représentée avec de
applaudissemens; elle a fait verser des
mais la nature accorde presque aussi rare
talens nécessaires pour bien déclamer,
accorde le don de faire des tragédies digne
représentées. Les esprits justes et désir
les jugent dans le cabinet, mais les acteu
les font réussir au théâtre.

Racine eut le courage de ne céder à auc
critiques que l'on fit de Bérénice; il s'en
dans la gloire d'avoir fait une pièce to
d'un sujet dont aucun de ses rivaux, qu
pût être, n'aurait pu tirer deux ou trois
que dis-je? une seule qui eût pu conte
délicatesse de la cour de *Louis XIV*.

Ce qui fait bien connaître le cœur h
c'est que personne n'écrivit contre la B
de *Corneille* qu'on jouait en même temps,
cent critiques se déchaînaient contre la B
de *Racine*. Quelle en était la raison? c'e
sentait dans le fond de son cœur la sup
de ce style naturel, auquel personne ne
atteindre; on sentait que rien n'est plus a
de coudre ensemble des scènes ampoulé
et rien de plus difficile que de bien parler le
du cœur.

Racine, tant critiqué, tant pourſuivi par la médiocrité et par l'envie, a gagné à la longue tous les ſuffrages. Le temps ſeul a vengé ſa mémoire.

Nous avons vu des exemples non moins frappans de ce que peuvent la malignité et le préjugé. Adélaïde du Gueſclin fut rebutée dès le premier acte juſqu'au dernier. On s'eſt aviſé, après plus de trente années, de la remettre au théâtre, ſans y changer un ſeul mot, et elle y a eu le ſuccès le plus conſtant.

Dans toutes les actions publiques, la réuſſite dépend beaucoup plus des acceſſoires que de la choſe même. Ce qui entraîne tous les ſuffrages dans un temps, aliène tous les eſprits dans un autre. Il n'eſt qu'un ſeul genre pour lequel le jugement du public ne varie jamais, c'eſt celui de la ſatire groſſière qu'on mépriſe, même en s'en amuſant quelques momens; c'eſt cette critique acharnée et mercenaire d'ignorans, qui inſultent à prix fait aux arts qu'ils n'ont jamais pratiqués, qui dénigrent les tableaux du ſallon, ſans avoir ſu deſſiner, qui s'élèvent contre la muſique de *Rameau* ſans ſavoir ſolfier: miſérables bourdons qui vont de ruche en ruche ſe faire chaſſer par les abeilles laborieuſes.

J'ai vécu pour vous feule; et votre deftinée
Jufques à mon tombeau tient la mienne encha
Mais je vous l'avoûrai, ce n'eft pas fans h
Que je vois tant d'appas, de gloire, de grandeur,
D'un foldat de Scythie être ici le partage.

OBEIDE.

Après mon infortune, après l'indigne outrage
Qu'a fait à ma famille, à mon âge, à mon nom,
De l'immortel Cyrus un fatal rejeton;
De la cour à jamais lorfque tout me fépare,
Quand je dois tant haïr ce funefte Athamare;
Sans état, fans patrie, inconnue en ces lieux,
Tous les humains, Sulma, font égaux à mes y
Tout m'eft indifférent.

SULMA.

Ah! contrainte inutile!
Eft-ce avec des fanglots qu'on montre un cœur tranqui

OBEIDE.

Ceffe de m'arracher, en croyant m'éblouir,
Ce malheureux repos dont je cherche à jouir.
Au parti que je prends je me fuis condamnée.
Va, fi mon cœur m'appelle aux lieux où je fuis né
Ce cœur doit s'en punir: il fe doit impofer
Un frein qui le retienne, et qu'il n'ofe brifer.

SULMA.

D'un père infortuné victime volontaire,
Quels reproches, hélas! auriez-vous à vous fair

OBEIDE.

Je ne m'en ferai plus. Dieux! je vous le pro
Obéide à vos yeux ne rougira jamais.

SULMA.

Qui, vous!

OBEIDE.

Tout eſt fini. Mon père veut un gendre,
l déſigne Indatire, et je ſais trop l'entendre.
e fils de ſon ami doit être préféré.

SULMA.

'otre choix eſt donc fait?

OBEIDE.

Tu vois l'autel ſacré (*)
ue préparent déjà mes compagnes heureuſes,
gnorant de l'hymen les chaînes dangereuſes,
'ranquilles, ſans regrets, ſans cruel ſouvenir.

SULMA.

'où vient qu'à cet aſpect vous paraiſſez frémir?

SCENE II.

OBEIDE, SULMA, INDATIRE.

INDATIRE.

ET autel me rappelle en ces forêts ſi chères,
'u conduis tous mes pas, je dévance nos pères.
'e viens lire en tes yeux, entendre de ta voix,
ue ton heureux époux eſt nommé par ton choix:
'hymen eſt parmi nous le nœud que la nature
'orme entre deux amans de ſa main libre et pure.
hez les Perſans, dit-on, l'intérêt odieux,
es folles vanités, l'orgueil ambitieux,
e cent bizarres lois la contrainte importune,
oumettent triſtement l'amour à la fortune;

(*) De jeunes filles apportent l'autel, elles l'ornent de guirlan-
es de fleurs, et attachent des feſtons aux arbres qui l'entourent.

Ici le cœur fait tout, ici l'on vit pour soi;
D'un mercenaire hymen on ignore la loi,
On fait sa destinée. Une fille guerrière
De son guerrier chéri court la noble carrière;
Se plaît à partager ses travaux et son sort,
L'accompagne aux combats, et sait venger sa
Préfères-tu nos mœurs aux mœurs de ton empire?
La sincère Obéide aime-t-elle Indatire?

OBEIDE.

Je connais tes vertus, j'estime ta valeur,
Et de ton cœur ouvert la naïve candeur;
Je te l'ai déjà dit, je l'ai dit à mon père;
Et son choix et le mien doivent te satisfaire.

INDATIRE.

Non, tu sembles parler un langage étranger;
Et même en m'approuvant, tu viens de m'affliger.
Dans ses murs d'Ecbatane est-ce ainsi qu'on s'i
Obéide, est-il vrai qu'un astre tyrannique
Dans cette ville immense a pu te mettre au jour?
Est-il vrai que tes yeux brillèrent à la cour,
Et que l'on t'éleva dans ce riche esclavage,
Dont à peine en ces lieux nous concevons l'image?
Dis-moi, chère Obéide, aurais-je le malheur
Que le ciel t'eût fait naître au sein de la grandeur?

OBEIDE.

Ce n'est point ton malheur, c'est le mien... Ma
Ne me retrace plus cette trompeuse gloire.
Je l'oublie à jamais.

INDATIRE.

Plus ton cœur adoré
En perd le souvenir, plus je m'en souviendrai.
Vois-tu d'un œil content cet appareil rustique,
Le monument heureux de notre culte antique,

nos pères bientôt recevront les sermens
nt nos cœurs et nos dieux sont les sacrés garans?
éide, il n'a rien de la pompe inutile,
i fatigue ces dieux dans ta superbe ville;
n'a pour ornement que des tissus de fleurs,
ésens de la nature, images de nos cœurs.

OBEIDE.

, je crois que des cieux le grand et juste maître
éfère ce saint culte, et cet autel champêtre,
nos temples fameux que l'orgueil a bâtis.
s dieux qu'on y fait d'or y sont bien mal servis.

INDATIRE.

is-tu que ces Persans venus sur ces rivages
ulent voir notre fête et nos rians bocages?
r la main des vertus ils nous verront unis.

OBEIDE.

s Persans! ... que dis-tu? ... les Persans!

INDATIRE.

Tu frémis.

uelle pâleur, ô Ciel! sur ton front répandue!
s esclaves d'un roi peux tu craindre la vue?

OBEIDE.

, ma chère Sulma!

SULMA.

Votre père et le sien
ennent former ici votre éternel lien.

INDATIRE.

s parens, nos amis, tes compagnes fidelles,
ennent tous consacrer nos fêtes solennelles.

OBEIDE *à Sulma.*

lons ..... je l'ai voulu.

INDATIRE.

Son adorable fille eſt encore au-deſſus.
De ſon ſexe et du nôtre elle unit les vertus ;
Courageuſe et modeſte, elle eſt belle et l'ignore ;
Sans doute elle eſt d'un rang que chez elle on honore.
Son ame eſt noble au moins ; car elle eſt ſans orgueil,
Simple dans ſes diſcours, affable en ſon accueil.
Sans aviliſſement à tout elle s'abaiſſe ;
D'un père infortuné ſoulage la vieilleſſe,
Le conſole, le ſert, et craint d'apercevoir
Qu'elle va quelquefois par-delà ſon devoir.
On la voit ſupporter la fatigue obſtinée,
Pour laquelle on ſent trop qu'elle n'était point née.
Elle brille ſur-tout dans nos champêtres jeux,
Nobles amuſemens d'un peuple belliqueux.
Elle eſt de nos beautés l'amour et le modèle ;
Le ciel la récompenſe en la rendant plus belle.

HERMODAN.

Oui, je la crois, mon fils, digne de tant d'amour.
Mais d'où vient que ſon père admis dans ce ſéjour,
Plus formé qu'elle encore aux uſages des Scythes,
Adorateur des lois que nos mœurs ont preſcrites,
Notre ami, notre frère en nos cœurs adopté,
Jamais de ſon deſtin n'a rien manifeſté ?
Sur ſon rang, ſur les ſiens pourquoi ſe taire encore ?
Rougit-on de parler de ce qui nous honore ?
Et puis-je abandonner ton cœur trop prévenu
Au ſang d'un étranger qui craint d'être connu ?

INDATIRE.

Quel qu'il ſoit, il eſt libre, il eſt juſte, intrépide ;
Il m'aime, il eſt enfin le père d'Obéide.

HERMODAN.

Que je lui parle au moins.

INDATIRE.

Ah ! Sozame,
lle terreur fubite a donc frappé fon ame?
ıpagnes d'Obéide, allons à fon fecours.
(*les femmes Scythes fortent avec Indatire.*)

SCENE IV.

ZAME, HERMODAN, ATHAMARE,
HIRCAN, Scythes.

ATHAMARE.

YRÈS, demeurez tous....

SOZAME.

Voici donc de mes jours
jour le plus étrange et le plus effroyable.

ATHAMARE.

reconnais-tu bien?

SOZAME.

Quel fort impitoyable
conduit dans des lieux de retraite et de paix?
dois être content des maux que tu m'as faits.
indigne monarque avait profcrit ma tête;
ıs-tu la demander? malheureux, elle eft prête;
tremble pour la tienne. Apprends que tu te vois
un peuple équitable et redouté des rois.
lemeure étonné de l'audace inouïe
t'amène fi loin pour hafarder ta vie.

ATHAMARE.

ple jufte, écoutez; je m'en remets à vous:
ıeveu de Cyrus vous fait juge entre nous.

HERMODAN.

, neveu de Cyrus! et tu viens chez les Scythes!

ATHAMARE.

L'équité m'y conduit.... Vainement tu t'irrites,
Infortuné Sozame, à l'aspect imprévu
Du fatal ennemi par qui tu fus perdu.
Je te persécutai; ma fougueuse jeunesse
Offensa ton honneur, accabla ta vieillesse;
Un roi t'a dépouillé de tes biens, de ton rang;
Un jugement inique a poursuivi ton sang.
Scythes, ce roi n'est plus; et la première idée
Dont après son trépas mon ame est possédée,
Est de rendre justice à cet infortuné.
Oui, Sozame, à tes pieds les dieux m'ont amené,
Pour expier ma faute, hélas! trop pardonnable;
La suite en fut terrible, inhumaine, exécrable;
Elle accabla mon cœur; il la faut réparer:
Dans tes honneurs passés daigne à la fin rentrer.
Je partage avec toi mes trésors, ma puissance;
Ecbatane est du moins sous mon obéissance;
C'est tout ce qui demeure aux enfans de Cyrus;
Tout le reste a subi les lois de Darius.
Mais je suis assez grand, si ton cœur me pa[illegible]
Ton amitié, Sozame, ajoute à ma couronne.
Nul monarque avant moi sur le trône affermi
N'a quitté ses Etats pour chercher un ami;
Je donne cet exemple, et ton maître te prie;
Entends sa voix, entends la voix de ta patrie;
Cède aux vœux de ton roi, qui vient te [illegible]
Cède aux pleurs qu'à tes yeux mes remords [illegible]

HERMODAN.

Je me sens attendri d'un spectacle si rare.

SOZAME.

Tu ne me séduis point, généreux Athamare.
Si le repentir seul avait pu t'amener,

Malgré tous mes affronts je faurais pardonner.
'u fais quel eft mon cœur, il n'eft point inflexible;
Lais je lis dans le tien; je le connais fenfible.
vois trop les chagrins dont il eft défolé;
t ce n'eft pas pour moi que tes pleurs ont coulé.
n'eft plus temps; adieu. Les champs de la Scythie
Le verront achever ma languiffante vie.
ıftruit bien chèrement, trop fier et trop bleffé,
our vivre dans ta cour où tu m'as offenfé,
e mourrai libre ici.... Je me tais; rends-moi grace
ne pas révéler ta dangereufe audace.
, courons chercher et ma fille et ton fils.

HERMODAN.

'iens, redoublons les nœuds qui nous ont tous unis.

SCENE V.

ATHAMARE, HIRCAN.

ATHAMARE.

: demeure immobile. O Ciel! ô deftinée!
ion fatale à me perdre obftinée!
l n'eft plus temps, dit-il: il a pu fans pitié
'oir fon roi repentant, fon maître humilié.
ni, quand nous percions cette horde affemblée,
i vu près de l'autel une femme voilée,
'on a foudain fouftraite à mon œil égaré.
l eft donc cet autel de guirlandes paré?
elle était cette fête en ces lieux ordonnée?
ıni brûlaient ici les flambeaux d'hyménée?
el! quel temps je prenais! à cet afpect d'horreur
es remords douloureux fe changent en fureur.
li Dieux, s'il était vrai!

ATHAMARE.

L'équité m'y conduit.... Vainement tu t'irrites,
Infortuné Sozame, à l'aspect imprévu
Du fatal ennemi par qui tu fus perdu.
Je te persécutai; ma fougueuse jeunesse
Offensa ton honneur, accabla ta vieillesse;
Un roi t'a dépouillé de tes biens, de ton rang;
Un jugement inique a poursuivi ton sang.
Scythes, ce roi n'est plus; et la première idée
Dont après son trépas mon ame est possédée,
Est de rendre justice à cet infortuné.
Oui, Sozame, à tes pieds les dieux m'ont amen
Pour expier ma faute, hélas! trop pardonnable;
La suite en fut terrible, inhumaine, exécrable;
Elle accabla mon cœur; il la faut réparer:
Dans tes honneurs passés daigne à la fin rentrer.
Je partage avec toi mes trésors, ma puissance;
Ecbatane est du moins sous mon obéissance;
C'est tout ce qui demeure aux enfans de Cyrus;
Tout le reste a subi les lois de Darius.
Mais je suis assez grand, si ton cœur me
Ton amitié, Sozame, ajoute à ma couronne.
Nul monarque avant moi sur le trône affermi
N'a quitté ses Etats pour chercher un ami;
Je donne cet exemple, et ton maître te prie;
Entends sa voix, entends la voix de ta patrie;
Cède aux vœux de ton roi, qui vient te rapp
Cède aux pleurs qu'à tes yeux mes remords font

HERMODAN.

Je me sens attendri d'un spectacle si rare.

SOZAME.

Tu ne me séduis point, généreux Athamare.
Si le repentir seul avait pu t'amener,

Malgré tous mes affronts je ſaurais pardonner.
'u ſais quel eſt mon cœur, il n'eſt point inflexible;
Mais je lis dans le tien; je le connais ſenſible.
e vois trop les chagrins dont il eſt déſolé;
t ce n'eſt pas pour moi que tes pleurs ont coulé.
 n'eſt plus temps; adieu. Les champs de la Scythie
Me verront achever ma languiſſante vie.
nſtruit bien chèrement, trop fier et trop bleſſé,
our vivre dans ta cour où tu m'as offenſé,
e mourrai libre ici.... Je me tais; rends-moi grace
'e ne pas révéler ta dangereuſe audace.
mi, courons chercher et ma fille et ton fils.

H E R M O D A N.

'iens, redoublons les nœuds qui nous ont tous unis.

S C E N E V.

A T H A M A R E, H I R C A N.

A T H A M A R E.

E demeure immobile. O Ciel! ô deſtinée!
 paſſion fatale à me perdre obſtinée!
 n'eſt plus temps, dit-il: il a pu ſans pitié
oir ſon roi repentant, ſon maître humilié.
mi, quand nous percions cette horde aſſemblée,
ai vu près de l'autel une femme voilée,
 i ſoudain ſouſtraite à mon œil égaré.
i eſt donc cet autel de guirlandes paré?
uelle était cette fête en ces lieux ordonnée?
our qui brûlaient ici les flambeaux d'hyménée?
iel! quel temps je prenais! à cet aſpect d'horreur
Les remords douloureux ſe changent en fureur.
rands Dieux, s'il était vrai!

Combattent faiblement l'illusion fatale
Dont le charme trompeur a fasciné toujours
Des yeux accoutumés à la pompe des cours.
Voilà ce qui tantôt, rappelant mes alarmes,
A rouvert un moment la source de mes larmes.

HERMODAN.

Que peux-tu craindre ici? qu'a-t-elle à regrett
Nous valons pour le moins ce qu'elle a su quitt
Elle est libre avec nous, applaudie, honorée;
D'aucuns soins dangereux sa paix n'est altérée.
La franchise qui règne en notre heureux séjour,
Fait mépriser les fers et l'orgueil de ta cour.

SOZAME.

Je mourrais trop content, si ma chère Obéide
Haïssait comme moi cette cour si perfide.
Pourra-t-elle en effet penser dans ses beaux ans,
Ainsi qu'un vieux soldat détrompé par le temps!
Tu connais, cher ami, mes grandeurs éclipsées
Et mes soupçons présens, et mes douleurs passées
Cache-les à ton fils; et que de ses amours
Mes chagrins inquiets n'altèrent point le cours.

HERMODAN.

Va, je te le promets; mais apprends qu'on devi
Dans ces rustiques lieux ton illustre origine.
Tu n'en es pas moins cher à nos simples esprit
Je tairai tout le reste, et sur-tout à mon fils:
Il s'en alarmerait.

HIRCAN.

ais si vous écoutiez.....

ATHAMARE.

Non.... je n'écoute qu'elle.

HIRCAN.

tendez.

ATHAMARE.

Que j'attende? et que de la cruelle,
uelque rival indigne, à mes yeux possesseur,
isulte mon amour, outrage mon honneur!
ue du bien qu'il m'arrache il soit en paix le maître!
lais trop tôt, cher ami, je m'alarme peut-être.
on père à ce vil choix pourra-t-il la forcer?
ntre un Scythe et son maître a-t-elle à balancer?
ans son cœur autrefois j'ai vu trop de noblesse
our croire qu'à ce point son orgueil se rabaisse.

HIRCAN.

ais si dans ce choix même elle eût mis sa fierté?

ATHAMARE.

ce doute offensant je suis trop irrité.
lons: si mes remords n'ont pu fléchir son père,
il méprise mes pleurs.... qu'il craigne ma colère.
sais qu'un prince est homme, et qu'il peut s'égarer;
ais lorsqu'au repentir facile à se livrer,
connaissant sa faute et s'oubliant soi-même,
va jusqu'à blesser l'honneur du rang suprême,
land il répare tout, il faut se souvenir
e s'il demande grâce, il la doit obtenir.

Fin du second acte.

Il paraît accablé d'une douleur profonde:
Peut-être eſt-ce un banni qui ſe dérobe au monde,
Un illuſtre exilé, qui dans nos régions
Fuit une cour féconde en révolutions.
Nos pères en ont vu, qui loin de ces naufrages,
Raſſaſiés de trouble, et fatigués d'orages,
Préféraient de nos mœurs la groſſière âpreté
Aux attentats commis avec urbanité.
Celui-ci paraît fier, mais ſenſible, mais tendre;
Il veut cacher les pleurs que je l'ai vu répandre.

HERMODAN *à Sozame.*

Ses pleurs me ſont ſuſpects, ainſi que ſes préſens.
Pardonne à mes ſoupçons, mais je crains les Perſans.
Ces eſclaves brillans veulent au moins ſéduire.
Peut-être c'eſt à toi qu'on cherche encore à nuire;
Peut-être ton tyran, par ta fuite trompé,
Demande ici ton ſang à ſa rage échappé.
D'un prince quelquefois le malheureux miniſtre
Pleure en obéiſſant à ſon ordre ſiniſtre.

SOZAME.

Oubliant tous les rois dans ces heureux climats,
Je ſuis oublié d'eux, et je ne les crains pas.

INDATIRE *à Sozame.*

Nous mourrions à tes pieds, avant qu'un téméraire
Pût manquer ſeulement de reſpect à mon père.

LE SCYTHE.

S'il vient pour te trahir, va, nous l'en punirons.
Si c'eſt un exilé, nous le protégerons.

INDATIRE.

Ouvrons en paix nos cœurs à la pure alégreſſe.
Que nous fait d'un Perſan la joie ou la triſteſſe?
Et qui peut chez le Scythe envoyer la terreur?
Ce mot honteux de crainte a révolté mon cœur.

Mon

HIRCAN.

ıis ſi vous écoutiez.....

ATHAMARE.

Non.... je n'écoute qu'elle.

HIRCAN.

:endez.

ATHAMARE.

Que j'attende? et que de la cruelle,
elque rival indigne, à mes yeux poſſeſſeur,
ìılte mon amour, outrage mon honneur!
:e du bien qu'il m'arrache il ſoit en paix le maître!
:rop tôt, cher ami, je m'alarme peut-être.
n père à ce vil choix pourra-t-il la forcer?
ìtre un Scythe et ſon maître a-t-elle à balancer?
ı ſon cœur autrefois j'ai vu trop de nobleſſe
croire qu'à ce point ſon orgueil ſe rabaiſſe.

HIRCAN.

ıis ſi dans ce choix même elle eût mis ſa fierté?

ATHAMARE.

ce doute offenſant je ſuis trop irrité.
ons: ſi mes remords n'ont pu fléchir ſon père,
l mépriſe mes pleurs.... qu'il craigne ma colère.
ſais qu'un prince eſt homme, et qu'il peut s'égarer;
is lorſqu'au repentir facile à ſe livrer,
connaiſſant ſa faute et s'oubliant ſoi-même,
va juſqu'à bleſſer l'honneur du rang ſuprême,
and il répare tout, il faut ſe ſouvenir
e s'il demande grâce, il la doit obtenir.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIER

ATHAMARE, HIRCAN.

ATHAMARE.

QUOI! c'était Obéide! Ah! j'ai tout pressenti;
Mon cœur désespéré m'avait trop averti:
C'était elle, grands Dieux!

HIRCAN.

Ces compagnes tr
Rappelaient ses esprits sur ses lèvres l.

ATHAMARE.

Elle était en danger? Obéide!

HIRCAN.

Oui, Seigneur;
Et ranimant à peine un reste de chaleur,
Dans ces cruels momens, d'une voix affaiblie,
Sa bouche a prononcé le nom de la Médie.
Un Scythe me l'a dit, un Scythe qu'autrefois
La Médie avait vu combattre sous nos lois.
Son père et son époux sont encore auprès d'elle.

ATHAMARE.

Qui? son époux, un Scythe?

HIRCAN.

Eh quoi! cette nou
A votre oreille encor, Seigneur, n'a pu voler?

ATHAMARE.

Eh! qui des miens, hors toi, m'ose jamais parle
De mes honteux secrets quel autre a pu s'instruire
Son époux, me dis-tu?

HIRCAN.

Le vaillant Indatire,
Jeune, et de ces cantons l'efpérance et l'honneur,
Lui jurait ici même une éternelle ardeur,
Sous ces mêmes cyprès, à cet autel champêtre,
Aux clartés des flambeaux que j'ai vu difparaître.
Vous n'étiez pas encore arrivé vers l'autel
Qu'un long treffaillement, fuivi d'un froid mortel,
A fermé les beaux yeux d'Obéide oppreffée.
Des filles de Scythie une foule empreffée
La portait en pleurant fous ces ruftiques toits,
Afile malheureux dont fon père a fait choix.
Ce vieillard la fuivait d'une démarche lente,
Sous le fardeau des ans affaiblie et pefante,
Quand vous avez fur vous attiré fes regards.

ATHAMARE.

Mon cœur à ce récit, ouvert de toutes parts,
De tant d'impreffions fent l'atteinte fubite.
Dans fes derniers replis un tel combat s'excite
Que fur aucun parti je ne puis me fixer;
Et je démêle mal ce que je puis penfer.
Mais d'où vient qu'en ce temple Obéide rendue,
En touchant cet autel eft tombée éperdue?
Parmi tous ces pafteurs elle aura d'un coup d'œil
Reconnu des Perfans le faftueux orgueil.
Ma préfence à fes yeux a montré tous mes crimes,
Mes amours emportés, mes feux illégitimes;
A l'affreufe indigence un père abandonné,
Par un monarque injufte à la mort condamné,
Sa fuite, fon féjour en ce pays fauvage,
Cette foule de maux qui font tous mon ouvrage.
Elle aura raffemblé ces objets de terreur;
Elle imite fon père, et je lui fais horreur.

HIRCAN.

Un tel faififfement, ce trouble involontaire,
Pourraient-ils annoncer la haine et la colère?
Les foupirs, croyez-moi, font la voix des dou
Et les yeux irrités ne verfent point de pleu

ATHAMARE.

Ah! lorfqu'elle m'a vu, fi fon ame furprife
D'une ombre de pitié s'était au moins éprife;
Si, lifant dans mon cœur, fon cœur eût épr
Un tumulte fecret faiblement élevé!....
Si l'on me pardonnait! tu me flattes;
Ami, tu prends pitié des erreurs de it
Qu'ai-je fait, que ferai-je, et quel fera mon
Mon afpect en tout temps lui porta donc la m
Mais, dis-tu, dans le mal qui menaçait fa
Sa bouche a prononcé le nom de fa patrie?

HIRCAN.

Elle l'aime, fans doute.

ATHAMARE.

Ah! pour me fecou
C'eft une arme du moins qu'elle daigne m'offr
Elle aime fa patrie,....elle époufe Indatire!.
Va, l'honneur dangereux où le barbare afpire
Lui coûtera bientôt un fanglant repentir.
C'eft un crime trop grand pour ne le pas pun

HIRCAN.

Penfez-vous être encor dans les murs d'Ecbat
Là votre voix décide, elle abfout ou condamn
Ici vous péririez. Vous êtes dans des lieux
Que jadis arrofa le fang de vos aïeux.

ATHAMARE.

Eh bien, j'y périrai.

HIRCAN.

Quelle fatale ivresse!
›s passions! trop aveugle jeunesse!
duis-tu les cœurs à leurs penchans livrés?

ATHAMARE.

is-je donc paraître [illegible] ces champs abhorrés?
ire passe dans le fond du théâtre à la tête d'une troupe de guerriers.)
ut le fer en main cette troupe rustique?

HIRCAN.

dit qu'en ces lieux c'est un usage antique.
de simples jeux par le temps consacrés,
›s jours de l'hymen noblement célébrés.
›urs jeux sont guerriers, la valeur les apprête;
› y préside, il s'avance à leur tête.
› sexe est exclu de ces solennités;
mœurs de ce peuple ont des sévérités
urraient des Persans condamner la licence.

ATHAMARE.

Dieux! vous me voulez conduire en sa présence.
›te du moins m'apprend que vos secours
Iipé l'orage élevé sur ses jours.
es yeux la verront.

HIRCAN.

Oui, Seigneur, Obéide
› vers la cabane où son père réside.

ATHAMARE.

le; je la vois. Tâche de désarmer
malheureux que je n'ai pu calmer. . . . .
umes! des roseaux! voilà donc sa retraite!
ut-être elle y vit tranquille et satisfaite.
. . . .

HIRCAN.

Un tel faisissement, ce trouble involontaire,
Pourraient-ils annoncer la haine et la colère?
Les soupirs, croyez-moi, sont la voix des douleurs;
Et les yeux irrités ne versent point de pleurs.

ATHAMARE.

Ah! lorsqu'elle m'a vu, si son ame surprise
D'une ombre de pitié s'était au moins éprise,
Si, lisant dans mon cœur, son cœur eût éprouvé
Un tumulte secret faiblement élevé!....
Si l'on me pardonnait! tu me flattes peut-être.
Ami, tu prends pitié des erreurs de ton maître.
Qu'ai-je fait, que ferai-je, et quel sera mon sort?
Mon aspect en tout temps lui porta donc la mort!
Mais, dis-tu, dans le mal qui menaçait sa vie,
Sa bouche a prononcé le nom de sa patrie?

HIRCAN.

Elle l'aime, sans doute.

ATHAMARE.

Ah! pour me secourir
C'est une arme du moins qu'elle daigne m'offrir.
Elle aime sa patrie,.... elle épouse Indatire!....
Va, l'honneur dangereux où le barbare aspire,
Lui coûtera bientôt un sanglant repentir.
C'est un crime trop grand pour ne le pas punir.

HIRCAN.

Pensez-vous être encor dans les murs d'Ecbatane?
Là votre voix décide, elle absout ou condamne.
Ici vous péririez. Vous êtes dans des lieux
Que jadis arrosa le sang de vos aïeux.

ATHAMARE.

Eh bien, j'y périrai.

HIRCAN.

Quelle fatale ivresse!
e des passions! trop aveugle jeunesse!
Où conduis-tu les cœurs à leurs penchans livrés?

ATHAMARE.

Qui vois-je donc paraître [illegible] ces champs abhorrés?
Indatire passe dans le fond du théâtre à la tête d'une troupe de guerriers.)
Que veut le fer en main cette troupe rustique?

HIRCAN.

On m'a dit qu'en ces lieux c'est un usage antique.
e sont de simples jeux par le temps consacrés,
ans les jours de l'hymen noblement célébrés.
ous leurs jeux sont guerriers, la valeur les apprête;
ndatire y préside, il s'avance à leur tête.
out le sexe est exclu de ces solennités;
t les mœurs de ce peuple ont des sévérités
ui pourraient des Persans condamner la licence.

ATHAMARE.

rands Dieux! vous me voulez conduire en sa présence.
ette fête du moins m'apprend que vos secours
nt dissipé l'orage élevé sur ses jours.
ui, mes yeux la verront.

HIRCAN.

Oui, Seigneur, Obéide
arche vers la cabane où son père réside.

ATHAMARE.

'est elle; je la vois. Tâche de désarmer
e père malheureux que je n'ai pu calmer....
es chaumes! des roseaux! voilà donc sa retraite!
h! peut-être elle y vit tranquille et satisfaite.
t moi....

SCENE II.

OBEIDE, SULMA, ATHAMARE.

ATHAMARE.

Non, demeurez, ne vous détournez
De vos regards du moins honorez mon trépas:
Qu'à vos genoux tremblans un malheureux périsse.

OBEIDE.

Ah! Sulma, qu'en tes bras mon désespoir finisse,
C'en est trop.... Laisse-moi, fatal persécu ;
Va, c'est toi qui reviens pour m'arracher le

ATHAMARE.

Ecoute un seul moment.

OBEIDE.

Et le dois-je,
Dans l'état où je suis, que peut dire Atha ?

ATHAMARE.

Que l'amour m'a conduit du trône en tes forêts,
Qu'épris de tes vertus, honteux de mes forfaits,
Désespéré, soumis, mais furieux encore,
J'idolâtre Obéide autant que je m'abhorre.
Ah! ne détourne point tes regards effrayés:
Il me faut ou mourir ou régner à tes pieds.
Frappe, mais entends-moi. Tu sais déjà peut-être
Que de mon sort enfin les dieux m'ont rendu maître;
Que Smerdis et ma femme, en un même tombeau,
De mon fatal hymen ont éteint le flambeau;
Qu'Echatane est à moi.... Non, pardonne, Obéide;
Echatane est à toi: l'Euphrate, la Perside,
Et la superbe Egypte, et les bords indiens
Seraient à tes genoux, s'ils pouvaient être aux miens.

Mais mon trône et ma vie, et toute la nature
Sont d'un trop faible prix pour payer ton injure.
Ton grand cœur, Obéide, ainsi que ta beauté,
Est au-dessus d'un rang dont il n'est point flatté:
Que la pitié du moins le désarme et le touche.
Les climats où tu vis l'ont-ils rendu farouche?
O cœur né pour aimer, ne peux-tu que haïr?
Image de nos dieux, ne sais-tu que punir?
Ils savent pardonner. Va, ta bonté doit plaindre
Ton criminel amant que tu vois sans le craindre.

OBEIDE.

Que m'as-tu dit, cruel? et pourquoi de si loin
Viens-tu de me troubler prendre le triste soin,
Tenter dans ces forêts ma misère tranquille,
Et chercher un pardon.... qui serait inutile?
Quand tu m'osas aimer pour la première fois,
Ton roi d'un autre hymen t'avait prescrit les lois.
Par un crime à mon cœur tu ne pouvais prétendre;
Par un crime plus grand je ne saurais t'entendre.
Ne fais point sur mes sens d'inutiles efforts:
Tu me vois aujourd'hui ce que tu fus alors.
Sous la loi de l'hymen Obéide respire,
Prends pitié de mon sort.... et respecte Indatire.

ATHAMARE.

Un Scythe! un vil mortel!

OBEIDE.

Pourquoi méprises-tu
Un homme, un citoyen.... qui te passe en vertu?

ATHAMARE.

Il ne m'eût égalé si j'avais pu te plaire.
Tu m'aurais des vertus applani la carrière;
Ton amant deviendrait le premier des humains.
Mon sort dépend de toi; mon ame est dans tes mains;

J'ai vécu pour vous feule; et votre deftinée
Jufques à mon tombeau tient la mienne enchaînée.
Mais je vous l'avoûrai, ce n'eft pas fans horreur
Que je vois tant d'appas, de gloire, de grandeur,
D'un foldat de Scythie être ici le partage.

OBEIDE.

Après mon infortune, après l'indigne outrage
Qu'a fait à ma famille, à mon âge, à mon nom,
De l'immortel Cyrus un fatal rejeton;
De la cour à jamais lorfque tout me fépare,
Quand je dois tant haïr ce funefte Athamare;
Sans état, fans patrie, inconnue en ces lieux,
Tous les humains, Sulma, font égaux à mes yeux;
Tout m'eft indifférent.

SULMA.

Ah! contrainte inutile!
Eft-ce avec des fanglots qu'on montre un cœur tranquile?

OBEIDE.

Ceffe de m'arracher, en croyant m'éblouir,
Ce malheureux repos dont je cherche à jouir.
Au parti que je prends je me fuis condamnée.
Va, fi mon cœur m'appelle aux lieux où je fuis née,
Ce cœur doit s'en punir: il fe doit impofer
Un frein qui le retienne, et qu'il n'ofe brifer.

SULMA.

D'un père infortuné victime volontaire,
Quels reproches, hélas! auriez-vous à vous faire?

OBEIDE.

Je ne m'en ferai plus. Dieux! je vous le promets.
Obéide à vos yeux ne rougira jamais.

SULMA.

Qui, vous!

ATHAMARE.

Tes mains n'ont point encore
:mé l'indigne nœud dont un Scythe s'honore.

OBEIDE.

i fait ferment au ciel.

ATHAMARE.

Il ne le reçoit pas ;
ſt pour l'anéantir qu'il a guidé mes pas.

OBEIDE.

!... c'eſt pour mon malheur....

ATHAMARE.

Obtiendrais-tu d'un père
'il laiſſât libre au moins une fille ſi chère,
: ſon cœur envers moi ne fût point endurci,
ju'il ceſſât enfin de s'exiler ici ?
-lui....

OBEIDE.

N'y compte pas. Le choix que j'ai dû faire
'enait un parti conforme à ma miſère :
ſt fait, mon honneur ne peut le démentir,
Sozame jamais n'y pourrait conſentir.
vertu t'eſt connue ; elle eſt inébranlable.

ATHAMARE.

: l'eſt dans la haine ; et lui ſeul eſt coupable.

OBEIDE.

ne le fus que trop ; tu l'es de me revoir,
m'aimer, d'attendrir un cœur au déſeſpoir.
ructeur malheureux d'une triſte famille,
ſe pleurer en paix et le père et la fille.
ient, ſors.

ATHAMARE.

Je ne puis.

Un mot peut la changer : l'amour la fit coupable,
L'amour au monde entier la rendrait respectable.

OBEIDE.

Ah! que n'eus-tu plutôt ces nobles sentimens,
Athamare!

ATHAMARE.

Obéide! il en est encor temps.
De moi, de mes Etats, auguste Souveraine,
Viens embellir cette ame esclave de la tienne,
Viens régner.

OBEIDE.

Puisses-tu loin de mes tristes yeux
Voir ton règne honoré de la faveur des dieux!

ATHAMARE.

Je n'en veux point sans toi.

OBEIDE.

Ne vois plus que ta gloire.

ATHAMARE.

Elle était de t'aimer.

OBEIDE.

Périsse la mémoire
De mes malheurs passés, de tes cruels amours.

ATHAMARE.

Obéide à la haine a consacré ses jours!

OBEIDE.

Mes jours étaient affreux : si l'hymen en dispose,
Si tout finit pour moi, toi seul en es la cause;
Toi seul as préparé ma mort dans ces déserts.

ATHAMARE.

Je t'en viens arracher.

OBEIDE.

Rien ne rompra mes fers;
Je me les suis donnés.

ATHAMARE.

Tes mains n'ont point encore
mé l'indigne nœud dont un Scythe s'honore.

OBEIDE.

fait serment au ciel.

ATHAMARE.

Il ne le reçoit pas ;
t pour l'anéantir qu'il a guidé mes pas.

OBEIDE.

... c'est pour mon malheur....

ATHAMARE.

Obtiendrais-tu d'un père
l laissât libre au moins une fille si chère,
son cœur envers moi ne fût point endurci,
u'il cessât enfin de s'exiler ici ?
lui....

OBEIDE.

N'y compte pas. Le choix que j'ai dû faire
enait un parti conforme à ma misère :
t fait, mon honneur ne peut le démentir,
ozame jamais n'y pourrait consentir.
ertu t'est connue ; elle est inébranlable.

ATHAMARE.

l'est dans la haine ; et lui seul est coupable.

OBEIDE.

ne le fus que trop ; tu l'es de me revoir,
n'aimer, d'attendrir un cœur au désespoir.
ructeur malheureux d'une triste famille,
e pleurer en paix et le père et la fille.
ent, sors.

ATHAMARE.

Je ne puis.

OBEIDE.

Sors, ne l'irrite pas.

ATHAMARE.

Non, tous deux à l'envi donnez-moi le trépas.

OBEIDE.

Au nom de mes malheurs et de l'amour funeste
Qui des jours d'Obéide empoisonne le reste,
Fuis ; ne l'outrage plus par ton fatal aspect.

ATHAMARE.

Juge de mon amour ; il me force au respect.
J'obéis. . Dieux puissans qui voyez mon offense,
Secondez mon amour et guidez ma vengeance.

SCENE III.

SOZAME, OBEIDE, SULMA

SOZAME.

Eh quoi ! notre ennemi nous poursuivra
Il vient flétrir ici les derniers de mes jou
Qu'il ne se flatte pas que le déclin de l'âge
Rende un père insensible à ce nouvel outrage.

OBEIDE.

Mon père.... il vous respecte.... il ne me verra
Pour jamais à le fuir mes vœux sont résolus.

SOZAME.

Indatire est à toi.

OBEIDE.

Je le sais.

SOZAME.

Ton suffrage,
Dépendant de toi seule, a reçu son hommage.

OBEIDE.

vous plaire u moins.... j'ai cru que sans fierté
de votre ami devait être accepté.

SOZAME.

ce qu'Athamare à ma honte propose
de ces Persans dont son pouvoir dispose?

OBEIDE.

il pu demander?

SOZAME.

De violer ma foi,
r tes liens, de le suivre avec toi,
ma vieillesse à ma retraite obscure,
r chez lui le prix de ton parjure,
er par la honte une ombre de grandeur.

OBEIDE.

it recevez-vous cette offre?

SOZAME.

Avec horreur.
e, au repentir il n'est aucune voie.
hant dans nos jeux, plein d'amour et de joie,
en tes bras par son père conduit,
ur le plus pur attend le digne fruit;
en doit altérer l'innocente alégresse.
ythes sont humains et simples sans bassesse;
urs naïves mœurs ont de la dureté;
les trompe point avec impunité;
tout de leurs lois vengeurs impitoyables,
it jamais, ma fille, épargné des coupables.

OBEIDE.

ir, vous vous borniez à me persuader;
première fois, pourquoi m'intimider?
avez si du sort bravant les injustices,
depuis quatre ans d'assez grands sacrifices;

SCENE III.

OBÉIDE, SULMA, INDATIRE, SOZAME, HERMODAN. (*Des filles couronnées de fl , et des Scythes sans armes, font un demi-cercle l'autel.*)

HERMODAN.

Voici l'autel sacré,
L'autel de la nature à l'amour préparé,
Où je fis mes fermens, où jurèrent nos pères.
(*à Obéide.*)
Nous n'avons point ici de plus pompeux m
Notre culte, Obéide, eft fimple comme n

SOZAME *à Obéide.*

De la main de ton père accepte ton époux.
(*Obéide et Indatire mettent la main fur l'autel.*)

INDATIRE.

Je jure à ma patrie, à mon père, à moi-même,
A nos dieux éternels, à cet objet que j'aime,
De l'aimer encor plus quand cet heureux
Aura mis Obéide aux mains de fon amant;
Et toujours plus épris, et toujours plus fidelle,
De vivre, de combattre et de mourir pour elle.

OBEIDE.

Je me foumets, grands Dieux, à vos auguftes
Je jure d'être à lui.... Ciel! qu'eft-ce que je
(*ici Athamare et des Perfans paraiffent.*)

SULMA.

Ah! Madame.

OBEIDE.

Je meurs, qu'on m'emporte.

INDATIRE.

OBEIDE.

ıreuſe ! . . . jamais je ne l'ai tant chérie.

SULMA.

:- moi votre cœur, je le mérite.

OBEIDE.

Hélas !

r découvrirais que d'horribles combats,
ndrait trop ta vue et ta plainte importune.
les maux, Sulma, que nous fait la fortune ;
:ſt de plus grands dont le poiſon cruel,
é par nos mains, porte un coup plus mortel.
orſque dans l'exil à mon âge on raſſemble,
uu ſort ſi beau, tant de malheurs enſemble,
e tous leurs aſſauts viennent ſe réunir,
r, un faible cœur les peut-il ſoutenir ?

SULMA.

ne. . . . un grand prince. . . .

OBEIDE.

Ah ! fatal Athamare !
lémon t'a conduit dans ce ſéjour barbare ?
a fait Obéide ? et pourquoi découvrir
.it long-temps caché qui me feſait mourir ?
ıoi renouvelant ma honte et ton injure,
; funeſtes mains déchirer ma bleſſure ?

SULMA.

ne, c'en eſt trop, c'eſt trop vous immoler
préjugés vains qui viennent vous troubler,
.humaines lois d'une horde étrangère,
un père exilé chargea votre miſère.
! contre les rois ſon trop juſte courroux
:a donc jamais retombé que ſur vous !
l vous le conſolez, faut-il qu'il vous opprime ?
ſa protectrice, et non pas ſa victime.

Athamare eſt vaillant; et de braves ſoldats
Ont juſqu'en ces déſerts accompagné ſes pas.
Athamare, après tout, n'eſt-il pas votre maître?

OBEIDE.

Non.

SULMA.

C'eſt en ſes Etats que le ciel vous fit naître.
N'a-t-il donc pas le droit de briſer un lien,
L'opprobre de la Perſe, et le vôtre et le ſien?
M'en croirez-vous? partez, marchez ſous ſa co
Si vous avez d'un père accompagné la fuite,
Il eſt temps à la fin qu'il vous ſuive à ſon tour;
Qu'il renonce à l'orgueil de dédaigner ſa cour;
Que ſa douleur farouche, à vous perdre obſtinée,
Ceſſe enfin de lutter contre ſa deſtinée.

OBEIDE.

Non, ce parti ſerait injuſte et dangereux,
Il coûterait du ſang; le ſuccès eſt douteux;
Mon père expirerait de douleur et de rage....
Enfin l'hymen eſt fait.... je ſuis dans l'eſclavage.
L'habitude à ſouffrir pourra fortifier
Mon courage éperdu qui craignait de plier.

SULMA.

Vous pleurez cependant, et votre œil qui s'égare
Parcourt avec horreur cette enceinte barbare,
Ces chaumes, ces déſerts, où des pompes des rois
Je vous vis deſcendue aux plus humbles emplois;
Où d'un vain repentir le trait inſupportable
Déchire de vos jours le tiſſu mépriſable....
Que vous reſtera-t-il? hélas!

OBEIDE.

Le déſeſpoir.

SULMA.

état affreux que faire?

OBEIDE.

Mon devoir.

ır de le remplir, le fecret témoignage
'ertu fe rend, qui foutient le courage,
en eft le prix, et que j'ai dans mon cœur,
lra lieu de tout, et même du bonheur.

Fin du troifième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE

ATHAMARE, HIRCAN.

ATHAMARE.

PENSES-TU qu'Indatire osera me parler?

HIRCAN.

Il l'osera, Seigneur.

ATHAMARE.

Qu'il vienne..... il doit

HIRCAN.

Les Scythes, croyez-moi, connaissent peu la
Mais d'un tel désespoir votre ame est-elle
Que vous avilissiez l'honneur de votre rang,
Le sang du grand Cyrus mêlé dans votre sang,
Et d'un trône si saint le droit inviolable,
Jusqu'à vous compromettre avec un misérable,
Qu'on verrait, si le sort l'envoyait parmi nous,
A vos premiers suivans ne parler qu'à genoux;
Mais qui, sur ses foyers, peut avec insolence
Braver impunément un prince et sa puissance?

ATHAMARE.

Je m'abaisse, il est vrai; mais je veux tout
Je descendrais plus bas pour la mieux
Ma honte est de la perdre; et ma gloire
Serait de m'avilir pour m'élever vers elle.
Penses-tu qu'Indatire en sa grossièreté
Ait senti comme moi le prix de sa beauté?
Un Scythe aveuglément suit l'instinct qui le guide;
Ainsi qu'une autre femme il épouse Obéide.

r, la jalousie et ses emportemens
point dans ces climats apporté leurs tourmens.
es vils citoyens l'insensible rudesse,
onnaissant l'hymen, ignore la tendresse.
ces grossiers humains sont indignes d'aimer.

HIRCAN.

vers vous dément; le ciel sait animer
mêmes passions tous les êtres du monde.
même limon la nature féconde,
ın modèle égal ayant fait les humains,
à l'infini les traits de ses desseins,
nd de l'homme reste, il est par-tout le même:
a, Scythe, Indien, tout défend ce qu'il aime.

ATHAMARE.

défendrai donc, je saurai le garder.

HIRCAN.

hazardez beaucoup.

ATHAMARE.

Et que puis-je hasarder?
ie? elle n'est rien sans l'objet qu'on m'arrache:
nom? quoi qu'il arrive, il restera sans tache:
amis? ils ont trop de courage et d'honneur
ne pas immoler sous le glaive vengeur
grestes guerriers dont l'audace indiscrète
ait inquiéter leur marche et leur retraite.

HIRCAN.

ourront à vos pieds, et vous n'en doutez pas.

ATHAMARE.

acront avec moi..... Qui tourne ici ses pas?

HIRCAN.

eur, je le connais, c'est lui, c'est Indatire.

ATHAMARE.

: que loin de moi ma garde se retire,

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ATHAMARE, HIRCAN.

ATHAMARE.

Penses-tu qu'Indatire osera me parler ?

HIRCAN.

Il l'osera, Seigneur.

ATHAMARE.

Qu'il vienne..... il doit

HIRCAN.

Les Scythes, croyez-moi, connaissent peu
Mais d'un tel désespoir votre
Que vous avilissiez l'honneur de v e ;
Le sang du grand Cyrus mêlé s votre ;
Et d'un trône si saint le droit inviolable,
Jusqu'à vous compromettre avec un misérable,
Qu'on verrait, si le sort l'envoyait parmi nous,
A vos premiers suivans ne parler qu'à genoux ;
Mais qui, sur ses foyers, peut avec insolence
Braver impunément un prince et sa puissance ?

ATHAMARE.

Je m'abaisse, il est vrai ; mais je veux tout t
Je descendrais plus bas pour la mieux mériter.
Ma honte est de la perdre ; et ma gloire étei
Serait de m'avilir pour m'élever vers elle.
Penses-tu qu'Indatire en sa grossièreté
Ait senti comme moi le prix de sa beauté ?
Un Scythe aveuglément suit l'instinct qui le
Ainsi qu'une autre femme il épouse Obéide.

our, la jaloufie et fes emportemens
t point dans ces climats apporté leurs tourmens.
es vils citoyens l'infenfible rudeffe,
connaiffant l'hymen, ignore la tendreffe.
; ces groffiers humains font indignes d'aimer.

HIRCAN.

ivers vous dément; le ciel fait animer
mêmes paffions tous les êtres du monde.
même limon la nature féconde,
un modèle égal ayant fait les humains,
à l'infini les traits de fes deffeins,
ond de l'homme refte, il eft par-tout le même:
, Scythe, Indien, tout défend ce qu'il aime.

ATHAMARE.

e défendrai donc, je faurai le garder.

HIRCAN.

hazardez beaucoup.

ATHAMARE.

Et que puis-je hafarder?
vie? elle n'eft rien fans l'objet qu'on m'arrache:
nom? quoi qu'il arrive, il reftera fans tache:
amis? ils ont trop de courage et d'honneur
ne pas immoler fous le glaive vengeur
agreftes guerriers dont l'audace indifcrète
rait inquiéter leur marche et leur retraite.

HIRCAN.

mourront à vos pieds, et vous n'en doutez pas.

ATHAMARE.

aincront avec moi..... Qui tourne ici fes pas?

HIRCAN.

ieur, je le connais, c'eft lui, c'eft Indatire.

ATHAMARE.

: que loin de moi ma garde fe retire,

Qu'aucun n'ose approcher sans mes ordres exprès;
Mais qu'on soit prêt à tout.

SCENE II.

ATHAMARE, INDATIRE.

ATHAMARE.

HABITANT des forêts,
Sais-tu bien devant qui ton sort te fait paraître?

INDATIRE.

On prétend qu'une ville en toi révère un maître,
Qu' n l'appelle Ecbatane, et que du mont Ta
On voit ses hauts remparts élevés par Cyrus.
On dit (mais j'en crois peu la vaine renommée)
Que tu peux dans la plaine assembler une armée,
Une troupe aussi forte, un camp aussi nombreux
De guerriers soudoyés, et d'esclaves pompeux,
Que nous avons ici de citoyens paisibles.

ATHAMARE.

Il est vrai, j'ai sous moi des troupes invincibles.
Le de n er des Persans, de ma solde honoré,
Est plus riche et plus grand, et plus consi ,
Que tu ne saurais l'être aux lieux de ta
Où le ciel vous fit tous égaux par l'indigence.

INDATIRE.

Qui borne ses désirs est toujours riche assez.

ATHAMARE.

Ton cœur ne connait point les vœux intéressés;
Mais la gloire, Indatire?

INDATIRE.

Elle a pour moi

ATHAMARE.

Elle habite à ma cour à l'abri de mes armes;

ne la trouve point dans le fond des déserts;
l'obtiens près de moi, tu l'as si tu me sers;
est sous mes drapeaux; viens avec moi t'y rendre.

INDATIRE.

rvir sous un maître on me verrait descendre?

ATHAMARE.

l'honneur de servir un maître généreux,
met un digne prix aux exploits belliqueux,
t mieux que de ramper dans une république,
ate en tous les temps, et souvent tyrannique.
peux prétendre à tout en marchant sous ma loi.
parmi mes guerriers des Scythes comme toi.

INDATIRE.

n'en as point. Apprends que ces indignes Scythes,
ins de ton pays, sont loin de nos limites.
air de tes climats a pu les infecter,
nos heureux cantons il n'a pu se porter.
Scythes malheureux ont connu l'avarice;
fureur d'acquérir corrompit leur justice;
n'ont su que servir; leurs infidelles mains
abandonné l'art qui nourrit les humains
r l'art qui les détruit, l'art affreux de la guerre:
ont vendu leur sang aux maîtres de la terre.
lleurs citoyens qu'eux, et plus braves guerriers,
s volons aux combats, mais c'est pour nos foyers;
s savons tous mourir, mais c'est pour la patrie:
ne vend parmi nous son honneur ou sa vie.
is serons, si tu veux, tes dignes alliés;
on n'a point d'amis, alors qu'ils sont payés.
rends à mieux juger de ce peuple équitable,
à toi sans doute, et non moins respectable.

ATHAMARE.

ve ta patrie, et cherche à la vanter;

Qu'aucun n'ose approcher sans mes ordres exprès;
Mais qu'on soit prêt à tout.

SCENE II.

ATHAMARE, INDATIRE.

ATHAMARE.

Habitant des forêts,
Sais-tu bien devant qui ton sort te fait paraître?

INDATIRE.

On prétend qu'une ville en toi révère un maître,
Qu' :n l'appelle Ecbatane, et que du mont Taurus
On voit ses hauts remparts élevés par Cyrus.
On dit (mais j'en crois peu la vaine ren
Que tu peux dans la plaine assembler une ar
Ure troupe aussi forte, un camp aussi nombr
De guerriers soudoyés, et d'esclaves pompeux,
Que nous avons ici de citoyens paisibles.

ATHAMARE.

Il est vrai, j'ai sous moi des troupes invincibles.
Le de:n er des Persans, de ma solde honoré,
Est plus riche et plus grand, et plus considéré.
Que tu ne saurais l'être aux lieux de ta nai
Où le ciel vous fit tous égaux par l'indi

INDATIRE.

Qui borne ses désirs est toujours riche assez.

ATHAMARE.

Ton cœur ne connait point les vœux intéressés;
Mais la gloire, Indatire?

INDATIRE.

Elle a pour moi des c

ATHAMARE.

Elle habite à ma cour à l'abri de mes armes;

ı ne la treuve point dans le fond des déferts;
ı l'obtiens près de moi, tu l'as fi tu me fers;
le eft fous mes drapeaux; viens avec moi t'y rendre.

INDATIRE.

[ervir fous un maître on me verrait defcendre?

ATHAMARE.

, l'honneur de fervir un maître généreux,
i met un digne prix aux exploits belliqueux,
ut mieux que de ramper dans une république,
grate en tous les temps, et fouvent tyrannique.
ı peux prétendre à tout en marchant fous ma loi.
parmi mes guerriers des Scythes comme toi.

INDATIRE.

ı n'en as point. Apprends que ces indignes Scythes,
ifins de ton pays, font loin de nos limites.
l de tes climats a pu les infecter,
s nos heureux cantons il n'a pu fe porter.
s Scythes malheureux ont connu l'avarice;
fureur d'acquérir corrompit leur juftice;
n'ont fu que fervir; leurs infidelles mains
abandonné l'art qui nourrit les humains
: l'art qui les détruit, l'art affreux de la guerre;
ont vendu leur fang aux maîtres de la terre.
leurs citoyens qu'eux, et plus braves guerriers,
ı volons aux combats, mais c'eft pour nos foyers;
s favons tous mourir, mais c'eft pour la patrie:
ne vend parmi nous fon honneur ou fa vie.
ous ferons, fi tu veux, tes dignes alliés;
is on n'a point d'amis, alors qu'ils font payés.
rends à mieux juger de ce peuple équitable,
à toi fans doute, et non moins refpectable.

ATHAMARE.

: ta patrie, et cherche à la vanter;

C'eſt le recours du faible, on peut le ſupporter.
Ma fierté, que permet la grandeur ſouveraine,
Ne daigne pas ici lutter contre la tienne....
Te crois-tu juſte au moins?

INDATIRE.

Oui, je puis m'en

ATHAMARE.

Rends-moi donc le tréſor que tu viens de m'ôter.

INDATIRE.

A toi?

ATHAMARE.

Rends à ſon maître une de ſes ſujettes,
Qu'un indigne deſtin traîna dans ces retraites,
Un bien dont nul mortel ne pourra me priver,
Et que ſans injuſtice on ne peut m'enlever.
Rends ſur l'heure Obéide.

INDATIRE.

A ta ſuperbe audace,
A tes diſcours altiers, à cet air de menace,
Je veux bien oppoſer la modération,
Que l'univers eſtime en notre nation.
Obéide, dis-tu, de toi ſeul doit dé[illegible] re;
Elle était ta ſujette? oſes-tu bien prêter [illegible] e
Que des droits des mortels on ne jou[illegible]
Dès qu'on a le malheur de naître [illegible]
Le ciel en le créant forma-t-il l'hom[illegible]
La nature qui parle, et que ta fierté [illegible] ve,
Aura-t-elle à la glèbe attaché les hu[illegible],
Comme les vils troupeaux mugiſſans à
Que l'homme ſoit eſclave aux champs de
Qu'il rampe, j'y conſens: il eſt libre [illegible]cy
Au moment qu'Obéide honora de ſes pas
Le tranquille horizon qui borde nos Etats,

La

La liberté, la paix, qui sont notre apanage,
L'heureuse égalité, les biens du premier âge,
Ces biens que des Persans aux mortels ont ravis,
Ces biens perdus ailleurs, et par nous recueillis,
De la belle Obéide ont été le partage.

ATHAMARE.

Il en est un plus grand, celui que mon courage
l'univers entier oserait disputer,
ue tout autre qu'un roi ne saurait mériter,
ont tu n'auras jamais qu'une imparfaite idée,
t dont avec fureur mon ame est possédée;
on amour: c'est le bien qui doit m'appartenir;
moi seul était dû l'honneur de la servir.
ui, je descends enfin jusqu'à daigner te dire
ue de ce cœur altier je lui soumis l'empire,
vant que les destins eussent pu t'accorder
'heureuse liberté d'oser la regarder.
e trésor est à moi, barbare, il faut le rendre.

INDATIRE.

mprudent étranger, ce que je viens d'entendre
xcite ma pitié plutôt que mon courroux.
a libre volonté m'a choisi pour époux;
la probité lui plut: elle l'a préférée
ux recherches, aux vœux de toute ma contrée;
t tu viens de la tienne ici redemander
n cœur indépendant qu'on vient de m'accorder!
toi qui te crois grand, qui l'es par l'arrogance,
rs d'un asile saint, de paix et d'innocence,
is; cesse de troubler, si loin de tes Etats,
es mortels tes égaux qui ne t'offensent pas.
n'es pas prince ici.

ATHAMARE.

Ce sacré caractère

C'eſt le recours du faible, on peut le ſupporter.
Ma fierté, que permet la grandeur ſouveraine,
Ne daigne pas ici lutter contre la tienne....
Te crois-tu juſte au moins?

INDATIRE.

Oui, je puis m'en

ATHAMARE.

Rends-moi donc le tréſor que tu viens de m'ôter.

INDATIRE.

A toi?

ATHAMARE.

Rends à ſon maître une de ſes ſujettes,
Qu'un indigne deſtin traîna dans ces retraites,
Un bien dont nul mortel ne pourra me priver,
Et que ſans injuſtice on ne peut m'enlever.
Rends ſur l'heure Obéide.

INDATIRE.

A ta ſuperbe audace,
A tes diſcours altiers, à cet air de menace,
Je veux bien oppoſer la modération,
Que l'univers eſtime en notre nation.
Obéide, dis-tu, de toi ſeul doit dépendre;
Elle était ta ſujette? oſes-tu bien prétendre
Que des droits des mortels on ne jouiſſe pas,
Dès qu'on a le malheur de naître en tes Etats?
Le ciel en le créant forma-t-il l'[illegible] eſclave?
La nature qui parle, et que ta [illegible] brave,
Aura-t-elle à la glèbe attaché les [illegible]
Comme les vils troupeaux mugiſſans
Que l'homme ſoit eſclave aux champs de la [illegible]
Qu'il rampe, j'y conſens: il eſt libre en Scy[illegible]
Au moment qu'Obéide honora de ſes pas
Le tranquille horizon qui borde nos Etats,

L

a liberté, la paix, qui font notre apanage,
'heureufe égalité, les biens du premier âge,
es biens que des Perfans aux mortels ont ravis,
es biens perdus ailleurs, et par nous recueillis,
e la belle Obéide ont été le partage.

ATHAMARE.

en eft un plus grand, celui que mon courage
l'univers entier oferait difputer,
ue tout autre qu'un roi ne faurait mériter,
ont tu n'auras jamais qu'une imparfaite idée,
t dont avec fureur mon ame eft poffédée;
on amour: c'eft le bien qui doit m'appartenir;
moi feul était dû l'honneur de la fervir.
ui, je defcends enfin jufqu'à daigner te dire
ue de ce cœur altier je lui foumis l'empire,
vant que les deftins euffent pu t'accorder
'heureufe liberté d'ofer la regarder.
e tréfor eft à moi, barbare, il faut le rendre.

INDATIRE.

nprudent étranger, ce que je viens d'entendre
xcite ma pitié plutôt que mon courroux.
a libre volonté m'a choifi pour époux;
la probité lui plut: elle l'a préférée
ux recherches, aux vœux de toute ma contrée;
t tu viens de la tienne ici redemander
n cœur indépendant qu'on vient de m'accorder!
toi qui te crois grand, qui l'es par l'arrogance,
ors d'un afile faint, de paix et d'innocence,
uis; ceffe de troubler, fi loin de tes Etats,
les mortels tes égaux qui ne t'offenfent pas.
u n'es pas prince ici.

ATHAMARE.

Ce facré caractère

M'accompagne en tous lieux ſans m'être néceſſaire,
Si j'avais dit un mot, ardens à me ſervir,
Mes ſoldats à mes pieds auraient ſu te punir.
Je deſcens juſqu'à toi; ma dignité t'outrage,
Je la dépoſe ici, je n'ai que mon courage;
C'eſt aſſez, je ſuis homme, et ce fer me ſuffit
Pour remettre en mes mains le bien qu'on me r
Cède Obéide ou meurs, ou m'arrache la vie.

INDATIRE.

Quoi! nous t'avons en paix reçu dans ma patrie,
Ton accueil nous flattait; notre ſimplicité
N'écoutait que les droits de l'hoſpitalité;
Et tu veux me forcer dans la même journée
De ſouiller par ta mort un ſi ſaint hyménée?

ATHAMARE.

Meurs, te dis-je, ou me tue.... On vient, re
Et ſi tu n'es un lâche.....

INDATIRE.

Ah! c'en eſt trop...ſui

ATHAMARE.

Je te fais cet honneur.

(il ſort.)

SCENE III.

INDATIRE, HERMODAN, SOZAME, un

HERMODAN *à Indatire qui eſt près de ſ*

Viens, m

Te remettra, mon fils, ton épouſe
Viens, le feſtin t'attend.

INDATIRE.

Bientôt je vous ſuivrai
Allez.... O cher objet! je te mériterai.

(il ſort.)

SCENE IV.

ᴇMODAN, SOZAME, un Scythe.

SOZAME.

ɀUOI ne pas nous ſuivre? il diffère!...

HERMODAN.

Ah! Sozame,
ni, dans quel trouble il a jeté mon ame!
ı ſur ſon front des ſignes de fureur?

SOZAME.

ſerait l'objet?

HERMODAN.

Peut-être que mon cœur
d'un vain danger la crainte imaginaire;
n trouble était grand. Sozame, je ſuis père.
yeux par les ans ne ſont point affaiblis,
voir ce Perſan qui menaçait mon fils.

SOZAME.

fais friſſonner.... avançons; Athamare
able de tout.

HERMODAN.

La faibleſſe s'empare
ı eſprits glacés; et mes ſens éperdus
ent mon courage, et ne me ſervent plus.....
s'aſſied en tremblant ſur le banc de gazon.)
ı ne revient point..... j'entends un bruit horrible.
(au Scythe qui eſt auprès de lui.)
ombe.... Va, cours, en ce moment terrible,
aſſemble au drapeau nos braves combattans.

LE SCYTHE.

-toi, j'y vole, ils ſont prêts en tout temps.

M'accompagne en tous lieux ſans m'être néceſſaire,
Si j'avais dit un mot, ardens à me ſervir,
Mes ſoldats à mes pieds auraient ſu te punir.
Je deſcens juſqu'à toi; ma dignité t'outrage,
Je la dépoſe ici, je n'ai que mon courage;
C'eſt aſſez, je ſuis homme, et ce fer me ſuffit
Pour remettre en mes mains le bien qu'on me r
Cède Obéide ou meurs, ou m'arrache la vie.

INDATIRE.

Quoi! nous t'avons en paix reçu dans ma patrie,
Ton accueil nous flattait; notre ſimplicité
N'écoutait que les droits de l'hoſpitalité;
Et tu veux me forcer dans la même journée
De ſouiller par ta mort un ſi ſaint hyménée?

ATHAMARE.

Meurs, te dis-je, ou me tue.... On vient,
Et ſi tu n'es un lâche.....

INDATIRE.

Ah! c'en eſt trop...

ATHAMARE.

Je te fais cet honneur.

(*il ſort.*)

SCENE III.

INDATIRE, HERMODAN, SOZAME,

HERMODAN *à Indatire qui eſt prêt de ſortir.*

Viens, ma main pa
Te remettra, mon fils, ton épouſe fidelle.
Viens, le feſtin t'attend.

INDATIRE.

Bientôt je vous ſuivrai
Allez.... O cher objet! je te mériterai.

(*il ſort.*)

SCENE IV.

RMODAN, SOZAME, un Scythe.

SOZAME.

QUOI ne pas nous ſuivre? il diffère!....

HERMODAN.

Ah! Sozame,
mi, dans quel trouble il a jeté mon ame!
u ſur ſon front des ſignes de fureur?

SOZAME.

ı ſerait l'objet?

HERMODAN.

Peut-être que mon cœur
: d'un vain danger la crainte imaginaire;
on trouble était grand. Sozame, je ſuis père.
yeux par les ans ne ſont point affaiblis,
ı voir ce Perſan qui menaçait mon fils.

SOZAME.

fais friſſonner.... avançons; Athamare
able de tout.

HERMODAN.

La faibleſſe s'empare
s eſprits glacés; et mes ſens éperdus
ſent mon courage, et ne me ſervent plus....
s'aſſied en tremblant ſur le banc de gazon.)
s ne revient point..... j'entends un bruit horrible.
(au Scythe qui eſt auprès de lui.)
ombe.... Va, cours, en ce moment terrible,
aſſemble au drapeau nos braves combattans.

LE SCYTHE.

-toi, j'y vole, ils ſont prêts en tout temps.

SOZAME *à Hermodan.*

Ranime ta vertu, dissipe tes alarmes.

HERMODAN *se relevant à peine.*

Oui, j'ai pu me tromper; oui, je renais.

SCENE V.

HERMODAN, SOZAME, ATHAMARE *l'épée à la main*, HIRCAN, Suite.

ATHAMARE.

Aux armes!
Aux armes, compagnons, suivez-moi, paraissez!
Où la trouver?

HERMODAN *effrayé en chancelant.*

Barbare....

SOZAME.

Arrête.

ATHAMARE *à ses gardes.*

Obéissez;
De sa retraite indigne enlevez Obéide,
Courez, dis-je, volez: que ma garde intrépide,
(Si quelque audacieux tentait de vains efforts)
Se fasse un chemin prompt dans la foule (
C'est toi qui l'as voulu, Sozame inexorable.

SOZAME.

J'ai fait ce que j'ai dû.

HERMODAN.

Va, ravisseur coupable,
Infidelle Persan, mon fils saura venger
Le détestable affront dont tu viens nous charg
Dans ce dessein, Sozame, il nous quittait sans (

ATHAMARE.

ıtire? ton fils?

HERMODAN.

Oui, lui-même.

ATHAMARE.

Il m'en coûte

ffliger ta vieilleſſe et de percer ton cœur;

ı fils eût mérité de ſervir ma valeur.

HERMODAN.

dis-tu?

ATHAMARE *à ſes ſoldats.*

Qu'on épargne à ce malheureux père

ſpectacle d'un fils mourant dans la pouſſière;

mez-lui ce paſſage.

HERMODAN.

Achève tes fureurs,

ève.... N'oſes-tu? Quoi! tu gémis!... je meurs.

ı fils eſt mort, ami!...

(il tombe ſur le banc de gazon.)

ATHAMARE.

Toi, père d'Obéide,

eur de tous mes maux, dont l'âpreté rigide,

ıt le cœur inflexible à ce coup m'a forcé,

: je chéris encor quand tu m'as offenſé,

aut dans ce moment la conduire et me ſuivre.

SOZAME.

! ma fille!

ATHAMARE.

En ces lieux il t'eſt honteux de vivre.

ınds mon ordre ici.

(à ſes ſoldats.)

Vous, marchez avec moi.

SOZAME *à Hermodan.*

Ranime ta vertu, dissipe tes alarmes.

HERMODAN *se relevant à peine.*

Oui, j'ai pu me tromper; oui, je renais.

SCENE V.

HERMODAN, SOZAME, ATHAM *l'épée à la main*, HIRCAN, Suite.

ATHAMARE.

Aux a
Aux armes, compagnons, suivez-moi, paraissez
Où la trouver?

HERMODAN *effrayé en chancelant.*

Barbare....

SOZAME.

Arrête.

ATHAMARE *à ses gardes.*

Obéissez,
De sa retraite indigne enlevez Obéide,
Courez, dis-je, volez: que ma garde intrépid
(Si quelque audacieux tentait de vains efforts
Se fasse un chemin prompt dans la foule des
C'est toi qui l'as voulu, Sozame inexorable.

SOZAME.

J'ai fait ce que j'ai dû.

HERMODAN.

Va, ravisseur coupable
Infidelle Persan, mon fils saura venger
Le détestable affront dont tu viens nous charg
Dans ce dessein, Sozame, il nous quittait sans

ATHAMARE.

Endatire? ton fils?

HERMODAN.

Oui, lui-même.

ATHAMARE.

Il m'en coûte
D'affliger ta vieilleſſe et de percer ton cœur;
Ton fils eût mérité de ſervir ma valeur.

HERMODAN.

Que dis-tu?

ATHAMARE *à ſes ſoldats.*

Qu'on épargne à ce malheureux père
e ſpectacle d'un fils mourant dans la pouſſière;
ermez-lui ce paſſage.

HERMODAN.

Achève tes fureurs,
Achève.... N'oſes-tu? Quoi! tu gémis!... je meurs.
Mon fils eſt mort, ami!...

(il tombe ſur le banc de gazon.)

ATHAMARE.

Toi, père d'Obéide,
Auteur de tous mes maux, dont l'âpreté rigide,
Dont le cœur inflexible à ce coup m'a forcé,
Que je chéris encor quand tu m'as offenſé,
Il faut dans ce moment la conduire et me ſuivre.

SOZAME.

Moi! ma fille!

ATHAMARE.

En ces lieux il t'eſt honteux de vivre.
Attends mon ordre ici.

(à ſes ſoldats.)

Vous, marchez avec moi.

C'eſt le recours du faible, on peut le ſupport
Ma fierté, que permet la grandeur ſouveraine
Ne daigne pas ici lutter contre la tienne....
Te crois-tu juſte au moins?

INDATIRE.

Oui, je puis m'en

ATHAMARE.

Rends-moi donc le tréſor que tu viens de m'

INDATIRE.

A toi?

ATHAMARE.

Rends à ſon maître une de ſes ſuj
Qu'un indigne deſtin traîna dans ces retraites
Un bien dont nul mortel ne pourra me prive
Et que ſans injuſtice on ne peut m'enlever.
Rends ſur l'heure Obéide.

INDATIRE.

A ta ſuperbe audac
A tes diſcours altiers, à cet air de menace,
Je veux bien oppoſer la modération,
Que l'univers eſtime en notre nation.
Obéide, dis-tu, de toi ſeul doit dépendre;
Elle était ta ſujette? oſes-tu bien prétendre
Que des droits des mortels on ne jouiſſe pas,
Dès qu'on a le malheur de naître en tes Etat
Le ciel en le créant forma-t-il l'homme eſcla
La nature qui parle, et que ta fierté brave,
Aura-t-elle à la glèbe attaché les humains,
Comme les vils troupeaux mugiſſans ſous nos
Que l'homme ſoit eſclave aux champs de la
Qu'il rampe, j'y conſens: il eſt libre en Sc
Au moment qu'Obéide honora de ſes pas
Le tranquille horizon qui borde nos Etats,

SCENE VII.

SOZAME, HERMODAN, OBEIDE.

SOZAME.

O Ma fille! eſt-ce vous?

HERMODAN.

ière Obéide.... hélas!

OBEIDE.

Je tombe à vos genoux.
Dans l'horreur du combat avec peine échappée
A la pointe des dards, au tranchant de l'épée,
Aux ſanguinaires mains de mes fiers raviſſeurs,
Je viens de ces momens augmenter les horreurs.
(*à Hermodan.*)
Ton fils vient d'expirer, j'en ſuis la cauſe unique.
De mes calamités l'artiſan tyrannique
Nous a tous immolés à ſes tranſports jaloux;
Mon malheureux amant a tué mon époux,
Sous vos yeux, ſous les miens, et dans la place même
Où, pour le triſte objet qu'il outrage et qu'il aime,
Pour d'indignes appas toujours perſécutés,
Des flots de ſang humain coulent de tous côtés.
On s'acharne, on combat ſur le corps d'Indatire,
On ſe diſpute encor ſes membres qu'on déchire.
Les Scythes, les Perſans, l'un par l'autre égorgés,
Sont vainqueurs et vaincus, et tous meurent vengés.
(*à tous deux.*)
Où voulez-vous aller, et ſans force et ſans armes?
On aurait peu d'égards à votre âge, à vos larmes.
J'ignore du combat quel ſera le deſtin;

Mais je mets sans trembler mon sort en votre main.
Si le Scythe sur moi veut assouvir sa rage,
Il le peut, je l'attends, je demeure en otage.

HERMODAN.

Ah! j'ai perdu mon fils, tu me restes du moins.
Tu me tiens lieu de tout.

SOZAME.

Ce jour veut d'aut soins.
Armons-nous, de notre âge oublions la lesse.
Si les sens épuisés manquent à la vieille ,
Le courage demeure, et c'est dans un c at
Qu'un vieillard comme moi doit tomber en

HERMODAN.

On nous apporte encor de fatales nouvelles.

SCENE VIII.

SOZAME, HERMODAN, OBEIDE, le Scythe qui a déjà paru.

LE SCYTHE.

Enfin nous l'emportons.

HERMODAN.

Déités immortelles!
Mon fils serait vengé! n'est-ce point une er

LE SCYTHE.

Le ciel nous rend justice, et le Scythe est v
Tout l'art que les Persans ont mis dans le
Leur grand art de la guerre enfin cède au c
Nous avons manqué d'ordre, et non pas de
Sur nos frères mourans nous avons combattu.

ı moitié dɛs Perſans à la mort eſt livrée,
autre qui ſe retire eſt par-tout entourée
ɔns la ſombre épaiſſeur de ces profonds taillis,
ı bientôt, ſans retour, ils ſeront aſſaillis.

HERMODAN.

ɜ mon malheureux fils le meurtrier barbare
:rait-il échappé?

LE SCYTHE.

Qui? ce fier Athamare?
ır nos Scythes mourans qu'a fait tomber ſa main,
ɔuiſé, ſans ſecours, enveloppé ſoudain,
eſt couvert de ſang, il eſt chargé de chaînes.

OBEIDE.

ıi!

SOZAME.

Je l'avais prévu.... Puiſſances ſouveraines,
inces audacieux, quel exemple pour vous!

HERMODAN.

ɜ ce cruel enfin nous ſerons vengés tous;
ɔs lois, nos juſtes lois ſeront exécutées.

OBEIDE.

el!... Quelles ſont ces lois?

HERMODAN.

Les dieux les ont dictées.

SOZAME *à part.*

comble de douleur et de nouveaux ennuis!

OBEIDE.

ais enfin, les Perſans ne ſont pas tous détruits.
n verrait Ecbatane, en ſecourant ſon maître,
u poids de ſa grandeur vous accabler peut-être.

HERMODAN.

e crains rien.. Toi, jeune homme, et vous, braves guerriers
:éparez votre autel entouré de lauriers.

OBEIDE.

Mon Père! . . . . .

HERMODAN.

Il faut hâter ce juſte ſacrifice.
Mânes de mon cher fils! que ton ombre en jouiſſe!
Et toi qui fus l'objet de ſes chaſtes amours,
Qui fus ma fille chère et le ſeras toujours,
Qui de ta piété filiale et ſincère
N'as jamais altéré le ſacré caractère,
C'eſt à toi de remplir ce qu'une auſtère loi
Attend de mon pays, et demande de toi.

(*il ſort.*)

OBEIDE.

Qu'a-t-il dit? que veut-on de cette infortu e?
Ah! mon Père, en quels lieux m'avez-v

SOZAME.

Pourrai-je t'expliquer ce myſtère odieux?

OBEIDE.

Je n'oſe le prévoir . . . . . je détourne les yeux.

SOZAME.

Je frémis comme toi, je ne puis m'en

OBEIDE.

Ah! laiſſez moi mourir, Seigneur, ſans vous

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

OBEIDE, SOZAME, HERMODAN, troupe de Scythes armés de javelots. (*On apporte un autel couvert d'un crêpe et entouré de lauriers. Un Scythe met un glaive sur l'autel.*)

OBEIDE, *entre Sozame et Hermodan.*

Vous vous taisez tous deux: craignez-vous de me dire
Ce qu'à mes sens glacés votre loi doit prescrire?
Quel est cet appareil terrible et solennel?

SOZAME.

Ma fille.... il faut parler.... voici le même autel
Que le soleil naissant vit dans cette journée,
Orné de fleurs par moi pour ton saint hyménée,
Et voit d'un crêpe affreux couvert à son couchant.

HERMODAN.

As-tu chéri mon fils?

OBEIDE.

Un vertueux penchant,
Mon amitié pour toi, mon respect pour Sozame,
Et mon devoir sur-tout, souverain de mon ame,
M'ont rendu cher ton fils.... mon sort suivait son sort;
J'honore sa mémoire, et j'ai pleuré sa mort.

HERMODAN.

L'inviolable loi qui régit ma patrie
Veut que de son époux une femme chérie
Ait le suprême honneur de lui sacrifier,
En présence des dieux, le sang du meurtrier;

Que l'autel de l'hymen soit l'autel des veng
Que du glaive sacré qui punit les offenses
Elle arme sa main pure, et traverse le cœur,
Le cœur du criminel qui ravit son bonheur.

OBEIDE.

Moi vous venger?..sur qui?..de quel sang?..ah

HERMODAN.

Le ciel t'a réservé ce sanglant ministère.

UN SCYTHE.

C'est ta gloire et la nôtre.

SOZAME.

Il me faut révérer
Les lois que vos aïeux ont voulu consacrer;
Mais le danger les suit: les Persans sont à c
Vous allumez la guerrre, et ne pourrez l'ét

LE SCYTHE.

Ces Persans, que du moins nous croy sg
Par ce terrible exemple apprendront à tr

HERMODAN.

Ma fille, il n'est plus temps de garder le sile
Le sang d'un époux crie; et ton délai l'off

OBEIDE.

Je dois donc vous parler.... Peuple, écoutez
Je pourrais alléguer, sans offenser vos lois,
Que je naquis en Perse, et que ces lois sévè
Sont faites pour vous seuls, et me sont ét
Qu'Athamare est trop grand pour être a
Et que si mon époux est tombé sous sa in,
Son rival opposa sans aucun avantage
Le glaive seul au glaive, et l'audace au courage;
Que de deux combattans d'une égale valeur
L'un tue et l'autre expire avec le même honneur.
Peuples, qui connaissez le prix de la vaillance,

ous aimez la justice ainsi que la vengeance;
mmandez, mais jugez: voyez si c'est à moi
immoler un guerrier qui dut être mon roi.

LE SCYTHE.

tu n'oses frapper, si ta main trop timide
ísite à nous donner le sang de l'homicide,
u connais ton devoir, nos mœurs et notre loi.
emble.

OBEIDE.

Et si je demeure incapable d'effroi,
votre loi m'indigne, et si je vous refuse?

HERMODAN.

hymen t'a fait ma fille, et tu n'as point d'excuse;
n'en mourra pas moins, tu vivras sans honneur.

LE SCYTHE.

ı plus cruel supplice il subira l'horreur.

HERMODAN.

on fils attend de toi cette grande victime.

LE SCYTHE.

ains d'oser rejeter un droit si légitime.

OBEIDE, *après quelques pas et un long silence.*

l'accepte.

SOZAME.

Ah, grands Dieux!

LE SCYTHE.

Devant les immortels

fais-tu le serment?

OBEIDE.

Je le jure, cruels,

le jure, Hermodan. Tu demandes vengeance,
s-en sûr, tu l'auras...,. mais que de ma présence
ait soin de tenir le captif écarté,
squ'au moment fatal, par mon ordre arrêté.

Que l'autel de l'hymen soit l'autel des vengeances;
Que du glaive sacré qui punit les offenses
Elle arme sa main pure, et traverse le cœur,
Le cœur du criminel qui ravit son bonheur.

OBEIDE.

Moi vous venger?..sur qui?..de quel sang?..ah mon

HERMODAN.

Le ciel t'a réservé ce sanglant ministère.

UN SCYTHE.

C'est ta gloire et la nôtre.

SOZAME.

Il me faut révérer
Les lois que vos aïeux ont voulu consac
Mais le danger les suit: les Persans sont à c
Vous allumez la guerrre, et ne pourrez l

LE SCYTHE.

Ces Persans, que du moins nous croyons égaler,
Par ce terrible exemple apprendront à trembler.

HERMODAN.

Ma fille, il n'est plus temps de garder le silence;
Le sang d'un époux crie; et ton délai l'offense.

OBEIDE.

Je dois donc vous parler.... Peuple, écoutez
Je pourrais alléguer, sans offenser vos lois,
Que je naquis en Perse, et que ces lois sévè
Sont faites pour vous seuls, et me sont ét
Qu'Athamare est trop grand pour être un a
Et que si mon époux est tombé sous ,
Son rival opposa sans aucun avantage
Le glaive seul au glaive, et l'audace au courage;
Que de deux combattans d'une égale valeur
L'un tue et l'autre expire avec le même honneur.
Peuples, qui connaissez le prix de la vaillance,

us aimez la juſtice ainſi que la vengeance ;
mmandez, mais jugez : voyez ſi c'eſt à moi
mmoler un guerrier qui dut être mon roi.

LE SCYTHE.

tu n'oſes frapper, ſi ta main trop timide
ſite à nous donner le ſang de l'homicide,
connais ton devoir, nos mœurs et notre loi.
emble.

OBEIDE.

Et ſi je demeure incapable d'effroi,
votre loi m'indigne, et ſi je vous refuſe ?

HERMODAN.

ymen t'a fait ma fille, et tu n'as point d'excuſe ;
n'en mourra pas moins, tu vivras ſans honneur.

LE SCYTHE.

plus cruel ſupplice il ſubira l'horreur.

HERMODAN.

n fils attend de toi cette grande victime.

LE SCYTHE.

ins d'oſer rejeter un droit ſi légitime.

BEIDE, *après quelques pas et un long ſilence.*

l'accepte.

SOZAME.

Ah, grands Dieux !

LE SCYTHE.

Devant les immortels

fais-tu le ſerment ?

OBEIDE.

Je le jure, cruels,
le jure, Hermodan. Tu demandes vengeance,
-en ſûr, tu l'auras.... mais que de ma préſence
ait ſoin de tenir le captif écarté,
qu'au moment fatal, par mon ordre arrêté.

Que l'autel de l'hymen soit l'autel des vengeances;
Que du glaive sacré qui punit les offenses
Elle arme sa main pure, et traverse le cœur,
Le cœur du criminel qui ravit son bonheur.

OBEIDE.

Moi vous venger?..sur qui?..de quel sang?..ah mon

HERMODAN.

Le ciel t'a réservé ce sanglant ministère.

UN SCYTHE.

C'est ta gloire et la nôtre.

SOZAME.

Il me faut révérer
Les lois que vos aïeux ont voulu consacrer;
Mais le danger les suit: les Persans sont à cr
Vous allumez la guerrre, et ne pourrez l'étei

LE SCYTHE.

Ces Persans, que du moins nous croyons égaler,
Par ce terrible exemple apprendront à trembler.

HERMODAN.

Ma fille, il n'est plus temps de garder le silence;
Le sang d'un époux crie; et ton délai l'offense.

OBEIDE.

Je dois donc vous parler.... Peuple, écoutez ma
Je pourrais alléguer, sans offenser vos lois,
Que je naquis en Perse, et que ces lois sévères
Sont faites pour vous seuls, et me sont étrangères;
Qu'Athamare est trop grand pour être un assassin;
Et que si mon époux est tombé sous sa main,
Son rival opposa sans aucun avantage
Le glaive seul au glaive, et l'audace au courage;
Que de deux combattans d'une égale valeur
L'un tue et l'autre expire avec le même honneur.
Peuples, qui connaissez le prix de la vaillance,

aimez la justice ainsi que la vengeance;
amandez, mais jugez : voyez si c'est à moi
nmoler un guerrier qui dut être mon roi.

LE SCYTHE.

u n'oses frapper, si ta main trop timide
ite à nous donner le sang de l'homicide,
connais ton devoir, nos mœurs et notre loi.
mble.

OBEIDE.

Et si je demeure incapable d'effroi,
rotre loi m'ind gne, et si je vous refuse?

HERMODAN.

ymen t'a fait ma fille, et tu n'as point d'excuse;
l'en mourra pas moins, tu vivras sans honneur.

LE SCYTHE.

plus cruel supplice il subira l'horreur.

HERMODAN.

n fils attend de toi cette grande victime.

LE SCYTHE.

ins d'oser rejeter un droit si légitime.

BEIDE, *après quelques pas et un long silence.*

l'accepte.

SOZAME.

Ah, grands Dieux!

LE SCYTHE.

Devant les immortels

fais-tu le serment?

OBEIDE.

Je le jure, cruels,
le jure, Hermodan. Tu demandes vengeance,
-en sûr, tu l'auras. . . . mais que de ma présence
ait soin de tenir le captif écarté,
qu'au moment fatal, par mon ordre arrêté.

Que l'autel de l'hymen soit l'autel des vengeances
Que du glaive sacré qui punit les offenses
Elle arme sa main pure, et traverse le cœur,
Le cœur du criminel qui ravit son bonheur.

OBEIDE.

Moi vous venger?..sur qui?..de quel sang?..ah mon

HERMODAN.

Le ciel t'a réservé ce sanglant ministère.

UN SCYTHE.

C'est ta gloire et la nôtre.

SOZAME.

Il me faut révérer
Les lois que vos aïeux ont voulu consacrer;
Mais le danger les suit: les Persans sont à c
Vous allumez la guerrre, et ne pourrez l'éteindre

LE SCYTHE.

Ces Persans, que du moins nous croyons égaler,
Par ce terrible exemple apprendront à trembler.

HERMODAN.

Ma fille, il n'est plus temps de garder le silence;
Le sang d'un époux crie; et ton délai l'offense.

OBEIDE.

Je dois donc vous parler.... Peuple, écoutez ma v
Je pourrais alléguer, sans offenser vos lois,
Que je naquis en Perse, et que ces lois sévères
Sont faites pour vous seuls, et me sont étrang
Qu'Athamare est trop grand pour être un a ;
Et que si mon époux est tombé sous sa ,
Son rival opposa sans aucun avantage
Le glaive seul au glaive, et l'audace au courage;
Que de deux combattans d'une égale valeur
L'un tue et l'autre expire avec le même hon
Peuples, qui connaissez le prix de la vai ,

aimez la justice ainsi que la vengeance ;
ımandez, mais jugez : voyez si c'est à moi
nmoler un guerrier qui dut être mon roi.

LE SCYTHE.

u n'oses frapper, si ta main trop timide
ite à nous donner le sang de l'homicide,
connais ton devoir, nos mœurs et notre loi.
:mble.

OBEIDE.

Et si je demeure incapable d'effroi,
rotre loi m'indigne, et si je vous refuse ?

HERMODAN.

ymen t'a fait ma fille, et tu n'as point d'excuse ;
ı'en mourra pas moins, tu vivras sans honneur.

LE SCYTHE.

plus cruel supplice il subira l'horreur.

HERMODAN.

n fils attend de toi cette grande victime.

LE SCYTHE.

ins d'oser rejeter un droit si légitime.

BEIDE, *après quelques pas et un long silence.*

l'accepte.

SOZAME.

Ah, grands Dieux !

LE SCYTHE.

Devant les immortels

fais-tu le serment ?

OBEIDE.

Je le jure, cruels,

le jure, Hermodan. Tu demandes vengeance,
-en sûr, tu l'auras. . . . . mais que de ma présence
ait soin de tenir le captif écarté,
ju'au moment fatal, par mon ordre arrêté.

Qu'on me laiſſe en ces lieux m'expliquer à np
Et vous verrez après ce qui vous reſte à e.

LE SCYTHE, *après avoir regardé tous ſes*

Nous y conſentons tous.

HERMODAN.

La veuve de mon fils
Se déclare ſoumiſe aux lois de mon pays;
Et ma douleur profonde eſt un peu ſoulagée,
Si par ſes nobles mains cette mort eſt vengée.
Amis, retirons-nous.

OBEIDE.

A ces autels ſanglans
Je vous rappellerai quand il en ſera temps.

SCENE II.

SOZAME, OBEIDE.

OBEIDE.

Eh bien, qu'ordonnez-vous?

SOZAME.

Il fut un t sp
Où le plaiſir affreux de me venger d'un v
Dans le cœur d'Athamare aurait conduit ta r
De ſon monarque ingrat j'aurais percé le ſein;
Il le méritait trop. Ma vengeance laſſée
Contre les malheureux ne peut être exercée;
Tous mes reſſentimens ſont changés en regrets.

OBEIDE.

Avez-vous bien connu mes ſentimens ſecrets?
Dans le fond de mon cœur avez-vous daigné lire?

SOZAME.

s yeux t'ont vu pleurer ſur le ſang d'Indatire

[M]ais je pleure fur toi dans ce moment cruel:
[J]'abhorre tes fermens.

OBEIDE.

Vous voyez cet autel,
[L]e glaive dont ma main doit frapper Athamare;
[V]ous favez quels tourmens un refus lui prépare.
[A]près ce coup terrible,... et qu'il me faut porter,
[P]arlez.... fur fon tombeau voulez-vous habiter?

SOZAME.

[J']y veux mourir.

OBEIDE.

Vivez, ayez-en le courage.
[L]es Perfans, difiez-vous, vengeront leur outrage.
[L]es enfans d'Ecbatane, en ces lieux déteftés,
[D]efcendront du Taurus à pas précipités.
[L]es groffiers habitans de ces climats horribles
[So]nt cruels, il eft vrai, mais non pas invincibles.
[A] ces tigres armés voulez-vous annoncer
[Q]u'au fond de leur repaire on pourrait les forcer?

SOZAME.

[O]n en parle déjà; les efprits les plus fages
[V]oudraient de leur patrie écarter ces orages.

OBEIDE.

[A]chevez donc, Seigneur, de les perfuader:
[Q]u'ils méritent le fang qu'ils ofent demander;
[E]t tandis que ce fang de l'offrande immolée
[S]ignera fous vos yeux leur féroce affemblée,
[Q]ue tous nos citoyens foient mis en liberté,
[E]t repaffent les monts fur la foi d'un traité.

SOZAME.

[J]e l'obtiendrai, ma fille, et j'ofe t'en répondre;
[M]ais ce traité fanglant ne fert qu'à nous confondre.
[D]e quoi t'auront fervi ta prière et mes foins?

Qu'on me laiſſe en ces lieux m'expliquer à mon p
Et vous verrez après ce qui vous reſte à faire.

LE SCYTHE, *après avoir regardé tous ſes comp*

Nous y conſentons tous.

HERMODAN.

La veuve de mon fils
Se déclare ſoumiſe aux lois de mon pays;
Et ma douleur profonde eſt un peu ſoulagée,
Si par ſes nobles mains cette mort eſt vengée.
Amis, retirons-nous.

OBEIDE.

A ces autels ſanglans
Je vous rappellerai quand il en ſera temps.

SCENE II.

SOZAME, OBEIDE.

OBEIDE.

Eh bien, qu'ordonnez-vous?

SOZAME.

Il fut un te s;
Où le plaiſir affreux de me venger d'un
Dans le cœur d'Athamare aurait conduit ta
De ſon monarque ingrat j'aurais percé le ſ
Il le méritait trop. Ma vengeance laſſée
Contre les malheureux ne peut être exercée;
Tous mes reſſentimens ſont changés en regrets.

OBEIDE.

Avez-vous bien connu mes ſentimens ſecrets?
Dans le fond de mon cœur avez-vous daigné lire?

SOZAME.

Mes yeux t'ont vu pleurer ſur le ſang d'Indatire,

iais je pleure sur toi dans ce moment cruel:
'abhorre tes fermens.

OBEIDE.

Vous voyez cet autel,
e glaive dont ma main doit frapper Athamare;
ous savez quels tourmens un refus lui prépare.
près ce coup terrible,... et qu'il me faut porter,
arlez.... sur son tombeau voulez-vous habiter?

SOZAME.

y veux mourir.

OBEIDE.

Vivez, ayez-en le courage.
's Persans, disiez-vous, vengeront leur outrage.
's enfans d'Ecbatane, en ces lieux détestés,
escendront du Taurus à pas précipités.
s grossiers habitans de ces climats horribles
nt cruels, il est vrai, mais non pas invincibles.
ces tigres armés voulez-vous annoncer
a'au fond de leur repaire on pourrait les forcer?

SOZAME.

i en parle déjà; les esprits les plus sages
udraient de leur patrie écarter ces orages.

OBEIDE.

hevez donc, Seigneur, de les persuader:
i'ils méritent le sang qu'ils osent demander;
tandis que ce sang de l'offrande immolée
ignera sous vos yeux leur féroce assemblée,
ie tous nos citoyens soient mis en liberté,
repassent les monts sur la foi d'un traité.

SOZAME.

l'obtiendrai, ma fille, et j'ose t'en répondre;
ais ce traité sanglant ne sert qu'à nous confondre.
e quoi t'auront servi ta prière et mes soins?

Athamare à l'autel en périra-t-il moins?
Les Perſans ne viendront que pour venger ſa cendre,
Ce ſang de tant de rois, que ta main va répandre,
Ce ſang que j'ai haï, mais que j'ai révéré,
Qui, coupable envers nous, n'en eſt pas moins ſ

OBEIDE.

Il l'eſt....mais je ſuis Scythe.... et le fus pour vous;
Le climat quelquefois change le caractère.

SOZAME.

Ma fille!

OBEIDE.

C'eſt aſſez, Seigneur, j'ai tout prévu;
J'ai peſé mes deſtins, et tout eſt réſolu.
Une invincible loi me tient ſous ſon empire.
La victime eſt promiſe au père d'Indatire;
Je tiendrai ma parole.... allez; il vous attend
Qu'il me garde la ſienne.... il ſera trop content

SOZAME.

Tu me glaces d'horreur.

OBEIDE.

Allez, je la parta
Seigneur, le temps eſt cher, achevez votre
Laiſſez-moi m'affermir, mais ſur-tout obtenez
Un traité néceſſaire à ces infortunés.
Vous prétendez qu'au moins ce peuple impito
Sait garder une foi toujours inviolable.
Je vous en crois.... le reſte eſt dans la main

SOZAME.

Ils ne préſagent rien qui ne ſoit odieux:
Tout eſt horrible ici. Ma faible voix encore
Tentera d'écarter ce que mon cœur abhorre.
Mais après tant de maux, mon courage eſt vaincu
Quoi qu'il puiſſe arriver, ton père a trop vécu.

SCENE III.

SCENE III.

OBEIDE *seule.*

AH ! c'eſt trop étouffer la fureur qui m'agite.
'ant de ménagement me déchire et m'irrite ;
Ion malheur vint toujours de me trop captiver
ous d'inhumaines lois que j'aurais dû braver.
e mis un trop haut prix à l'eſtime, au reproche ;
e fus eſclave aſſez.... ma liberté s'approche.

SCENE IV.

OBEIDE, SULMA.

OBEIDE.

ENFIN je te revois.

SULMA.

Grands Dieux ! que j'ai tremblé,
orſque, diſparaiſſant à mon œil déſolé,
ous avez traverſé cette foule ſanglante !
ous affrontiez la mort de tous côtés préſente ;
es flots de ſang humain roulaient entre nous deux.
uel jour ! quel hyménée ! et quel ſort rigoureux !

OBEIDE.

u verras un ſpectacle encor plus effroyable.

SULMA.

el ! on m'aurait dit vrai !... quoi ! votre main coupable
nmolerait l'amant que vous avez aimé,
our ſatisfaire un peuple à ſa perte animé !

OBEIDE.

i ! complaire à ce peuple, aux monſtres de Scythie,
ces brutes humains pétris de barbarie,

A ces ames de fer ; et dont la dureté
Passa long-temps chez nous pour noble fermeté;
Dont on chérit de loin l'égalité paisible,
Et chez qui je ne vois qu'un orgueil inflexible,
Une atrocité morne, et qui, sans s'émouvoir,
Croit dans le sang humain se baigner par devoir!
J'ai fui pour ces ingrats la cour la plus
Un peuple doux, poli, quelquefois trop in
Mais généreux, sensible, et si prompt à se
De ses iniquités par un beau repentir!
Qui? moi! complaire au Scythe!... On a
O Rois qu'il outragea, Dieux maîtres du
Dieux, témoins de l'horreur où l'on m'ose
Unissez-vous à moi, mais pour l'exterminer!
Puisse leur liberté, préparant leur ruine,
Allumant la discorde et la guerre intestine,
Acharnant les époux, les pères, les enfans,
L'un sur l'autre entassés, l'un par l'autre e
Sous des monceaux de morts avec eux di r
Que le reste en tremblant rougisse aux pieds c
Que rampant dans la poudre au bord de leur
Pour être mieux punis ils gardent leur org
Et qu'en mordant le frein du plus lâche es
Ils vivent dans l'opprobre, et meurent
Où vais-je m'emporter? vains regrets! v
Les imprécations ne nous secourent pas.
C'est moi, qui suis esclave, et qui suis asservie
Aux plus durs des tyrans abhorrés dans l'Asie.

SULMA.

Vous n'êtes point réduite à la nécessité
De servir d'instrument à leur férocité.

OBEIDE.

Si j'avais refusé ce ministère horrible,

re expirait d'une mort plus terrible.

SULMA.

ſ cet amour ſecret qui vous parle pour lui?

OBEIDE.

m'a parlé toujours; et s'il faut aujourd'hui
poſer à tes yeux l'effroyable étendue,
hauteur de l'abyme où je ſuis deſcendue,
dorais Athamare avant de le revoir.
ne vient que pour moi plein d'amour et d'eſpoir;
ır prix d'un ſeul regard il m'offre un diadème,
met tout à mes pieds; et tandis que moi-même
urais voulu, Sulma, mettre le monde aux ſiens,
and l'excès de ſes feux n'égale pas les miens,
rſque je l'idolâtre, il faudra qu'Obéide
ɪnge au ſein d'Athamare un couteau parricide!

SULMA.

ſt un crime ſi grand que ces Scythes cruels
du ſang des humains arroſent les autels;
ls connaiſſaient l'amour qui vous a conſumée,
x-mêmes arrêteraient la main qu'ils ont armée.

OBEIDE.

n, ils la porteraient dans ce cœur adoré,
l'y tiendraient ſanglante, et leur glaive ſacré
ſon ſang par mes coups épuiſerait ſes veines.

SULMA.

peut-il?...

OBEIDE.

Telles ſont leurs ames inhumaines;
ıl eſt l'homme ſauvage à lui-même laiſſé;
eſt ſimple, il eſt bon, s'il n'eſt point offenſé:
vengeance eſt ſans borne.

SULMA.

Et ce malheu
Qui creusa sous vos pas ce gouffre de ,
Au père d'Indatire uni par l'amitié,
Consulté des vieillards avec eux si lié,
Peut-il bien seulement supporter qu'on propose
L'horrible extrémité dont lui-même est la cause?

OBEIDE.

Il fait beaucoup pour moi. J'ose même espérer,
Des douleurs dont j'ai vu son cœur se déchirer,
Que ses pleurs obtiendront de ce sénat agreste
Des adoucissemens à leur arrêt funeste.

SULMA.

Ah! vous rendez la vie à mes sens effrayés.
Je vous haïrais trop si vous obéissiez.
Le ciel ne verra point ce sanglant sacrifice.

OBEIDE.

Sulma!...

SULMA.

Vous frémissez.

OBEIDE.

Il faut qu'il s'accomp

SCENE V et dernière.

OBEIDE, SULMA, SOZAME, HERMO
Scythes armés, *rangés au fond, en demi-*
près de l'autel.

SOZAME.

Ma fille, hélas! du moins nos Persans assiégés
Des piéges de la mort seront tous dégagés.

HERMODAN.

Des mânes de mon fils la victime attendue

ffit à ma vengeance autant qu'elle m'eſt due.

(*à Obéide.*)

ce peuple, crois-moi, l'inflexible équité
t joindre la clémence à la ſévérité.

U N S C Y T H E.

la loi des ſermens eſt une loi ſuprême,
ſſi chère à nos cœurs que la vengeance même.

O B E I D E.

ſt aſſez; je vous crois. Vous avez donc juré
e de tous les Perſans le ſang ſera ſacré,
ôt que cette main remplira vos vengeances?

H E R M O D A N.

us ſeront épargnés. Les céleſtes puiſſances
ınt jamais vu de Scythe oſer trahir ſa foi.

O B E I D E.

'Athamare à préſent paraiſſe devant moi.

ı amène Athamare enchaîné: Obéide ſe place entre lui et Hermodan.)

H E R M O D A N.

'on le traîne à l'autel.

S U L M A.

Ah Dieux!

A T H A M A R E.

Chère Obéide!

ınds ce fer; ne crains rien: que ton bras homicide
ppe un cœur à toi ſeule en tout temps réſervé:
y verra ton nom, c'eſt-là qu'il eſt gravé.
tous mes compagnons tu conſerves la vie;
me donnes la mort; c'eſt toute mon envie.
ıces aux immortels, tous mes vœux ſont remplis;
meurs pour Obéide, et meurs pour mon pays.
ſure cette main qui tremble à mon approche;
crains en m'immolant que le juſte reproche

SULMA.

Et ce malheu

Qui creusa sous vos pas ce gouffre de ,
Au père d'Indatire uni par l'amitié,
Consulté des vieillards avec eux si lié,
Peut-il bien seulement supporter qu'on propose
L'horrible extrémité dont lui-même est la cause?

OBEIDE.

Il fait beaucoup pour moi. J'ose même espérer,
Des douleurs dont j'ai vu son cœur se déchirer,
Que ses pleurs obtiendront de ce sénat agreste
Des adoucissemens à leur arrêt funeste.

SULMA.

Ah! vous rendez la vie à mes sens effrayés.
Je vous haïrais trop si vous obéissiez.
Le ciel ne verra point ce sanglant sacrifice.

OBEIDE.

Sulma!...

SULMA.

Vous frémissez.

OBEIDE.

Il faut qu'il s'accomp

SCENE V et dernière.

OBEIDE, SULMA, SOZAME, HERMODAN
Scythes armés, *rangés au fond, en demi-*
près de l'autel.

SOZAME.

MA fille, hélas! du moins nos Persans assiégés
Des piéges de la mort seront tous dégagés.

HERMODAN.

Des mânes de mon fils la victime attendue

ıffit à ma vengeance autant qu'elle m'eſt due.
(*à Obéide.*)
: ce peuple, crois-moi, l'inflexible équité
ît joindre la clémence à la ſévérité.

U N S C Y T H E.

la loi des ſermens eſt une loi ſuprême,
ıſſi chère à nos cœurs que la vengeance même.

O B E I D E.

ɜſt aſſez; je vous crois. Vous avez donc juré
ıe de tous les Perſans le ſang ſera ſacré,
:ôt que cette main remplira vos vengeances ?

H E R M O D A N.

ɔus ſeront épargnés. Les céleſtes puiſſances
ont jamais vu de Scythe oſer trahir ſa foi.

O B E I D E.

ı'Athamare à préſent paraiſſe devant moi.

n amène Athamare enchaîné: Obéide ſe place entre lui et Hermodan.)

H E R M O D A N.

ı'on le traîne à l'autel.

S U L M A.

Ah Dieux !

A T H A M A R E.

Chère Obéide !
ends ce fer; ne crains rien: que ton bras homicide
appe un cœur à toi ſeule en tout temps réſervé:
ı y verra ton nom, c'eſt-là qu'il eſt gravé.
: tous mes compagnons tu conſerves la vie;
u me donnes la mort; c'eſt toute mon envie.
:âces aux immortels, tous mes vœux ſont remplis;
: meurs pour Obéide, et meurs pour mon pays.
ıſſure cette main qui tremble à mon approche;
e crains en m'immolant que le juſte reproche

Que les Scythes feraient à ta timidité,
S'ils voyaient ce que j'aime agir sans fermeté;
Si ta main, si tes yeux, si ton cœur qui s'égare,
S'effrayaient un moment en frappant Athamare.

SOZAME.

Ah, ma fille!...

SULMA.

Ah, Madame!...

OBEIDE.

O Scythes in!
Connaissez dans quel sang vous enfoncez mes
Athamare est mon prince; il est pl ...je
Je l'aimai seul au monde.... et
Porte au plus grand excès dans ce r enivre
L'amour, le tendre amour dont il fut dévoré.

ATHAMARE.

Je meurs heureux.

OBEIDE.

L'hymen, cet hymen que
Dans un sang criminel doit laver son injure.....

(*levant le glaive entr'elle et Athamare.*)

Vous jurez d'é;argner tous mes concitoyens....
Il l'est.... sauvez ses jours,... l'amour finit les i

(*elle se frappe.*)

Vis, mon cher Athamare, en mourant je l'oi

(*elle tombe à mi-corps sur l'autel.*)

HERMODAN.

Obéide!

SOZAME.

O mon sang!

ATHAMARE.

La force m'abandonne,
ais il m'en reste assez pour me rejoindre à toi,

e Obéide !

(il veut saisir le fer.)

LE SCYTHE.

Arrête, et respecte la loi.

er serait souillé par des mains étrangères.

(Athamare tombe sur l'autel.

HERMODAN.

x ! vîtes-vous jamais deux plus malheureux pères ?

ATHAMARE.

x ! de tous mes tourmens tranchez l'horrible cours.

SOZAME.

lois vivre, Athamare, et j'ai payé tes jours.

: infortuné des maux de ma famille,

velis du moins le père avec la fille.

règne, malheureux !

HERMODAN.

Soumettons-nous au sort,

nettons-nous au ciel arbitre de la mort....

s sommes trop vengés par un tel sacrifice.

hes, que la pitié succède à la justice.

Fin du cinquième et dernier acte.

Que les Scythes feraient à ta timidité,
S'ils voyaient ce que j'aime agir sans fermeté;
Si ta main, si tes yeux, si ton cœur qui s'égare,
S'effrayaient un moment en frappant Athamare.

SOZAME.

Ah, ma fille!...

SULMA.

Ah, Madame!...

OBEIDE.

O Scythes si
Connaissez dans quel sang vous enfoncez
Athamare est mon prince; il est plus.... je
Je l'aimai seul au monde.... et ce moment
Porte au plus grand excès dans ce cœur e
L'amour, le tendre amour dont il fut dé

ATHAMARE.

Je meurs heureux.

OBEIDE.

L'hymen, cet hymen que
Dans un sang criminel doit laver son injure....
(*levant le glaive entr'elle et Athamare.*)
Vous jurez d'épargner tous mes concitoyens....
Il l'est.... sauvez ses jours,... l'amour l
(*elle se frappe.*)
Vis, mon cher Athamare, en mourant je l'o
(*elle tombe à mi-corps sur l'autel.*)

HERMODAN.

Obéide!

SOZAME.

O mon sang!

ATHAMARE.

La force m'abandonne,
Mais il m'en reste assez pour me rejoindre à toi,

'e Obéide!

(il veut saisir le fer.)

LE SCYTHE.

Arrête, et respecte la loi.

er serait souillé par des mains étrangères.

(Athamare tombe sur l'autel.

HERMODAN.

ıx! vîtes-vous jamais deux plus malheureux pères?

ATHAMARE.

x! de tous mes tourmens tranchez l'horrible cours.

SOZAME.

lois vivre, Athamare, et j'ai payé tes jours,

ur infortuné des maux de ma famille,

vtlis du moins le père avec la fille.

règne, malheureux!

HERMODAN.

Soumettons-nous au sort,

nettons-nous au ciel arbitre de la mort....

s sommes t op vengés par un tel sacrifice.

hes, que la pitié succède à la justice.

Fin du cinquième et dernier acte.

LES GUEBRES

OU

LA TOLERANCE,

TRAGEDIE.

Non repréſentée.

PREFACE

DES EDITEURS.

(E poëme dramatique, intitulé les Guèbres, : originairement une tragédie chrétienne, ; après les tragédies de St Geneſt, de Polieucte, Théodore, de Gabinie et de tant d'autres, :eur de cet ouvrage craignit que le public fût enfin dégoûté, et que même ce ne fût quelque façon manquer de reſpect pour la gion chrétienne de la mettre trop ſouvent un théâtre profane. Ce n'eſt que par le ſeil de quelques magiſtrats éclairés qu'il titua les Parſis ou Guèbres aux Chrétiens. r peu qu'on y faſſe attention, on verra en effet les Guèbres n'adoraient qu'un ſeul :u; qu'ils furent perſécutés comme les chré-; depuis *Dioclétien*, et qu'ils ont dû dire à peu- pour leur défenſe tout ce que les chrétiens :nt alors.

.'empereur ne fait à la fin de la pièce que que fit *Conſtantin* à ſon avénement, lorſqu'il ına dans un édit pleine liberté aux chrétiens xercer leur culte, juſque-là preſque toujours endu ou à peine toléré.

M^r..... en compoſant cet ouvrage n'eut d'autre que d'inſpirer la charité univerſelle, le reſ- t pour les lois, l'obéiſſance des ſujets aux

X 2

fouverains, l'équité et l'indulgence des fouv
pour leurs fujets.

Si les prêtres des faux dieux abufent c
ment de leur pouvoir dans cette pièce, l'em
les réprime. Si l'abus du facerdoce eft conda
la vertu de ceux qui font dignes de leur mi
reçoit tous les éloges qu'elle mérite.

Si le tribun d'une légion, et fon frère
eft le lieutenant, s'emportent en mur
clémence et la juftice de *César* en font
fidelles et attachés pour jamais à fa per

Enfin, la morale la plus pure et
publique font l'objet et le réfultat de cett
C'eft ainfi qu'en jugèrent les hommes
élevés à des poftes confidérables; et
cette vue qu'elle fut approuvée à Pa

Mais on confeilla à l'auteur de ne
expofer au théâtre, et de la réferver feule
pour le petit nombre de gens de lettres
encore ces ouvrages. On attendait a
impatience plufieurs tragédies plus th
plus dignes des regards du public, fi le
Belloy, foit de M. *le Mierre*, ou de
autres auteurs célèbres. L'auteur de
rance n'ofa ni ne voulut entrer en con
avec des talens qu'il fentait fupérieurs
fiens. Il aima mieux avoir droit à leur
gence que de lutter vainement contr'eu
il fupprima même fon ouvrage que nous préfe

jourd'hui aux gens de lettres; car c'eſt leur
ſfrage qu'il faut principalement ambitionner
ns tous les genres. Ce ſont ceux qui dirigent
la longue le jugement et le goût du public.
ous n'entendons pas ſeulement par gens de
tres les auteurs, mais les amateurs éclairés,
i ont fait une étude approfondie de la litté-
ure, *qui vitam excoluere per artes*; ce ſont
x que le grand *Virgile* place dans les champs
ſées parmi les ombres heureuſes, parce que
culture des arts rend toujours les ames plus
nnêtes et plus pures.

Enfin, nous avons cru que le fond des
oſes qui ſont traitées dans ce drame pourrait
imer un peu le goût de la poéſie, que
prit de diſſertation et de paradoxe com-
nce à éteindre en France, malgré les heu-
x efforts de pluſieurs jeunes gens remplis de
nds talens qu'on n'a peut-être pas aſſez en-
ragés.

ſouverains, l'équité et l'indulgence des ſouverains pour leurs ſujets.

Si les prêtres des faux dieux abuſent cru ment de leur pouvoir dans cette pièce, l'emp les réprime. Si l'abus du ſacerdoce eſt condam la vertu de ceux qui ſont dignes de leur miniſ reçoit tous les éloges qu'elle mérite.

Si le tribun d'une légion, et ſon frère eſt le lieutenant, s'emportent en murmures, clémence et la juſtice de *Céſar* en font d fidelles et attachés pour jamais à ſa perſo

Enfin, la morale la plus pure et la f publique ſont l'objet et le réſultat de cette C'eſt ainſi qu'en jugèrent les hommes d élevés à des poſtes conſidérables; et c'eſt cette vue qu'elle fut approuvée à Paris.

Mais on conſeilla à l'auteur de ne la expoſer au théâtre, et de la réſerver pour le petit nombre de gens de lettres qui encore ces ouvrages. On attendait alors impatience pluſieurs tragédies plus théâtrales plus dignes des regards du public, ſoit de M. *Belloy*, ſoit de M. *le Mierre*, ou de quel autres auteurs célèbres. L'auteur de la Tolérance n'oſa ni ne voulut entrer en concurrence avec des talens qu'il ſentait ſupérieurs aux ſiens. Il aima mieux avoir droit à leur indulgence que de lutter vainement contr'eux; et il ſupprima même ſon ouvrage que nous préſentons

un des acteurs eſt un ſimple ſoldat. De tels
ınages qui ſe rapprochent plus de la nature,
implicité du ſtyle qui leur convient, ont paru
r faire plus d'impreſſion, et mieux concourir
t propoſé, que des princes amoureux et des
ſſes paſſionnées; les théâtres ont aſſez retenti
aventures tragiques qui ne ſe paſſent qu'entre
uverains, et qui ſont de peu d'utilité pour le
des hommes. On trouve à la vérité un em-
r dans cette pièce, mais ce n'eſt ni pour frap-
s yeux par le faſte de la grandeur, ni pour
ſon pouvoir en vers ampoulés. Il ne vient
ı fin de la tragédie; et c'eſt pour prononcer
i telle que les anciens les feignaient dictées
dieux.

te heureuſe cataſtrophe eſt fondée ſur la plus
vérité. L'empereur *Gratien*, dont les prédé-
rs avaient long-temps perſécuté une ſecte
ıe, et même notre religion chrétienne, accorda
aux chrétiens et aux ſectaires de Perſe la
de conſcience par un édit ſolennel. C'eſt
e action glorieuſe de ſon règne. Le vaillant
Dioclétien ſe conforma depuis à cet édit
nt dix-huit années entières. La première choſe
Conſtantin, après avoir vaincu *Maxence*, fut
ıouveler le fameux édit de liberté de con-
e, porté par l'empereur *Gallien* en faveur des
ens. Ainſi c'eſt proprement la liberté donnée
iſtianiſme qui était le ſujet de la tragédie. Le
t ſeul pour notre religion empêcha, comme
, l'auteur de la mettre ſur le théâtre; il donna
ce ſous le nom *des Guèbres*. S'il l'avait

préſentée ſous le titre *des Chrétiens*, elle aurait été jouée ſans difficulté, puiſqu'on n'en fit aucune de repréſenter le St Geneſt de *Rotrou*, le St Polieucte et la Ste Théodore vierge et martyre *Pierre Corneille*, le St Alexis de *Des Font* es, la Ste Gabinie de *Bruis*, et pluſieurs autres.

Il eſt vrai qu'alors le goût était moins raffiné, esprits étaient moins diſpoſés à faire des applications malignes; le public trouvait bon que c acteur parlât dans ſon caractère.

On applaudit ſur le théâtre ces vers de *Ma* dans la tragédie de St Geneſt, jouée en 1647, long-temps après Polieucte.

O ridicule erreur de vanter la puiſſance
D'un dieu qui donne aux ſiens la mort pour réc
D'un impoſteur, d'un fourbe et d'un crucifié!
Qui l'a mis dans le ciel? qui l'a déifié?
Un ramas d'ignorans et d'hommes inutiles,
De malheureux, la lie et l'opprobre des villes;
Des femmes, des enfans, dont la crédulité
S'eſt forgée à plaiſir une divinité;
De gens qui dépourvus des biens de la fortune,
Trouvant dans leur malheur la lumière importune,
Sous le nom de chrétiens font gloire du trépas
Et du mépris des biens qu'ils ne poſſèdent pas.

Mais on applaudit encore davantage réponſe de *St Geneſt*.

Si mépriſer leurs dieux, c'eſt leur être rebelle,
Croyez qu'avec raiſon je leur ſuis infidelle,

que loin d'excuser cette infidélité,
:ft un crime innocent dont je fais vanité.
us verrez fi ces dieux de métal et de pierre
:ont puiffans au ciel, comme on les croit en terre;
s'ils vous fauveront de la jufte fureur
un dieu dont la créance y paffe pour erreur:
lors ces malheureux, ces opprobres des villes,
s femmes, ces enfans et ces gens inutiles,
s fectateurs enfin de ce crucifié,
us diront fi fans caufe ils l'ont déifié.

On avait approuvé dix ans auparavant dans la ıgédie de St Polieucte le zèle avec lequel il court nverfer les vafes facrés et brifer les ftatues des ɜux, dès qu'il eft baptifé. Les efprits n'étaient s alors auffi difficiles qu'ils le font aujourd'hui. n ne s'aperçut pas que l'action de *Polieucte* eft jufte et téméraire. Peu de gens même favaient ı'un tel emportement était condamné par les faints nciles. Quoi de plus condamnable en effet que aller exciter un tumulte horrible dans un temple, : mettre aux prifes tout un peuple affemblé pour mercier le ciel d'une victoire de l'empereur, de acaffer des ftatues dont les débris peuvent fendre tête des enfans et des femmes! Ce n'eft que :puis peu qu'on a vu combien la témérité de *olieucte* eft infenfée et coupable. La ceffion qu'il it de fa femme à un païen a paru enfin à plufieurs :rfonnes choquer la raifon, les bienféances, la ıture et le chriftianifme même. Les converfions bites de *Pauline* et même du lâche *Félix* ont ouvé des cenfeurs qui, en admirant les belles

ſcènes de cette pièce, ſe ſont révoltés contre ques défauts de ce genre.

Athalie eſt peut-être le chef-d'œuvre de l humain. Trouver le ſecret de faire en Franc tragédie intéreſſante ſans amour, oſer faire un enfant ſur le théâtre, et lui prêter des ré dont la candeur et la ſimplicité nous tire larmes, n'avoir preſque pour acteurs princ qu'une vieille femme et un prêtre, remuer le pendant cinq actes avec ces faibles moyen ſoutenir ſur-tout (et c'eſt-là le grand art) pa diction toujours pure, toujours naturelle et au ſouvent ſublime ; c'eſt-là ce qui n'a été qu'à *Racine*, et qu'on ne reverra probable jamais.

Cependant cet ouvrage n'eut long-temps qu censeurs. On connait l'épigramme de *Font* qui finit par ces mauvais vers : (*)

> Pour avoir fait pis qu'Eſther.
> Comment diable as-tu pu faire ?

Il y avait alors une cabale ſi acharnée cont grand *Racine* que ſi l'on en croit l'hiſtorie *Théâtre Français*, on donnait dans des jeux ciété pour pénitence à ceux qui avaient fait qu faute de lire un acte d'Athalie, comme da ſociété de *Boileau*, de *Furetière*, de *Chapelle*, on impoſé la pénitence de lire une page de la Pu de *Chapelain*. C'eſt ſur quoi l'écrivain du *Siè*

(*) Voyez l'édition de *Racine* avec des comment tom. V, page 138.

Louis XIV dit, à l'article *Racine: L'or est confondu avec la boue pendant la vie des artistes, et la mort les sépare.*

Enfin ce qui montre encore plus à quel point nos premiers jugemens sont souvent absurdes, combien il est rare de bien apprécier les ouvrages en tout genre, c'est que non-seulement Athalie fut impitoyablement déchirée, mais elle fut oubliée. On représentait tous les jours Alcibiade, pour qui

La fille d'un grand roi
Brûle d'un feu secret, sans honte et sans effroi.

Tous les nouveaux acteurs essayaient leur talent dans le Comte d'Essex, qui dit en rendant son épée :

Vous avez en vos mains ce que toute la terre
A vu plus d'une fois utile à l'Angleterre.

On applaudissait à la reine *Elisabeth*, amoureuse comme une fille de quinze ans, à l'âge de soixante et huit. Les loges s'extasiaient quand elle disait :

Il a trop de ma bouche, il a trop de mes yeux,
Appris qu'il est, l'ingrat, ce que j'aime le mieux.
De cette passion que faut-il qu'il espère ?
Ce qu'il faut qu'il espère ! et qu'en puis-je espérer
Que la douceur de voir, d'aimer et de pleurer ?

Ces énormes platitudes, qui suffiraient à déshonorer une nation, avaient la plus grande vogue; mais pour Athalie il n'en était pas question; elle était ignorée du public. Une cabale l'avait anéantie, une autre cabale enfin la ressuscita. Ce ne fut point

parce que cet ouvrage eſt un chef-d'œuvre d'éloquence qu'on le fit repréſenter en 1717, ce fut uniquement parce que l'âge du petit *Joas* et celui du roi de France régnant étant pareils, on crut que cette conformité pourrait faire une g impreſſion ſur les eſprits. Alors le public paſſa de trente années d'indifférence au plus grand enthouſiaſme.

Malgré cet enthouſiaſme, il y eut des critiques: je ne parle pas de ces raiſonneurs deſtitués de génie et de goût, qui, n'ayant pu faire deux b vers en leur vie, s'aviſent de peſer dans l petites balances les beautés et les défauts des g hommes, à peu près comme des bourge de rue St Denis jugent les campagnes des maréc de *Turenne* et de *Saxe.*

Je n'ai ici en vue que les réflexions ſenſées et patriotiques de pluſieurs ſeigneurs conſidérables, ſoit français, ſoit étrangers. Ils ont trouvé *Joad* beaucoup plus condamnable que ne l'était *Grégoire VII* quand il eut l'audace de dépoſer ſon empereur *Henri IV*, de le perſécuter juſqu'à la mort, et de lui faire refuſer la ſépulture.

Je crois rendre ſervice à la littérature, aux mœurs, aux lois, en rapportant ici la converſation que j'eus dans Paris avec mylord *Cornsburi* au ſortir d'une repréſentation d'Athalie.

Je ne puis aimer, diſait ce digne pair d'Angleterre, le pontife *Joad*; comment! conſpirer contre ſa reine à laquelle il a fait ſerment d'obéiſſance! la trahir par le plus lâche des menſonges en lui diſant qu'il y a de l'or dans ſa ſacriſtie, et qu'il lui donnera cet or! la

faire ensuite égorger par des prêtres à la Porte-aux-chevaux sans forme de procès ! Une reine ! une femme ! quelle horreur ! Encore si *Joad* avait quelque prétexte pour commettre cette action abominable ! mais il n'en a aucun. *Athalie* est une grand'mère de près de cent ans ; le jeune *Joas* est son petit-fils, son unique héritier ; elle n'a plus de parens ; son intérêt est de l'élever et de lui laisser la couronne ; elle déclare elle-même qu'elle n'a pas d'autre intention. C'est une absurdité insupportable de supposer qu'elle veuille élever *Joas* chez elle pour s'en défaire ; c'est pourtant sur cette absurdité que le fanatique *Joad* assassine sa reine.

Je l'appelle hardiment fanatique, puisqu'il parle ainsi à sa femme (à cette femme assez inutile dans la pièce) lorsqu'il la trouve avec un prêtre qui n'est pas de sa communion.

Quoi ! fille de David, vous parlez à ce traître!
Vous souffrez qu'il vous parle et vous ne craignez pas
Que du fond de l'abyme entr'ouvert sous vos pas,
Il ne sorte à l'instant des feux qui les embrasent,
Ou que tombant sur vous ces murs ne vous écrasent!

Je fus très-content du parterre qui riait de ces vers, et non moins content de l'acteur qui les supprima dans la représentation suivante. Je me sentais une horreur inexprimable pour ce *Joad* ; je m'intéressais vivement à *Athalie*, je disais d'après vous-même : *Je pleure hélas ! de la pauvre Athalie si méchamment mise à mort par Joad.*

Car pourquoi ce grand-prêtre conſpire-t-il tr imprudemment contre la reine? pourquoi la t il? pourquoi l'égorge-t-il? c'eſt apparemment p régner lui-même ſous le nom du petit *Joas*; car quel autre que lui pourrait avoir la régence ſous un roi enfant, dont il eſt le maître?

Ce n'eſt pas tout, il veut qu'on extermine ſes concitoyens, *qu'on ſe baigne dans leur ſang ſ horreur*; il dit à ſes prêtres :

Frappez, et Tyriens et même Iſraëlites.

Quel eſt le prétexte de cette boucherie? c que les uns adorent DIEU ſous le nom phé cien d'*Adonaï*, les autres ſous le nom chaldé *Baal* ou *Bel*. En bonne foi, eſt-ce là une pour maſſacrer ſes concitoyens, ſes parens, comme il l'ordonne? Quoi! parce que *Racine* eſt niſte, il veut qu'on faſſe une St Barthelemi hérétiques.

Il eſt d'autant plus permis d'avoir en exéc l'aſſaſſinat et les fureurs de *Joad*, que les livres juifs, que toute la terre fait être inſpirés de DIEU, ne lui donnent aucun éloge. J'ai vu pluſieurs mes compatriotes qui regardent du même œil *Joad* et *Cromwel*. Ils diſent que l'un et l'autre ſe ſervirent de la religion pour faire mourir leurs monarques. J'ai vu même des gens difficiles qui diſaient que le prêtre *Joad* n'avait pas plus de droit d'aſſaſſiner *Athalie* que votre jacobin *Clément* n'en avait d'aſſaſſiner *Henri III*.

On n'a jamais joué Athalie chez nous; je m'imagine que c'eſt parce qu'on y déteſte un prêtre qui

affine sa reine sans la sanction d'un acte passé parlement.

C'est peut-être, lui répondis-je, parce qu'on ne : qu'une seule reine dans cette pièce; il en faut ; douzaines aux Anglais avec autant de spectres.

Non, croyez-moi, me repliqua-t-il, si on ne e point Athalie à Londres, c'est qu'il n'y a point :z d'action pour nous; c'est que tout s'y passe longs discours; c'est que les quatre premiers es entiers sont des préparatifs; c'est que *Josabeth Mathan* sont des personnages peu agissans; c'est : le grand mérite de cet ouvrage consiste dans :trême simplicité et dans l'élégance noble du .é. La simplicité n'est point du tout un mérite notre théâtre; nous voulons bien plus de fra-, d'intrigue, d'action et d'événemens variés: autres nations nous blâment; mais sont-elles droit de vouloir nous empêcher d'avoir du isir à notre manière? En fait de goût comme de ivernement, chacun doit être le maître chez Pour la beauté de la versification elle ne se t jamais traduire. Enfin le jeune *Eliacim en g habit de lin*, et le petit *Zacharie*, tous deux sentant le sel au grand-prêtre, ne feraient aucun t sur les têtes de mes compatriotes, qui veu-: être profondément occupées, et fortement .uées.

Personne ne court véritablement le moindre ger dans cette pièce, jusqu'au moment où la iison du grand-prêtre éclate: car assurément on :raint point qu'*Athalie* fasse tuer le petit *Joas*; n'en a nulle envie; *elle veut l'élever comme*

son propre fils. Il faut avouer que le grand- ... par ses manœuvres et par sa férocité fait tout qu'il peut pour perdre cet enfant qu'il veut ... server ; car en attirant la reine dans le tem ... prétexte de lui donner de l'argent, en p ... cet assassinat, pouvait-il s'assurer que le petit ... ne serait pas égorgé dans le tumulte ?

En un mot, ce qui peut être bon ... nation peut être fort insipide pour ... On a voulu en vain me faire admirer la r ... que *Joas* fait à la reine quand elle lui dit:

> J'ai mon dieu que je sers, vous servirez le ...
> Ce sont deux puissans dieux.

Le petit juif lui répond:

> Il faut craindre le ...
> Lui seul est dieu, Madame, et le vôtre n'est ...

Qui ne voit que l'enfant aurait r ... même, s'il avait été élevé dans le culte ... par *Mathan* ? Cette réponse ne sign ... chose, sinon, j'ai raison et vous avez ... ma nourrice me l'a dit.

Enfin, Monsieur, j'admire avec ... les vers de *Racine* dans Athalie ; et je ... avec vous que le fanatique *Joad* est ... dangereux exemple.

Je ne veux point, lui repliquai-je, con ... le goût de vos Anglais ; chaque peu ... a ... caractère. Ce n'est point pour le roi *Guillau...* *Racine* fit son Athalie ; c'est pour Ma... *Maintenon* et pour des Français. Peut ... Anglais n'auraient point été touchés du p ...

imaginaire

ıaginaire du petit *Joas :* ils raisonnent, mais les ·ançais sentent; il faut plaire à sa nation; et ıiconque n'a point avec le temps de réputation ıez soi n'en a jamais ailleurs. *Racine* prévit bien :ffet que sa pièce devait faire sur notre théâtre; conçut que les spectateurs croiraient en effet que vie de l'enfant est menacée, quoiqu'elle ne le ıit point du tout. Il sentit qu'il ferait illusion par prestige de son art admirable; que la présence : cet enfant et les discours touchans de *Joad*, ui lui sert de père, arracheraient des larmes.

J'avoue qu'il n'est pas possible qu'une femme 'environ cent ans veuille égorger son petit-fils, ın unique héritier; je sais qu'elle a un intérêt ressant à l'élever auprès d'elle, qu'il doit lui servir e sauve-garde contre ses ennemis, que la vie de et enfant doit être son plus cher objet après la enne propre; mais l'auteur a l'adresse de ne pas résenter cette vérité aux yeux; il la déguise, il ıspire de l'horreur pour *Athalie*, qu'il représente omme ayant égorgé tous ses petits-fils, quoique e massacre ne soit nullement vraisemblable. Il uppose que *Joas* a échappé au carnage; dès-lors le pectateur est alarmé et attendri. Un vrai poëte, el que *Racine*, est, si je l'ose dire, comme un lieu qui tient les cœurs des hommes dans sa main. ɹe potier qui donne à son gré des formes à l'argile ı'est qu'une faible image du grand poëte qui tourne :omme il veut nos idées et nos passions.

Tel fut à peu près l'entretien que j'eus autrefois ıvec mylord *Cornsburi*, l'un des meilleurs esprits ງu'ait produit la Grande-Bretagne.

Athalie a d'ailleurs un avantage que rier
compenfer, celui d'être fondée fur une
qui était alors la feule véritable, et qui
comme on fait, remplacée que par la nô
noms feuls d'*Ifraël*, de *David*, de *Salon*
Juda, de *Benjamin* imprimoient fur cette
je ne fais quelle horreur religieufe qui
grand nombre de fpectateurs. On rappe
la pièce tous les prodiges facrés dont DIEI
fon peuple juif fous les defcendans de
Achab puni, les chiens qui lèchent fon i
vant la prédiction d'*Elie*, et fuivant le pfeai
Les chiens lècheront leur fang. . .

Elie annonce qu'il ne pleuvra de tr
il prouve à quatre cents cinquante propl
roi *Achab* qu'ils font de faux prophètes, e
confommer fon holocaufte d'un bœuf pa
du ciel; et il fait égorger les quatre ce
quante prophètes qui n'ont pu opérer u

ces discours divins ; il ne s'agit ici que
manité. Deux simples officiers, pleins d'hon-
et de générosité , veulent arracher une fille
;ente à la fureur de quelques prêtres païens.
t de prodiges, point d'oracle, point d'ordre
dieux ; la seule nature parle dans la pièce.
-être ne va-t-on pas loin quand on n'est pas
;nu par le merveilleux : mais enfin la morale
;tte tragédie est si pure et si touchante qu'elle
uvé grâce devant tous les esprits bien faits.
quelque ouvrage de théâtre pouvait contri-
à la félicité publique par des maximes sages
ertueuses , on convient que c'est celui-ci.
y a point de souverain à qui la terre entière
)laudît avec transport si on lui entendait dire :

Je pense en citoyen, j'agis en empereur,
Je hais le fanatique et le persécuteur.

l'esprit de la pièce est dans ces deux vers ;
y conspire à rendre les mœurs plus douces,
ıeuples plus sages, les souverains plus com-
sans, la religion plus conforme à la volonté
ıe.
n nous a mandé que des hommes ennemis des
, et plus encore de la saine morale, cabalaient
ecret contre cet ouvrage utile. Ils ont pré-
u, dit-on, qu'on pouvait appliquer à quelques
ises, à quelques prêtres modernes ce qu'on
es anciens prêtres d'Apamée. Nous ne pou-
croire qu'on ose hasarder dans un siècle tel
le nôtre des allusions si fausses et si ridicules.
a peu de génie dans ce siècle, il faut avouer

Je reviens à préfent à la tragédie des Guèbres, que je fuis bien loin de comparer à l'Athalie pour la beauté du ftyle, pour la fimplicité de la conduite pour la majefté du fujet, pour les reffources d l'art.

Athalie a d'ailleurs un avantage que rien ne p compenfer, celui d'être fondée fur une reli qui était alors la feule véritable, et qui n'a ete comme on fait, remplacée que par la nôtre. l noms feuls d'*Ifraël*, de *David*, de *Salomon*, d *Juda*, de *Benjamin* impriment fur cette trag je ne fais quelle horreur religieufe qui faifi grand nombre de fpectateurs. On rappelle la pièce tous les prodiges facrés dont DIEU h fon peuple juif fous les defcendans de *David* *Achab* puni, les chiens qui lèchent fon fang fui vant la prédiction d'*Elie*, et fuivant le pfeaume 67: *Les chiens lècheront leur fang*. . .

Elie annonce qu'il ne pleuvra de trois il prouve à quatre cents cinquante prophè roi *Achab* qu'ils font de faux prophètes, en f confommer fon holocaufte d'un bœuf par le feu du ciel; et il fait égorger les quatre cents c quante prophètes qui n'ont pu opérer un p miracle. Tous ces grands fignes de la puiffance divine font retracés pompeufement da tragédie d'Athalie, dès la première fcène. Le pon *Joad* lui-même prophétife et déclare que l'or a changé en plomb. Tout le fublime de l'hi juive eft répandu dans la pièce depuis le pr vers jufqu'au dernier.

La tragédie des Guèbres ne peut être appuyée

ır ces difcours divins; il ne s'agit ici que humanité. Deux fimples officiers, pleins d'honur et de générofité, veulent arracher une fille nocente à la fureur de quelques prêtres païens. ›int de prodiges, point d'oracle, point d'ordre s dieux; la feule nature parle dans la pièce. :ut-être ne va-t-on pas loin quand on n'eft pas utenu par le merveilleux: mais enfin la morale : cette tragédie eft fi pure et fi touchante qu'elle trouvé grâce devant tous les efprits bien faits.

Si quelque ouvrage de théâtre pouvait contriıer à la félicité publique par des maximes fages vertueufes, on convient que c'eft celui-ci. n'y a point de fouverain à qui la terre entière applaudît avec tranfport fi on lui entendait dire:

Je penfe en citoyen, j'agis en empereur,
Je hais le fanatique et le perfécuteur.

›ut l'efprit de la pièce eft dans ces deux vers; ut y confpire à rendre les mœurs plus douces, peuples plus fages, les fouverains plus comtiffans, la religion plus conforme à la volonté vine.

On nous a mandé que des hommes ennemis des ts, et plus encore de la faine morale, cabalaient ı fecret contre cet ouvrage utile. Ils ont prémdu, dit-on, qu'on pouvait appliquer à quelques ›ntifes, à quelques prêtres modernes ce qu'on t des anciens prêtres d'Apamée. Nous ne pou›ns croire qu'on ofe hafarder dans un fiècle tel ıe le nôtre des allufions fi fauffes et fi ridicules. il y a peu de génie dans ce fiècle, il faut avouer

du moins qu'il y règne une raifon très-cu
Les honnêtes gens ne fouffrent plus ces al
malignes, ces interprétations forcées, cette
de voir dans un ouvrage ce qui n'y eft p
employa cet indigne artifice contre le T
de *Molière :* il ne prévalut pas ; prévau
aujourd'hui ? *

Quelques figuriftes, dit-on, prétendent
prêtres d'Apamée font les jéfuites le *Te*
Doucin, qu'*Arzame* eft une religieufe d
royal, que les *Guèbres* font les janféniftes
idée eft folle ; mais quand même on p
couvrir de quelque apparence de raifon,
réfulterait-il ? que les jéfuites ont été quelqu
des perfécuteurs, des ennemis de la paix pu
qu'ils ont fait languir et mourir par lettres de
dans des prifons plus de cinq cents citoyen
je ne fais quelle bulle qu'ils avaient fabriqu
mêmes, et qu'enfin on a très-bien fait de le

D'autres, qui veulent abfolument trou
clef pour l'intelligence des Guèbres, foupç
qu'on a voulu peindre l'inquifition, parce q
plufieurs pays des magiftrats ont fiégé avec
nes inquifiteurs pour veiller aux intérêts d
Cette idée n'eft pas moins abfurde que
Pourquoi vouloir expliquer ce qui ne d
aucune explication ? pourquoi s'obftiner
d'une tragédie une énigme dont on cherche
Il y eut un nommé du *Magnon* qui impr
Cinna était le portrait de la cour de *Louis*

Mais fuppofons encore qu'on pût imagir
que reffemblance entre les prêtres d'Apam

nquifiteurs, il n'y aurait dans cette reffemblance prétendue qu'une raifon de plus d'élever des monumens à la gloire des miniftres d'Efpagne et de Portugal, qui ont enfin réprimé les horribles abus de ce tribunal fanguinaire. Vous voulez à toute force que cette tragédie foit la fatire de l'inquifition; eh bien, béniffez donc tous les parlemens de France, qui fe font conftamment oppofés à l'introduction de cette magiftrature monftrueufe, étrangère, inique; dernier effort de la tyrannie, et opprobre du genre humain. Vous cherchez des illufions, adoptez donc celle qui fe préfente fi naturellement dans le clergé de France, compofé en général d'hommes dont la vertu égale la naiffance, et qui ne font point perfécuteurs.

Ces pontifes divins, juftement refpectés,
Ont condamné l'orgueil, et plus les cruautés.

Vous trouverez fi vous voulez une reffemblance plus frappante entre l'empereur qui vient dire à la fin de la tragédie qu'il ne veut pour prêtres que des hommes de paix, et ce roi fage qui a fu calmer des querelles eccléfiaftiques qu'on croyait interminables.

Quelque allégorie que vous cherchiez dans cette pièce, vous n'y verrez que l'éloge du fiècle.

Voilà ce qu'on répondrait avec raifon à quiconque aurait la manie de vouloir envifager le tableau du temps préfent dans une antiquité de quinze cents années.

Si la tolérance accordée par quelques empereurs romains paraiffait d'une conféquence dangereufe à

quelques habitans des Gaules du dix-huitièm siècle de notre ère vulgaire, s'ils oubliaient qu les Provinces-unies doivent leur opulence à cet tolérance humaine, l'Angleterre sa puissanc l'Allemagne sa paix intérieure, la Russie sa gra deur, sa nouvelle population, sa force; si ce faux politiques s'effarouchent d'une vertu que nature enseigne, s'ils osent s'élever contre cet vertu, qu'ils songent au moins qu'elle est re mandée par *Sévère* dans Polieucte:

J'approuve cependant que chacun ait ses dieux.

Qu'ils avouent que dans les Guèbres ce dro naturel est bien plus restreint dans des limit raisonnables,

Que chacun dans sa loi cherche en paix la lumière
Mais la loi de l'Etat est toujours la première.

Aussi ces vers ont été toujours reçus avec approbation universelle par-tout où la pièce a représentée. Ce qui est approuvé par le suf de tous les hommes est sans doute le bien tous les hommes.

L'empereur dans la tragédie des Guèbres n'e tend point et ne peut entendre par le mot d *tolérance* la licence des opinions contraires mœurs, les assemblées de débauche, les c ries fanatiques; il entend cette indulgence qu'o doit à tous les citoyens qui suivent en paix ce leur conscience leur dicte, et qui adorent la div nité sans troubler la société. Il ne veut pas qu'o punisse ceux qui se trompent comme on punira

icides. Un code criminel, fondé ſur une
e, abolirait des horreurs qui font frémir la
On ne verrait plus des préjugés tenir lieu
ivines, les plus abſurdes délations devenir
ictions, une ſecte accuſer continuellement
e ſecte d'immoler ſes enfans, des actions
ntes en elles-mêmes portées devant les tri-
comme d'énormes attentats, des opinions
ent philoſophiques traitées de crimes de
eſté divine et humaine, un pauvre gentil-
condamné à la mort pour avoir ſoulagé la
t il était preſſé en mangeant de la chair de
n carême, (*) une étourderie de jeuneſſe
r un ſupplice réſervé aux parricides; et
mœurs les plus barbares étaler, à l'éton-
les nations indignées, toute leur atrocité
ein de la politeſſe et des plaiſirs. C'était
uſement le caractère de quelques peuples
temps d'ignorance. Plus on eſt abſurde,
ſt intolérant et cruel: l'abſurdité a élevé
hafauds qu'il n'y a eu de criminels. C'eſt
é qui livra aux flammes la maréchale
et le curé *Urbain Grandier*; c'eſt l'ab-
ns doute qui fut l'origine de la St Bar-
Quand la raiſon eſt pervertie, l'homme
n animal féroce; les bœufs et les ſinges
nt en tigres. Voulez-vous changer enfin
en hommes? commencez par ſouffrir
r préche la raiſon.

de Guillon exécuté en 1629, le 25 juillet,
me de lèſe-majeſté divine au premier chef.

AVERTISSEME

DES NOUVEAUX EDITEUI

LA tragédie des Guèbres fut donnée comme l'ouvrage d'un jeune auteur an et nous voyons dans le manuſcrit du v auteur que ſon intention avait été d'al l'attribuer à feu M. *Deſmabis*, l'un de aimables élèves; et voici comme il tern diſcours qu'on vient de lire.

" Le réſultat de ce diſcours eſt qu
„ de la tolérance dans les beaux-arts
„ dans la ſociété : auſſi ce jeune *Deſma*
„ le plus tolérant de tous les homn
„ haïſſait que les pédans inſolens, qui
„ pire eſpèce du genre humain, ſoi
„ parlent en perſécuteurs, comme l'ont
„ jéſuites, ſoit qu'ils outragent des citoy
„ des gazettes eccléſiaſtiques ou profan
„ avoir du pain. S'il était inexorable p
„ ames lâches et perverſes, il était très-ir
„ pour les ouvrages de génie. Il n'en e
„ de parfait, diſait il, pas même le Tartu
„ approche tant de la perfection. Il
„ morceaux parfaits, c'eſt tout ce qu'
„ attendre de la faibleſſe humaine.

" C'eſt dommage qu'il ſoit mort ſi

„

„ ainsi que *Guillaume Vadé* et *Jérôme Carré*; „ ils auraient peut-être un peu servi à débarbouiller ce siècle.

„ Je donne donc en pur don les Guèbres de M. *Desmahis* à un libraire qui les donnera „ au public pour de l'argent.

„ Je n'excuse ni la singularité de cette pièce, „ ni ses défauts.

„ Si les Guèbres ennuient mon cher lecteur, „ et m'ennuient moi-même quand je les relirai, „ ce qui m'est arrivé en cent occasions, je leur dirai:

„ Enfant posthume et misérable
„ De mon cher petit Desmahis,
„ Tombez dans la foule innombrable
„ De ces impertinens écrits,
„ Dont l'énormité nous accable,
„ Tant en province qu'à Paris.
„ C'est un destin bien déplorable;
„ Mais c'est celui des beaux esprits
„ De notre siècle incomparable."

PERSONNAGES

IRADAN, Tribun militaire, c
dans le château d'Apamée.

CESENE, fon frère et fon lieutenant

ARZEMON, Parfis ou Guèbre,
teur, retiré près de la ville d'Apamée.

ARZEMON, fon fils.

ARZAME, fa fille.

MEGATISE, Guèbre, foldat de la
nifon.

PRETRES de Pluton.

L'EMPEREUR et fes officiers.

Soldats.

La fcène eft dans le château d'Apamée,
l'Oronte, en Syrie.

LES GUEBRES

OU

LA TOLERANCE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IRADAN, CESENE.

CESENE.

ıꜿ fuis las de fervir. Souffrirons-nous, mon frère,
Cet aviliffement du grade militaire?
N'avez-vous avec moi dans quinze ans de hafards
Prodigué votre fang dans les camps des Céfars,
Que pour languir ici loin des regards du maître,
Commandant fubalterne et lieutenant d'un prêtre?
amée à mes yeux eft un féjour d'horreur.
J'efpérais près de vous montrer quelque valeur,
Combattre fous vos lois, fuivre en tout votre exemple
is vous n'en recevez que des tyrans d'un temple.
Ces mortels inhumains, à Pluton confacrés,
Dictent par votre voix leurs décrets abhorrés.
Ma raifon s'en indigne, et mon honneur s'irrite
De vous voir en ces lieux leur premier fatellite.

IRADAN.

Ah! des mêmes chagrins mes fens font pénétrés;

Moins violent que vous, je les ai dévorés.
Mais que faire? et qui ſuis-je? un ſoldat de fortune
Né citoyen romain, mais de race commune,
Sans ſoutiens, ſans patrons qui daignent m'appuyer;
Sous ce joug odieux il m'a fallu plier.
Des prêtres de Pluton, dans les murs d'Apamée,
L'autorité fatale eſt trop bien confirmée.
Plus l'abus eſt antique, et plus il eſt ſacré;
Par nos derniers Céſars on l'a vu révéré.
De l'empire perſan l'Oronte nous ſépare;
Gallien veut punir la nation barbare
Chez qui Valérien, victime des revers,
Chargé d'ans et d'affronts expira dans les fers.
Venger la mort d'un père eſt toujours légitime.
Le culte des Perſans à ſes yeux eſt un crime.
Il redoute, ou du moins il feint de redouter
Que ce peuple inconſtant, prompt à ſe révolter,
N'embraſſe aveuglément cette ſecte étrangère,
A nos lois, à nos dieux, à notre Etat contraire.
Il dit que la Syrie a porté dans ſon ſein
De vingt cultes nouveaux le dangereux eſſaim;
Que la paix de l'empire en peut être troublée;
Et des Céſars un jour la puiſſance ébranlée:
C'eſt ainſi qu'il excuſe un excès de rigueur.

CESENE.

Il ſe trompe; un ſujet gouverné par l'honneur
Diſtingue en tous les temps l'Etat et ſa
Le trône avec l'autel n'eſt point dans la
Mon cœur eſt à mes dieux, mon bras à
Eh quoi, ſi des Perſans vous embraſſiez l'err
Aux ſermens d'un tribun ſeriez-vous moins f
Seriez-vous moins vaillant? auriez-vous moins d
Que Céſar à ſon gré ſe venge des Perſans;

lais pourquoi parmi nous punir des innocens?
t pourquoi vous charger de l'affreux miniſtère
ue partage avec vous un Sénat ſanguinaire?

IRADAN.

n prétend qu'à ce peuple il faut un joug de fer,
ne loi de terreur et des juges d'enfer.
e ſais qu'au capitole on a plus d'indulgence,
lais le cœur en ces lieux ſe ferme à la clémence:
ans ce Sénat ſanglant les tribuns ont leur voix.
'ai ſouvent amolli la dureté des lois;
lais ces juges altiers conteſtent à ma place
e droit de pardonner, le droit de faire grace.

CESENE.

h! laiſſons cette place et ces hommes pervers.
achez que je vivrais dans le fond des déſerts
u travail de mes mains chez un peuple ſauvage,
lutôt que de ramper dans ce dur eſclavage.

IRADAN.

ent fois dans les chagrins dont je me ſens preſſer,
ces honneurs honteux j'ai voulu renoncer;
t, foulant à mes pieds la crainte et l'eſpérance,
ivre dans la retraite et dans l'indépendance.
lais j'y craindrais encor les yeux des délateurs:
ien n'échappe aux ſoupçons de nos accuſateurs.
lélas! vous ſavez trop qu'en nos courſes premières
n nous vit des Perſans habiter les frontières.
ans les remparts d'Emeſſe un lien dangereux,
n hymen clandeſtin nous enchaîna tous deux.
e nœud ſaint par lui-même eſt par nos lois impie;
'eſt un crime d'Etat que la mort ſeule expie:
t contre les Perſans Céſar envenimé
ous punirait tous deux d'avoir jadis aimé.

CESENE.

Nous le mériterions. Pourquoi, malgré nos chaî
Avons-nous combattu sous les aigles romaines?
Triste sort d'un soldat! docile meurtrier,
Il détruit sa patrie et son propre foyer
Sur un ordre émané d'un préfet du prétoire.
Il vend le sang humain! c'est donc là de la gl
Nos homicides bras, gagés par l'empereur,
Dans des lieux trop chéris ont porté leur fur
Qui sait si dans Emesse, abandonnée aux fl
Nous n'avons pas frappé nos enfans et
Nous étions commandés pour la destructi
Le feu consuma tout. Je vis notre maison,
Nos foyers enterrés dans la perte commune.
Je ne regrette point une faible fortune;
Mais nos femmes hélas! nos enfans au berceau,
Ma fille, votre fils sans vie et sans tombeau!
César nous rendra-t-il ces biens inestimab
C'est de l'avoir servi que nous sommes c
C'est d'avoir obéi quand il fallut mar ,
Quand César alluma cet horrible bûcher;
C'est d'avoir asservi sous des lois sanguinaires
Notre indigne valeur et nos mains mercenaires.

IRADAN.

Je pense comme vous, et vous me connaissez;
Mes remords par le temps ne sont point effacés.
Mon métier de soldat pèse à mon cœur trop
Je pleurerai toujours sur ma famille en cendre;
J'abhorrerai ces mains qui n'ont pu les sauver;
Je chérirai ces pleurs qui viennent m'abreuver.
Nous n'aurons dans l'ennui qui tous deux nous conf
Que des nuits de douleur, et des jours d'am

CESENE.

Pourquoi donc voulez-vous de nos malheureux jours,
Dans ce fatal service, empoisonner le cours?
Rejetez un fardeau que ma gloire déteste;
Demandez à César un emploi moins funeste:
On dit qu'en nos remparts il revient aujourd'hui.

IRADAN.

Il faut des protecteurs qui m'approchent de lui.
Percerai-je jamais cette foule empressée,
D'un préfet du prétoire esclave intéressée,
Ces flots de courtisans, ce monde de flatteurs
Que la fortune attache aux pas des empereurs,
Et qui laissent languir la valeur ignorée,
Loin des palais des grands honteuse et retirée?

CESENE.

N'importe, à ses genoux il faudra nous jeter;
Il est digne du trône, il doit nous écouter.

SCENE II.

IRADAN, CESENE, MEGATISE.

IRADAN.

Soldat, que me veux-tu?

MEGATISE.

Des prêtres d'Apamée
Une horde nombreuse, inquiète, alarmée,
Veut qu'on ouvre à l'instant, et prétend vous parler.

IRADAN.

Quelle victime encor leur faut-il immoler?

MEGATISE.

Ah tyrans!

CESENE.

Nous le mériterions. Pourquoi, malgré nos cl
Avons-nous combattu ſous les aigles romaines?
Triſte ſort d'un ſoldat! docile meurtrier,
Il détruit ſa patrie et ſon propre foyer
Sur un ordre émané d'un préfet du prétoire.
Il vend le ſang humain! c'eſt donc là de la gloire'
Nos homicides bras, gagés par l'empereur,
Dans des lieux trop chéris ont porté leur fureur.
Qui ſait ſi dans Emeſſe, abandonnée aux flammes,
Nous n'avons pas frappé nos enfans et nos femm
Nous étions commandés pour la deſtruction.
Le feu conſuma tout. Je vis notre maiſon,
Nos foyers enterrés dans la perte commune.
Je ne regrette point une faible fortune;
Mais nos femmes hélas! nos enfans au berc
Ma fille, votre fils ſans vie et ſans tombeau!
Céſar nous rendra-t-il ces biens ineſtimables?
C'eſt de l'avoir ſervi que nous ſommes coupables;
C'eſt d'avoir obéi quand il fallut marcher,
Quand Céſar alluma cet horrible bûcher;
C'eſt d'avoir aſſervi ſous des lois ſanguinaires
Notre indigne valeur et nos mains mercenaires.

IRADAN.

Je penſe comme vous, et vous me connaiſſez;
Mes remords par le temps ne ſont point effacés.
Mon métier de ſoldat pèſe à mon cœur trop tendre.
Je pleurerai toujours ſur ma famille en cendre;
J'abhorrerai ces mains qui n'ont pu les ſauver;
Je chérirai ces pleurs qui viennent m'abreuver.
Nous n'aurons dans l'ennui qui tous deux nous c
Que des nuits de douleur, et des jours d'

CESENE.

'ourquoi donc voulez-vous de nos malheureux jours,
)ans ce fatal service, empoisonner le cours?
lejet·z un fardeau que ma gloire déteste;
)emandez à César un emploi moins funeste:
'n dit qu'en nos remparts il revient aujourd'hui.

IRADAN.

! faut des protecteurs qui m'approchent de lui.
ercerai-je jamais cette foule empressée,
'un préfet du prétoire esclave intéressée,
es flots de courtisans, ce monde de flatteurs
ue la fortune attache aux pas des empereurs,
t qui laissent languir la valeur ignorée,
oin des palais des grands honteuse et retirée?

CESENE.

'importe, à ses genoux il faudra nous jeter;
'il est digne du trône, il doit nous écouter.

SCENE II.

IRADAN, CESENE, MEGATISE.

IRADAN.

)OLDAT, que me veux-tu?

MEGATISE.

Des prêtres d'Apamée
ne horde nombreuse, inquiète, alarmée,
eut qu'on ouvre à l'instant, et prétend vous parler.

IRADAN.

uelle victime encor leur faut-il immoler?

MEGATISE.

h tyrans!

CESENE.

C'en est trop, mon frère, je vous quitt
Je ne contiendrais pas le courroux qui m'irrite.
Je n'ai point de séance au tribunal de sang
Où montent les tribuns par les droits de leur
Si j'y dois assister, ce n'est qu'en votre absen
De votre ministère exercez la puissance,
Tempérez de vos lois les décrets rigoureux;
Et si vous le pouvez, sauvez les malheureux.

SCENE III.

IRADAN, le GRAND-PRETRE de Plu et ses suivans; MEGATISE, Soldats.

IRADAN.

Ministres de nos dieux, quel sujet vous attire?

LE GRAND-PRETRE.

Leur service, leur loi, l'intérêt de l'empire,
Les ordres de César.

IRADAN.

Je les respecte tous;
Je leur dois obéir; mais que m'annoncez-vous?

LE GRAND-PRETRE.

Nous venons condamner une fille coupable,
Qui, des mages persans disciple abominable,
Au pied du mont Liban par un culte odieux
Invoquait le soleil et blasphémait nos dieux.
Envers eux criminelle, envers César lui-même,
Elle ose mépriser notre juste anathème.
Vous devez avec nous prononcer son arrêt;
Le crime est avéré, son supplice est tout prêt.

IRADAN.

i! la mort!

LE SECOND PRETRE.

Elle est juste, et notre loi l'exige.

IRADAN.

tis ses sévérités....

LE GRAND-PRETRE.

Elle mourra, vous dis-je;
va dans ce moment la remettre en vos mains:
mplissez de César les ordres souverains.

IRADAN.

e fille! un enfant!

LE SECOND PRETRE.

Ni le sexe ni l'âge
peut fléchir les dieux que l'infidelle outrage.

IRADAN.

:te rigueur est grande; il faut l'entendre au moins.

LE GRAND-PRETRE.

us sommes à la fois et juges et témoins.
profane guerrier ne devrait point paraître
ns notre tribunal à côté du grand-prêtre;
onneur du sacerdoce en est trop irrité.
ecter avec nous l'ombre d'égalité,
st offenser des dieux la loi terrible et sainte;
e exige de vous le respect et la crainte.
us seuls devons juger, pardonner ou punir;
César vous dira comme il faut obéir.

IRADAN.

us sommes ses soldats, nous servons notre maître;
peut tout.

LE GRAND-PRETRE.

Oui, sur vous.

IRADAN.

Sur vous auffi peut

LE GRAND-PRETRE.

Nos maîtres font les dieux.

IRADAN.

Servez-les aux au

LE GRAND-PRETRE.

Nous les fervons ici contre les criminels.

IRADAN.

Je fais quels font vos droits, mais vous pourriez a;
Qu'on les perd quelquefois en voulant les éte
Les pontifes divins, juftement refpectés,
Ont condamné l'orgueil et plus les cruau
Jamais le fang humain ne coula dans leurs t
Ils font des vœux pour nous; imitez leurs e
Tant qu'en ces lieux fur-tout je pourrai
N'efpérez pas me nuire et me dépoffé
Des droits que Rome accorde aux t
Rien ne fe fait ici par des lois arbitraires:
Montez au tribunal, et fiégez avec moi.
Vous, Soldats, conduifez, mais au nom de la
La malheureufe enfant dont je plains la détreffe;
Ne l'intimidez point, refpectez fa jeuneffe,
Son fexe, fa difgrace; et dans notre ri ur
Gardons-nous bien fur-tout d'infulter au

(*il monte au tribunal.*)

Puifque Céfar le veut, Pontifes, prenez place.

LE GRAND-PRETRE.

Céfar viendra bientôt réprimer tant d'audace.

SCENE IV.

Les perſonnages précédens, ARZAME.

radan eſt placé entre le premier et le ſecond pontife.)

IRADAN.

PPROCHEZ-VOUS, ma fille, et reprenez vos ſens.

LE GRAND-PRETRE.

us avez à nos yeux par un impur encens,
norant un faux dieu qu'ont annoncé les mages,
x vrais dieux des Romains refuſé vos hommages;
nos préceptes ſaints vous avez réſiſté:
ne vous lavera de tant d'impiété.

LE SECOND PRETRE.

e ne répond point; ſon maintien, ſon ſilence
at aux dieux comme à nous une nouvelle offenſe.

IRADAN.

ètres, votre langage a trop de dureté,
ce n'eſt pas ainſi que parle l'équité.
le juge eſt ſévère, il n'eſt point tyrannique.
ut ſoldat que je ſuis, je ſais comme on s'explique....
fille, eſt-il bien vrai que vous ne ſuiviez pas
culte antique et ſaint qui règne en nos climats?

ARZAME.

i, Seigneur, il eſt vrai.

LE GRAND-PRETRE.

C'en eſt aſſez.

LE SECOND PRETRE.

Son crime
t dans ſa propre bouche; elle en ſera victime.

IRADAN.

Sur vous auffi p

LE GRAND-PRETRE.

Nos maîtres font les dieux.

IRADAN.

Servez-les aux a

LE GRAND-PRETRE.

Nous les fervons ici contre les criminels.

IRADAN.

Je fais quels font vos droits, mais vous pourriez app
Qu'on les perd quelquefois en voulant les é
Les pontifes divins, juftement refpectés,
Ont condamné l'orgueil et plus les cruaut
Jamais le fang humain ne coula dans leurs
Ils font des vœux pour nous; :ez leurs
Tant qu'en ces lieux fur-tout je p rai
N'efpérez pas me nuire et me dép
Des droits que Rome accorde aux i
Rien ne fe fait ici par des lois a s:
Montez au tribunal, et fiégez avec i i.
Vous, Soldats, conduifez, mais au n i
La malheureufe enfant dont je plains la
Ne l'intimidez point, refpectez fa jeunelle,
Son fexe, fa difgrace; et dans notre ri
Gardons-nous bien fur-tout d'infulter au mal

(*il monte au tribunal.*)

Puifque Céfar le veut, Pontifes, prenez place.

LE GRAND-PRETRE.

Céfar viendra bientôt réprimer tant d'audace.

SCENE IV.

Les personnages précédens, ARZAME.

(adan est placé entre le premier et le second pontife.)

IRADAN.

.PPROCHEZ-VOUS, ma fille, et reprenez vos sens.

LE GRAND-PRETRE.

ıs avez à nos yeux par un impur encens,
norant un faux dieu qu'ont annoncé les mages,
x vrais dieux des Romains refusé vos hommages;
s préceptes saints vous avez résisté:
ne vous lavera de tant d'impiété.

LE SECOND PRETRE.

e ne répond point; son maintien, son silence
aux dieux comme à nous une nouvelle offense.

IRADAN.

res, votre langage a trop de dureté,
ce n'est pas ainsi que parle l'équité.
le juge est sévère, il n'est point tyrannique.
ut soldat que je suis, je sais comme on s'explique....
fille, est-il bien vrai que vous ne suiviez pas
culte antique et saint qui règne en nos climats?

ARZAME.

Seigneur, il est vrai.

LE GRAND-PRETRE.

C'en est assez.

LE SECOND PRETRE.

Son crime
dans sa propre bouche; elle en sera victime.

IRADAN.

Sur vous aussi p

LE GRAND-PRETRE.

Nos maîtres sont les dieux.

IRADAN.

Servez-les aux aut

LE GRAND-PRETRE.

Nous les servons ici contre les criminels.

IRADAN.

Je sais quels sont vos droits, mais vous pourriez app
Qu'on les perd quelquefois en voulant les éten
Les pontifes divins, justement respectés,
Ont condamné l'orgueil et plus les c ... utés;
Jamais le sang humain ne coula dans ... rs
Ils font des vœux pour nous; imitez l ...
Tant qu'en ces lieux sur-tout je pourrai ...
N'espérez pas me nuire et me déposs ...
Des droits que Rome accorde aux tr
Rien ne se fait ici par des lois arbit
Montez au tribunal, et siégez avec
Vous, Soldats, conduisez, mais au nom
La malheureuse enfant dont je plains la detre
Ne l'intimidez point, respectez sa jeunesse,
Son sexe, sa disgrace; et dans notre ri ... ur
Gardons-nous bien sur-tout d'insulter ... n

(*il monte au t* ...)

Puisque César le veut, Pontifes, prenez ... .

LE GRAND-PRETRE.

César viendra bientôt réprimer tant d'audace.

SCENE IV.

Les perfonnages précédens, ARZAME.

(Iradan eft placé entre le premier et le fecond pontife.)

IRADAN.

PPROCHEZ-VOUS, ma fille, et reprenez vos fens.

LE GRAND-PRETRE.

s avez à nos yeux par un impur encens,
orant un faux dieu qu'ont annoncé les mages,
s vrais dieux des Romains refufé vos hommages;
os préceptes faints vous avez réfifté:
ne vous lavera de tant d'impiété.

LE SECOND PRETRE.

e ne répond point; fon maintien, fon filence
aux dieux comme à nous une nouvelle offenfe.

IRADAN.

res, votre langage a trop de dureté,
ce n'eft pas ainfi que parle l'équité.
le juge eft févère, il n'eft point tyrannique.
ut foldat que je fuis, je fais comme on s'explique....
fille, eft-il bien vrai que vous ne fuiviez pas
culte antique et faint qui règne en nos climats?

ARZAME.

ui, Seigneur, il eft vrai.

LE GRAND-PRETRE.

C'en eft affez.

LE SECOND PRETRE.

Son crime
ft dans fa propre bouche; elle en fera victime.

IRADAN.

Non, ce n'eſt point aſſez ; et ſi la loi punit
Les ſujets Syriens qu'un mage pervertit,
On borne la rigueur à bannir des fr[illegible]
Les Perſans ennemis du culte de [illegible]
Sans doute elle eſt Perſane : on [illegible] de [illegible]
L'envoyer aux climats dont elle [illegible]t le j[illegible].
Oſez ſans vous troubler dire où v[illegible] êtes né[illegible],
Quelle eſt votre famille et votre de[illegible]ée.

ARZAME.

Je rends grâce, Seigneur, à tant d[illegible]
Mais je ne puis jamais trahir la [illegible]
Mon cœur, ſelon ma loi, la préfère a[illegible]
Je ne puis vous tromper, ces lieux [illegible]

IRADAN.

O vertu trop ſincère ! ô fatale [illegible]
Eh bien, Prêtres des di[illegible]
Ne ſoit point amolli du [illegible]
De ſa ſimplicité, de ſa tendre jeu[illegible]

LE GRAND-PRETRE.

Notre loi nous défend une fauſſe pitié.
Au ſoleil à nos yeux elle a ſacrifié.
Il a vu ſon erreur, il verra ſon ſupplice.

ARZAME.

Avant de me juger, connaiſſez la juſtice.
Votre eſprit c[illegible] nous eſt en vain prévenu ;
Vous puniſſez mon culte, il vous eſt inconnu.
Sachez que ce ſoleil qui répand la lumière,
Ni vos divinités de la nature entière,
Que vous imaginez réſider dans les airs,
Dans les vents, dans les flots, ſur la terre, au[illegible]
Ne ſont point les objets que mon culte envi[illegible]
Ce n'eſt point au ſoleil à qui je rends h[illegible]

au Dieu qui le fit, au Dieu son seul auteur,
›unit le méchant et le persécuteur;
)ieu dont la lumière est le premier ouvrage.
le front du soleil il traça son image,
igna de lui-même imprimer quelques traits
le plus éclatant de ses faibles portraits.
: adorons en eux sa splendeur éternelle.
roastre embrasé des flammes d'un saint zèle
enseigna ce Dieu que vous méconnaissez,
›ar des dieux sans nombre en vain vous remplacez
›nt je crains pour vous la justice immortelle.
grands devoirs de l'homme il donna le modèle;
ut qu'on soit soumis aux lois de ses parens,
le envers ses rois, même envers ses tyrans,
d on leur a prêté serment d'obéissance;
l'on tremble sur-tout d'opprimer l'innocence;
a garde la justice, et qu'on soit indulgent;
le cœur et la main s'ouvrent à l'indigent.
. haine à ce cœur il défendit l'entrée,
ut que parmi nous l'amitié soit sacrée.
nt-là les devoirs qui nous sont imposés....
es, voilà mon Dieu; frappez, si vous l'osez.

IRADAN.

ne l'oserez point: sa candeur et son âge,
iive éloquence et sur-tout son courage,
ciront en vous cette âpre austérité
n faux zèle honora du nom de piété.
moi, je vous l'avoue, un pouvoir invincible
parlé par sa bouche, et m'a trouvé sensible:
de à cet empire, et mon cœur combattu
laignant ses erreurs admire sa vertu.
: illusions, si le ciel l'abandonne,
iel peut se venger; mais que l'homme pardonne.

Dût César me punir d'avoir trop émoussé
Le fer sacré des lois entre nos mains laissé,
J'absous cette coupable.

LE GRAND-PRETRE.

Et moi je la cond:n
Nous ne souffrirons pas qu'un soldat, un p
Corrompant de nos lois l'inflexible équité,
Protège ici l'erreur avec impunité.

LE SECOND PRETRI

Il faut savoir sur-tout quel mortel l'a s
Quel rebelle en secret la tient sous sa con
De son sang réprouvé quels sont les vils a

ARZAME.

Qui? moi! j'exposerais mon père à vos fu
Moi, pour vous obéir, je serais parricide?
Plus votre ordre est injuste, et moins il m
Dites-moi quelles lois, quels édits, quels
Ont jamais ordonné de trahir ses parens?
J'ai parlé, j'ai tout dit, et j'ai pu vous c
Ne m'interrogez plus; je n'ai rien à répon

LE GRAND-PRETRE.

On vous y forcera.... Garde de nos prison
Tribun, c'est en vos mains que nous la re
C'est au nom de César; et vous répondrez d
Je veux bien présumer que vous serez fide
Aux lois de l'empereur, à l'intérêt des cieı

SCENE V.

IRADAN, ARZAME.

IRADAN.

TOUT au nom de César, et tout au nom des dieux!
'ſt en ces noms ſacrés qu'on fait des miſérables.
pouvoirs ſouverains, on vous en rend coupables!...
us jeune malheureuſe, ayez un peu d'eſpoir.
us me voyez chargé d'un funeſte devoir;
place eſt rigoureuſe, et mon ame indulgente.
prêtres de Pluton la troupe intolérante
un cruel arrêt vous condamne à périr;
a ſoldat vous abſout et veut vous ſecourir.
ais que puis-je contr'eux! le peuple les révère;
empereur les ſoutient; leur ordre ſanguinaire,
mes yeux, malgré moi, peut être exécuté.

ARZAME.

on cœur eſt plus ſenſible à votre humanité
'il n'eſt glacé de crainte à l'aſpect du ſupplice.

IRADAN.

is pourriez déſarmer leur barbare injuſtice,
ijurer votre culte, implorer l'empereur;
oſe vous en prier.

ARZAME.

Je ne le puis, Seigneur.

IRADAN.

ous me faites frémir; et j'ai peine à comprendre
ant d'obſtination dans un âge ſi tendre.
our des préjugés vains, aux nôtres oppoſés,
ous prodiguez vos jours à peine commencés.

ARZA E.

Hélas! pour adorer le D de au
Il me faut donc mourir de
Il me faut expirer supplice ,
Pour n'avoir pas appris l'art de p r
Pardonnez cette plainte, e:
Je n'en saurai pas moins, d' in ,
Supporter les tourmens va r,
Et chérir votre main qui v ;

IRADA

Ainsi vous surmontez vos la s,
Vous, si jeune et si faible! et je verse
Je pleure, et d'un œil sec vous voyez le
Non, malheureuse enfant, vous ne périrez pas.
Je veux, malgré vous-même, obtenir
De vos persécuteurs je braverai l'aud
Laissez-moi seulement parler à vos parens:
Qui sont-ils?

ARZAME.

Des mortels inconnus aux ty
Sans dignité, sans biens. De leurs
Ils cultivaient en paix des campagnes
Fidelles à leur culte ainsi qu'à l' ,

IRADA

Au bruit de vos dangers ils urrent de
Apprenez-moi leur nom.

ARZAME.

J'ai gardé le silence,
Quand de mes oppresseurs la barbare inso
Voulait que mes parens leur fussent déce
Mon cœur fermé pour eux s'ouvre quand
Mon père est Arzémon; ma mère infor ;,
Quand j'étais au berceau, finit sa dei :

peine je l'ai vue; et tout ce qu'on m'a dit,
est qu'un chagrin mortel accablait son esprit:
: ciel permet encor que le mien s'en souvienne.
le mouillait de pleu's et sa couche et la mienne.
: naquis pour la peine et pour l'affliction.
on père m'éleva dans sa religion,
: n'en connus point d'autre; elle est simple, elle est pure;
est un présent divin des mains de la nature.
: meurs pour elle.

IRADAN.

O Ciel! ô Dieu qui l'écoutez,
cette ame si belle étendez vos bontés!....
is parlez, votre père est-il dans Apamée?

ARZAME.

on, Seigneur, de César il a suivi l'armée;
apporte en son camp les fruits de ses jardins
u'avec lui quelquefois j'arrosai de mes mains.
os mœurs, vous le voyez, sont simples et rustiques.

IRADAN.

ste de l'âge d'or et des vertus antiques,
ne n'ai-je ainsi vécu! que tout ce que j'entends
rte au fond de mon cœur des traits intéressans!
vez, ô noble objet! ce cœur vous en conjure.
:n atteste cet astre et sa lumière pure;
i par qui je vous vois et que vous révérez;
l est sacré pour vous, vos jours sont plus sacrés;
je perdrai ma place avant qu'en sa furie
main du fanatisme attente à votre vie....
us la suivrez, Soldats; mais c'est pour observer
ces prêtres cruels oseraient l'enlever.
ntre leurs attentats vous prendrez sa défense.
est beau de mourir pour sauver l'innocence,
lez.

ARZAME.

Ah! c'en eſt trop; mes jours infortunés
Méritent-ils, Seigneur, les ſoins que vous pren
Modérez ces bontés d'un ſauveur et d'un père.

SCENE VI.

IRADAN *ſeul.*

Je m'emporte trop loin. Ma pitié, ma colère
Me rendront trop coupable aux yeux du ſouv
Je crains mes ſoldats même, et ce terrible fr
Ce frein que l'impoſture a ſu mettre au courage,
Cet antique reſpect prodigué d'âge en âge
A nos perſécuteurs, aux tyrans des eſprits.
Je verrai ces guerriers d'épouvante ſurpris;
Ils ſe croiront ſouillés du plus énorme crime,
S'ils oſent refuſer le ſang de la victime.
O ſuperſtition! que tu me fais trembler!
Miniſtres de Pluton qui voulez l'immoler,
Puiſſances des enfers, et comme eux inflexibles,
Non, ce n'eſt pas pour moi que vous ſerez terr
Un ſentiment plus fort que votre affreux p
Entreprend ſa défenſe, et m'en fait un dev
Il étonne mon ame, il l'excite, il la preſſe.
Mon indignation redouble ma tendreſſe.
Vous adorez les dieux de l'inhumanité;
Et je ſers contre vous le dieu de la bonté.

Fin du premier acte.

ACTE II.

CENE PREMIERE.

IRADAN, CESENE.

CESENE.

E que vous m'apprenez de sa simple innocence,
sa grandeur modeste et de sa patience,
saisit de respect, et redouble l'horreur
e sent un cœur bien né pour le persécuteur.
elle injustice, ô Ciel! et quelles lois sinistres!
it-il donc à nos dieux des bourreaux pour ministres?
a qui leur donna des préceptes si saints
avait-il créés pour frapper les humains?
rs ils consolaient la nature affligée.
e les temps sont divers! que la terre est changée!...
! mon frère, achevez tout ce récit affreux,
fait pâlir mon front, et dresser mes cheveux.

IRADAN.

ır la seconde fois ils ont paru, mon frère,
nom de l'empereur et des dieux qu'on révère,
les ont fait parler avec tant de hauteur,
ont tant déployé l'ordre exterminateur
prétoire émané contre les réfractaires;
ıt attesté le ciel et leurs lois sanguinaires,
: mes soldats tremblans, et vaincus par ces lois,
: baissé leurs regards au seul son de leur voix.
l'avais bien prévu. Ces prêtres du tartare
ıncent fièrement; et d'une main barbare
saisissent soudain la fille d'Arzémon,

ARZAME.

Ah! c'en eſt trop; mes jours infortunés
Méritent-ils, Seigneur, les ſoins que vous pren
Modérez ces bontés d'un ſauveur et d'un père.

SCENE VI.

IRADAN *ſeul.*

Je m'emporte trop loin. Ma pitié, ma colère
Me rendront trop coupable aux yeux du ſouv:
Je crains mes ſoldats même, et ce terrible frein,
Ce frein que l'impoſture a ſu mettre au courage,
Cet antique reſ.ect prodigué d'âge en âge
A nos perſécuteurs, aux tyrans des eſprits.
Je verrai ces guerriers d'épouvante ſurpris;
Ils ſe croiront ſouillés du plus énorme crime,
S'ils oſent refuſer le ſang de la victime. .
O ſuperſtition! que tu me fais trembler!
Miniſtres de Pluton qui voulez l'immoler,
Puiſſances des enfers, et comme eux inflexibles,
Non, ce n'eſt pas pour moi que vous ſerez ter
Un ſentiment plus fort que votre affreux pouvoir
Entreprend ſa défenſe, et m'en fait un devoir;
Il étonne mon ame, il l'excite, il la preſſe.
Mon indignation redouble ma tendreſſe.
Vous adorez les dieux de l'inhumanité;
Et je ſers contre vous le dieu de la bonté

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

IRADAN, CESENE.

CESENE.

CE que vous m'apprenez de sa simple innocence,
e sa grandeur modeste et de sa patience,
ie saisit de respect, et redouble l'horreur
ue sent un cœur bien né pour le persécuteur.
uelle injustice, ô Ciel! et quelles lois sinistres!
iut-il donc à nos dieux des bourreaux pour ministres?
uma qui leur donna des préceptes si saints
es avait-il créés pour frapper les humains?
lors ils consolaient la nature affligée.
ue les temps sont divers! que la terre est changée!...
h! n frère, achevez tout ce récit affreux,
fait pâlir mon front, et dresser mes cheveux.

IRADAN.

our la seconde fois ils ont paru, mon frère,
u nom de l'empereur et des dieux qu'on révère;
s les ont fait parler avec tant de hauteur,
s ont tant déployé l'ordre exterminateur
u prétoire émané contre les réfractaires;
ant attesté le ciel et leurs lois sanguinaires,
s soldats tremblans, et vaincus par ces lois,
it baissé leurs regards au seul son de leur voix.
l'avais bien prévu. Ces prêtres du tartare
vancent fièrement; et d'une main barbare
s saisissent soudain la fille d'Arzémon,

Cette enfant si sublime ; (*Arzame*, c'est son nom.)
Ils la traînaient déjà : quelques soldats en larmes
Les priaient à genoux ; nul ne prenait les armes.
Je m'élance sur eux, je l'arrache à leurs mains ;
Tremblez, hommes de sang, arrêtez, inhumains,
Tremblez : elle est romaine, en ces lieux elle est né
Je la prends pour épouse. O Dieux de l'hyménée!
Dieux de ces sacrés nœuds, dieux élémens que je se
Je triomphe avec vous des monstres des enfers!
Armez et protégez la main que je lui donne!
Ma cohorte à ces mots se lève et m'environne,
Leur courage renaît. Les tyrans confondus
Me remettent leur proie et restent éperdus.
Vous savez, ai-je dit, que nos lois souverai
Des saints nœuds de l'hymen ont consacré les
Que nul n'ose porter sa téméraire main
Sur l'auguste moitié d'un citoyen romain ;
Je le suis : respectez ce nom cher à la terre.
Ma voix les a frappés comme un coup de t
Mais bientôt revenus de leur stupidité,
Reprenant leur audace et leur atrocité,
Leur bouche ose crier à la fraude, au parjure!
Cet hymen, disent-ils, n'est qu'un jeu d'imposture,
Une offense à César, une insulte aux autels ;
Je n'en ai point tissu les liens solennels,
Ce n'est qu'un artifice indigne et punissable....

Je vais donc le former cet hymen respe la
Vous l'approuvez, mon frère, et je n'en
Il sauve l'innocence, il arrache au tré
Un objet cher aux dieux aussi-bien qu'à moi
Qu'ils protègent par moi, qu'ils ordonnent que
Et qui par sa vertu, plus que par sa beauté,
Est l'image, à mes yeux, de la divinité.

CESENE.

ui ? moi ! si je l'approuve ! ah mon ami, mon frère,
e sens que cet hymen est juste et nécessaire.
près l'avoir promis, si, rétractant vos vœux,
ous n'accomplissiez pas vos desseins généreux,
e vous croirais parjure, et vous seriez complice
es fureurs des tyrans armés pour son supplice.
rzame, dites-vous, a dans le plus bas rang
bscurément puisé la source de son sang;
ons-nous des aïeux dont les fronts en rougissent?
grâces, sa vertu, son péril l'ennoblissent.
gagez vos sermens, pressez ce nœud sacré;
fils d'un Scipion s'en croirait honoré.
n'est point là sans doute un hymen ordinaire,
fant de l'intérêt et d'un amour vulgaire,
magnanimité forme ces sacrés nœuds;
consolent la terre, ils sont bénis des cieux;
fanatisme en tremble. Arrachez à sa rage
objet, le digne objet de votre juste hommage.

IRADAN.

bien, préparez tout pour ce nœud solennel,
s témoins, le festin, les présens et l'autel.
Je veux qu'il s'accomplisse aux yeux des tyrans même,
nt la voix infernale insulte à ce que j'aime.
(*à des suivans.*)
u'on la fasse venir.... Mon frère, demeurez,
Digne et premier témoin de mes sermens sacrés.
La voici.

CESENE.

Son aspect déjà vous justifie.

SCENE II.

IRADAN, CESENE, ARZAME.

IRADAN.

Arzame, c'eſt à vous que mon cœur ſacrifie;
Ce cœur qui ne s'ouvrait qu'à la compaſſion,
Repouſſait loin de vous la perſécution.
Contre vos ennemis l'équité ſe ſoulève:
Elle a tout commencé; l'amour parle et l'achève.
Je ſuis prêt de former en préſence des dieux,
En préſence du vôtre, un nœud ſi précieux,
Un nœud qui fait ma gloire, et qui vous eſt
Qui contre vos tyrans vous ouvre un prompt
Qui vous peut en ſecret donner la liberté
D'exercer votre culte avec ſécurité.
Il n'en faut point douter, l'éternelle puiſſance,
Qui voit tout, qui fait tout, a fait cette alliance
Elle vous a portée aux écueils de la mort,
Dans un orage affreux qui vous ramène au port.
Sa main qu'elle étendait pour ſauver votre vie,
Tiſſut en même temps ce ſaint nœud qui nous lie.
Je vous préſente un frère; il va tout préparer
Pour cet heureux hymen dont je dois m'honorer.

ARZAME.

A votre frère, à vous, pour tant de bienfaiſance,
Hélas! j'offre mon trouble et ma reconnaiſſance.
Puiſſe l'aſtre du jour épancher ſur tous deux
Ses rayons les plus purs et les plus lumineux!
Goûtez en vous aimant un ſort toujours proſpère.
Mais, ô mon bienfaiteur! ô mon maître! ô mon père
Vous qui faites ſur moi tomber ce noble choix,

ez prêter l'oreille en fecret à ma voix.

CESENE.

: retire, Arzame, et mes mains empreffées
préparer pour vous les fêtes annoncées.
'e ami de mon frère, heureux de fon bonheur,
rtage le vôtre, et vois en vous ma fœur.

ARZAME.

ais-je devenir!

SCENE III.

IRADAN, ARZAME.

IRADAN.

Belle et modefte Arzame,
: en liberté vos fecrets dans mon ame,
ıt à moi, parlez, tout eft commun pour nous.

ARZAME.

père! en frémiffant je tombe à vos genoux.

IRADAN.

aignez rien, parlez à l'époux qui vous aime.

ARZAME.

fte ce foleil, image de Dieu même,
e voudrais pour vous répandre tout le fang
ces prêtres de mort vont épuifer mon flanc.

IRADAN.

ue me dites-vous, et quelle défiance!
le mien coulera plutôt qu'on vous offenfe;
rans confondus fauront nous refpecter.

ARZAME.

Dieu, que mon cœur ne peut-il mériter

SCENE II.

IRADAN, CESENE, ARZA

IRADAN.

ARZAME, c'eſt à vous que mon cœur ſacrifie;
Ce cœur qui ne s'ouvrait qu'à la compaſſion,
Repouſſait loin de vous la perſécution.
Contre vos ennemis l'équité ſe ſoulève:
Elle a tout commencé; l'amour parle et l'achève.
Je ſuis prêt de former en préſence des dieux,
En préſence du vôtre, un nœud ſi précieux,
Un nœud qui fait ma gloire, et qui vous eſt
Qui contre vos tyrans vous ouvre un prompt
Qui vous peut en ſecret donner la liberté
D'exercer votre culte avec ſécurité.
Il n'en faut point douter, l'éternelle puiſſance,
Qui voit tout, qui fait tout, a fait cette alli
Elle vous a portée aux écueils de la mort,
Dans un orage affreux qui vous ramène au port.
Sa main qu'elle étendait pour ſauver votre vie,
Tiſſut en même temps ce ſaint nœud qui n
Je vous préſente un frère; il va tout pré
Pour cet heureux hymen dont je dois m ore

ARZAME.

A votre frère, à vous, pour tant de bienfaiſance,
Hélas! j'offre mon trouble et ma reconnaiſſance.
Puiſſe l'aſtre du jour épancher ſur tous deux
Ses rayons les plus purs et les plus lumineux!
Goûtez en vous aimant un ſort toujours proſpère.
Mais, ô mon bienfaiteur! ô mon maître! ô r
Vous qui faites ſur moi tomber ce noble cl ,

z prêter l'oreille en secret à ma voix.

CESENE.

retire, Arzame, et mes mains empressées
réparer pour vous les fêtes annoncées.
ami de mon frère, heureux de son bonheur,
tage le vôtre, et vois en vous ma sœur.

ARZAME.

uis-je devenir?

SCENE III.

IRADAN, ARZAME.

IRADAN.

Belle et modeste Arzame,
en liberté vos secrets dans mon ame,
t à moi, parlez, tout est commun pour nous.

ARZAME.

ère! en frémissant je tombe à vos genoux.

IRADAN.

ignez rien, parlez à l'époux qui vous aime.

ARZAME.

te ce soleil, image de Dieu même,
voudrais pour vous répandre tout le sang
es prêtres de mort vont épuiser mon flanc.

IRADAN.

ie me dites-vous, et quelle défiance!
e mien coulera plutôt qu'on vous offense;
ans confondus sauront nous respecter.

ARZAME.

Dieu, que mon cœur ne peut-il mériter

Une bonté si noble, une ardeur si touchante!

IRADAN.

Je m'honore moi-même! et ma gloire est contente
Des honneurs qu'on doit rendre à ma digne moitié.

ARZAME.

C'en est trop.... tournez-vous, Seigneur, à la pitié;
Mais daignez m'assurer qu'un secret qui vous touche
Ne sortira jamais de votre auguste bouche.

IRADAN.

Je vous le jure.

ARZAME.

Eh bien....

IRADAN.

Vous semblez hésiter,
Et vos regards sur moi tremblent de s'arrêter.
Vous pleurez, et j'entends votre cœur qui soupire.

ARZAME.

Ecoutez, s'il se peut, ce que je dois vous dire.
Vous ne connaissez pas la loi que nous suivons;
Elle peut être horrible aux autres nations:
La créance, les mœurs, le devoir, tout diffère;
Ce qu'ici l'on proscrit, ailleurs on le révère.
La nature a chez nous des droits purs et divins,
Qui sont un sacrilége aux regards des Romains.
Notre religion, à la vôtre contraire,
Ordonne que la sœur s'unisse avec le frère;
Et veut que ces liens, par un double retour,
Rejoignent parmi nous la nature à l'amour.
La source de leur sang pour eux toujours sacrée,
En se réunissant, n'est jamais altérée:
Telle est ma loi.

IRADAN.

Barbare! Ah! que m'avez-vous dit?

ARZAME.

ARZAME.

'e l'avais bien prévu.... votre cœur en frémit.

IRADAN.

'ous avez donc un frère?

ARZAME.

Oui, Seigneur, et je l'aime.
Ion père à ſon retour dut nous unir lui même.
Iais ma mort préviendra ces nœuds infortunés,
le nos Guèbres chéris et chez vous condam. és.
e ne ſuis plus pour vous qu'une vile étrangère,
ndigne des bienfaits jetés ſur ma miſère;
:t d'autant plus coupable à vos yeux alarmés
)ue je vous dois la vie, et qu'enfin vous m'aimez.
igneur, je vous l'ai dit, j'adore en vous mon père;
ais plus je vous chéris, et moins j'ai dû me taire.
ndez ce triſte cœur, qui n'a pu vous tromper,
.ux homicides bras levés pour le frapper.

IRADAN.

e demeure immobile, et mon ame éperdue
'e croit pas en effet vous avoir entendue.
le cet affreux ſecret je ſuis trop offenſé:
Ion cœur le gardera.... mais ce cœur eſt percé.
llez, je cacherai mon outrage à mon frère.
e dois me ſouvenir combien vous m'étiez chère.
'ans l'indignation dont je ſuis pénétré,
Ialgré tout mon courroux, mon honneur vous ſait gré
le m'avoir dévoilé cet effrayant myſtère.
'otre eſprit eſt trompé, mais votre ame eſt ſincère.
e ſuis épouvanté, confus, humilié;
Iais je vous vois toujours d'un regard de pitié:
e ne vous aime plus, mais je vous ſers encore.

IRADAN.

Non, ce n'eſt point aſſez ; et ſi la loi punit
Les ſujets Syriens qu'un mage pervertit,
On borne la rigueur à bannir des frontières
Les Perſans ennemis du culte de nos pères.
Sans doute elle eſt Perſane : on peut de ce
L'envoyer aux climats dont elle tient le j
Oſez ſans vous troubler dire où vous êtes née,
Quelle eſt votre famille et votre deſtinée.

ARZAME.

Je rends grâce, Seigneur, à tant d'humanité,
Mais je ne puis jamais trahir la vérité ;
Mon cœur, ſelon ma loi, la préfère à la vie :
Je ne puis vous tromper, ces lieux ſont ma patrie.

IRADAN.

O vertu trop ſincère ! ô fatale candeur !
Eh bien, Prêtres des dieux ! faut-il que votre cœur
Ne ſoit point amolli du malheur qui la preſſe,
De ſa ſimplicité, de ſa tendre jeuneſſe ?

LE GRAND-PRETRE.

Notre loi nous défend une fauſſe pitié.
Au ſoleil à nos yeux elle a ſacrifié.
Il a vu ſon erreur, il verra ſon ſupplice.

ARZAME.

Avant de me juger, connaiſſez la juſtice.
Votre eſprit c ... e nous eſt en vain prévenu ;
Vous puniſſez mon culte, il vous eſt inconnu.
Sachez que ce ſoleil qui répand la lumière,
Ni vos divinités de la nature entière,
Que vous imaginez réſider dans les airs,
Dans les vents, dans les flots, ſur la terre, aux enfers,
Ne ſont point les objets que mon culte enviſage ;
Ce n'eſt point au ſoleil à qui je rends hommage,

:rement parés, et plus ornés par elle,
e l'eft des Céfars la pompe folennelle.

IRADAN.

yez nos amis, éteignez ces flambeaux.

CESENE.

ent? quel changement, quels défaftres nouveaux!
tre front glacé l'horreur eft répandue!
ıx baignés de pleurs femblent craindre ma vue!

IRADAN.

autels, plus d'hymen.

ARZAME.

J'en fuis indigne.

CESENE.

O Ciel
uel contentement je parais cet autel!
:n je chériffais cet heureux miniftère!
ılaifir j'éprcuvais dans le doux nom de frère!

ARZAME.

prononcez pas un nom trop odieux.

CESENE.

tes-vous?

IRADAN.

Il faut m'arracher de ces lieux;
;ons pour jamais à ce pofte funefte,
ıng avili qu'avec vous je détefte,
ces vains honneurs d'un foldat détrompé;
ıaffe ambition dont j'étais occupé.
; dans la retraite où vous vouliez vous rendre;
: enfans, mon frère, allons pleurer la cendre.
mmes, nos enfans nous ont été ravis:
ıleurez votre fille, et je pleure mon fils.
:ft fini pour nous: fans efpoir fur la terre,
ɔuvons-nous prétendre à la cour, à la guerre?

Quittons tout et fuyons. Mon esprit aveuglé
Cherchait de nouveaux nœuds qui m'auraient con
Ils sont rompus ; le ciel en a coupé la trame.
Fuyons, dis-je, à jamais, et du monde et d'Arzam

CÉSÈNE.

Vous me glacez d'effroi : quel trouble et quels
Vous laisseriez Arzame à ses vils assassins,
A ses bourreaux ? qui ? vous !

IRADAN.

Arrêtez : peut-on
D'un soldat, de son frère, une action si noire !
Ce que j'ai commencé, je le veux achever :
Je ne la verrai plus ; mais je dois la sauver.
Mes sermens, ma pitié, mon honneur, tout m'
Et je n'ai pas de vous mérité cet outrage ;
Vous m'offensez.

ARZAME.

O Ciel ! ô frères généreux !
Dans quel saisissement vous me jetez tous deux !
Hélas ! vous disputez pour une malheureuse.
Laissez-moi terminer ma destinée affreuse ;
Vous en voulez trop faire, et trop sacrifier ;
Vos bontés vont trop loin, mon sang doit les paye

SCENE V.

Les Personnages précédens, les PRETRES
Pluton, Soldats.

LE GRAND-PRETRE.

Est-ce ainsi qu'on insulte à nos lois vengeresses
Qu'on trahit hautement la foi de ses promesses,
Qu'on ose se jouer avec impunité

pouvoir souverain par vous-même attesté ?
à donc cet hymen et ce nœud si propice
devait de César enchaîner la justice;
itoyen romain qui pensait nous tromper !
ictime à nos mains ne doit plus échapper.
César instruit connait votre imposture :
s venons en son nom réparer son injure.
ats qu'il a trompés, qu'on enlève soudain
riminel objet qu'il protégeait en vain.
ssez-la.

ARZAME.

Mon père !

IRADAN *aux soldats.*

Ingrats !

CESENE.

Troupe insolente !...
tez.... devant moi qu'un de vous se présente,
l'ose, au moment même il mourra de mes mains.

LE GRAND-PRETRE.

e redoutez pas.

IRADAN.

Tremblez, vils assassins ;
n'êtes plus soldats quand vous servez ces prêtres.

LE GRAND-PRETRE.

lieux, César et nous, Soldats, voilà vos maîtres.

CESENE.

ez, vous dis-je.

IRADAN.

Et vous, objet infortuné,
rez dans cet asile à vos malheurs donné.

CESENE.

craignez rien.

ARZAME *en se retirant.*

Je meurs.

LE GRAND-PRETRE.

Frémissez, infidelles;

César vient, il fait tout, il punit les rebelles.
D'une secte proscrite indignes partisans,
De complots ténébreux coupables artisans;
Qui deviez devant moi, le front dans la p
Abaisser en tremblant votre insolence al s,
Qui parlez de pitié, de justice et de lois,
Quand le courroux des dieux parle ici par
Qui méprisez mon rang, qui bravez pu
Vous appelez la foudre, et c'est moi q

SCENE VI.

IRADAN, CESENE.

CESENE.

Un tel excès d'audace annonce un grand pouvoi

IRADAN.

Ils nous perdront sans doute, ils n'ont qu'à le voul

CESENE.

Plus leur orgueil s'accroît, plus ma fureur a

IRADAN.

Qu'elle est juste, mon frère, et qu'elle est impuiss
Ils ont pour les défendre et pour nous accabler
César qu'ils ont séduit, les dieux qu'ils font par

CESENE.

Oui, mais sauvons Arzame.

IRADAN.

Ecoutez: Apamée
Touche aux Etats persans; la ville est désarmée;

soldats de ce fort ne sont point contre moi;
léjà quelques-uns m'ont engagé leur foi.
rez à nos tyrans, flattez leur violence;
s que votre frère, écoutant la prudence,
ux conseillé, plus juste, à son devoir rendu,
ndonne un objet qu'il a trop défendu;
s que par leurs mains je consens qu'elle meure,
je livre sa tête avant qu'il soit une heure.
mpons la cruauté qu'on ne peut désarmer.
n, promettez tout, je vais tout confirmer.
qu'elle aura passé ces fatales frontières,
nets entr'elle et moi d'éternelles barrières.
os conseils rendu, je brise tous mes fers.
d'un service ingrat, caché dans des déserts,
humains avec vous je fuirai l'injustice.

CESENE.

ns, je promettrai ce cruel sacrifice;
vais étendre un voile aux yeux de nos tyrans.
ne puis-je plutôt enfoncer dans leurs flancs
glaive, cette main que l'empereur emploie
rvir ces bourreaux avides de leur proie!
, je vais leur parler.

SCENE VII.

DAN, le jeune ARZEMON *parcourant le fond de la scène d'un air inquiet et égaré.*

LE JEUNE ARZEMON.

O Mort! ô Dieu vengeur!
ne l'ont enlevée; ils m'arrachent le cœur....
a trouver? où fuir? quelles mains l'ont conduite?

IRADAN.

Cet inconnu m'alarme: est-il un satellite
Que ces juges sanglans se pressent d'envoyer
Peur observer ces lieux et pour nous épier?

LE JEUNE ARZEMON.

Ah!.... la connaissez-vous?

IRADAN.

Ce malheureux s'égr

Parle; que cherches-tu?

LE JEUNE ARZEMON.

La vertu la plus n

La vengeance, le sang, les ravisseurs o ,
Les tyrans révérés des malheureux. ı ...
Arzame! chère Arzame!.... Ah! donnez
Que je meure vengé!

IRADAN.

Son désespoir, ses larmes,
Ses regards attendris, tout furieux qu'ils sont,
Les traits que la nature imprima sur son front;
Tout me dit, c'est son frère.

LE JEUNE ARZEMON.

Oui, je le suis.

IRADAN.

An

Garde un profond silence, il y va de ta tête.

LE JEUNE ARZEMON.

Je te l'apporte, frappe.

IRADAN.

Enfans infortunés!

Dans quels lieux les destins les ont-ils amenés!
Toi, le frère d'Arzame!

LE JEUNE ARZEMON.

Oui, ton regard sévère

ACTE II.

CENE PREMIERE.

IRADAN, CESENE.

CESENE.

E que vous m'apprenez de sa simple innocence,
grandeur modeste et de sa patience,
it de respect, et redouble l'horreur
: un cœur bien né pour le persécuteur.
injustice, ô Ciel! et quelles lois sinistres!
il donc à nos dieux des bourreaux pour ministres?
qui leur donna des préceptes si saints
avait-il créés pour frapper les humains?
rs ils consolaient la nature affligée.
:emps sont divers! que la terre est changée!...
mon frère, achevez tout ce récit affreux,
ait pâlir mon front, et dresser mes cheveux.

IRADAN.

Pour la seconde fois ils ont paru, mon frère,
Au nom de l'empereur et des dieux qu'on révère;
Ils les ont fait parler avec tant de hauteur,
ont tant déployé l'ordre exterminateur
lu prétoire émané contre les réfractaires;
ant attesté le ciel et leurs lois sanguinaires,
mes soldats tremblans, et vaincus par ces lois,
baissé leurs regards au seul son de leur voix.
e l'avais bien prévu. Ces prêtres du tartare
vancent fièrement; et d'une main barbare
ls saisissent soudain la fille d'Arzémon,

Aa 2

LE JEUNE ARZEMON.

Hélas! dois-je y compter?... daignez donc me la
Daignez me rendre Arzame, ou me faire mou

IRADAN.

Il attendrit mon cœur, mais il me fait frémir.
Que mes bontés peut-être auront un sort fune
Viens, jeune infortuné, je t'apprendrai le re
Suis mes pas.

LE JEUNE ARZEMON.

J'obéis à vos ordres pressans:
Mais ne me trompez pas.

IRADA

O mall ei
Quel sort les entraîna dans ces lieux
De l'une j'admirais la fermeté m e,
Sa résignation, sa grâce, sa candeur;
L'autre accroît ma pitié, même par sa fu
Un dieu veut les sauver, il les conduit
Ce dieu parle à mon cœur, il parle et je l'e

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le jeune ARZEMON, MEGATISE.

LE JEUNE ARZEMON.

Je marche dans ces lieux de ſurpriſe en ſurpriſe,
Quoi! c'eſt toi que j'embraſſe, ô mon cher Mégatiſe!
Toi, né chez les Perſans, dans notre loi nourri,
Et de mes premiers ans compagnon ſi chéri,
Toi, ſoldat des Romains!

MEGATISE.

Pardonne à ma faibleſſe.
L'ignorance et l'erreur d'une aveugle jeuneſſe,
Un eſprit inquiet, trop de facilité,
L'occaſion trompeuſe, enfin la pauvreté,
Ce qui fait les ſoldats égara mon courage.

LE JEUNE ARZEMON.

Métier cruel et vil! mépriſable eſclavage!
Tu pourrais être libre en ſuivant tes amis.

MEGATISE.

Le pauvre n'eſt point libre, il ſert en tout pays.

LE JEUNE ARZEMON.

Ton ſort près d'Iradan deviendra plus proſpère.

MEGATISE.

Va, des guerriers romains il n'eſt rien que j'eſpère.

LE JEUNE ARZEMON.

Que dis-tu? le tribun qui commande en ce fort
Ne t'a-t-il pas offert un généreux ſupport?

MEGATISE.

Ah! crois-moi, les Romains tiennent peu leur prom
Je connais Iradan, je sais que, dans Emesse,
Amant d'une Persanne, il en avait un fils;
Mais apprends que bientôt, désolant son pays,
Sur un ordre du prince il détruisit la ville
Où l'amour autrefois lui fournit un asile.
Oui, les chefs, les soldats, à nuire condamnés,
Font toujours tous les maux qui leur sont ord
Nous en voyons ici la preuve trop sensible
Dans l'arrêt émané d'un tribunal horrible.
De tous mes compagnons à peine une moitié
Pour l'innocente Arzame écoute la pitié.
Pitié trop faible encore et toujours oh
L'autre est prête à tremper sa main vile et
Dans ce cœur si chéri, dans ce généreux ac,
A la voix d'un pontife altéré de son sa

LE JEUNE ARZEMON.

Cher ami, rendons grâce au sort qui nous protège;
On ne commettra point ce meurtre sacrilége.
Iradan la soutient de son bras protecteur,
Il voit ce fier pontife avec des yeux d'horreur;
Il écarte de nous la main qui nous opprime.
Je n'ai plus de terreur, il n'est plus de victime,
De la Perse à nos pas il ouvre les chemins.

MEGATISE.

Tu penses que pour toi, bravant ses souverains,
Il hasarde sa perte?

LE JEUNE ARZEMON.

Il le dit, il le jure.
Ma sœur ne le croit point capable d'imposture;
En un mot nous partons. Je ne suis affligé

Que de partir sans toi, sans m'être encor vengé,
ns punir les tyrans.

MEGATISE.

Tu m'arraches des larmes.
Quelle erreur t'a séduit? de quels funestes charmes,
De quel prestige affreux tes yeux sont fascinés!
1 crois qu'Arzame échappe à leurs bras forcenés!

LE JEUNE ARZEMON.

le crois.

MEGATISE.

Que du fort on doit ouvrir la porte?

LE JEUNE ARZEMON.

as doute.

MEGATISE.

On te trahit, dans une heure elle est morte.

LE JEUNE ARZEMON.

n, il n'est pas possible: on n'est pas si cruel.

MEGATISE.

Is ont fait devant moi le marché criminel.
Le frère d'Iradan, ce Césène, ce traître
Trafique de sa vie, et la vend au grand-prêtre.
J'ai vu, j'ai vu signer le barbare traité.

LE JEUNE ARZEMON.

meurs!... Que m'as-tu dit?

MEGATISE.

L'horrible vérité.
Hélas! elle est publique, et mon ami l'ignore!

LE JEUNE ARZEMON.

monstres! ô forfaits!... Mais non, je doute encore...
h! comment en douter! mes yeux n'ont-ils pas vu
e perfide Iradan devant moi confondu?

Des mots entre-coupés suivis d'un froid silence,
Des regards inquiets que troublait ma présence,
Un air sombre et jaloux, plein d'un secret dépit,
Tout semblait en effet me dire, il nous trahit.

MEGATISE.

Je te dis que j'ai vu l'engagement du crime,
Que j'ai tout entendu, qu'Arzame est leur victime.

LE JEUNE ARZEMON.

Détestables humains! quoi! ce même Iradan!...
Si fier, si généreux!

MEGATISE.

N'est-il pas courtisan?
Peut-être il n'en est point qui, pour plaire à
Ne se chargeât des noms de barbare et de traître.

LE JEUNE ARZEMON.

Puis-je sauver Arzame?

MEGATISE.

En ce séjour d'effroi,
Je t'offre mon épée, et ma vie est à toi.
Mais ces lieux sont gardés, le fer est sur sa tête;
De l'horrible bûcher la flamme est toute prête.
Chez ces prêtres sanglans nul ne peut aborder....
(*l'arrêtant.*)
Où cours-tu, malheureux?

LE JEUNE ARZEMON.

Peux-tu le demander?

MEGATISE.

Crains tes emportemens, j'en connais la furie.

LE JEUNE ARZEMON.

Arzame va mourir, et tu crains pour ma vie!

MEGATISE.

Arrête, je la vois.

LE JEUNE ARZEMON.

C'eſt elle-même.

MEGATISÉ.

. Hélas!

le eſt loin de penſer qu'elle marche au trépas!

LE JEUNE ARZEMON.

oute, garde-toi d'oſer lui faire entendre
ffroyable ſecret que tu viens de m'apprendre.
n, je ne ſaurais croire un tel excès d'horreur.
an!

SCENE II.

e jeune ARZEMON, MEGATISE, ARZAME.

ARZAME.

Cher époux! cher eſpoir de mon cœur;
dieu de notre hymen, le dieu de la nature
la fin nous arrache à cette terre impure...
toi! c'eſt-là Mégatiſe!.. En croirai-je mes yeux!
ignicole, un Guèbre eſt ſoldat en ces lieux!

LE JEUNE ARZEMON.

eſt trop vrai, ma ſœur.

MEGATISE.

Oui, j'en rougis de honte.

ARZAME.

vira-t-il du moins à cette fuite prompte?

MEGATISE.

doute il le voudrait.

ARZAME.

Notre libérateur
prêtres acharnés va tromper la fureur.

ARZAME.

Il faut bien, je le vois, que votre cœur m'abhorre.
Tout ce que je demande à ce juste courroux,
Puisque je dois mourir, c'est de mourir par vous,
Non des horribles mains des tyrans d'Apamée.
Le père, le héros, par qui je fus aimée,
En me privant du jour, de ce jour que je hais,
En déchirant ce cœur tout plein de ses bienfaits,
Rendra ma mort plus douce; et ma bouche expirante
Bénira jusqu'au bout cette main bienfesante.

IRADAN.

Allez, n'espérez pas, dans votre aveuglement,
Arracher de mon ame un tel consentement.
Par le pouvoir secret d'un charme inconcevable,
Mon cœur s'attache à vous toute ingrate et coupable:
Vos nœuds me font horreur; et dans mon désespoir
Je ne puis vous haïr, vous quitter, ni vous voir.

ARZAME.

Et moi, Seigneur, et moi, plus que vous confondue,
Je ne puis m'arracher d'une si chère vue;
Et je crois voir en vous un père courroucé
Qui me console encor quand il est offensé.

SCENE IV.

IRADAN, ARZAME, CESENE.

CESENE.

Mon frère, tout est prêt, les autels vous demandent;
Les prêtresses d'hymen, les flambeaux vous attendent.
Le peu de vos amis qui nous reste en ces murs
Doit vous accompagner à ces autels obscurs,

and l'efpoir le plus doux doit nous combler de joie,
and le noble Iradan va tout quitter pour nous;
fque de l'empereur il brave le courroux,
e pour fauver nos jours il hafarde fa vie;
'il fe trahit lui-même et qu'il fe facrifie?

LE JEUNE ARZEMON.

en fait trop peut-être.

ARZAME.

Ah! calme ta douleur,
n frère, elle eft injufte.

LE JEUNE ARZEMON.

Oui, pardonne, ma fœur,
donne; écoute au moins: Mégatife eft fidelle,
tre culte eft le fien, je réponds de fon zèle,
ft un frère; à fes yeux nos cœurs peuvent s'ouvrir.
ns celui d'Iradan n'as-tu pu découvrir
els fentimens fecrets ce Romain nous conferve
paraiffait troublé, tu t'en fouviens: obferve,
pelle en ton efprit jufqu'aux moindres difcours
'il t'aura pu tenir, du péril où tu cours,
prêtres ennemis, de Céfar, de toi-même,
lois que nous fuivons, d'un malheureux qui t'aime.

ARZAME.

er frère, tendre amant, que peux-tu demander!

LE JEUNE ARZEMON.

qu'à notre amitié ton cœur doit accorder.
qu'il ne peut cacher à ma fatale flâmme;
is verfer des poifons dans le fond de mon ame.

ARZAME.

n verferai, peut-être, en ofant t'obéir.

LE JEUNE ARZEMON.

mporte, il faut parler, te dis-je, ou me trahir.
puifque je t'adore, il y va de ma vie,

Quittons tout et fuyons. Mon esprit aveuglé
Cherchait de nouveaux nœuds qui m'auraient consolé;
Ils sont rompus; le ciel en a coupé la trame.
Fuyons, dis-je, à jamais, et du monde et d'Arzame.

C É S E N E.

Vous me glacez d'effroi: quel trouble et quels desseins!
Vous laisseriez Arzame à ses vils assassins,
A ses bourreaux? qui? vous!

I R A D A N.

Arrêtez: peut-on croire
D'un soldat, de son frère, une action si noire!
Ce que j'ai commencé, je le veux achever:
Je ne la verrai plus; mais je dois la sauver.
Mes sermens, ma pitié, mon honneur, tout m'engage;
Et je n'ai pas de vous mérité cet outrage;
Vous m'offensez.

A R Z A M E.

O Ciel! ô frères généreux!
Dans quel saisissement vous me jetez tous deux!
Hélas! vous disputez pour une malheureuse.
Laissez-moi terminer ma destinée affreuse:
Vous en voulez trop faire, et trop sacrifier;
Vos bontés vont trop loin, mon sang doit les payer.

S C E N E V.

Les Personnages précédens, les PRETRES de Pluton, Soldats.

L E G R A N D - P R E T R E.

Est-ce ainsi qu'on insulte à nos lois vengeresses,
Qu'on trahit hautement la foi de ses promesses,
Qu'on ose se jouer avec impunité

ARZAME.

L'horreur.

LE JEUNE ARZEMON *à Mégatise.*

C'est assez, je vois tout: le barbare! il se venge.

ARZAME.

Malgré notre hyménée à ses yeux trop étrange,
Malgré cette horreur même, il ose protéger
Notre sainte union, bien loin de s'en venger.
Nous quittons pour jamais ces sanglantes demeures.

LE JEUNE ARZEMON.

Ah, ma sœur!... c'en est fait.

ARZAME.

Tu frémis et tu pleures!

LE JEUNE ARZEMON.

Qui? moi!... Ciel!... Iradan...

ARZAME.

Pourrais-tu soupçonner
Que notre bienfaiteur pût nous abandonner?

LE JEUNE ARZEMON.

Pardonne... en ces momens... dans un lieu si barbare
Parmi tant d'ennemis... aisément on s'égare...
Du parti que l'on prend le cœur est effrayé.

ARZAME.

Ah! du mien qui t'adore il faut avoir pitié.
Tu fois!... demeure, attends, ma douleur t'en conjure.

LE JEUNE ARZEMON.

, veille sur elle... ô tendresse! ô nature!
(*avec fureur.*)
Que vais-je faire? ah Dieu!... vengeance, entends ma voix.
(*il embrasse sa sœur en pleurant.*)
Je t'embrasse, ma sœur, pour la dernière fois.
(*il sort.*)

ARZAME *en se retirant.*

Je meurs.

LE GRAND-PRETRE.

Frémissez, infidelles:
César vient, il fait tout, il punit les rebelles.
D'une secte proscrite indignes partisans,
De complots ténébreux coupables artisans;
Qui deviez devant moi, le front dans la poussière,
Abaisser en tremblant votre insolence altière,
Qui parlez de pitié, de justice et de lois,
Quand le courroux des dieux parle ici par ma voix;
Qui méprisez mon rang, qui bravez ma puissance;
Vous appelez la foudre, et c'est moi qui la lance.

SCENE VI.

IRADAN, CESENE.

CESENE.

Un tel excès d'audace annonce un grand pouvoir.

IRADAN.

Ils nous perdront sans doute, ils n'ont qu'à le vouloir.

CESENE.

Plus leur orgueil s'accroît, plus ma fureur augmente.

IRADAN.

Qu'elle est juste, mon frère, et qu'elle est impuissante!
Ils ont pour les défendre et pour nous accabler
César qu'ils ont séduit, les dieux qu'ils font parler.

CESENE.

Oui, mais sauvons Arzame.

IRADAN.

Ecoutez: Apamée
Touche aux Etats persans; la ville est désarmée;

ARZAME.

Si tel est mon malheur,
e noble Iradan cesse de me défendre,
ıut mourir... grand Dieu, quel bruit se fait entendre!
ıls mouvemens soudains, et quels horribles cris!

SCENE IV.

ZAME, MEGATISE, CESENE, Soldats, le jeune ARZEMON *enchaîné*.

CESENE.

u'ON le traîne à ma suite: enchaînez, mes amis;
'anatique affreux, cet ingrat, ce perfide;
ıarez mille morts à ce lâche homicide;
gez mon frère.

ARZAME.

O Ciel!

MEGATISE.

Malheureux!

ARZAME *tombe sur une banquette.*

Je me meurs!

CESENE.

me ingrate! est-ce toi qui guidais ses fureurs?

ARZAME *se relevant.*

ment? que dites-vous? quel crime a-t-on pu faire?

CESENE.

nonstre!... quoi? plonger une main sanguinaire
. le sein de son maître et de son bienfaiteur,
per, assassiner votre libérateur!
es yeux, dans mes bras! un coup si détestabl

SCENE III.

ARZAME, MEGATISE.

ARZAME.

Arrête!... que veut-il? qu'est-ce donc qu'il pré
De sa tremblante sœur faut-il qu'il se sépare?
Et dans quel temps, grand Dieu! Qu'en peux-tu s
MEGATISE.
Des malheurs.
ARZAME.
Contre moi le sort veut s'obstiner;
Et depuis mon berceau les malheurs m'ont suivie.
MEGATISE.
Puisse le juste Ciel veiller sur votre vie!
ARZAME.
Je tremble; je crains tout quand je suis loin de
J'avais quelque courage, il s'épuise aujourd'hui.
N'aurais-tu rien appris de ces juges féroces,
Rien de leurs factions, de leurs complots atroces
Assez infortuné pour servir auprès d'eux,
Tu les vois, tu connais leurs mystères affreux.
MEGATISE.
Hélas! en tous les temps leurs complots sont à crain
César les favorise, ils ont su le contraindre
A fléchir sous le joug qu'ils auraient dû porter.
Pensez vous qu'Iradan puisse leur résister?
Etes-vous sûre enfin de sa persévérance?
On se lasse souvent de servir l'innocence;
Bientôt l'infortuné pèse à son protecteur:
Je l'ai trop éprouvé.

ARZAME.

Si tel est mon malheur,
e noble Iradan cesse de me défendre,
ut mourir... grand Dieu, quel bruit se fait entendre!
ls mouvemens soudains, et quels horribles cris!

SCENE IV.

ZAME, MEGATISE, CESENE, Soldats,
le jeune ARZEMON *enchaîné*.

CESENE.

J'ON le traîne à ma suite: enchaînez, mes amis,
anatique affreux, cet ingrat, ce perfide;
arez mille morts à ce lâche homicide;
gez mon frère.

ARZAME.

O Ciel!

MEGATISE.

Malheureux!

ARZAME *tombe sur une banquette.*

Je me meurs!

CESENE.

me ingrate! est-ce toi qui guidais ses fureurs?

ARZAME *se relevant.*

nent? que dites-vous? quel crime a-t-on pu faire?

CESENE.

onstre!... quoi? plonger une main sanguinaire
le sein de son maître et de son bienfaiteur,
er, assassiner votre libérateur!
s yeux, dans mes bras! un coup si détestable

Un tel excès de rage est trop inconcevable.

ARZAME.

Ciel! Iradan n'est plus!

CESENE.

Les dieux, les just

N'ont pas livré sa vie au bras du furieux.
Je l'ai vu qui tremblait, j'ai vu sa main cru
S'affaiblir en portant l'atteinte criminelle.

ARZAME.

Je respire un moment.

CESENE *aux soldats.*

Soldats qui me suive
Déployez les tourmens qui lui sont réservés.
Parle avant d'expirer, nomme-moi ton com

(*montrant Mégatise.*)

Est-ce ta sœur ou lui? parle avant ton sup
Tu ne me réponds rien.... quoi! lorsqu'en t
Nous offensions hélas! nos dieux, notre emp
Quand nos soins redoublés, et l'art le plus
Trompaient pour te sauver ce pontife infle
Quand, tout prêts à partir de ce séjour d'err
Nous exposions nos jours et pour elle et p
De nos bontés, grand Dieu! voilà donc le

ARZAME.

Malheureux! qu'as-tu fait? Non, tu n'es pas m
Quel crime épouvantable en ton cœur s'est f
S'il en est un plus grand, c'est de t'avoir

LE JEUNE ARZEMON *à l*

A la fin je retrouve un reste de lumière...
La nuit s'est dissipée... un jour affreux m'écl
Avant de me punir, avant de te venger,

répondre un mot: j'ose t'interroger..?
re envers nous deux n'était donc pas un traître?
ait pas livrer ma sœur à ce grand-prêtre?

CESENE.

:r, malheureux! il aurait fait couler
: sang des tyrans qui voulaient l'immoler.

LE JEUNE ARZEMON.

: je me jette à tes pieds que j'embrasse.
:her frère, à toi je demande une grâce,
épuiser sur moi les plus affreux tourmens
vengeance ajoute à la mort des méchans:
ai mérités: ton courroux légitime
ait égaler mes remords et mon crime.

CESENE.

qui l'entendez, je le laisse en vos mains:
justes, am s, et non pas inhumains.
t doit me suffire.

ARZAME.

Eh bien, il la mérite;
ignez-y sa sœur, elle est déjà proscrite.
en tous les temps ne me fut qu'un fardeau,
e faut rejeter dans la nuit du tombeau.
sa sœur, sa femme, et cette mort m'est due.

MEGATISE.

:ez qu'un moment ma voix soit entendue.
oi qui dois mourir, c'est moi qui l'ai porté,
avis trompeur, à tant de cruauté...
r, je vous ai vu, dans ce séjour du crime,
ans assemblés promettre la victime;
vu, je l'ai dit. Aurais-je dû penser
us la promettiez pour les mieux abuser?
Guèbre et grossier, j'ai trop cru l'apparence,

Je l'ai trop bien inftruit: il en a pris vengeance.
La faute en eft à vous, vous qui la protégez.
Votre frère eft vivant, pefez tout, et jugez.

C E S E N E.

Va, dans ce jour de fang, je juge que n
Les plus infortunés de la race des hon ...
Va, fille trop fatale à ma trifte mai
Objet de tant d'horreur, de tant de trahifon;
Je ne me repens point de t'avoir protégée.
Le traître expirera; mais mon ame affligée
N'en eft pas moins fenfible à ton cruel deftin.
Mes pleurs coulent fur toi; mais ils con
Tu mourras: aux tyrans rien ne peut
Mais je te pleure encore en puniffant t

(*aux foldats.*)

Revolons près du mien, fecondons les fecours
Qui raniment encor fes déplorables jours.

SCENE V.

A R Z A M E *feule*.

DANS fa jufte colère, il me plaint, il me pl
Tu vas mourir, mon frère, il eft temps que je
Ou par l'arrêt fanglant de mes perfécuteurs,
Ou par mes propres mains, ou par tant de douleurs.
O mort! ô deftinée! ô Dieu de la lumière!
Créateur incréé de la nature entière,
Etre immenfe et parfait, feul être de bonté,
As-tu fait les humains pour la calamité!
Quel pouvoir exécrable infecta ton ouvrage!
La nature eft ta fille, et l'homme eft ton image.

Arimane

imane a-t-il pu défigurer ſes traits,
créer le malheur, ainſi que les forfaits!
:- il ton ennemi? Que ſa puiſſance affreuſe
rache donc la vie à cette malheureuſe.
ſpère encore en toi, j'eſpère que la mort
pourra malgré lui détruire tout mon ſort.
i, je naquis pour toi, puiſque tu m'as fait naître;
on cœur me l'a trop dit; je n'ai point d'autre maître.
t être malfeſant qui corrompit ta loi
m'empêchera pas d'aſpirer juſqu'à toi.
r lui perſécutée, avec toi réunie,
ublîrai dans ton ſein les horreurs de ma vie.
en eſt une heureuſe, et je veux y courir:
pour vivre avec toi que tu me fais mourir.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE VIEIL ARZEMON, MEGATISE.

LE VIEIL ARZEMON.

Tu gardes cette porte et tu retiens mes pas!
Tu me fais cet affront; toi, Mégatiſe!

MEGATISE.

Hélas!
Triſte et cher Arzemon, vieillard que je révère,
Trop malheureux ami, trop déplorable père,
Qu'exiges-tu de moi?

LE VIEIL ARZEMON.

Ce que doit l'amitié.
Pour ſervir les Romains es-tu donc ſans pitié?

MEGATISE.

Au nom de la pitié, fuis ce lieu d'injuſ
Crains ce ſéjour de ſang, de crimes, de
Retourne en tes foyers, loin des yeux des
La mort nous environne.

LE VIEIL ARZEMON.

Où ſont mes chers

MEGATISE.

Je te l'ai déjà dit, leur péril eſt extrême:
Tu ne peux les ſervir, tu te perdrais toi-mêm

LE VIEIL ARZEMON.

N'importe, je prétends faire un dernier effort;
Je veux, je dois parler au commandant du fort
N'eſt-ce pas Iradan que, pendant ſon voyage,

'empereur a nommé pour garder ce passage?

MEGATISE.

est lui même, il est vrai; mais crains de t'arrêter.
élas! il est bien loin de pouvoir t'écouter.

LE VIEIL ARZEMON.

me refuserait une simple audience?

MEGATISE *en pleurant.*

ui.

LE VIEIL ARZEMON.

Sais-tu que César m'admet en sa présence,
a'il daigne me parler?

MEGATISE.

A toi?

LE VIEIL ARZEMON.

Les plus grands rois
rs les derniers humains s'abaissent quelquefois.
redoutent des grands le séduisant langage,
ur bassesse orgueilleuse et leur trompeur hommage;
ais oubliant pour nous leur sombre majesté,
aiment à sourire à la simplicité.
reçoit de ma main les fruits de ma culture,
ux présens dont mon art embellit la nature.
gouverneur superbe a-t-il la dureté
rejeter l'hommage à ses mains présenté?

MEGATISE.

loi! tu ne sais donc pas ce fatal homicide,
meurtre affreux?

LE VIEIL ARZEMON.

Je sais qu'ici tout m'intimide,
e l'inhumanité, la persécution
nacent mes enfans et ma religion.
st ce que tu m'as dit, et c'est ce qui m'oblige
voir cet Iradan..... son intérêt l'exige.

MEGATISE.

Va, fuis, n'augmente point par tes soins obstin
La foule des mourans et des infortunés.

LE VIEIL ARZEMON.

Quel discours effroyable! explique-toi.

MEGATISE.

Mon chef, mon protecteur, est expirant, peut

LE VIEIL ARZEMON.

Lui!

MEGATISE.

Tremble de le voir.

LE VIEIL ARZEMON.

Pourquoi m'en dé

MEGATISE.

Ton fils, ton propre fils vient de l'assassiner.

LE VIEIL ARZEMON.

O soleil! ô mon Dieu! soutenez ma vieil
Qui? lui! ce malheureux, porter sa
Sur qui?... pour un tel crime ai-je

MEGATISE.

Vois quel temps tu prenais: rien ne peut l

LE VIEIL ARZEMON.

O comble de l'horreur! hélas! dans
J'avais cru de ses sens calmer la viole
Il était bon, sensible, ardent, mais
Quel démon l'a changé? quel crime!...

MEGATISE.

C'est moi qui l'ai perdu, j'en porterai
Mais que ta mort au moins ne suive po
Ecarte-toi, te dis-je.

LE VIEIL ARZEMON.

Et qu'ai-je à perdre, hélas!
·lques jours malheureux et voiſins du trépas,
·oleil dont mes yeux appeſantis par l'âge,
rçoivent à peine une infidelle image,
vains reſtes d'un ſang déjà froid et glacé.
vécu, mon ami; pour moi tout eſt paſſé:
s avant de mourir je dois parler.

MEGATISE.

Demeure,
·ecte d'Iradan la triſte et dernière heure.

LE VIEIL ARZEMON.

·rtunés enfans, et que j'ai trop aimés,
lais unir vos cœurs l'un pour l'autre formés.
puis-je voir Arzame?

MEGATISE.

Hélas! Arzame implore
rt dont nos tyrans la menacent encore.

LE VIEIL ARZEMON.

· je voie Iradan.

MEGATISE.

Que ton zèle empreſſé
pecte plus le ſang que ton fils a verſé.
·nds, qu'on ſache au moins ſi, malgré ſa bleſſure,
·ſte aſſez de force encore à la nature
r qu'il lui ſoit permis d'entendre un étranger.

LE VIEIL ARZEMON.

·s quel gouffre de maux le ciel veut nous plonger!

MEGATISE.

·tends chez Iradan des clameurs qui m'alarment.

LE VIEIL ARZEMON.

·t doit nous alarmer.

MEGATISE.

Que mes pleurs te défarment.
Mon père, éloigne-toi. Peut-être il eft mourant,
Et fon frère eft témoin de fon dernier moment.
Cache-toi, je viendrai te parler et t'inftruire.

LE VIEIL ARZEMON.

Garde-toi d'y manquer... Dieu qui m u
D eu qui vois en pitié les erreurs des 1
Daigne abaiffer fur nous tes regards pa

SCENE II.

IRADAN, *le bras en écharpe, appuyé fur* CES
MEGATISE.

CESENE.

Megatise, aide-nous, donne un fiége à
A peine il fe foutient, mais il vit; et j
Que malgré fa bleffure et fon fang répa
Par les bontés du ciel il nous fera rendu.

IRADAN *à Mégatife.*

Donne, ne pleure point.

CESENE *à Mégatife.*

Veille fur cette porte,
Et prends garde fur-tout qu'aucun n'entre et n
(*à Iradan.*) (*Mégatife fort.*)
Prends un peu de repos néceffaire à tes fens,
Laiffe-nous ranimer tes efprits languiffans.
Trop de foin te tourmente avec tant de

IRADAN.

Ah! Céfène, au prétoire on veut que je paraiffe!
Ce coup que je reçois m'a bien plus offenfé
Que le fer d'un ingrat dont tu me vois bleffé.

ARZAME.

Si tel est mon malheur,..
noble Iradan cesse de me défendre,..
ut mourir... grand Dieu, quel bruit se fait entendre!
ls mouvemens soudains, et quels horribles cris!

SCENE IV.

ZAME, MEGATISE, CESENE, Soldats, le jeune ARZEMON *enchaîné*.

CESENE.

'ON le traîne à ma suite: enchaînez, mes amis;
natique affreux, cet ingrat, ce perfide;
arez mille morts à ce lâche homicide;
gez mon frère.

ARZAME.

O Ciel!

MEGATISE.

Malheureux!

ARZAME *tombe sur une banquette.*

Je me meurs!

CESENE.

me ingrate! est-ce toi qui guidais ses fureurs?

ARZAME *se relevant.*

:? que dites-vous? quel crime a-t-on pu faire?

CESENE.

ionstre!... quoi? plonger une main sanguinaire
le sein de son maître et de son bienfaiteur,
per, assassiner votre libérateur!
s yeux, dans mes bras! un coup si détestabl

Un tel excès de rage eſt trop inconcevable.

ARZAME.

Ciel! Iradan n'eſt plus!

CESENE.

Les dieux, les juſtes dieux
N'ont pas livré ſa vie au bras du furieux.
Je l'ai vu qui tremblait, j'ai vu ſa main cruelle
S'affaiblir en portant l'atteinte criminelle.

ARZAME.

Je reſpire un moment.

CESENE *aux ſoldats*.

Soldats qui me ſuivez,
Déployez les tourmens qui lui ſont réſervés....
Parle avant d'expirer, nomme-moi ton complice.
(*montrant Mégatiſe.*)
Eſt-ce ta ſœur ou lui? parle avant ton ſupplice...
Tu ne me réponds rien.... quoi! lorſqu'en ta faveur
Nous offenſions hélas! nos dieux, notre empereur,
Quand nos ſoins redoublés, et l'art le plus pénible,
Trompaient pour te ſauver ce pontife inflexible,
Quand, tout prêts à partir de ce ſéjour d'effroi,
Nous expoſions nos jours et pour elle et pour toi;
De nos bontés, grand Dieu! voilà donc le ſalaire!

ARZAME.

Malheureux! qu'as-tu fait? Non, tu n'es pas mon frère.
Quel crime épouvantable en ton cœur s'eſt formé?
S'il en eſt un plus grand, c'eſt de t'avoir aimé.

LE JEUNE ARZEMON *à Céſène*.

A la fin je retrouve un reſte de lumière...
La nuit s'eſt diſſipée... un jour affreux m'éclaire...
Avant de me punir, avant de te venger,

répondre un mot: j'ose t'interroger..?
:e vers nous deux n'était donc pas un traître?
pas livrer ma fœur à ce grand-prêtre?

CESENE.

r., malheureux! il aurait fait couler
sang des tyrans qui voulaient l'immoler.

LE JEUNE ARZEMON.

: je me jette à tes pieds que j'embrasse.
her frère, à toi je demande une grâce.
; fer fur moi les plus affieux tourmens
re : ajoute à la mort des méchans:
ii ités: ton courroux légitime
égaler mes remords et mon crime.

CESENE.

qui l'entendez, je le laisse en vos mains:
justes, amis, et non pas inhumains.
doit me suffire.

ARZAME.

Eh bien, il la mérite;
ignez-y sa fœur, elle est déjà proscrite.
n tous les temps ne me fut qu'un fardeau;
faut rejeter dans la nuit du tombeau.
sa fœur, sa femme, et cette mort m'est due.

MEGATISE.

ez qu'un moment ma voix soit entendue.
i qui dois mourir, c'est moi qui l'ai porté,
wis trompeur, à tant de cruauté...
t, je vous ai vu, dans ce séjour du crime,
ans assemblés promettre la victime;
vu, je l'ai dit. Aurais-je dû penser
us la promettiez pour les mieux abuser?
Guèbre et grossier, j'ai trop cru l'apparence,

IRADAN.

Je ne fais; mais sa mort, en augmentant mes peines,
Semble glacer le sang qui reste dans mes veines.

SCENE III.

IRADAN, CESENE, ARZAME.

ARZAME *se jetant aux genoux de Césène.*

Dans ma honte, Seigneur, et dans mon désespoir,
J'ai dû vous épargner la douleur de me voir.
Je le sens; ma présence, à vos yeux téméraire,
Ne rappelle que trop le forfait de mon frère:
L'audace de sa sœur est un crime de plus.

CESENE *la relevant.*

Ah! que veux-tu de nous par tes pleurs superflus?

ARZAME.

Seigneur, on va traîner mon cher frère au supplice,
Vous l'avez ordonné; vous lui rendez justice;
Et vous me demandez ce que je veux!... La mort,
La mort, vous le savez.

CESENE.

Va, son funeste sort
Nous fait frémir assez dans ces momens terribles.
N'ulcère point nos cœurs, ils sont assez sensibles.
Eh bien, je veillerai sur tes jours innocens;
C'est tout ce que je puis, compte sur mes sermens.

ARZAME.

Je vous les rends, Seigneur, je ne veux point de gr
Il n'en veut point lui-même; il faut qu'on satisfasse
Au sang qu'a répandu sa détestable erreur;
Il faut que devant vous il meure avec sa sœur.
Vous me l'aviez promis; votre pitié m'outrage.

a-t-il pu défigurer ses traits,
ter le malheur, ainsi que les forfaits!
il ton ennemi? Que sa puissance affreuse
he donc la vie à cette malheureuse.
en e en toi, j'espère que la mort
ırra lgré lui détruire tout mon sort.
je ı ı ıour toi, puisque tu m'as fait naître;
; l'a trop dit; je n'ai point d'autre maître.
e lresant qui corrompit ta loi
ıêchera pas d'aspirer jusqu'à toi.
persécutée, avec toi réunie,
i dans ton sein les horreurs de ma vie.
ı heureuse, et je veux y courir:
vivre avec toi que tu me fais mourir.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE VIEIL ARZEMON, MEGATISE.

LE VIEIL ARZEMON.

Tu gardes cette porte et tu retiens mes pas !
Tu me fais cet affront ; toi, Mégatise !

MEGATISE.

Hélas !
Triste et cher Arzemon, vieillard que je révère,
Trop malheureux ami, trop déplorable père,
Qu'exiges-tu de moi ?

LE VIEIL ARZEMON.

Ce que doit l'amitié.
Pour servir les Romains es-tu donc sans pitié ?

MEGATISE.

Au nom de la pitié, fuis ce lieu d'injustices,
Crains ce séjour de sang, de crimes, de supplices ;
Retourne en tes foyers, loin des yeux des tyrans ;
La mort nous environne.

LE VIEIL ARZEMON.

Où sont mes chers enfans

MEGATISE.

Je te l'ai déjà dit, leur péril est extrême :
Tu ne peux les servir, tu te perdrais toi-même.

LE VIEIL ARZEMON.

N'importe, je prétends faire un dernier effort ;
Je veux, je dois parler au commandant du fort.
N'est-ce pas Iradan que, pendant son voyage,

Voulez-vous qu'à vos yeux...

LE VIEIL ARZEMON.

Je veux vous fecourir.

IRADAN.

Vieillard, que je te plains ! que ton fils eft coupable !
Mais je ne le vois point d'un œil inexorable.
J'aimai tes deux enfans, et dans ce jour d'horreurs,
Va, je n'impute rien qu'à nos perfécuteurs.

LE VIEIL ARZEMON.

Oui, Tribun, je l'avoue, ils font feuls condamnables ;
Ceux qui forcent au crime en font les feuls coupables.
Mais faites approcher le malheureux enfant
Qui fut envers nous tous criminel un moment :
Devant lui, devant elle il faut que je m'explique.

IRADAN.

Qu'on l'amène fur l'heure.

ARZAME.

O pouvoir tyrannique,
Pouvoir de la nature, augmenté par l'amour,
Quels momens ! quels témoins ! et quel horrible jour !

SCENE VI.

Les Perfonnages précédens, le jeune ARZEMON *enchaîné.*

LE JEUNE ARZEMON.

HELAS ! après mon crime il me faut donc paraître
Aux yeux d'un homme jufte à qui je dois mon être,
Dont j'ai déshonoré la vieilleffe et le fang ;
Aux yeux d'un bienfaiteur dont j'ai percé le flanc ;
Aux regards indignés de fon vertueux frère ;
Devant vous, ô ma fœur ! dont la jufte colère,

Les charmes, la terreur, et les ſens agités
Commencent les tourmens que j'ai tant mérités!

LE VIEIL ARZEMON, *les regardant tous.*

J'apporte à ces douleurs, dont l'excès vous dévore,
Des conſolations, s'il peut en être encore.

ARZAME.

Il n'en ſera jamais après ce coup affreux.

CESENE.

Qui?... toi nous conſoler! toi, père malheureux!

LE VIEIL ARZEMON.

Ce nom coûta ſouvent des larmes bien cruelles,
Et vous allez peut-être en verſer de nouvelles:
Mais vous les chérirez.

IRADAN.

Quels diſcours étonnans!

CESENE.

Adoucit-on les maux par de nouveaux tourmens?

LE VIEIL ARZEMON.

Que n'ai-je appris plutôt dans mes ſombres retraites
Le lieu, le nouveau poſte et le rang où vous êtes!
La guerre loin de moi porta toujours vos pas;
Enfin je vous retrouve.

CESENE.

En quel état, hélas!

LE VIEIL ARZEMON.

Vous allez donc livrer aux mains qui les attendent
Ces deux infortunés?

ARZAME.

Ah! les lois le commandent.
Oui, nous devons mourir.

LE VIEIL ARZEMON.

Seigneurs, écoutez-moi...

ɔus ſouvient des jours de carnage et d'effroi,
le votre empereur l'impitoyable armée
ɔérir les Perſans dans Emeſſe enflammée.

I R A D A N.

n'en ſouvient, grands Dieux!

C E S E N E.

Oui: nos fatales mains
ɔomplirent que trop ces ordres inhumains.

I R A D A N.

ſſe fut détruite, et j'en frémis encore.
ais-tu parmi nous?

L E V I E I L A R Z E M O N.

Non, Seigneur, et j'abhorre
ıercenaire uſage et ces hommes cruels
s pour ſe baigner dans le ſang des mortels.
: d'utiles travaux coulant ma vie obſcure,
ı'ai point par le meurtre offenſé la nature.
ıaquis vers Emeſſe, et depuis ſoixante ans
innocentes mains ont cultivé mes champs.
ais qu'en cette ville un hymen bien funeſte
: engagea tous deux.

C E S E N E.

O ſort que je déteſte!
ıos malheurs ſecrets qui t'a ſi bien inſtruit?

L E V I E I L A R Z E M O N.

: ſais mieux que vous; ils m'ont ici conduit.
: aviez deux enfans dans Emeſſe embraſée;
ıère de l'un d'eux y périt écraſée;
autre ſut tromper par un heureux effort
laive des Romains, et la flamme et la mort.

CESENE.

Et qui des deux vivait ?

IRADAN.

Et qui des deux respire ?

LE VIEIL ARZEMON.

Hélas ! vous saurez tout : je dois d'abord vous dire
Qu'arrachant ces enfans au glaive meurtrier,
Cette mère échappa par un obscur sentier ;
Qu'ayant des deux Etats parcouru la frontière
Le sort la conduisit sous mon humble chaumière.
A ce tendre dépôt du sort abandonné
Je divisai le pain que le ciel m'a donné.
Ma loi me le commande ; et mon sensible zèle,
Seigneur, pour être humain n'avait pas besoin

CESENE.

Eh quoi ! privé de bien tu nourris l'étranger !
Et César nous opprime, ou nous laisse égorger !

IRADAN, *se soulevant un peu.*

Que devint cette femme ? ... ô Dieu de la
Ainsi que ce vieillard, lui devins-tu propice ?

LE VIEIL ARZEMON.

Dans ma retraite obscure elle a langui deux ans ;
Le chagrin desséchait la fleur de son printemps.

IRADAN.

Hélas !

LE VIEIL ARZEMON.

Elle mourut ; je fermai sa paupière ;
Elle me fit jurer à son heure dernière
D'élever ses enfans dans sa religion :
J'obéis. Mon devoir et ma compassion
Sous les yeux de dieu seul ont conduit leur enfance.
Ces tendres orphelins, pleins de reconnaissance,
M'aimaient comme leur père, et je l'étais pour eux

CESENE.

O deſtins !

IRADAN.

O momens trop chers, trop douloureux !

CESENE.

Une faible eſpérance eſt-elle encor permiſe ?

ARZAME.

Je crains d'écouter trop l'eſpoir qui m'a ſurpriſe.

LE JEUNE ARZEMON.

Et moi je crains, ma ſœur, à ces récits confus,
D'être plus criminel encor que je ne fus.

IRADAN.

Que me préparez-vous ? O Cieux ! que dois-je croire ?

CESENE.

i ! ſi la vérité t'a dicté cette hiſtoire,
'ourrais-tu nous donner après de tels récits
ɪelque éclairciſſement ſur ma fille et ſon fils ?
ɴ as-tu point conſervé quelque heureux témoignage,
uelque indice du moins ?

LE VIEIL ARZEMON *à Iradan.*

Reconnaiſſez ce gage
l'un malheur ſans exemple et de la vérité.
ʟ'eſt pour vous qu'en ces lieux je l'avais apporté.

(*il donne une lettre.*)

Vous en croirez les traits qu'une mère expirante
tracés devant moi d'une main défaillante.

IRADAN.

u ſang que j'ai perdu mes yeux ſont affaiblis,
ma main tremble trop : tiens, mon frère, prends, lis

CESENE.

Oui, c'eſt ta tendre épouſe ; ô ſacré caractère !

CESENE.

Et qui des deux vivait ?

IRADAN.

Et qui des deux respire

LE VIEIL ARZEMON.

Hélas ! vous saurez tout : je dois d'abord vous di
Qu'arrachant ces enfans au glaive meurtrier,
Cette mère échappa par un obscur sentier ;
Qu'ayant des deux Etats parcouru la frontière
Le sort la conduisit sous mon humble chaumière.
A ce tendre dépôt du sort abandonné
Je divisai le pain que le ciel m'a donné.
Ma loi me le commande ; et mon sensible zèle,
Seigneur, pour être humain n'avait pas besoin d'e

CESENE.

Eh quoi ! privé de bien tu nourris l'étranger !
Et César nous opprime, ou nous laisse égorger !

IRADAN, *se soulevant un peu.*

Que devint cette femme ? ... ô Dieu de la justic
Ainsi que ce vieillard, lui devins-tu propice ?

LE VIEIL ARZEMON.

Dans ma retraite obscure elle a langui deux ans ;
Le chagrin desséchait la fleur de son printemps.

IRADAN.

Hélas !

LE VIEIL ARZEMON.

Elle mourut ; je fermai sa paupière ;
Elle me fit jurer à son heure dernière
D'élever ses enfans dans sa religion :
J'obéis. Mon devoir et ma compassion
Sous les yeux de dieu seul ont conduit leur enfan
Ces tendres orphelins, pleins de reconnaissance,
M'aimaient comme leur père, et je l'étais pour e

CESENE.

O destins !

IRADAN.

O momens trop chers, trop douloureux !

CESENE.

Une faible espérance est-elle encor permise ?

ARZAME.

Je crains d'écouter trop l'espoir qui m'a surprise.

LE JEUNE ARZEMON.

Et moi je crains, ma sœur, à ces récits confus,
D'être plus criminel encor que je ne fus.

IRADAN.

Que me préparez-vous ? O Cieux ! que dois-je croire ?

CESENE.

Ah ! si la vérité t'a dicté cette histoire,
Pourrais-tu nous donner après de tels récits
Quelque éclaircissement sur ma fille et son fils ?
N'as-tu point conservé quelque heureux témoignage,
Quelque indice du moins ?

LE VIEIL ARZEMON *à Iradan.*

Reconnaissez ce gage
D'un malheur sans exemple et de la vérité.
C'est pour vous qu'en ces lieux je l'avais apporté.

(*il donne une lettre.*)

Vous en croirez les traits qu'une mère expirante
A tracés devant moi d'une main défaillante.

IRADAN.

Du sang que j'ai perdu mes yeux sont affaiblis,
Et ma main tremble trop : tiens, mon frère, prends, lis.

CESENE.

Oui, c'est ta tendre épouse ; ô sacré caractère !

(il montre la lettre à Iradan.)

Embrasse ton cher fils, Arzame est à ton f

IRADAN *prend la main d'Arzame, et regarde avec u*
le jeune Arzémon qui se couvre le visage.

Voilà mon fils, ta fille, et tout est découvert.

ARZAME *à Césène qui l'embrasse.*

Quoi! je naquis de vous!

IRADAN.

Quoi! le ciel-qui
Ne me rendrait mon sang à cette heure fat
Que pour l'abandonner à la rage infer ;
De mortels ennemis que rien ne peut

LE JEUNE ARZEMON *se jetant aux g*

Du nom de père, hélas! osé-je vous
Puis-je toucher vos mains de cette n pe
J'étais un meurtrier, je suis un parricide.

IRADAN, *se relevant et l'embrassant.*

Non, tu n'es que mon fils.

(il retomb.)

CESENE.

Que j'étais av
Sans ce vieillard, mon frère, il était le ;
Les bourreaux l'attendaient... quel bruit se
Nos tyrans à nos yeux oseraient-ils se

MEGATISE

Un ordre du prétoire au pontife est ve

CESENE.

Est-ce un arrêt de mort?

MEGATISE.

Il ne m'est pas connu.
Mais les prêtres voulaient de nouvelles victimes.

IRADAN.

Les cruels!

CESENE.

CESENE.

Nous tombons d'abîmes en abîmes.

MEGATISE.

: fais qu'ils ont profcrit ce généreux vieillard,
; le frère et la fœur.

CESENE.

O justice! ô César!
ous pouvez le fouffrir! le trône s'humilie
ifqu'à laiffer régner ce miniftère impie!

LE JEUNE ARZEMON.

's monftres ont conduit ce bras qui s'eft trompé.
en étais incapable; eux feuls vous ont frappé.
expîrai dans leur fang mon crime involontaire.
échirons ces ferpens dans leur fanglant repaire,
: vengeons les humains trop long-temps abufés
r ce pouvoir affreux dont ils font écrafés.
ie l'empereur après ordonne mon fupplice,
n'en jouira pas, et j'aurai fait juftice,
me retrouvera, mais mort, enfeveli
us leur temple fumant par mes mains démoli.

IRADAN.

lme ton défefpoir, contiens ta violence;
le a coûté trop cher. Un refte d'efpérance,
on frère, mes enfans, doit encor nous flatter.
deftin paraît las de nous perfécuter;
m'a rendu mon fils, et tu revois ta fille;
n'a pas réuni cette trifte famille
ur la frapper enfemble, et pour mieux l'immoler

ARZAME.

ii le fait!

IRADAN.

A César que ne puis-je parler!
ne puis rien, je fens que ma force s'affaiffe.

(*il montre la lettre à Iradan.*)

Embrasse ton cher fils, Arzame est à ton frère.

IRADAN *prend la main d'Arzame, et regarde avec le jeune Arzémon qui se couvre le visage.*

Voilà mon fils, ta fille, et tout est découvert.

ARZAME *à Césène qui l'embrasse.*

Quoi! je naquis de vous!

IRADAN.

Quoi! le ciel qui me per

Ne me rendrait mon sang à cette heure fatale

Que pour l'abandonner à la rage infernale

De mortels ennemis que rien ne peut calmer!

LE JEUNE ARZEMON *se jetant aux genoux d'I*

Du nom de père, hélas! osé-je vous nommer?

Puis-je toucher vos mains de cette main perfide?

J'étais un meurtrier, je suis un parricide.

IRADAN, *se relevant et l'embrassant.*

Non, tu n'es que mon fils.

(*il retombe.*

CESENE.

Que j' [illegible]

Sans ce vieillard, mon frère, il était [illegible]

Les bourreaux l'attendaient... quel bruit se fait

Nos tyrans à nos yeux oseraient-ils se re[illegible]

MEGATISE *rentrant.*

Un ordre du prétoire au pontife est venu.

CESENE.

Est-ce un arrêt de mort?

MEGATISE.

Il ne m'est [illegible]

Mais les prêtres voulaient de nouvel[illegible]

IRADAN.

Les cruels!

CESENE.

Nous tombons d'abîmes en abîmes.

MEGATISE.

ɩis qu'ils ont profcrit ce généreux vieillard,
e frère et la fœur.

CESENE.

O justice! ô César!
; pouvez le fouffrir! le trône s'humilie
u'à laiffer régner ce miniftère impie!

LE JEUNE ARZEMON.

monftres ont conduit ce bras qui s'eft trompé.
étais incapable; eux feuls vous ont frappés
ɔîrai dans leur fang mon crime involontaire.
ɩirons ces ferpens dans leur fanglant repaire,
engeons les humains trop long-temps abufés
ce pouvoir affreux dont ils font écrafés.
l'empereur après ordonne mon fupplice,
en jouira pas, et j'aurai fait juftice,
retrouvera, mais mort, enfeveli
leur temple fumant par mes mains démoli.

IRADAN.

ɩe ton défefpoir, contiens ta violence;
a coûté trop cher. Un refte d'efpérance,
frère, mes enfans, doit encor nous flatter.
eftin paraît las de nous perfécuter;
'a rendu mon fils, et tu revois ta fille;
a pas réuni cette trifte famille
la frapper enfemble, et pour mieux l'immoler

ARZAME.

le fait!

IRADAN.

A César que ne puis-je parler!
e puis rien, je fens que ma force s'affaiffe.

Ces dieux font la constance et l'intrépidité,
Les mépris des tyrans et de l'adverſité.

(*au jeune Arzémon.*)

Viens; et pour expier le meurtre de ton pè
Venge-toi, venge-nous, ou meurs avec ſon

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

RADAN, LE JEUNE ARZEMON, ARZAME.

IRADAN.

NON, ne m'en parlez plus; je bénis ma bleſſure.
rop de biens ont ſuivi cette affreuſe aventure;
os pères trop heureux retrouvent leurs enfans,
e ciel vous a rendus à nos embraſſemens.
os amours offenſaient et Rome et la nature:
ome les juſtifie, et le ciel les épure.
et autel que mon frère avait dreſſé pour moi,
anctifié par vous, recevra votre foi.
e vieillard généreux, qui nourrit votre enfance,
verra conſacrer votre ſainte alliance.
es prêtres des enfers et leur zèle inhumain,
eſpecteront le ſang d'un citoyen romain.

ARZAME.

élas! l'eſpérez-vous?

IRADAN.

Quelles mains ſacriléges
ſeraient de ce nom braver les priviléges?
éſène eſt au prétoire; il ſaura le fléchir.
es formes de nos lois on peut vous affranchir.
uels cœurs à la pitié ſeront inacceſſibles?
es prêtres de ces lieux ſont les ſeuls inſenſibles.
e temps fera le reſte, et ſi vous perſiſtez
ans un culte ennemi de nos ſolennités,

En dérobant ce culte aux regards du vulgai
Vous forcerez du moins vos tyrans à se taire
Dieu qui me les rendez, favorisez leurs fe
Dieu de tous les humains, daignez veiller sur

ARZAME.

Ainsi ce jour horrible est un jour d'alégresse
Je ne verse à vos pieds que des pleurs de

LE JEUNE ARZEMON, *baisant la main d'I*

Je ne puis vous parler, je demeure éperdu,
Mon Père!

IRADAN *l'embrassant.*

Mon cher fils!

LE JEUNE ARZEMON

Le trépas m'était
Vous me donnez Arzame!

ARZAME.

Et pour comble de
C'est Césène mon père...: oui, le ciel nous

SCENE II.

Les Personnages précédens, CESEN

IRADAN.

Quelle nouvelle heureuse apportez-vo

CESENE.

J'apporte le malheur, et tel est mon destin.
Ma fille, on nous opprime; une indigne c
Aux portes du palais frappe sans intervalle.
Le prétoire est séduit.

LE JEUNE ARZEMO

Que je suis alarmé!

IRADAN.

Quoi ! tout est contre nous !

CESENE.

On a déjà nommé
Un nouveau commandant pour remplir votre place.

IRADAN.

C'en est fait, je vois trop notre entière disgrace.

CESENE.

Eh ! le malheur n'est pas de perdre son emploi,
... cesser de servir, de vivre enfin pour soi...

IRADAN.

Qu'on est faible, mon frère ! et que le cœur se trompe !
Je détestais ma place et son indigne pompe,
Ses fonctions, ses droits, je voulais tout quitter ;
... m'en prive, et l'affront ne se peut supporter.

CESENE.

Ce n'est point un affront ; ces pertes sont communes :
Préparons-nous, mon frère, à d'autres infortunes.
Votre hymen malheureux, formé chez les Persans,
Est déclaré coupable : on ôte à nos enfans
Les droits de la nature et ceux de la patrie.

LE JEUNE ARZEMON.

Je les ai tous perdus, quand cette main impie
Par la rage égarée, et sur-tout par l'amour,
... déchiré les flancs à qui je dois le jour.
...is il me reste au moins le droit de la vengeance :
...n ne peut me l'ôter.

ARZAME.

Celui de la naissance
Est plus sacré pour moi que les droits des Romains :
Des parens généreux sont mes seuls souverains.

CESENE *l'embrassant.*

...! ma fille, mes pleurs arrosent ton visage ;

Fille digne de moi, conferve ton courage.

ARZAME.

Nous en avons befoin.

CESENE.

Nos lâches oppreffeurs
Dédaignent ma colère, infultent à nos pleurs,
Demandent notre fang.

ARZAME.

J'en fuis la caufe unique;
J'étais le feul objet qu'un facerdoce inique
Voulait fur leurs autels immoler aujourd'hui,
Pour n'avoir pu connaître un même dieu que lui.
L'empereur ferait-il affez peu magnanime
Pour n'être pas content d'une feule victime?
Du fang de fes fujets veut-il donc s'abreuver?
Le dieu qui fur ce trône a voulu l'élever
Ne l'a-t-il fait fi grand que pour ne rien connaître,
Pour juger au hafard en defpotique maître?
Pour laiffer opprimer ces généreux guerriers,
Nos meilleurs citoyens, fes meilleurs officiers?
Sur quoi? fur un arrêt des miniftres d'un temple:
Eux qui de la pitié devaient donner l'exemple,
Eux qui n'ont jamais dû pénétrer chez les rois
Que pour y tempérer la dureté des lois;
Eux qui, loin de frapper l'innocent miférable,
Devaient intercéder, prier pour le coupable.
Que fait votre Céfar invifible aux humains?
De quoi lui fert un fceptre oifif entre fes mains?
Eft-il, comme vos dieux, indifférent, tranquille,
Des maux du monde entier fpectateur inutile?

CESENE.

L'empereur jufqu'ici ne s'eft point expliqué.
On dit qu'à d'autres foins en fecret appliqué

l laiſſe agir la loi.

IRADAN.

Loi vaine et chimérique,
oi favorable aux grands, et pour nous tyrannique!

CESENE

e n'ai qu'une reſſource, et je vais la tenter.
. Céſar malgré lui je cours me préſenter;
e lui crierai juſtice; et ſi les pleurs d'un père
ſe peuvent adoucir ce deſpote ſévère,
'il détourne de moi des yeux indifférens,
'il garde un froid ſilence ordinaire aux tyrans,
e me perce à ſa vue, il frémira peut-être;
l verra les effets du cœur d'un mauvais maître;
par mes derniers mots qui pourront l'étonner,
lui dirai, barbare, apprends à gouverner.

IRADAN.

ous n'irez point ſans moi.

CESENE.

Quelle erreur vous entraîne?
otre corps affaibli ſe ſoutient avec peine;
otre ſang coule encor... demeurez et vivez,
ivez, vengez ma mort un jour ſi vous pouvez.
ens, Arzémon.

LE JEUNE ARZÉMON.

J'y vole.

ARZAME.

Arrêtez!... ô mon père!...
ıer frère! cher époux!... ô Ciel, que vont-ils faire!

En dérobant ce culte aux regards du vulgaire,
Vous forcerez du moins vos tyrans à ſe taire.
Dieu qui me les rendez, favoriſez leurs feux!
Dieu de tous les humains, daignez veiller ſur eux!

ARZAME.

Ainſi ce jour horrible eſt un jour d'alégreſſe!
Je ne verſe à vos pieds que des pleurs de tendreſſ

LE JEUNE ARZEMON, *baiſant la main d'Iradan.*

Je ne puis vous parler, je demeure éperdu,
Mon Père!

IRADAN *l'embraſſant.*

Mon cher fils!

LE JEUNE ARZEMON.

Le trépas m'était dû,
Vous me donnez Arzame!

ARZAME.

Et pour comble de joie,
C'eſt Céſène mon père...: oui, le ciel nous l'envo

SCENE II.

Les Perſonnages précédens, CESENE.

IRADAN.

QUELLE nouvelle heureuſe apportez-vous enfi

CESENE.

J'apporte le malheur, et tel eſt mon deſtin.
Ma fille, on nous opprime; une indigne cabale
Aux portes du palais frappe ſans intervalle.
Le prétoire eſt ſéduit.

LE JEUNE ARZEMON.

Que je ſuis alarmé!

otre indigne pontife, à sa haine fidèlle,
'attend que le moment de se rassasier
u sang des malheureux qu'on va sacrifier.
ans l'état où je suis, son triomphe est facile.
ous voici tous les deux sans force et sans asile,
ous débattant en vain, par un pénible effort,
ous le fer des tyrans, dans les bras de la mort.

SCENE IV.

IRADAN, ARZAME, le vieil ARZEMON.

IRADAN.

ENERABLE vieillard, que viens-tu nous apprendre?

LE VIEIL ARZEMON.

'est un événement qui pourra vous surprendre,
t peut-être un moment soulager vos douleurs
our nous replonger tous en de plus grands malheurs:
otre fils, votre frère...

IRADAN.

Explique-toi.

ARZAME.

Je tremble.

LE VIEIL ARZEMON.

e ce château fatal ils s'avançaient ensemble;
u quartier de César ils suivaient les chemins.
u grand-prêtre accouru les suivans inhumains
rdonnent qu'on s'arrête, et demandent leur proie.
mes yeux consternés le pontife déploie
n arrêt que sa brigue au prétoire a surpris.
l'a dû respecter, mais, Seigneur, votre fils,
ans son emportement pardonnable à son âge,
ontr'eux, le fer en main, se présente et s'engage;

Votre frère le fuit d'un pas impétueux;
Mégatife à grands cris s'élance au milieu d'eux;
Des foldats s'attroupaient à la voix du grand-prêtre;
Frappez, s'écriait-il, fecondez votre maître.
De toutes parts on s'arme, et le fer brille aux yeux:
Je voyais deux partis ardens, audacieux,
Se mêler, fe frapper, combattre avec furie.
Je ne fais quelle main (qu'on va nommer impie)
Au milieu du tumulte, au milieu des foldats,
Sur l'orgueilleux pontife a porté le trépas.
Sous vingt coups redoublés j'ai vu tomber ce traître;
Indigne de fa place et du faint nom de prêtre.
Je l'ai vu fe rouler fur la terre étendu:
Il blafphémait fes dieux qui l'ont mal défendu;
Et fa mort effroyable eft digne de fa vie.

IRADAN.

Il a reçu le prix de tant de barbarie.

ARZAME.

Ah! fon fang odieux répandu juftement
Sera vengé bientôt et payé chèrement.

LE VIEIL ARZEMON.

Je le crois. On difait qu'en ce défordre extrême,
Céfar doit au château fe tranfporter lui-même.

ARZAME.

Qu'eft devenu mon père?

IRADAN.

Ah! je vois qu'aujourd'hui
Il n'eft plus de pardon ni pour nous ni pour lui.
(le vieil Arzémon fort.)

SCENE V.

IRADAN, CESENE, ARZAME,
le jeune ARZEMON.

CESENE.

Sans doute il n'en eſt point; mais la terre eſt vengée.
Par votre digne fils ma gloire eſt partagée;
C'eſt aſſez.

LE JEUNE ARZEMON.

Oui, nos mains ont puni ſes fureurs:
Puiſſent périr ainſi tous les perſécuteurs:
Le ciel, nous diſaient-ils, leur remit ſon tonnerre;
ue le Ciel les en frappe et délivre la terre,
ue leur ſang ſatisfaſſe au ſang de l'innocent.
Mon père, entre vos bras je mourrai trop content.

IRADAN.

La mort eſt ſur nous tous, mon fils; à ſes approches
Je ne te ferai point d'inutiles reproches.
Ce nouveau coup nous perd, et ce monſtre expiré,
Tout barbare qu'il fut, était pour nous ſacré.
Céſar va nous punir. Un vieillard magnanime,
Un frère, deux enfans, tout eſt ici victime,
Tout attend ſon arrêt. Flétri, dépoſſédé,
Priſonnier dans ce fort où j'avais commandé,
Je finis dans l'opprobre une vie abhorrée,
Au devoir, à l'honneur, vainement conſacrée.

CESENE.

Eh quoi! je ne vois plus ce fidelle Arzémon;
Serait-il renfermé dans une autre priſon?
A-t-on déjà puni ſon reſpectable zèle,
Et les bienfaits ſur-tout de ſa main paternelle?

Votre frère le fuit d'un pas impétueux;
Mégatife à grands cris s'élance au milieu d'eux;
Des foldats s'attroupaient à la voix du grand-prêtre
Frappez, s'écriait-il, fecondez votre maître.
De toutes parts on s'arme, et le fer brille aux yeux
Je voyais deux partis ardens, audacieux,
Se mêler, fe frapper, combattre avec furie.
Je ne fais quelle main (qu'on va nommer impie)
Au milieu du tumulte, au milieu des foldats,
Sur l'orgueilleux pontife ā porté le trépas.
Sous vingt coups redoublés j'ai vu tomber ce traître
Indigne de fa place et du faint nom de prêtre.
Je l'ai vu fe rouler fur la terre étendu:
Il blafphémait fes dieux qui l'ont mal défendu;
Et fa mort effroyable eft digne de fa vie.

IRADAN.

Il a recu le prix de tant de barbarie.

ARZAME.

Ah! fon fang odieux répandu juftement
Sera vengé bientôt et payé chèrement.

LE VIEIL ARZEMON.

Je le crois. On difait qu'en ce défordre extrême,
Céfar doit au château fe tranfporter lui-même.

ARZAME.

Qu'eft devenu mon père?

IRADAN.

Ah! je vois qu'aujourd'hui
Il n'eft plus de pardon ni pour nous ni pour lui.

(le vieil Arzémon fort.)

: indigne pontife, à sa haine fidélle,
l que le moment de se rassasier
; des malheureux qu'on va sacrifier.
l'état où je suis, son triomphe est facile.
' ıi tous les deux sans force et sans asile,
léb ınt en vain, par un pénible effort,
le (:yrans, dans les bras de la mort.

SCENE IV.

:ADAN, ARZAME, le vieil ARZEMON.

IRADAN.

.RABLE vieillard, que viens-tu nous apprendre?

LE VIEIL ARZEMON.

un événement qui pourra vous surprendre,
:- être un moment soulager vos douleurs
nous replonger tous en de plus grands malheurs.
fils, votre frère...

IRADAN.

Explique-toi.

ARZAME.

Je tremble.

LE VIEIL ARZEMON.

château fatal ils s'avançaient ensemble;
ıartier de César ils suivaient les chemins.
:and-prêtre accouru les suivans inhumains
ıment qu'on s'arrête, et demandent leur proie.
ı yeux consternés le pontife déploie
rêt que sa brigue au prétoire a surpris.
ı dû respecter, mais, Seigneur, votre fils,
son emportement pardonnable à son âge,
'eux, le fer en main, se présente et s'engage;

Au ſupplice, ma fille, il ne peut échapper.
Céſar de toutes parts nous fait envelopper.

ARZAME.

J'entends déjà ſonner les trompettes guerrières,
Et je vois avancer les troupes meurtrières.
Depuis qu'on m'a conduite en ce malheureux ſort,
Je n'ai vu que du ſang, des bourreaux et la m

CESENE.

Oui, c'en eſt fait, ma fille.

ARZAME.

Ah! pourquoi ſuis-je né?

CESENE, *embraſſant ſa fille.*

Pour mourir avec moi, mais plus infortunée...
O mon cher frère!... et toi ſon déplorable fils,
Nos jours étaient affreux, ils ſont du moins finis.

IRADAN.

La garde du prétoire, en ces murs avancée,
Déjà des deux côtés avec ordre eſt placée.
Je vois Céſar lui-même.... A genoux, mes enfans

ARZAME.

Ainſi nous touchons tous à nos derniers momens!

SCENE VI et dernière.

Les Perſonnages précédens, L'EMPEREUR, Gardes, le vieil ARZEMON et MEGATISE *au fond.*

L'EMPEREUR.

Enfin, de la juſtice à mes ſujets rendue
Il eſt temps qu'en ces lieux la voix ſoit entendue;
Le déſordre eſt trop grand. De tout je ſuis inſtruit;
L'intérêt de l'Etat m'éclaire et me conduit.
Levez-vous, écoutez mes arrêts équitables.
Pères, enfans, ſoldats, vous êtes tous coupables,
Dans ce jour d'attentats et de calamités,
D'avoir négligé tous d'implorer mes bontés.

CESENE.

On m'a fermé l'accès.

IRADAN.

Le reſpect et les craintes,
Seigneur, auprès de vous interdiſent les plaintes.

L'EMPEREUR.

Vous vous trompiez: c'eſt trop vous défier de moi;
Vous avez outragé l'empereur et la loi.
Le meurtre d'un pontife eſt ſur-tout puniſſable.
Je ſais qu'il fut cruel, injuſte, inexorable;
Sa ſoif du ſang humain ne ſe put aſſouvir:
On devait l'accuſer, j'aurais ſu le punir.
Sachez qu'à la loi ſeule appartient la vengeance.
Je vous euſſe écouté; la voix de l'innocence
Parle à mon tribunal avec ſécurité,
Et l'appui de mon trône eſt la ſeule équité.

IRADAN.

Nous avons mérité, Seigneur, votre colère:
Epargnez les enfans, et puniſſez le père.

L'EMPEREUR.

Je ſais tous vos malheurs. Un vieillard dont la voi
Juſqu'au pied de mon trône a paſſé quelquefois,
Dont la ſimplicité, la candeur m'ont dû plaire,
M'a parlé, m'a touché par un récit ſincère;
Il ſe fie à Céſar, vous deviez l'imiter.

(*au vieil Arzémon.*)

Approchez, Arzémon, venez vous préſenter.
Dans un culte interdit par une loi ſévère
Vous avez élevé la ſœur avec le frère:
C'eſt la première ſource où de tant de fureurs
Ce jour a vu puiſer ce vaſte amas d'horreurs.
Des prêtres emportés par un funeſte zèle
Sur une faible enfant ont mis leur main c
Ils auraient dû l'inſtruire et non la c
Trop jaloux de leurs droits, qu'ils n :pas su
Fiers de ſervir le ciel, ils ſervaient leur v
De ces affreux abus j'ai ſenti l'importance;
Je les viens abolir.

IRADAN.

Rome, les nations
Vont bénir vos bontés.

L'EMPEREUR.

Les perſécutions
Ont mal ſervi ma gloire, et font trop de rel s
Quand le prince eſt clément, les ſujets ſont hu
On m'a trompé long-temps; je ne veux déſo
Dans les prêtres des dieux que des hommes de
Des miniſtres chéris, de bonté, de clémence,
Jaloux de leurs devoirs, et non de leur puiſſance;

Honorés et ſoumis, par les lois ſoutenus,
Et par ces mêmes lois ſagement contenus;
Loin des pompes du monde, enfermés dans leur temple,
Donnant aux nations le précepte et l'exemple;
D'autant plus révérés qu'ils voudront l'être moins;
Dignes de vos reſpects, et dignes de mes ſoins:
C'eſt l'intérêt du peuple, et c'eſt celui du maître.
Je vous pardonne à tous. C'eſt à vous de connaître
Si de l'humanité je me fais un devoir,
Et ſi j'aime l'Etat plutôt que mon pouvoir....
  Iradan, déſormais, loin des murs d'Apamée,
Votre frère avec vous me ſuivra dans l'armée;
Je vous verrai de près combattre ſous mes yeux:
Vous m'avez offenſé; vous m'en ſervirez mieux.
De vos enfans chéris j'approuve l'hyménée.

(*à Arzame et au jeune Arzémon.*)

Méritez ma faveur qui vous eſt deſtinée.

(*au vieil Arzémon.*)

Et toi qui fus leur père, et dont le noble cœur
Dans une humble fortune avait tant de grandeur,
J'ajoute à ta campagne un fertile héritage;
Tu mérites des biens, tu ſais en faire uſage.
Des Guèbres déſormais pourront en liberté
Suivre un culte ſecret long-temps perſécuté.
Si ce culte eſt le tien, ſans doute il ne peut nuire:
Je dois le tolérer plutôt que le détruire.
Qu'ils jouiſſent en paix de leurs droits, de leurs biens;
Qu'ils adorent leur dieu; mais ſans bleſſer les miens:
Que chacun dans ſa loi cherche en paix la lumière.
Mais la loi de l'Etat eſt toujours la première.
Je penſe en citoyen, j'agis en empereur;
Je hais le fanatique et le perſécuteur.

IRADAN.

Nous avons mérité, Seigneur, votre colère:
Epargnez les enfans, et punissez le père.

L'EMPEREUR.

Je sais tous vos malheurs. Un vieillard dont la voix
Jusqu'au pied de mon trône a passé quelquefois,
Dont la simplicité, la candeur m'ont dû plaire,
M'a parlé, m'a touché par un récit sincère;
Il se fie à César, vous deviez l'imiter.

(*au vieil Arzémon.*)

Approchez, Arzémon, venez vous présenter.
Dans un culte interdit par une loi sévère
Vous avez élevé la sœur avec le frère:
C'est la première source où de tant de fureurs
Ce jour a vu puiser ce vaste amas d'horreurs.
Des prêtres emportés par un funeste zèle
Sur une faible enfant ont mis leur main e
Ils auraient dû l'instruire et non la cor er.
Trop jaloux de leurs droits, qu'ils n'ont pas u
Fiers de servir le ciel, ils servaient leur v
De ces affreux abus j'ai senti l'importance;
Je les viens abolir.

IRADAN.

Rome, les nations
Vont bénir vos bontés.

L'EMPEREUR.

Les persécutions
Ont mal servi ma gloire, et font trop de rebelles.
Quand le prince est clément, les sujets sont fidelles.
On m'a trompé long-temps; je ne veux désormais
Dans les prêtres des dieux que des hommes de paix,
Des ministres chéris, de bonté, de clémence,
Jaloux de leurs devoirs, et non de leur puissance;

Honorés et foumis, par les lois foutenus,
Et par ces mêmes lois fagement contenus;
Loin des pompes du monde, enfermés dans leur temple,
Donnant aux nations le précepte et l'exemple;
D'autant plus révérés qu'ils voudront l'être moins;
Dignes de vos refpects, et dignes de mes foins:
C'eft l'intérêt du peuple, et c'eft celui du maître.
Je vous pardonne à tous. C'eft à vous de connaître
Si de l'humanité je me fais un devoir,
Et fi j'aime l'Etat plutôt que mon pouvoir....
  Iradan, déformais, loin des murs d'Apamée,
Votre frère avec vous me fuivra dans l'armée;
Je vous verrai de près combattre fous mes yeux:
Vous m'avez offenfé; vous m'en fervirez mieux.
De vos enfans chéris j'approuve l'hyménée.

(*à Arzame et au jeune Arzémon.*)

Méritez ma faveur qui vous eft deftinée.

(*au vieil Arzémon.*)

Et toi qui fus leur père, et dont le noble cœur
Dans une humble fortune avait tant de grandeur,
J'ajoute à ta campagne un fertile héritage;
Tu mérites des biens, tu fais en faire ufage.
Des Guèbres déformais pourront en liberté
Suivre un culte fecret long-temps perfécuté.
Si ce culte eft le tien, fans doute il ne peut nuire:
Je dois le tolérer plutôt que le détruire.
Qu'ils jouiffent en paix de leurs droits, de leurs biens;
Qu'ils adorent leur dieu; mais fans bleffer les miens:
Que chacun dans fa loi cherche en paix la lumière.
Mais la loi de l'Etat eft toujours la première.
Je penfe en citoyen, j'agis en empereur;
Je hais le fanatique et le perfécuteur.

IRADAN.

Je crois entendre un dieu du haut du trône :
Qui parle au genre humain pour le rendre plus juste

ARZAME.

Nous tombons tous, Seigneur, à vos sacrés genoux

LE VIEIL ARZEMON.

Notre religion est de mourir pour vous.

Fin du cinquième et dernier acte.

OPHONISBE,

TRAGEDIE

Représentée en 1774.

AVIS DES EDITEURS

De l'édition de Lausanne.

CETTE tragédie fut imprimée d'abord en 1769, ſous le nom de M. *Lantin*, et on la comme la tragédie de *Mairet*, refaite.

La Sophoniſbe de *Mairet* eſt la premièr régulière qu'on ait vue en France, long-temps avant *Corneille*.

C'eſt par-là qu'elle eſt précieuſe, voulu la rajeunir. Il n'y a pas à ſeul vers de *Mairet* dans la pièce; ſuivi ſa marche autant qu'on l'a pu, dans la première et dans la dernière ſ un hommage qu'on rend au berc tragédie françaiſe, lorſqu'elle eſt ſur de ſon tombeau.

Nous imprimons cette pièce ſur le manuſcrit de l'auteur, ſoigneuſ ent u et corrigé par lui; et c'eſt juſqu'ici la à laquelle on doive avoir égard.

A MONSIEUR,

LE DUC

)E LA VALLIERE,

·RAND-FAUCONNIER DE FRANCE,

CHEVALIER DES ORDRES DU ROI,

etc. etc. (*)

MONSIEUR LE DUC,

QUOIQUE les épîtres dédicatoires aient la répu-
...n d'être aussi ennuyeuses qu'inutiles, souffrez
urtant que je vous offre la Sophonisbe de *Mairet*,
·rigée par un amateur autrefois très-connu. C'est
:re bien que je vous rends. Tout ce qui regarde
.stoire du théâtre vous appartient, après l'hon-
ır que vous avez fait à la littérature française,
présider à l'histoire du théâtre la plus complette.
:sque tous les sujets des pièces dont cette histoire
'le ont été tirés de votre bibliothèque, la plus
·ieuse de l'Europe en ce genre. Le manuscrit de
pièce qui vous est dédiée vous manquait: il
:nt de M. *Lantin*, auteur de plusieurs poëmes

(*) Cette épître dédicatoire est supprimée dans l'édition
Lausanne, sans doute parce que l'auteur y supposait
: cette pièce était la tragédie de *Mairet*, refaite par
Lantin, et que l'avertissement qui précède détruit
:e supposition.

ſinguliers qui n'ont pas été imprimés, mais qu
les littérateurs conſervent dans leurs porte-feuille

J'ai commencé par mettre ce manuſcrit
vôtres. Perſonne ne jugera mieux que vous ſi l'
a rendu quelque ſervice à la ſcène françaiſe, e
habillant la Sophonisbe de *Mairet* à la modern

Il était triſte que l'ouvrage de *Mairet*, qui eut
de réputation autrefois, fût abſolument exclu
théâtre, et qu'il rebutât même tous les lecteurs,
ſeulement par les expreſſions ſurannées, et
familiarités qui déshonoraient alors la ſcène,
par quelques indécences que la pureté de notre
tre rend aujourd'hui intolérables. Il faut touj
ſouvenir que cette pièce, écrite long-temps
le Cid, eſt la première qui apprit aux F
les règles de la tragédie, et qui mit le
honneur.

Il eſt très-remarquable qu'en France, ainſi
Italie, l'art tragique ait commencé par une
nisbe. Le prélat *Giorgio Triſſino*, par le
l'archevêque de Bénévent, voulant f
grand art de la Gréce chez ſes compatriotes,
le ſujet de Sophonisbe pour ſon coup d'eſſai,
de cent ans avant *Mairet*. Sa tragédie ornée de
chœurs fut repréſentée à Vicenza dès l'an 1514,
avec une magnificence digne du plus beau ſiècle
de l'Italie.

Notre émulation ſe borna, près de cin
ans après, à la traduire en proſe; et quelle
encore! Vous avez, Monſeigneur, cette t
faite par *Mélin de Saint Gelais*. Nous n'étio

ors de rien traduire ni en profe ni en vers. Notre langue n'était pas formée, elle ne le fut que par nos premiers académiciens; et il n'y avait point l'académie encore quand *Mairet* travailla.

Dans cette barbarie, il commença par imiter les aliens, il conçut les préceptes qu'ils avaient tous uivis; les unités de lieu, de temps et d'action furent crupuleufement obfervées dans fa Sophonisbe. Elle ut compofée dès l'an 1629, et jouée en 1633. ne faible aurore de bon goût commençait à naître. es indignes bouffonneries dont l'Efpagne et l'Aneterre faliffaient fouvent leur fcène tragique, irent profcrites par *Mairet*; mais il ne put chaffer ne fais quelle familiarité comique, qui était d'aunt plus à la mode alors que ce genre eft plus facile, qu'on a pour excufe de pouvoir dire, *cela eft aturel.* Ces naïvetés furent long-temps en poffeffon du théâtre en France.

Vous trouverez dans la première édition du Cid, compofé long-temps après la Sophonisbe;

A de plus hauts partis ce beau fils doit prétendre.

Et dans Cinna:

Vous m'aviez bien promis des confeils d'une femme.

Ainfi, il ne faut pas s'étonner que le ftyle de *Mairet* qui nous choque tant aujourd'hui, ne révoltât perfonne de fon temps.

Corneille furpaffa *Mairet* en tout, mais il ne le fit point oublier; et même, quand il voulut traiter le

prévoir qu'on lui reprochera de s'être trop écarté de son original: mais je dois vous en laisser le jugement.

Comme M. *Lantin* a retouché la Sophonisbe de *Mairet*, on pourra retoucher celle de M. *Lantin*. La même plume qui a corrigé le Venceslas pourrait faire revivre aussi la Sophonisbe de *Corneille*, dont le fond est très-inférieur à celle de *Mairet*, et dont on pourrait tirer de grandes beautés.

Nous avons des jeunes gens qui font très-bien des vers sur des sujets assez inutiles. Ne pourrait-on pas employer leurs talens à soutenir l'honneur du théâtre français, en corrigeant Agésilas, Attila, Suréna, Othon, Pulchérie, Pertharite, Oedipe, Médée, Dom Sanche d'Arragon, la Toison d'Or, Andromède; enfin tant de pièces de *Corneille*, tombées dans un plus grand oubli que Sophonisbe, et qui ne furent jamais lues de personne après leur chute. Il n'y a pas jusqu'à Théodore qui ne pût être retouchée avec succès, en retranchant la prostitution de cette héroïne dans un mauvais lieu. On pourrait même refaire quelques scènes de Pompée, de Sertorius, des Horaces, et en retrancher d'autres, comme on a retranché entièrement les rôles de *Livie* et de l'*Infante* dans ses meilleures pièces: ce serait à la fois rendre service à la mémoire de *Corneille* et à la scène française, qui reprendrait une nouvelle vie. Cette entreprise serait digne de votre protection et même de celle du ministère.

Nous avons plus d'une ancienne pièce, qui étant corrigée pourrait aller à la postérité. J'ose croire que

ue l'Aſtrate de *Quinault*, le Scévole de *Durier*, 'Amour tyrannique de *Scudéri*, bien rétablis au héâtre, pourraient faire de prodigieux effets.

Le théâtre eſt, de tous les arts cultivés en France, celui qui, du conſentement de tous les étrangers, ait le plus d'honneur à notre patrie. Les Italiens ont encore nos maîtres en muſique, en peinture; es Anglais en philoſophie; mais dans l'art des *Sophocle*, nous n'avons point de rivaux. Il eſt lonc eſſentiel de protéger les talens par leſquels es Français ſont au-deſſus de tous les peuples. Les ujets commencent à s'épuiſer; il faut donc renettre ſur la ſcène tous ceux qui ont été manqués, et dont il eſt aiſé de tirer un grand parti.

Je ſoumets, comme je le dois, à vos lumières ces éflexions que mon zèle patriotique m'a dictées.

J'ai l'honneur d'être avec reſpect, etc.

PERSONNAGE.

SCIPION, consul.

LELIE, lieutenant de *Scipion.*

SIPHAX, roi de Numidie.

SOPHONISBE, fille d'*Asdrubal*, femme *Siphax.*

MASSINISSE, roi d'une partie de Numidie.

ACTOR, attaché à *Siphax* et à *Sophon*

ALAMAR, officier de *Siphax.*

PHÆDIME, dame Numide attachée *Sophonisbe.*

Soldats Romains.

Soldats Numides.

Licteurs.

La scène est à Cirthe, dans une salle du el depuis le commencement jusqu'à la fin.

OPHONISBE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

CENE PREMIERE.

SIPHAX, *une lettre à la main*, SOLDATS.

SIPHAX.

E peut-il qu'à ce point l'ingrate me trahisse !
phonisbe ! ma femme ! écrire à Massinisse !
l'ami des Romains ! Que dis-je ? à mon rival !
déserteur heureux du parti d'Annibal,
i me poursuit dans Cirthe, et qui bientôt peut-être
mon trône usurpé sera l'indigne maître !
i vécu trop long-temps. O vieillesse ! ô destins !
! que nos derniers jours sont rarement sereins !
e tout sert à ternir notre grandeur première,
qu'avec amertume on finit sa carrière !
mes sujets lassés ma vie est un fardeau,
insulte à mon âge, on ouvre mon tombeau.
ches, j'y descendrai, mais non pas sans vengeance.
(*aux Soldats.*)
e la reine à l'instant paraisse en ma présence.
(*il s'assied, et lit la lettre.*)
'on l'amène, vous dis-je : époux infortuné,
ux soldat qu'on trahit, monarque abandonné.
el fruit peux-tu tirer de ta fureur jalouse ?
as-tu moins à plaindre en perdant ton épouse ?

Cet objet criminel, à tes pieds immolé,
Raffermira-t-il mieux ton empire ébranlé?
Dans la mort d'une femme est-il donc quelque gloir
Est-ce là tout l'honneur qui reste à ta mémoire?
Venge-toi d'un rival, venge-toi des Romains;
Ranime dans leur sang tes languissantes mains;
Va finir sur la brèche un destin qui t'accable.
Qu'on te trahisse ou non, ta mort est honorable;
Et l'on dira du moins, en respectant mon nom,
Il mourut en soldat des mains de Scipion.

SCENE II.

SIPHAX, SOPHONISBE, PHÆDIMI

SOPHONISBE.

Que voulez-vous, Siphax, et quelle tyrannie
Traîne ici votre épouse avec ignominie?
Vos Numides tremblans, courageux contre moi,
Pour la première fois ont bien servi leur roi:
A votre ordre suprême ils ont été dociles.
Peut-être sur nos murs ils seraient plus utiles;
Mais vous les employez dans votre tribunal
A conduire à vos pieds la nièce d'Annibal!
Je conçois leur valeur, et je lui rends justice.
Quel est mon crime enfin? quel sera mon supplice

SIPHAX, *lui donnant la lettre.*

Connaissez votre seing: rougissez et tremblez.

SOPHONISBE.

Dans les malheurs communs qui nous ont désolés,
J'ai frémi, j'ai pleuré de voir la Numidie
Aux fiers brigands du Tibre en deux mois asservie

Scipion, Massinisse, heureux dans les combats,
M'ont fait rougir, Seigneur; mais je ne tremble pas.

SIPHAX.

Perfide!

SOPHONISBE.

Epargnez-moi cette injure odieuse,
Pour vous, pour votre femme également honteuse.
Nos murs sont assiégés; vous n'avez plus d'appui;
Et le dernier assaut se prépare aujourd'hui.
J'écris à Massinisse en cette conjoncture,
Je rappelle à son cœur les droits de la nature,
Les nœuds trop oubliés du sang qui nous unit:
Seigneur, si vous l'osez, condamnez cet écrit.

. . . .

(*elle lit.*)

« Vous êtes de mon sang; je vous fus long-temps chère.
» Et vous persécutez vos parens malheureux.
» Soyez digne de vous, le brave est généreux:
» Reprenez votre gloire, et votre caractère,

(*Siphax lui arrache la lettre.*)

Eh bien, ai-je trahi mon peuple et mon époux?
Est-il temps d'écouter des sentimens jaloux?
Répondez: quel reproche avez-vous à me faire?
La fortune, en tout temps à tous deux trop sévère,
A mis, pour mon malheur, ma lettre en votre main.
Quel en était le but? quel était mon dessein?
Pouvez-vous l'ignorer, et faut-il vous l'apprendre?
Si la ville aujourd'hui n'est pas réduite en cendre,
S'il est quelque ressource à nos calamités,
Sur ces murs tout sanglans je marche à vos côtés.
Aux yeux de Scipion, de Massinisse même,
Ma main joint des lauriers à votre diadème;
Elle combat pour vous; et sur ce mur fatal,

Elle arbore avec vous l'étendard d'Annibal:
Mais si jusqu'à la fin le ciel vous abandonne,
Si vous êtes vaincu, je veux qu'on vous pard

SIPHAX.

Qu'on me pardonne! A moi? De ce dernier affron
Votre indigne pitié voulait couvrir mon front!
Et, portant à ce point votre insultante audace,
C'est donc pour votre roi que vous demandez grac
Allez, peut-être un jour vos funestes appas
L'imploreront pour vous, et ne l'obtiendront pas.
Massinisse, en tout temps mon fatal adversaire,
Et mon rival en tout, se flatta de vous plaire;
Il m'osa disputer mon trône et votre cœur:
C'est trahir notre hymen, votre foi, mon honneur,
Que de vous souvenir de son feu téméraire.
Vos soins injurieux redoublent ma colère;
Et ce fatal aveu, dont je me sens confus,
A mes yeux indignés n'est qu'un crime de plus.

SOPHONISBE.

Seigneur, je ne veux point, dans l'état où vous êtes,
Fatiguer vos chagrins de plaintes indiscrètes:
Mais vos maux sont les miens; qu'ils puis
Ce n'est pas mon époux qui me doit repr
De l'avoir préféré (non sans quelque cou)
Au vainqueur de l'Afrique, au vainqueur de
D'avoir tout oublié pour suivre votre sort,
Et d'attendre avec vous l'esclavage ou la mort.
Massinisse m'aimait, et j'aimais ma patrie;
Je vous donnai ma main, prenez encor ma vie.
Mais si je suis coupable en implorant pour vous
Le vainqueur irrité dont vous êtes jaloux,
Si j'ai voulu briser le joug qui vous accable,
Si je veux vous sauver, la faute est excusable.

us avez, croyez-moi, des soins plus importans.
nnissez des soupçons, partage des amans,
s cœurs efféminés dont l'oisive mollesse
connaît d'intérêts que ceux de leur tendresse.
i soin bien différent nous occupe en ce jour;
s'agit de la vie, et non pas de l'amour:
n'est pas fait pour nous. Ecoutez, le temps presse:
indis que vos soupçons accusent ma faiblesse,
ndis que nous parlons, la mort est en ces lieux.

SIPHAX.

vais donc la chercher; je vais loin de vos yeux
eindre dans mon sang ma vie et mon outrage.
i tout perdu; les dieux m'ont laissé mon courage
sez de prendre soin de la fin de mes jours.
thage m'a promis un plus noble secours;
l'attends à toute heure, il peut venir encore:
n'est pas mon rival qu'il faudra que j'implore.
craignez rien pour moi, je sais sauver mes mains
fers de Massinisse, et des fers des Romains.
nez qu'un autre époux, et sur-tout un Numide
mourrait qu'en frappant le cœur d'une perfide.
is l'êtes; j'ai des yeux: le fond de votre cœur,
oi que vous en disiez, était pour mon vainqueur.
n'ai point, Sophonisbe, exigé de votre ame
dehors affectés d'une inutile flamme.
mour auprès de vous ne guida point mes pas;
voulais un vrai zèle, et vous n'en avez pas.
s je sais mourir seul; j'y cours; et cette épée,
n sang que j'ai chéri ne sera point trempée.
emblez que les Romains, plus barbares que moi,
recherchent sur vous le sang de votre roi.
ioutez nos tyrans, et jusqu'à Massinisse;
leurs bras sont armés, c'est pour votre supplice.

C'eſt le ſang d'Annibal que leur haine pourſuit
Ce jour eſt pour tous deux le dernier qui nou
Je prodigue avec joie un vain reſte de vie ;
Je péris glorieux, et vous mourrez punie.
Vous n'aurez en tombant que la honte et l'hor
D'avoir prié pour moi mon ſuperbe oppreſſeur
Je cours aux murs ſanglans que ſes ar
Laiſſez-moi, fuyez-moi : vos remords me ſ

SOPHONISBE.

Non, Seigneur, malgré vous je marche
Vous m'accablez en vain, je ne vous quitte p
Je cherche autant que vous une mort
Vos malheureux ſoupçons la rendraient tro
Je vous fuis.

SIPHAX.

Demeurez, je l'ordonne : je pars ;
Et Siphax en tombant ne veut point vos re

SCENE III.

SOPHONISBE, PHÆDI

SOPHONISBE.

Ah, Phædime!

PHÆDIME.

Il vous laiſſe, et vous devez
Je vous vois tous les deux également à
Mais Siphax eſt injuſte.

SOPHONISBE.

Il ſort, il a laiſſé
Dans ce cœur éperdu le trait qui l'a bleſſé.
J'ai cru, quand il parlait à ſa femme éplorée
Quand il me préſageait une mort aſſurée ;

J'ai cru, je te l'avoue, entendre un dieu vengeur,
Dévoilant l'avenir, et lisant dans mon cœur,
Prononcer contre moi l'arrêt irrévocable
Qui dévoue au supplice une tête coupable.

PHÆDIME.

Vous coupable! Il l'était d'oublier aujourd'hui
Tout ce que Sophonisbe osa faire pour lui.

SOPHONISBE.

J'ai tout fait. Cependant il m'a dit vrai, Phædime.
Dans les plis de mon ame il a cherché mon crime;
Il l'a trouvé peut-être; et ce triste entretien
Ne m'annonce que trop son désastre et le mien.

PHÆDIME.

Son malheur l'aigrissait; il vous rendra justice.
Sa haine contre Rome et contre Massinisse
Empoisonnait son cœur déjà trop soupçonneux:
Lui-même en rougira, s'il est moins malheureux.
Il voit la mort de près; et l'esprit le plus ferme
Peut se sentir troublé quand il touche à ce terme.
Mais si quelque succès secondait sa valeur,
Si du fier Scipion Siphax était vainqueur,
Vous verriez aisément son amitié renaître.
Il doit vous respecter, puisqu'il doit vous connaître.
Vos charmes sur son cœur ont été trop puissans;
Ils le seront toujours.

SOPHONISBE.

Phædime, il n'est plus temps,
Je vois de tous les deux la destinée affreuse:
Il s'avance au trépas. Je suis plus malheureuse.

PHÆDIME.

Espérez.

SOPHONISBE.

J'ai perdu mes Etats, mon repos,

L'eſtime d'un époux, et l'amour d'un héros.
Je ſuis déjà captive, et dans ce jour peut-être
Il faut tendre les mains aux fers d'un nouveau maître,
Et recevoir des lois d'un amant indigné,
Qui m'eût rendue heureuſe, et que j'ai dédaigné.
Quand ce fier Maſſiniſſe, oppreſſeur de Carthage,
Me préſentait dans Cirthe un ſéduiſant hommage,
Tu ſais que j'étouffai, dans mon ſecret ennui,
L'intérêt et le ſang qui me parlaient pour lui.
Te dirai-je encor plus? j'étouffai l'amour même,
Je ſoutins contre moi l'honneur du diadème,
Je demeurai fidelle à mon père Aſdrubal,
A Carthage, à Siphax, aux deſtins d'Annibal.
L'amour fuit de mon ame aux cris de ma patrie.
D'un amant irrité je bravai la furie.
Un front cicatriſé par la guerre et le temps
Effarouchait en vain mon cœur et mes beaux ans;
Puiſqu'il déteſtait Rome, il eut la préférence.
  Maſſiniſſe revient armé de la vengeance;
Il entre en nos Etats, la victoire le ſuit;
Aidé de Scipion ſon bras a tout détruit:
Dans Cirthe enſanglantée un faible mur nous reſte.
  A quels dieux recourir dans ce péril funeſte?
Etait-ce un ſi grand crime, était-il ſi honteux
D'avoir cru Maſſiniſſe et noble et généreux?
D'avoir pour mon époux imploré ſa clémence?
Dans mon illuſion j'avais quelque eſpérance:
Ma prière et mes pleurs auraient pu le flatter;
Mais il ne ſaura pas ce que j'oſais tenter;
Et, pour unique fruit d'un ſoin trop magnanime,
Mon époux me condamne, et mon amant m'opprime.
Tous deux ſont contre moi, tous deux règlent mon ſort;
Et je n'attends ici que l'opprobre ou la mort.

SCENE IV.

HONISBE, PHÆDIME, ACTOR.

ACTOR.

NE, dans ce moment le fecours de Carthage
nos remparts fanglans s'eft ouvert un paffage.
ft aux mains. Ces lieux qui retenaient vos pas
trop près du carnage, et du champ des combats.
i, couvert de fang, m'ordonne de vous dire
oin de ce palais vous vous laiffiez conduire.
is.

SOPHONISBE.

)ûs fuis, Actor: vous lui direz
fes ordres pour moi feront toujours facrés;
que, dans les momens où le combat s'engage;
igner du danger, c'eft trop me faire outrage.
! par quel fort cruel ai-je à craindre en un jour
niffe et Siphax, les Romains et l'amour!
'ont tous entraînée au fond de cet abyme,
t tous fait ma perte, et frappé leur victime.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERI

SOPHONISBE, PHÆDIME.

PHÆDIME.

Quel tumulte effroyable au loin se fait ent
Quels feux sont allumés? la ville est-elle en ce
Ceux qui veillaient sur vous se sont tous écarté
Dans ces sallons déserts, ouverts de tous côtés,
Il ne vous reste plus que des femmes tremblantes,
Aux pieds de ces autels avec-moi gémissantes.
Nous rappelons en vain par nos cris, par no
Des dieux qui sont passés dans le camp des vi

SOPHONISBE.

Leurs plaintes, leurs douleurs, cette effra
Ont étonné mes sens, ont troublé mon cœur :
Phædime, ce moment m'accable ainsi que toi.
Le sang que vingt héros ont transmis jusqu'à moi
Dégénère aujourd'hui en mes veines glacées;
Le désordre et la crainte agitent mes pensées:
J'ai voulu pénétrer dans ces sombres détours
Qui du pied du palais conduisent à nos tours:
Tout est fermé pour moi. Je marchais égarée;
L'ombre de mon époux à mes yeux s'est montrée,
Pâle, sanglante, horrible et l'air plus furieux
Que lorsque son courroux m'outrageait à tes y
Est-ce une illusion sur mes sens répandue?
Est-ce la main des dieux sur ma tête étendue,
Un présage, un arrêt des enfers et du sort?

ax en ce moment eſt-il vivant ou mort?
fui d'un pas tremblant, éperdue, éplorée.
e ſais où j'étais, quand je t'ai rencontrée;
e ſais où je vais. Tout m'alarme et me nuit,
e crois voir encore un dieu qui me pourſuit.
veux-tu, Dieu cruel? Euménide implacable,
ɪpe, voilà mon cœur; il n'était point coupable:
n'y peux découvrir qu'un malheureux amour,
cu dès ſa naiſſance et banni ſans retour.
ı'offenſai jamais l'hymen et la nature.
ıd Dieu! tu peux frapper; va, ta victime eſt pure.

PHÆDIME.

nous allons du ciel ſavoir les volontés.
d'un bruit nouveau, dans ces murs déſertés,
u'à notre priſon les voûtes retentiſſent,
ɪus leurs gonds d'airain les portes en mugiſſent...
ɛntre, on vient à vous: je reconnais Actor.

SCENE II.

PHONISBE, PHÆDIME, ACTOR.

SOPHONISBE.

INISTRE de mon roi, qui vous amène encor?
ı-t-on fait? que deviens-je? et qu'allez-vous m'apprendre?

ACTOR.

lernier des malheurs.

SOPHONISBE.

Ah! je m'y dois attendre.

ACTOR.

l'ordre de Siphax, à l'abri de ces tours,
ɪine en ſureté j'avais mis vos beaux jours,
ı'avais refermé la barrière ſacrée,

Par qui de ce palais la ville eſt ſéparée;
J'ai revolé ſoudain vers ce roi malheureux,
Digne d'un meilleur ſort, et digne de vos
Son courage, auſſi grand qu'il était inutile,
D'un effort paſſager ſoutient ſon bras débile.
Sur la brèche à la fin, de cent coups renverſé
Dans ces débris ſanglans il tombe terraſſé.
Il meurt.

SOPHONISBE.

Ah! je devais, plus que lui pourſuiv
Tomber à ſes côtés, ainſi que ma patrie.
Il ne l'a pas voulu.

ACTOR.

Si dans un tel malheur
Quelque ſoulagement reſte à notre douleur,
Daignez apprendre au moins combien, dans ſa
Le jeune Maſſiniſſe a mérité de gloire.
Qui croirait qu'un héros ſi fier, ſi redouté,
Dont l'Afrique éprouva le courage emporté,
Et dont l'eſprit ſuperbe a tant de violence,
Dans l'horreur du combat aurait tant de cl
A peine il s'eſt vu maître, il nous a par né.
De bleſſés, de mourans, de morts environné,
Il a donné ſoudain, de ſa main triomphante,
Le ſignal de la paix au ſein de l'épouvante.
Le carnage et la mort s'arrêtent à ſa voix.
Le peuple encor tremblant lui demande des l
Tant le cœur des humains change avec la for

SOPHONISBE.

Le ciel ſemble adoucir la miſère commune,
Puiſqu'au moins le pouvoir eſt remis dans les
D'un prince de ma race, et non pas des Romai

ACTOR.

Le juste et premier soin de l'heureux Massinisse
Est d'appaiser les dieux par un prompt sacrifice,
De dresser un bûcher à votre auguste époux.
Il garde jusqu'ici le silence sur vous;
Mais dès que j'ai paru, Madame, en sa présence,
Il s'est ressouvenu qu'autrefois son enfance
Fut remise en mes mains, dans ces murs, dans ces lieux
Où ce prince aujourd'hui rentre en victorieux.
Il m'a fait appeler, et respectant mon zèle,
Au malheureux Siphax en tous les temps fidèle,
Il m'a comblé d'honneurs. Ayez, dit-il, pour moi
Cette même amitié qui servit votre roi.
Enfin, à Siphax même il a donné des larmes;
Il justifie en tout le succès de ses armes;
Il répand des bienfaits, s'il fit des malheureux.

SOPHONISBE.

Plus Massinisse est grand, plus mon sort est affreux.
Quoi! les Carthaginois que je crus invincibles,
Sous les chefs de ma race à Rome si terribles,
Qui jusqu'au capitole avaient porté leurs pas,
Ont paru devant Cirthe, et ne la sauvent pas!

ACTOR.

Scipion combattait: ils ne sont plus....

SOPHONISBE.

Carthage,
Tu seras comme moi réduite à l'esclavage;
Nous périrons ensemble. O Cirthe! ô mon époux,
Afrique, Asie, Europe, immolés avec nous,
Le sort des Scipions est donc de tout détruire!

ACTOR.

Annibal vit encore.

SCENE III.

MASSINISSE, ALAMAR, un
Numides, ACTOR, Guerriers Num

MASSINISSE.

Il est juste après tout que son cœur me ha
Elle m'a cru barbare. Eh! le suis-je, grand

À des dieux teints de ſang offerts en ſacrifice,
Sont-ils dans les cachots gardés pour le ſupplice?
Je viens dans mon pays, et j'y reprends mon bien,
En ſoldat, en monarque, et plus en citoyen.
Je ramène avec moi la liberté numide.
D'où vient que Sophonisbe, orgueilleuſe ou timide,
Refuſant ſeule ici d'accueillir un vainqueur,
Craint toujours Maſſiniſſe, et fuit avec horreur?
Suis-je un Romain?

ACTOR.

Seigneur, on la verra ſans doute
Révérer avec nous la main qu'elle redoute:
ais vous ſavez aſſez tout ce qu'elle a perdu.
e ſang de ſon époux fut par vous répandu;
: n'oſant regarder ſon vainqueur et ſon juge,
ıx pieds des immortels elle cherche un refuge.

MASSINISSE.

s l'ont mal défendue: et, pour vous dire plus;
s l'ont mal inſpirée, alors que ſes refus,
es outrages honteux au ſang de Maſſiniſſe,
ous ſes pas égarés creuſaient ce précipice:
lle y tombe; elle en doit accuſer ſon erreur.
h! c'eſt bien malgré moi qu'elle a fait ſon malheur.
llez, et dites-lui qu'il eſt peu de prudence
dédaigner un maître, à braver ſa puiſſance.
e veux qu'elle paraiſſe en ce même moment;
on aſpect odieux ſera ſon châtiment:
e n'en prendrai point d'autre; et ſa fierté farouche
'humilîra du moins, puiſque rien ne la touche.

(*Actor s'en va.*)

SOPHONISBE.

Ah! tout fert à me nuire.
Annibal eft trop loin. Je fuis efclave.

ACTOR.

O Dieux
Fléchiffez Maffiniffe.... Il avance en ces lieux;
Il vient fuivi des fiens: il vous cherche peut-être

SOPHONISBE.

Mes yeux, mes triftes yeux ne verront point un maître
Ils pleureront Siphax, et nos murs abattus,
Et ma gloire paffée, et tous mes dieux vaincus.

MASSINISSE *arrivant.*

Sophonisbe me fuit.

SOPHONISBE *fortant.*

Je dois fuir Maffiniffe.

SCENE III.

MASSINISSE, ALAMAR, un des Che
Numides, ACTOR, Guerriers Numides.

MASSINISSE.

Il eft jufte après tout que fon cœur me haïffe.
Elle m'a cru barbare. Eh! le fuis-je, grands Di
Devais-je être en effet fi coupable à fes yeux!
Actor, vous que je vois dans ce moment profpère
Avec les yeux d'un fils qui retrouve fon père,
Je vous prends à témoin fi l'inhumanité
A fouillé ma victoire et ma félicité;
Si, trifte imitateur des vengeances romaines,
J'ai parlé de tributs, de triomphes, de chaînes.
Des guerriers généreux par la mort épargnés,
Comme de vils troupeaux à mon char enchaînés,

Au lieu même où Siphax est mort en combattant,
Nous avons retrouvé ce billet tout sanglant,
Qui peut-être aujourd'hui fut écrit pour vous-même.

MASSINISSE.

Donnez. (*il lit.*) Ah! qu'ai-je lu? Ciel! ô surprise extrême!
Sophonisbe à ma gloire enfin se confiait!
A fléchir son amant sa fierté se pliait?
Elle a connu mon ame, elle a vaincu la sienne.
Ses yeux se sont ouverts; et sa fatale haine,
Que je vis si long-temps contre moi s'obstiner,
Me croyait assez grand pour savoir pardonner!
Epouse de Siphax, tu m'as rendu justice;
Ta lettre a mis le comble à mon destin propice;
Ta main ceignait mon front de ce laurier nouveau!
Romains, vous n'avez point de triomphe plus beau....
Courons vers Sophonisbe.... Ah! je la vois paraître.

SCENE V.

SOPHONISBE, MASSINISSE, PHÆDIME, Gardes.

SOPHONISBE.

Si le sort eût voulu qu'un Romain fût mon maître,
Si j'eusse été réduite en un tel abandon,
Qu'il m'eût fallu prier Lélie ou Scipion,
La veuve d'un monarque, à sa gloire fidelle,
Aurait choisi cent fois la mort la plus cruelle,
Plutôt que de forcer ma bouche à le fléchir.
Seigneur, à vos genoux je tombe sans rougir.

(*Massinisse l'empêche de se jeter à genoux.*)

Ne me retenez point, et laissez mon courage
S'honorer de vous rendre un légitime hommage;

SCENE IV.

MASSINISSE, ALAMAR, Guerriers Numides.

MASSINISSE.

Eh bien, nobles guerriers, chers appuis de mes droits,
Cirthe est-elle tranquille ? a-t-on suivi mes lois ?
Un seul des citoyens aurait-il à se plaindre ?

ALAMAR.

Sous votre loi, Seigneur, ils n'auraient rien à craindre;
Mais on craint les Romains, ces cruels conquérans,
De tant de nations ces illustres tyrans,
Descendans prétendus du grand dieu de la guerre,
Qui pensent être nés pour asservir la terre.
On dit que Scipion veut s'arroger le prix
De tant d'heureux travaux par vos mains entrepris;
Qu'il veut seul commander.

MASSINISSE.

Qui ? lui ! dans mon partage !
Dans Cirthe mon pays, mon premier héritage !
Lui, mon ami, mon guide, et qui m'a tout promis !

ALAMAR.

Lorsque Rome a parlé, les rois n'ont plus d'amis.

MASSINISSE.

Nous verrons; j'ai vaincu, je suis dans mon empire;
Je règne et je suis las, puisqu'il faut vous le dire,
Des hauteurs d'un Sénat qui croit me protéger,
Sur son fier tribunal assis pour me juger :
C'en est trop.

ALAMAR.

Cependant, nous devons vous apprendre
Qu'au milieu des débris, des remparts mis en cendre,

Au lieu même où Siphax est mort en combattant,
Nous avons retrouvé ce billet tout sanglant,
Qui peut-être aujourd'hui fut écrit pour vous-même.

MASSINISSE.

Donnez. (*il lit.*) Ah! qu'ai-je lu? Ciel! ô surprise extrême!
Sophonisbe à ma gloire enfin se confiait!
A fléchir son amant sa fierté se pliait?
Elle a connu mon ame, elle a vaincu la sienne.
Ses yeux se sont ouverts; et sa fatale haine,
Que je vis si long-temps contre moi s'obstiner,
Me croyait assez grand pour savoir pardonner!
Epouse de Siphax, tu m'as rendu justice;
Ta lettre a mis le comble à mon destin propice;
Ta main ceignait mon front de ce laurier nouveau.
Romains, vous n'avez point de triomphe plus beau....
Courons vers Sophonisbe.... Ah! je la vois paraître.

SCENE V.

SOPHONISBE, MASSINISSE, PHÆDIME, Gardes.

SOPHONISBE.

Si le sort eût voulu qu'un Romain fût mon maître,
Si j'eusse été réduite en un tel abandon,
Qu'il m'eût fallu prier Lélie ou Scipion,
La veuve d'un monarque, à sa gloire fidelle,
Aurait choisi cent fois la mort la plus cruelle,
Plutôt que de forcer ma bouche à le fléchir.
Seigneur, à vos genoux je tombe sans rougir.

(*Massinisse l'empêche de se jeter à genoux.*)

Ne me retenez point, et laissez mon courage
S'honorer de vous rendre un légitime hommage;

Non pas à vos ſuccès, non pas à la terreur
Qui marchait devant vous, que ſuivait la fureur,
Et qui vous a donné cette grande victoire,
Mais au cœur généreux ſi digne de ſa gloire,
Qui, de ſes ennemis reſpectant la vertu,
A plaint ſon rival même, a fait ce qu'il a dû;
Du malheureux Siphax a recueilli la cendre;
Qui partage les pleurs que ſa main fait répandre,
Qui ſoumet les vaincus à force de bienfaits,
Et dont j'aurais voulu ne me plaindre jamais.

MASSINISSE.

C'eſt vous, auguſte Reine, en tout temps révérée,
Qui m'avez du devoir tracé la loi ſacrée;
Et je conſerverai juſqu'au dernier moment
De vos nobles leçons ce digne monument.
La lettre que tantôt vous m'avez adreſſée,
Par la faveur des dieux ſur la brèche laiſſée,
Remiſe en mon pouvoir eſt plus chère à mon cœur
Que le bandeau des rois, et le nom de vainqueur.

SOPHONISBE.

Quoi! Seigneur, juſqu'à vous ma lettre eſt parvenue!
Et par tant de bontés vous m'aviez prévenue!

MASSINISSE.

J'ai voulu déſarmer votre injuſte courroux.

SOPHONISBE.

Je n'ai plus qu'une grâce à prétendre de vous.

MASSINISSE.

Parlez.

SOPHONISBE.

Je la demande au nom de ma patrie,
Du ſang de mon époux, qui s'élève et qui crie,
De votre honneur ſur-tout, et des rois nos aïeux,
Qui parlent par ma voix, et vivent dans nous deux

Jurez-moi feulement de ne jamais permettre
Qu'au pouvoir des Romains on ofe me remettre.

MASSINISSE.

Qui ! vous en leur pouvoir ! et d'un pareil affront
Vous auriez foupçonné qu'on pût couvrir mon front !
Je commande dans Cirthe, et c'eft affez vous dire
Que les Romains fur vous n'ont point ici d'empire.

SOPHONISBE.

En vous le demandant, je n'en ai point douté.

MASSINISSE.

Je fais qu'ils font jaloux de leur autorité;
Mais ils n'auront jamais l'audace téméraire
D'outrager un ami qui leur eft néceffaire.
" Allez, ne croyez pas qu'ils puiffent m'avilir:
» Je faurai les braver, fi j'ai fu les fervir.
» Ils vous refpecteront; vos frayeurs font injuftes.
» Vous avez attefté tous ces mânes auguftes,
» Tous ces rois dont le fang, dans nos veines tranfmis,
» S'indigna fi long-temps de nous voir ennemis.
» Je les prends à témoins, et c'eft pour vous apprendre
» Que j'ai pu comme vous mériter d'en defcendre.
La nièce d'Annibal, et la veuve d'un roi,
N'eft captive en ces lieux des Romains ni de moi.
Je fais qu'un tel opprobre, un fi barbare ufage
[illegible]t confacré dans Rome, et commun dans Carthage.
[illegible]l finirait pour vous, fi je l'avais fuivi.
Le fang dont vous fortez n'aura jamais fervi.
Ce front n'était formé que pour le diadème.
Gardez dans ce palais l'honneur du rang fuprême;
Ne penfez pas fur-tout qu'en ces triftes momens,
Mon cœur laiffe éclater fes premiers fentimens.
Je n'en rappelle point la déplorable hiftoire;
Je fais trop refpecter vos malheurs et ma gloire.

Et même cet amour par vous trop dédaign
Je règne dans ces murs où vous avez régné
Les trésors de Siphax y sont en ma puissan
Je vous les rends, Madame, et voilà ma v
Ne regardez en moi qu'un vainqueur à vo
Sophonisbe, il suffit que vous me connaisse
Vous me rendrez justice, et c'est ma récon
A mes nouveaux sujets je cours en diligenc
Leur annoncer un bien qu'ils semblent
Et que déjà leur maître eût dû leur accorde
Ils vont renouveler leur hommage à leur r
Sophonisbe en tous lieux est toujours souv

SCENE VI.

SOPHONISBE, PHÆDI

SOPHONISBE.

Je demeure interdite. Un si grand chan
A saisi mes esprits d'un long étonnement.
Que je l'ai mal connu !... Faut-il qu'un si gran
Ait détruit mon pays et qu'il ait servi Rom
Tous mes sens sont ravis, mais ils sont e
Scipion dans nos murs, Massinisse à mes pi
Sophonisbe en un jour captive et triomphan
L'ombre de mon époux terrible et menaçan
Le comble des horreurs et des prospérités,
Les fers, le diadème à mes yeux présentés;
Ce rapide torrent de fortunes contraires,
Me laisse encor douter de mes destins prosp

PHÆDIME.

Ah ! croyez-en du moins le pouvoir de vos
S'il respecte dans vous le nom de vos aïeux

dépofe à vos pieds l'orgueil de fa conquête,
les lauriers fanglans qui couronnent fa tête,
ıt-être un feul regard a plus fait fur fon cœur
e toutes les vertus, l'alliance et l'honneur.
ıis ces vertus enfin que dans Cirthe on admire,
i fur tous les efprits lui donnent tant d'empire,
torifent les feux que vous vous reprochiez:
gloire qui le fuit les a juftifiés.
n, ce n'eft pas affez que dans Cirthe étonnée
viviez fous le nom de reine détrônée,
'on vous laiffe un vain titre, et qu'un bandeau royal
ın front chargé d'ennuis foit l'ornement fatal;
pitié peut donner ces honneurs inutiles,
ın malheur véritable amufemens ftériles;
mour ira plus loin; j'ofe vous en flatter:
hax eft au tombeau....

SOPHONISBE.

Ceffe de m'infulter;
me préfente point ce qui me déshonore:
parles à fa veuve, et fon fang fume encore.

PHÆDIME.

ıgez qu'au rang des rois vous pouvez remonter,
ımbre de votre époux s'en peut-elle irriter?

SOPHONISBE.

ı gloire s'en irrite; il faut t'ouvrir mon ame.
repouffé les traits de ma funefte flamme;
ı, ce feu fi long-temps dans mon fein renfermé
avec violence aujourd'hui rallumé.
ıt-être on m'aime encore, et j'oferais le croire;
pourrais me flatter d'une telle victoire,
pourrais à mon joug attachant mon vainqueur
racher aux Romains l'appui de leur grandeur,
ı flamme déclarée et fi long-temps fecrète,

Ma fierté, ma vengeance à la fin satisfaite,
Massinisse en mes bras serait d'un plus grand pri
Que l'empire du monde aux Romains tant promis
Mais je vais, s'il se peut, t'étonner davantage.
Malgré l'illusion d'un si cher avantage,
Malgré l'amour enfin dont je ressens les coups,
Massinisse jamais ne sera mon époux.

PHÆDIME.

Pourquoi le refuser? pourquoi si son courage
Vous présentait un sceptre au lieu de l'esclavage,
Si de l'Afrique entière il fesait la grandeur,
Si du sang de nos rois relevant la splendeur,
Si du sang d'Annibal....

SCENE VII.

SOPHONISBE, PHÆDIME, ACTOR.

ACTOR.

Reine, il faut vous apprendre
Qu'un insolent Romain vient ici de se rendre.
On le nomme Lélie; et le bruit se répand
Qu'il est de Scipion le premier lieutenant.
Sa suite avec mépris nous insulte et nous brave:
Des Romains, disent-ils, Sophonisbe est l'esclave:
Leur fierté nous vantait, je ne sais quel Sénat,
Des Préteurs, des Tribuns, l'honneur du Consulat
La majesté de Rome; et, sans plus les entendre,
Je reviens à vos pieds périr ou vous défendre.

SOPHONISBE.

Brave et fidelle ami, je compte sur ta foi,
Sur les sermens sacrés de notre nouveau roi,

Sur moi-même, en un mot. Carthage m'a fait naître ;
Je mourrai digne d'elle, et sans trône, et sans maître.

ACTOR.

Que de maux à la fois accumulés sur nous !

SOPHONISBE.

Actor, quand il le faut, je sais les braver tous.
Siphax à ses côtés, au milieu du carnage,
Aurait vu Sophonisbe égaler son courage.
De ces Romains du moins j'égalerai l'orgueil
Et je les défîrai, du bord de mon cercueil.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE

LELIE, MASSINISSE *assis*, Soldats Soldats Numides *dans l'enfoncement*, *troupes*.

LÉLIE.

Votre ame impatiente était trop alarmée
Des bruits qu'a répandus l'aveugle renommée.
Qu'importe un vain difcours du foldat répété
Dans le fein de l'ivreffe et de l'oifiveté ?
Laiffons parler le peuple ; il ne peut rien
Il veut percer en vain les fecrets de
Et ceux de Scipion, dans fon fein
Seigneur, avant le temps ne font connus.

MASSINISSE.

Quelquefois un bruit fourd annonce un grand
Tout aveugle qu'il eft, le peuple le préfage;
Rien n'eft à dédaigner : les publiques rumeurs
Souvent aux Souverains annoncent leurs malheurs.
Je veux approfondir ces difcours qu'on méprife.
Expliquez-vous, Lélie, avec cette franchife
Qu'attendent ma conduite et ma fincérité.
Les Romains autrefois aimaient la vérité.
Leur auftère vertu, peut-être un peu farouche,
Laiffait leur cœur altier d'accord avec leur bouche.
Auraient-ils aujourd'hui l'art de diffimuler ?
Après avoir vaincu n'oferiez-vous parler ?
Que penfez-vous, du moins, que Scipion prétende ?

LÉLIE.

›ion ne fait rien que Rome ne commande,
n qui ne soit prescrit par nos communs traités:
justice et la loi réglent ses volontés.
ne l'a revêtu de son pouvoir suprême.
viendra dans ces lieux vous apprendre lui-même
qu'il faut entreprendre ou qu'on peut différer:
vos grands intérêts vous pourrez conférer.
ous annoncera ses projets sur l'Afrique.
ıs savez qu'Annibal est déjà vers Utique,
il fuit l'aigle romaine, et que dans son pays
ses Carthaginois ramenant les débris,
'ient de Scipion défier la fortune.
te guerre nouvelle à vous deux est commune.
ɔs marcherons ensemble à de nouveaux combats.

MASSINISSE.

la reine, Seigneur, vous ne me parlez pas.

LÉLIE.

ɒarle d'Annibal; Sophonisbe est sa nièce:
vous en dire assez.

MASSINISSE, *en se levant.*

Ecoutez: le temps presse:
veux une réponse, et savoir à l'instant
sur mes prisonniers votre pouvoir s'étend.

LÉLIE.

utenant du Consul, je n'ai point sa puissance;
is si vous demandez, Seigneur, ce que je pense
le sort des vaincus, sur la loi du combat,
crois que leur destin n'appartient qu'au Sénat.

MASSINISSE.

Sénat! Et qui suis-je?

LÉLIE.

Un allié, sans doute,

Un roi digne de nous, qu'on aime et qu'on écou
Que Rome favoriſe, et qui doit accorder
Tout ce que ce Sénat a droit de demander.

(*il ſe lève.*)

C'eſt au ſeul Scipion de faire le partage.
Il récompenſera votre noble courage,
Seigneur, et c'eſt à vous de recevoir ſes lois,
Puiſqu'il eſt notre chef et qu'il commande aux r

MASSINISSE.

Je l'ignorais, Lélie, et ma condeſcendance
N'avait point reconnu tant de prééminence;
Je penſais être égal à ce grand citoyen,
Et j'ai cru que mon nom pouvait valoir le ſien.
Je ne m'attendais pas qu'il s'expliquât en maîtr
J'ai d'autres intérêts, et plus preſſans, peut-êtr
Que ceux de diſputer du rang des Souverains,
Et d'oppoſer l'orgueil à l'orgueil des Romains.
Répondez: oſe-t-il diſpoſer de la reine?

LÉLIE.

Il le doit.

MASSINISSE.

Lui!... Mon cœur ne ſe contient qu'à peine.

LÉLIE.

C'eſt un droit reconnu qu'il nous faut maintenir.
Tout le ſang d'Annibal nous doit appartenir.
Vous qui dans les combats brûliez de le répandr
Quel étrange intérêt pourriez-vous bien y prendr
Vous de ſa race entière éternel ennemi,
Vous du peuple romain le vengeur et l'ami.

MASSINISSE.

L'intérêt de mon ſang, celui de la juſtice,
Et l'horreur que je ſens d'un pareil ſacrifice.
J'entrevois les projets qu'il me cache avec ſoin;

Mais ſon ambition pourrait aller trop loin.

LÉLIE.

Seigneur, elle ſe borne à ſervir ſa patrie.

MASSINISSE.

Dites mieux, à flatter l'infame barbarie
D'un peuple qu'Annibal écraſa ſous ſes pieds.
Si Rome exiſte encor, c'eſt par ſes alliés.
Mes ſecours l'ont ſauvée ; et dès qu'elle reſpire,
Sur les rois, ſur moi-même elle affecte l'empire ;
Elle ſe fait un jeu, dans ſes murs fortunés,
De prodiguer l'outrage à des fronts couronnés ;
Elle met à ce prix ſa faveur paſſagère.
Scipion qui m'aima ſe dément pour lui plaire :
Il me trahit !

LÉLIE.

Seigneur, qui vous a donc changé ?
Quoi ! vous ſeriez trahi quand vous ſeriez vengé !
J'ignore ſi la reine en triomphe menée
Au char de Scipion doit paraître enchaînée ;
Mais en perdrions-nous votre utile amitié ?
C'eſt pour une captive avoir trop de pitié.

MASSINISSE.

Que je la plaigne ou non, je veux qu'on la reſpecte.
La foi romaine enfin me devient trop ſuſpecte.
De ma protection tout Numide honoré,
En quelque rang qu'il ſoit, doit vous être ſacré.
Et vous inſulteriez une femme, une reine !
Vous oſeriez charger de votre indigne chaîne
Les mains, les mêmes mains que je viens d'affranchir !

LÉLIE.

Parlez à Scipion. Vous pourrez le fléchir.

MASSINISSE.

Le fléchir ! apprenez qu'il eſt une autre voie

De priver les Romains de leur injuste proie.
Il est des droits plus saints : Sophonisbe aujourd'hui,
Seigneur, ne dépendra ni de vous ni de lui.
Je l'espère du moins.

LÉLIE.

Tout ce que je puis dire,
C'est que nous soutiendrons les droits de notre empire
Et vous ne voudrez pas, pour des caprices vains,
Vous priver des bontés qu'ont pour vous les Romains.
Croyez-moi, le Sénat ne fait point d'injustices ;
Il a d'un digne prix reconnu vos services ;
Il vous chérit encor : mais craignez qu'un refus
Ne vous attire ici des ordres absolus.

(il sort avec les soldats romains.)

SCENE II.

MASSINISSE, ALAMAR. *Les Soldats Numides restent au fond de la scène.*

MASSINISSE.

Des ordres ! vous, Romains ! ingrats dont ma vaillance
A fait tous les succès, et nourri l'insolence ;
Des fers à Sophonisbe ! Et ces mots inouïs,
A peine prononcés n'ont pas été punis !
Aide-moi, Sophonisbe, à venger ton injure ;
Règne, l'honneur l'ordonne et l'amour t'en conjure ;
Règne pour être libre, et commande avec moi. ...
Va, Massinisse enfin sera digne de toi.
Des fers ! ah ! que je vais réparer cet outrage !
Que j'étais insensé de combattre Carthage !

(à sa suite.)

Approchez, mes amis ; parlez, braves guerriers,

Verrez-vous dans vos mains flétrir tant de lauriers?
Vous avez entendu ce discours téméraire.

ALAMAR.

Nous en avons rougi de honte et de colère.
Le joug de ces ingrats ne peut plus se porter;
Sur leur superbe tête il le faut rejetter.

MASSINISSE.

Rome hait tous les rois, et les croit tyranniques.
Ah! les plus grands tyrans ce sont les républiques;
est la plus cruelle.

ALAMAR.

Il est juste, il est temps
D'abattre pour jamais l'orgueil de ses enfans.
l'alliance avec eux n'était que passagère:
a haine est éternelle.

MASSINISSE.

Aveugle en ma colère,
ontre mon propre sang j'ai pu les soutenir!
je les ai sauvés, songeons à les punir.
seconderez-vous?

ALAMAR.

Nous sommes prêts sans doute:
n'est rien avec vous qu'un Numide redoute.
Romains ont plus d'art, et non plus de valeur;
savent mieux tromper, et c'est-là leur grandeur;
is nous savons au moins combattre comme eux-mêmes.
mmandez, annoncez vos volontés suprêmes.
fameux Scipion n'est pas plus craint de nous
ce faible Siphax abattu sous nos coups.

MASSINISSE.

coutez, Annibal est déjà dans l'Afrique;
a nouvelle en est sûre; il marche vers Utique:
ourrions-nous jusqu'à lui nous frayer des chemins?

ALAMAR.

Nous vous en tracerons dans le ſang des Romains.

MASSINISSE.

Enlevons Sophonisbe, arrachons cette proie
Aux brigands inſolens qu'un Sénat nous envoie;
Effaçons dans leur ſang le crime trop honteux,
Et le malheur, ſur-tout, d'avoir vaincu pou
Annibal n'eſt pas loin; croyez que ce grand h
Peut encore une fois ſe montrer devant me;
Mais à nos fiers tyrans fermons-en le
Que ces bords Africains, que ce ſanglant séj
Deviennent par vos mains le tombeau de ces
Qui, ſous le nom d'amis, ſont nos barbares
La nuit approche, allez, je viendrai vous
Les vaincus enhardis pourront nous ſeconder.
Vous ſavez en ces lieux combien Rome eſt haïe;
Et tout homme eſt ſoldat contre la tyrannie.
Préparez les eſprits irrités et jaloux,
Sans leur rien découvrir enflammez leur cour
Aux premiers coups portés, aux premières
Au nom de Sophonisbe, ils voleront aux
Nos maîtres prétendus, plongés dans le ſo
Verront entre mes mains la mort à leur réveil.

ALAMAR.

Si l'on ne prévient pas cette grande entrepriſe,
Le ſuccès en eſt ſûr, et tout nous favoriſe.
Nous ſuivons Maſſiniſſe: et ces tyrans ſurpris
Vont payer de leur ſang leurs ſuperbes mépris.

MASSINISSE.

Revolez à mon camp, je vous joins dans
J'arrache Sophonisbe à ſa triſte demeure.
Je marche à votre tête; et s'il vous faut périr,
Mes amis, j'ai ſu vaincre, et je ſaurai mourir.

SCENE III.

SCENE III.

SOPHONISBE, MASSINISSE.

SOPHONISBE.

Seigneur, en tous les temps, par le ciel poursuivie,
Je n'attends que de vous le destin de ma vie.
Victorieux dans Cirthe, et mon libérateur,
Contre ces fiers Romains deux fois mon protecteur,
Vous avez d'un seul mot écarté les orages
Qui m'entouraient encore après tant de naufrages;
Et dans ce grand reflux des horreurs de mon sort
Dans ce jour étonnant de clémence et de mort,
Par vous seul confondue, et par vous rassurée,
J'ai cru que d'un héros la promesse sacrée,
Ce généreux appui, le seul qui m'est resté,
Me servirait d'égide, et serait respecté.
Je ne m'attendais pas qu'on flétrît votre ouvrage,
Qu'on osât prononcer le mot de l'esclavage,
Et que je dusse encore, après tant de tourmens,
Après tous vos bienfaits, réclamer vos sermens.

MASSINISSE.

Ne les réclamez point; ils étaient inutiles,
Je n'en eus pas besoin: vous aurez des asiles
Que l'orgueil des Romains ne pourra violer;
Et ce n'est pas à vous désormais à trembler.
Il m'appartenait peu de parler d'hyménée
Dans ce même palais, dans la même journée
Où le sort a voulu que le sang d'un époux,
Répandu par les miens, réjaillît jusqu'à vous.
Mais la nécessité rompt toutes les barrières;
Tout se tait à sa voix, ses lois sont les premières.

ALAMAR.

Nous vous en tracerons dans le ſang des Romains.

MASSINISSE.

Enlevons Sophonisbe, arrachons cette proie
Aux brigands inſolens qu'un Sénat nous envoie;
Effaçons dans leur ſang le crime trop honteux,
Et le malheur, ſur-tout, d'avoir vaincu pour eux.
Annibal n'eſt pas loin; croyez que ce grand homme
Peut encore une fois ſe montrer devant Rome;
Mais à nos fiers tyrans fermons-en le retour.
Que ces bords Africains, que ce ſanglant ſéjour
Deviennent par vos mains le tombeau de ces traîtres
Qui, ſous le nom d'amis, ſont nos barbares maîtres.
La nuit approche, allez, je viendrai vous guider;
Les vaincus enhardis pourront nous ſeconder.
Vous ſavez en ces lieux combien Rome eſt haïe;
Et tout homme eſt ſoldat contre la tyrannie.
Préparez les eſprits irrités et jaloux,
Sans leur rien découvrir enflammez leur courroux:
Aux premiers coups portés, aux premières alarmes,
Au nom de Sophonisbe, ils voleront aux armes:
Nos maîtres prétendus, plongés dans le ſommeil,
Verront entre mes mains la mort à leur réveil.

ALAMAR.

Si l'on ne prévient pas cette grande entrepriſe,
Le ſuccès en eſt ſûr, et tout nous favoriſe.
Nous ſuivons Maſſiniſſe: et ces tyrans ſurpris
Vont payer de leur ſang leurs ſuperbes mépris.

MASSINISSE.

Revolez à mon camp, je vous joins dans une heure:
J'arrache Sophonisbe à ſa triſte demeure:
Je marche à votre tête; et s'il vous faut périr,
Mes amis, j'ai ſu vaincre, et je ſaurai mourir.

SCENE III

SCENE III.

PHONISBE, MASSINISSE.

SOPHONISBE.

GNEUR, en tous les temps, par le ciel pourſuivie,
attends que de vous le deſtin de ma vie.
rieux dans Cirthe, et mon libérateur,
e ces fiers Romains deux fois mon protecteur.
avez d'un ſeul mot écarté les orages
n'entouraient encore après tant de naufrages;
ns ce grand reflux des horreurs de mon ſort
ce jour étonnant de clémence et de mort,
ous ſeul confondue, et par vous raſſurée,
ru que d'un héros la promeſſe ſacrée,
néreux appui, le ſeul qui m'eſt reſté,
rvirait d'égide, et ſerait reſpecté.
m'attendais pas qu'on flétrît votre ouvrage,
oſât prononcer le mot de l'eſclavage,
e je duſſe encore, après tant de tourmens,
tous vos bienfaits, réclamer vos ſermens.

MASSINISSE.

ſ réclamez point; ils étaient inutiles,
en eus pas beſoin : vous aurez des aſiles
'orgueil des Romains ne pourra violer;
n'eſt pas à vous déſormais à trembler.
ppartenait peu de parler d'hyménée
ce même palais, dans la même journée
ſort a voulu que le ſang d'un époux,
du par les miens, réjaillît juſqu'à vous.
la néceſſité rompt toutes les barrières;
ſe tait à ſa voix, ſes lois ſont les premières.

La cendre de Siphax ne peut vous accuſer.
Vous n'avez qu'un parti, celui de m'épouſer.
Du pied de nos autels au trône remontée,
Sur les bords Africains chérie et redoutée,
Le diadème au front, marchez à mon côté.
Votre ſceptre et mon bras ſont votre ſureté.

SOPHONISBE.

Ah! que m'avez-vous dit? Sophonisbe éperdue
Doit dévoiler enfin ſon ame à votre vue.
J'étais votre ennemie, et l'ai toujours été.
Seigneur, je vous ai fui, je vous ai rebuté;
Siphax obtint mon choix, ſans conſulter ſon âge;
Je n'acceptai ſa main que pour vous faire outrage.
J'encourageai les miens à pourſuivre vos jours,
Mais connaiſſez mon cœur, il vous aima toujours.

MASSINISSE.

Eſt-il poſſible? ô Dieux! vous dont l'ame inhumaine
Fut chez les Africains célèbre par la haine,
Vous m'aimiez, Sophonisbe! et, dans ſes déplaiſirs,
Maſſiniſſe accablé vous coûtait des ſoupirs!

SOPHONISBE.

Oui, nièce d'Annibal, j'ai dû haïr ſans doute
L'ami de Scipion, quelqu'effort qu'il m'en coûte:
Je le voulus en vain: c'eſt à vous de juger
Si le ſeul des humains qui veut me protéger,
Quand il revient à moi, quand ſon noble courage
Peut ſauver Sophonisbe, Annibal et Carthage,
En m'arrachant des fers et du ſein de l'horreur,
En me donnant ſon trône, en me gardant ſon cœur,
Peut rallumer en moi les feux qu'il y fit naître,
Et dont tout mon courroux fut à peine le maître?
D'un bonheur inouï vous venez me flatter;
Vous m'offrez votre main.... je ne puis l'accepter.

MASSINISSE.

! quels dieux ennemis à vos bontés s'oppofent?

SOPHONISBE.

lieux qui de mon fort en tous les temps difpofent,
lieux qui d'Annibal ont reçu les fermens,
ıd au pied des autels, en fes plus jeunes ans,
rait aux Romains une haine immortelle.
rment eft le mien, je lui ferai fidelle.
ıeurs fans être à vous.

MASSINISSE.

Sophonisbe, arrêtez:
ıaiffez qui je fuis, et qui vous infultez.
ce même ferment qui devant vous m'amène;
ıaine pour Rome égale votre haine.

SOPHONISBE.

:, Seigneur, vous pourriez enfin vous repentir
rous être abaiffé jufques à la fervir?

MASSINISSE.

ne repens de tout, puifque je vous adore.
.e vois plus que vous, fi vous m'aimez encore.
porte à cet autel, en vous donnant la main,
rreur que Maffiniffe a pour le nom romain.
irrité que vous, et plus qu'Annibal même,
, je détefte Rome autant que je vous aime.

SOPHONISBE.

finiffe!

MASSINISSE.

Ecoutez, vous n'avez qu'un inftant,
fers font préparés.... un trône vous attend.
ion va venir.... Carthage vous appelle;
i vous balancez, c'eft un crime envers elle.
rez-moi, tout le veut.... Dieux juftes, protégez
ymen où je l'entraîne, et foyons tous vengés.

SOPHONISBE.

Eh bien, à ce ſeul prix j'accepte la couronne;
La veuve de Siphax à ſon vengeur ſe donne:
Oui, Carthage l'emporte. O mes Dieux ſouverains,
Vous m'uniſſez à lui pour punir les Romains.

MASSINISSE.

Honteuſement ici ſoumis à leur puiſſance,
Cherchons en d'autres lieux, la gloire et la vengeance
Les Romains ſont dans Cirthe; ils y donnent des lois.
Un conſul y commande, et l'on tremble à ſa voix.
Sachez que ſous leurs pas je vais ouvrir l'abyme
Où doit s'enſevelir l'orgueil qui nous opprime;
Scipion va tomber dans le piége fatal.
La gloire et le bonheur ſont au camp d'Annibal.
Dès que l'aſtre du jour aura ceſſé de luire,
Parmi des flots de ſang ma main va vous conduire.
La veuve de Siphax, en fuyant ſes tyrans,
Doit marcher avec moi ſur leurs corps expirans.
Il n'eſt point d'autre route, et nous allons la prendre.

SOPHONISBE.

Dans le camp d'Annibal enfin j'irai me rendre;
C'eſt là qu'eſt ma patrie, et mon trône et ma cour;
Là je puis, ſans rougir, écouter votre amour:
Mais comment m'aſſurer....

MASSINISSE.

La plus juſte eſpérance
Flatte d'un prompt ſuccès ma flamme et ma vengeance.
Je crains peu les Romains, et prêt à les frapper,
J'ai honte ſeulement de deſcendre à tromper.

SOPHONISBE.

Ils ſavent mieux que vous cet art de l'Italie.

SOPHONISBE, MASSINISSE, PHÆDIME.

PHÆDIME.

Seigneur, cet étranger, ce ſuperbe Lélie,
Et qui dans ce palais parlait ſi hautement,
Accompagné des ſiens, arrive en ce moment.
Il veut que ſans tarder, à vous-même on l'annonce;
Il dit que d'un conſul il porte la réponſe.

MASSINISSE.

Il ſuffit.... qu'il m'attende, et que ſans nous braver,
Aux pieds de Sophonisbe il vienne ici tomber.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LELIE, Romains.

LÉLIE *à un Centurion.*

ALLEZ, observez tout, les plus légers soupçons
Dans de pareils momens sont de fortes raisons.
Sophonisbe en ces lieux peut faire des perfides;
Scipion dans la ville enferme les Numides.
(*à un autre.*)
C'est à vous de garder le palais et la tour,
Tandis que n'écoutant qu'un imprudent amour,
Massinisse occupé du vain nœud qui l'engage,
D'un moment précieux nous laisse l'avantage.
(*à tous.*)
Vous avez désarmé sans peine et sans effort
Le peu de ses soldats répandus dans ce fort;
Et déjà trop puni par sa propre faiblesse,
Il ne sait pas encor le péril qui le presse.
Au moindre mouvement qu'on vienne m'avertir;
Qu'aucun ne puisse entrer, qu'aucun n'ose sortir.
Sur-tout de vos soldats contenez la licence;
Respectez ce palais; que nulle violence
Ne souille sous mes yeux l'honneur du nom romain
Le sort de Massinisse est tout en notre main.
On craignait que ce prince, aveugle en sa colère,
N'eût tramé contre nous un complot téméraire;
Mais de son amitié gardant le souvenir,
Scipion le prévient sans vouloir le punir.

Soyez prêts, c'eſt aſſez; cette ame impétueuſe,
Verra de ſes deſſeins la ſuite infructueuſe;
Et dans quelques momens tout doit être éclairci....
Vous, gardez cette porte, et vous, veillez ici.
(*les Licteurs reſtent un peu cachés dans le fond.*)

SCENE II.

MASSINISSE, LELIE, *Licteurs.*

MASSINISSE.

Eh bien, de Scipion miniſtre reſpectable,
Venez-vous m'annoncer ſon ordre irrévocable?

LÉLIE.

J'annonce du Sénat les décrets ſouverains,
Que le conſul de Rome a remis en mes mains.
Pouvez-vous écouter ce que je dois vous dire?
Vous paraiſſez troublé.

MASSINISSE.

Je ſuis prêt à ſouſcrire
Aux projets des Romains que vous me préſentez,
Si par l'équité ſeule ils ont été dictés,
Et s'ils n'outragent point ma gloire et ma couronne.
Parlez; quel eſt le prix que le Sénat me donne?

LÉLIE.

Le trône de Siphax déjà vous eſt rendu:
C'eſt pour le conquérir que l'on a combattu.
A vos nouveaux Etats, à votre Numidie,
Pour vous favoriſer, on joint la Mazénie;
Ainſi, dans tous les temps et de guerre et de paix,
Rome, à ſes alliés, prodigue ſes bienfaits.
On vous a déjà dit que Cirthe, Hippone, Utique,

Tout, jusqu'au mont Atlas, est à la république.
Décidez maintenant si vous voulez demain
De Scipion vainqueur accomplir le dessein,
De l'Afrique avec lui soumettre le rivage,
Et fidelle allié camper devant Carthage.

MASSINISSE.

Carthage! oubliez-vous qu'Annibal la défend;
Que sur votre chemin ce héros vous attend?
Craignez d'y retrouver Trasimène et Trébie.

LÉLIE.

La fortune a changé; l'Afrique est asservie.
Choisissez de nous suivre ou de rompre avec nous.

MASSINISSE *à part.*

Puis-je encore un moment retenir mon courroux!

LÉLIE.

Vous voyez vos devoirs et tous vos avantages.
De Rome maintenant connaissez les usages.
Elle élève les rois et fait les renverser;
Aux pieds du capitole ils viennent s'abaisser.
La veuve de Siphax était notre ennemie;
Dans un sang odieux elle a reçu la vie;
Et son seul châtiment sera de voir nos dieux,
Et d'apprendre dans Rome à nous connaître mieux.

MASSINISSE.

Téméraire! arrêtez.... Sophonisbe est ma femme:
Tremblez de m'outrager.

LÉLIE.

Je connais votre flamme:
Je la respecte peu, lorsque dans vos Etats
Vous-même devant moi ne vous respectez pas.
Sachez que Sophonisbe à nos chaines livrée
De ce titre d'épouse en vain s'est honorée,

ın prétexte de plus ne peut nous éblouir,
j'ai donné mon ordre, et qu'il faut obéir.

MASSINISSE.

c'en eſt trop enfin; cet excès d'inſolence
: la dernière fois tente ma patience.

(mettant la main à ſon épée.)

:tre! ôte-moi la vie, ou meurs de cette main.

LÉLIE.

ce, ſi je n'étais qu'un citoyen romain,
tribun de l'armée, un guerrier ordinaire,
; me verriez bientôt prêt à vous ſatisfaire;
: avec plaiſir recevrait cet honneur;
; député de Rome et de mon empereur,
mandant en ces lieux, tout ce que je dois faire,
d'arrêter d'un mot votre vaine colère....
ıains, qu'on m'en réponde.

(:s Licteurs entourent Maſſiniſſe et le déſarment.)

MASSINISSE.

Ah, lâche!... mes ſoldats
aiſſent ſans défenſe!

LÉLIE.

Ils ne paraîtront pas;
nt, ainſi que vous, tombés en ma puiſſance.
avez abuſé de notre confiance!
s que ſoient vos deſſeins, ils ſont tous prévenus;
ous vous épargnons des malheurs ſuperflus.
ɔus voulez de Rome obtenir quelque grace,
on va venir; il n'eſt rien que n'efface
; yeux indulgens un juſte repentir.
:ez dans le devoir dont vous oſiez ſortir.
ous rendra, Seigneur, vos ſoldats et vos armes
ıd ſur votre conduite on aura moins d'alarmes,

Et quand vous cesserez de préférer en vain
Une Carthaginoise à l'empire romain.
Vous avez combattu sous nous avec courage.
Mais on est quelquefois imprudent à votre âge.

SCENE III.

MASSINISSE *seul.*

Tu survis, Massinisse, à de pare
Ce sont-là ces Romains, juges des
Qui voulaient faire au monde adorer leur
Et des dieux, disaient-ils, imiter la
Fourbes dans leurs traités, cruels da leurs
Déprédateurs du peuple, et fiers tyrans des
Je me repens sans doute, et c'est de v
Sans pouvoir me baigner dans leur sang
Scipion prévient tout; soit prudence ou
Son étonnant génie en tout
Sous les pas des Romains la t
Je vengeais Sophonisbe, et j'ai causé sa
Je n'ai pas su tromper; j'en recueille
Dans l'art des trahisons j'étais trop mal
Roi, vainqueur et captif, outragé, sans
Victime de l'amour, et de mon
Mon cœur fut trop ouvert. Ah! tu l'avais
Sophonisbe, en effet ma candeur m'a
O Ciel! c'est Scipion! c'est Rome toute

SCENE IV.

SCIPION, MASSINISSE, Licteurs.

(*Scipion tient un rouleau à la main.*)

MASSINISSE.

Venez-vous insulter à mon heure dernière?
Dans l'abyme où je suis venez-vous m'enfoncer,
archer sur mes débris?

SCIPION.

Je viens vous embrasser.
J'ai su votre faiblesse et j'en ai craint la suite.
Vous devez pardonner si de votre conduite
Ma vigilance heureuse a conçu des soupçons;
Plus d'une fois l'Afrique a vu des trahisons.
La nièce d'Annibal, à votre cœur trop chère,
M'a forcé malgré moi de me montrer sévère.
Du nom de votre ami je fus toujours jaloux;
Mais je me dois à Rome, et beaucoup plus qu'à vous.
Je n'ai point démêlé les intrigues secrètes
Que pouvaient préparer vos fureurs inquiètes,
Et de tout prévenir je me suis contenté.
is à quelque attentat que l'on vous ait porté,
Voulez-vous maintenant écouter la justice,
Et rendre à Scipion le cœur de Massinisse?
Je ne demande rien que la foi des traités;
Vous les avez toujours sans réserve attestés.
Les voici; c'est par vous qu'à moi-même promise,
Sophonisbe en mon camp devait être remise.
Lisez. Voilà mon nom, et voilà votre seing.

(*il les lui montre.*)

En eſt-ce aſſez ? vos yeux s'ouvriront-ils enfin ?
Avez-vous contre moi quelque droit légitime ?
Vous plaindrez vous toujours que Rome vous opprime ?

MASSINISSE.

Oui. Quand dans la fureur de mes reſſentimens
Je fis entre vos mains ces malheureux ſermens,
Je voulais me venger d'une reine ennemie.
De mon cœur irrité je la croyais haïe ;
Vos yeux furent témoins de mes jaloux tranſports ;
Ils étaient imprudens, mais vous m'aimiez alors :
Je vous confiai tout, ma colère et ma flamme.
J'ai revu Sophonisbe et j'ai connu ſon ame :
Tout eſt changé, mon cœur eſt rentré dans ſes droits ;
La veuve de Siphax a mérité mon choix.
Elle eſt reine, elle eſt digne encor d'un plus grand titre.
De ſon ſort et du mien j'étais le ſeul arbitre ;
Je devais l'être au moins : je l'aime, c'eſt aſſez :
Sophonisbe eſt ma femme, et vous la raviſſez !

SCIPION.

Elle n'eſt point à vous, elle eſt notre captive ;
La loi des Nations pour jamais vous en prive.
Rome ne peut changer ſes réſolutions
Au gré de vos erreurs et de vos paſſions.
Je ne veux point ici vous parler de moi-même ;
Mais jeune comme vous, et dans un rang ſuprême,
Vous ſavez ſi mon cœur a jamais ſuccombé
A ce piége fatal où vous êtes tombé.
Soyez digne de vous ; vous pouvez encor l'être.

MASSINISSE.

Il eſt vrai qu'en Eſpagne où vous régnez en maître,
Le ſoin de contenir un peuple effarouché,
La gloire, l'intérêt, Seigneur, vous ont touché.

'enlevâtes point une femme éplorée,
ıant qu'elle aimait justement adorée.
oi démentez-vous pour un infortuné
emple éclatant que vous avez donné?
;rol vous bénit, mais je vous dois ma haine.
ıi rendez sa femme, et m'arrachez la mienne.

SCIPION.

plaintes, Seigneur, à tant d'emportemens,
réponds qu'un mot, remplissez vos fermens.

MASSINISSE.

e me parlez plus d'un serment téméraire,
dicté le dépit et l'amour en colère;
rop démenti dans mon cœur ulcéré.

SCIPION.

ux l'ont entendu, tout serment est sacré.

MASSINISSE.

, il me suffit; j'avais cru vous connaître,
ais bien trompé: mais vous êtes le maître.
ux dont vous savez interpréter la loi,
le Scipion, sont trop forts contre moi.
que mon épouse à Rome fut promise.
vous en effet qu'à Rome on la conduise?

SCIPION.

'eux, puisqu'ainsi le Sénat l'a voulu;
ıus-même avec moi vous l'aviez résolu.
s figurez pas qu'un appareil frivole,
arche pompeuse aux murs du Capitole,
ı peuple inconstant la faveur et l'amour,
destin nous donne et nous ôte en un jour,
un charme si grand pour mon ame éblouie;
ıs plus importans croyez qu'elle est remplie.
uand Rome a parlé, j'obéis à sa loi.
z mon devoir, et revenez à moi.

Rendez à votre ami la première tendresse
Dont le nœud respectable unit notre jeunesse.
Compagnons dans la guerre, et rivaux en vertu,
Sous les mêmes drapeaux nous avons combattu.
Nous rougirions tous deux qu'au sein de la victoire,
Une femme, une esclave eût flétri tant de gloire.
Réunissons deux cœurs qu'elle avait divisés.
Oubliez vos liens : l'honneur les a brisés.

MASSINISSE.

L'honneur! Quoi! vous osez! Mais je ne puis prétendre,
Quand je suis désarmé, que vous vouliez m'entendre.
Je vous ai déjà dit que vous seriez content.
Ma femme subira le destin qui l'attend.
Un roi doit obéir quand un consul ordonne.
Sophonisbe! Oui, Seigneur, enfin je l'abandonne;
Je ne veux que la voir pour la dernière fois:
Après cet entretien j'attends ici vos lois.

SCIPION.

N'attendez qu'un ami, si vous êtes fidelle.

SCENE V.

MASSINISSE *seul.*

Un ami! Jusque-là ma fortune cruelle
De mes jours détestés déshonore la fin!
Il me flétrit du nom de l'ami d'un Romain!
Je n'ai que Sophonisbe; elle seule me reste;
Il le sait, il insulte à mon état funeste.
Sa cruauté tranquille, avec dérision,
Affectait de descendre à la compassion!
Il a su mon projet, et ne pouvant le craindre,

Il feint de l'ignorer, et même de me plaindre;
Il feint de dédaigner ce misérable honneur
De traîner une femme au char de son vainqueur.
Il n'aspire en effet qu'à cette gloire infame;
Il jouit de ma honte; et peut-être en son ame
Il pense à m'y traîner avec le même éclat
Comme un roi révolté jugé par le Sénat.

SCENE VI.

MASSINISSE, SOPHONISBE.

MASSINISSE.

EH bien, connaissez-vous quelle horreur vous opprime?
D'où nous sommes tombés? dans quel affreux abyme
Un jour, un seul moment nous a tous deux conduits?
De notre heureux hymen ce sont les premiers fruits.
Savez-vous des Romains la barbare insolence,
Et qu'il nous faut enfin tout souffrir sans vengeance?

SOPHONISBE.

Nous n'avons qu'un recours: le fer ou le poison.

MASSINISSE.

Nous sommes désarmés. Ces murs sont ma prison.
Scipion vivrait-il si j'avais eu des armes?

SOPHONISBE.

Ah! cherchons les moyens de finir tant d'alarmes.
Trop de honte nous suit, et c'est trop de revers.
J'ai deux fois aujourd'hui passé du trône aux fers.
Je ne puis me venger de mes indignes maîtres,
Je ne puis me baigner dans le sang de ces traîtres;
Arrache-moi la vie, et meurs auprès de moi;
Sophonisbe deux fois sera libre par toi.

MASSINISSE.

Tu le veux!

SOPHONISBE.

Tu le dois.

MASSINISSE.

Je frémis, je t'admire.

SOPHONISBE.

Je te devrai ma mort, je te devais l'empire;
J'aurai reçu de toi tous mes biens en un jour.

MASSINISSE.

Quels biens! ah, Sophonisbe!

SOPHONISBE.

Objet de mon amour!
Ame tendre, ame noble! expie avec courage
Le crime que tu fis en combattant Carthage.
Sauve-moi.

MASSINISSE.

Par ta mort!

SOPHONISBE.

Sans doute! Aimes-tu mieux
Me voir avec opprobre arracher de ces lieux?
Roi soumis aux Romains, et mari d'une esclave,
Aimes-tu mieux servir le tyran qui te brave?
Me voir sacrifiée à son ambition?
Ecrasons en mourant l'orgueil de Scipion.

MASSINISSE.

Va, sors; je vois de loin des Romains qui m'épient:
De tous les malheureux ces monstres se défient.
Va, nous nous rejoindrons.

SOPHONISBE.

Arbitre de mon sort,
Souviens-toi de ma gloire: adieu jusqu'à ma mort.

(*elle sort.*)

SCENE VII.

MASSINISSE *seul.*

DIEUX des Carthaginois ! vous à qui je m'immole !
Dieux que j'avais trahis pour ceux du Capitole :
Vous que ma femme implore, et qui l'abandonnez,
Donnerez-vous la force à mes ſens forcenés,
A cette main tremblante, à mon ame égarée,
De me ſouiller du ſang d'une épouſe adorée !

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIER

LELIE, SCIPION, Romains.

SCIPION.

Amis, la fermeté jointe avec la clémence
Peut enfin subjuguer sa fatale inconstance.
Je vois dans ce Numide un coursier indompté,
Que son maître réprime après l'avoir flatté;
Tour à tour on ménage, on dompte son caprice,
Il marche en écumant, mais il nous rend service.
Massinisse a senti qu'il doit porter ce frein
Dont sa fureur s'indigne, et qu'il secoue en vain;
Que je suis en effet maître de son armée;
Qu'enfin Rome commande à l'Afrique alarmée,
Que nous pouvons d'un mot le perdre ou le sau
Pens z-vous qu'il s'obstine encore à nous brav
Il est temps qu'il choisisse entre Rome et Cartha
Point de milieu pour lui le trône ou l'esclavage;
Il s'est soumis à tout; ses fermens l'ont lié:
Il a vu de quel prix était mon amitié.
La reine l'égarait, mais Rome est la plus forte;
L'amour parle un moment, mais l'intérêt l'
Il doit rendre aux Romains Sophonisbe aujo

LÉLIE.

Pouvez-vous y compter? Vous fiez-vous à lui.

SCIPION.

Il ne peut empêcher qu'on l'enlève à sa vue.

voi : à ſon ame encor toute éperdue
.r; un affront trop dur, trop douloureux.
telait pitié. Tout prince malheureux
t être ménagé, fut-ce Annibal lui-même.

LÉLIE.

:rains ſon déſeſpoir; il eſt Numide, il aime.
·tout de Sophonisbe il faut vous aſſurer.
triomphe éclatant qui va ſe préparer,
que vous ne penſez, vous devient néceſſaire
r impoſer aux grands, pour charmer le vulgaire,
:r captiver un peuple inquiet et jaloux,
iemi des grands noms, et peut-être de vous.
veuve de Siphax à votre char traînée
a taire l'envie à vous nuire obſtinée;
le vieux Fabius, et le jaloux Caton
:acheront dans l'ombre en voyant Scipion.

SCENE II.

:IPION, LELIE, PHÆDIME.

PHÆDIME.

OPHONISBE, Seigneur, à vos ordres ſoumiſe,
le roi Maſſiniſſe entre vos mains remiſe,
bientôt à vos pieds, dépoſant ſa douleur,
onnaître dans vous ſon maître et ſon vainqueur.
: eſt prête à partir.

SCIPION.

Que Sophonisbe apprenne
à Rome, en ma maiſon, toujours ſervie en reine,

Elle n'y recevra que les soins, les honneurs
Que l'on doit à son rang, et même à ses malheurs.
Le Tibre avec respect verra sur son rivage
Le noble rejeton des héros de Carthage.

(*Phædime sort.*)

(*à un Tribun.*)

Vous jusques à ma flotte ayez soin de guider
Et la reine et les siens, qu'il vous faudra garder.

SCENE III et dernière.

SCIPION, LELIE, MASSINISSE, Licteurs.

SCIPION.

Le roi vient; je le plains: un si grand sacrifice
Doit lui coûter sans doute. Approchez, Massinisse;
Ne vous repentez pas de votre fermeté.

MASSINISSE *troublé et chancelant.*

Il m'en faut en effet.

SCIPION.

Votre cœur s'est dompté.

MASSINISSE.

La victime par vous si long-temps désirée
S'est offerte elle-même; elle vous est livrée.
Scipion, j'ai plus fait que je n'avais promis.
Tout est prêt.

SCIPION.

La raison vous rend à vos amis.
Vous revenez à moi: pardonnez à Lélie
Cette sévérité dans mon cœur démentie!
L'intérêt de l'Etat exigeait nos rigueurs;
Rome y fera bientôt succéder ses faveurs.

(*il tend la main à Massinisse qui recule.*)
ɔint de ressentiment: goûtez l'honneur suprême
'avoir réparé tout, en vous domptant vous-même.

MASSINISSE.

pargnez-vous, Seigneur, un vain remercîment:
m'en coûte assez cher en cet affreux moment.

SCIPION.

ɔus pleurez!

MASSINISSE.

Qui? moi! non.

SCIPION.

Ce regret qui vous presse
est aux yeux d'un ami qu'un reste de faiblesse
ıe votre ame subjugue, et que vous oublirez.

MASSINISSE.

vous avez un cœur, vous vous en souviendrez.

SCIPION.

phonisbe à mes yeux sans crainte peut paraître:
urais de son destin voulu vous laisser maître;
is Rome la demande: il faut loin de ces lieux....
n ouvre la porte; Sophonisbe paraît étendue sur une banquette, un poignard enfoncé dans le sein.)

MASSINISSE.

ens, la voilà, perfide! elle est devant tes yeux:
connais-tu?

SCIPION.

Cruel!

SOPHONISBE *à Massinisse penché vers elle.*

Viens, que ta main chérie
ıève de m'ôter ce fardeau de la vie.
époux, je meurs libre, et je meurs dans tes bras.

MASSINISSE.

vous la rends, Romains, elle est à vous.

SCIPION.

Hélas!

Malheureux! qu'as-tu fait?

MASSINISSE.

Ses volontés,

Sur ses bras tout sanglans viens essayer tes

Approche: où sont tes fers?

LÉLIE.

O spectacle d'horreur!

MASSINISSE *à Scipion.*

Tu recules d'effroi! que devient ton grand cœur?

(*il se met entre Sophonisbe et les Romains.*)

Monstres, qui par mes mains avez commis mes crime,

Allez au capitole offrir votre victime;

Montrez à votre peuple, autour d'elle

Ce cœur, ce noble cœur que vous avez

Détestable Romain, si les dieux qui m'e

Accordent les faveurs que les mourans dem

Si, devançant le temps, le grand voile du

Se lève à nos regards au moment de ,

Je vois dans l'avenir Sophonisbe te,

Et Rome qu'on immole à la terre ;

Je vois dans votre sang vos temples ren

Ces temples qu'Annibal a du moins m s,

Tous ces fiers descendans des Néron,

Aux fers des étrangers tendant des bras iles;

Ton capitole en cendre, et tes dieux pl d'

Détruits par des tyrans moins funestes

Avant que Rome tombe au gré de ma furie,

Va mourir oublié, chassé de ta patrie.

Je meurs; mais dans la mienne, et c'est en

Le poison que j'ai pris dans ce fatal m

Me délivre à la fois d'un tyran et d e.

neurs chéri des miens qui vengeront leur maître.
, je ne veux pas même un tombeau de tes mains.

LÉLIE.

: tous deux sont à plaindre!

SCIPION.

Ils sont morts en Romains.
nds Dieux! puissé-je un jour, ayant dompté Carthage,
:ter Rome et la vie avec même courage!

Fin du Tome cinquième.

TABLE

DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la Table du Tome cinquième.

